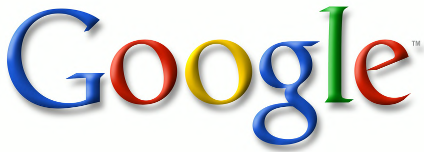
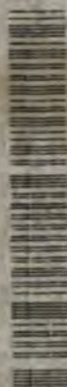

Google




THEO. JIRASKO
LAUSANNE

LA RECHERCHE

D'UNE

PREMIÈRE VÉRITÉ

FRAGMENTS POSTHUMES

DE

JULES LEQUIER

ancien élève de l'école polytechnique

> FAIRE. — Qui facit veritatem... Cognoscet de doctrina utrum ex Deo sit an ego à me ipso loquar.
>
> *(Nov. Test.)*

SAINT-CLOUD

IMPRIMERIE DE Mme Ve BELIN

RUE DU CALVAIRE, N° 5

1865

à M. Ch. Secrétan
hommage de l'éditeur
C. Renouvier

LA RECHERCHE

D'UNE

PREMIÈRE VÉRITÉ.

LA RECHERCHE

D'UNE

PREMIÈRE VÉRITÉ

FRAGMENTS POSTHUMES [Éd. par Charles-Bernard-Joseph Renouvier]

DE

JULES LEQUIER

ancien élève de l'école polytechnique

FAIRE. — Qui facit veritatem... Cognoscet de doctrina utrum ex Deo sit an ego a me ipso loquar.

(*Nov. Test.*)

SAINT-CLOUD

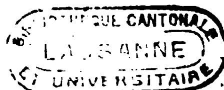
IMPRIMERIE DE Mme Ve BELIN

RUE DU CALVAIRE, No 5

1865

TIRÉ A 120 EXEMPLAIRES

non mis en vente.



PRÉFACE DE L'ÉDITEUR

Nous offrons à l'attention des personnes qui s'intéressent aux travaux les plus élevés de l'esprit quelques parties achevées et quelques fragments d'un grand ouvrage que des circonstances fatales et ensuite la mort, une mort douloureusement imprévue, ont seuls empêché l'auteur de finir et de publier pour l'honneur de son nom et l'avancement de la philosophie.

Cet ouvrage aurait présenté un caractère unique par l'assemblage de qualités rares et souvent opposées : l'importance d'un sujet très-resserré en un sens, et cependant le plus vaste de tous, philosophique à la fois et vivant, et même dramatique ; l'immensité des développements et des applications, la profondeur de la pensée, l'ardeur de la conviction et la perfection du style.

Les parties et les fragments qui en ont été con-

servés suffisent pour témoigner d'un effort de méditation et de volonté tel qu'on n'a pas coutume d'en observer plusieurs dans le cours de quelques siècles. Le lecteur y trouvera de fortes analyses, poursuivies à divers points de vue et sous des formes variées, de la question si rebattue en apparence, et cependant toujours neuve par le fait, du *libre arbitre* et des *futurs contingents* dans leur rapport avec la doctrine de la *prescience divine*. L'auteur pensait fermement que non-seulement le dernier mot n'avait pas encore été dit sur ce redoutable problème, dont les esprits s'éloignent à tort le croyant insoluble ou épuisé, mais que même l'intelligence des points les plus clairs et la notion énergique et réelle du point principal n'avaient pas été obtenues avant lui. Les plus grands philosophes, avec leurs tâtonnements ou leurs contradictions avérées, et à l'exception d'un seul qui est Aristote, lui semblaient en avoir parlé comme des enfants.

Parmi les amis dévoués du mort et de sa mémoire, il en est un qui lui est redevable d'une partie essentielle de sa foi et de ses travaux en philosophie. Celui-là a déjà déclaré sa dette au public, auquel il a fait connaître des théories nouvelles touchant les questions du libre arbitre et de la certitude; mais il importe encore à sa con-

science que ce même public puisse prendre communication de la propre pensée et des propres termes du premier initiateur.

Malheureusement on ne pouvait songer sans quelque peine et sans scrupule à publier dans les formes ordinaires l'œuvre incomplète et souvent fragmentaire d'un homme, regardé il est vrai de son vivant, et du commun accord de tous ceux qui ont pu l'entendre, comme un maître et un génie, mais aussi qui avait une préoccupation extrême, celle de ne livrer à la publicité que des choses achevées (achevées comme on n'achève plus), et qui aurait tenu à ne divulguer ses travaux, les eût-il menés à fin après trente ans d'efforts, que dans des conditions propres à les distinguer de tant d'œuvres éphémères de la philosophie contemporaine. Ainsi, d'un côté, on ne pouvait accepter l'idée de priver la philosophie du fruit des méditations et des veilles, veilles hélas trop réelles et trop prolongées, d'un si rare penseur et d'un écrivain si accompli, ni laisser dans l'obscurité la mémoire d'un tel homme et assurer à d'autres, pour l'avenir, toute la gloire de mettre à profit les inspirations fécondes qu'il a répandues sur son passage. Mais, d'un autre côté, il fallait craindre de mal servir les intentions de l'ami et de l'auteur, en se montrant moins sévère

et moins respectueux qu'il ne l'était lui-même, vis-à-vis de sa propre conception et du public.

Cette difficulté, qu'il a paru difficile de surmonter entièrement, se trouvera du moins tournée par le parti qu'on a pris : celui de faire imprimer toute la partie suffisamment élaborée des manuscrits, mais à un petit nombre d'exemplaires qui ne seront pas mis en vente. Distribués à quelques personnes choisies, la demi-publicité qui en résultera ne fera, si l'on veut, qu'agrandir la sphère de ceux qui ont pu entendre le philosophe lui-même et profiter de ses leçons. Mais en même temps elle assurera à l'auteur un public réel, une postérité, et des titres datés dans la longue élaboration de la pensée humaine.

Le choix des morceaux à éditer de cette manière pouvait passer encore pour une question délicate, mais beaucoup moins que s'il se fût agi d'un tirage ordinaire et d'une publicité sans réserve. Par bonheur, ce dernier scrupule s'évanouit en présence du style des fragments, et des moindres, on peut même dire de ceux où il est facile de voir que l'auteur n'a pas mis la dernière main. Ce style achevé dans sa précision et dans sa beauté, et qui mérite partout d'être respecté, tout au plus rétabli, dans les rares mots douteux, avec le soin qu'on apporterait à l'étude

d'un texte ancien, sera par lui-même d'un grand attrait pour le lecteur. Il permet de donner, avec les parties terminées, d'autres morceaux que l'auteur n'a ni mis en place, ni toujours autant travaillés, mais où éclate le même mérite supérieur, et qui s'ajoutent utilement aux parties les plus châtiées, pour faire connaître l'homme et le penseur tout entier.

Aux motifs si sérieux que l'on avait de sauver de l'oubli les manuscrits de M. Jules Lequier, une autre raison est venue se joindre, et celle-ci de telle nature que l'hésitation n'était plus permise. Le lecteur en jugera par la brève notice qu'il convient de donner de la vie de celui dont il va pouvoir apprécier l'œuvre.

Jules Lequier (1), né le 30 janvier 1814, à Quintin (Côtes-du-Nord), fit ses premières études aux colléges de Saint-Brieuc et de Pont-Levoy, passa au collége Stanislas, puis à l'institution

(1) Cette orthographe de son nom est celle que lui-même avait adoptée définitivement, et, croyons-nous, pour de bonnes raisons. Son certificat de libération du service militaire (probablement d'après son acte de naissance) porte *Lequier*. La même orthographe se trouve dans les pièces émanées de son père ou adressées à son père, quand ce dernier servait comme chirurgien de marine sur la flotte et au port de Brest. A l'École polytechnique, il signait *Léquyer*, et c'est ainsi que le nom est reproduit dans toutes les publications tirées des archives de cette école.

Laville, à Paris; il avait acquis une instruction classique et littéraire très-soignée quand il entra à l'École polytechnique en 1834. Il sortit de cette école en 1836 pour entrer dans celle de l'État-Major. Ayant perdu son père, il renonça au service militaire en 1838, et se voua désormais aux travaux passionnés et absorbants par lesquels devait nécessairement aborder la philosophie, quand il s'y appliquerait en homme, celui qui même avant l'âge des écoles avait reçu cette impression profonde et posé le fondement de cette croyance forte, inébranlable, dont la confidence est écrite dans les premières lignes qu'il ait destinées au public (1). Tous les moments que la nécessité de demander à l'enseignement les ressources indispensables lui laissait disponibles, les entretiens, les longues conversations de l'amitié, les observations et l'expérience, et jusqu'aux épreuves de la vie, tout fut mis à profit pendant une suite d'années pour l'élucidation d'un problème qu'il regardait comme le premier, presque l'unique de la science et de la pratique : le problème de la liberté de l'homme. Toutes les parties de la philosophie et de la morale vinrent se grouper, se coordonner pour Jules Lequier autour d'une pensée maîtresse et d'une foi

(1) Voyez ci-dessous *Le problème de la science : Introduction.*

active (la foi des autres hommes étant sur ce point, alors même qu'ils estiment la posséder, si faible et si peu fructifiante) ; et il n'eut plus qu'un objet, qu'un but : porter dans l'esprit humain un de ces coups et de ces ébranlements qu'il est quelquefois donné au génie et à l'ardeur des convictions de produire ; pour cela, se livrer à un travail qui le plaçât au rang des hommes si peu nombreux qui ont en eux la puissance et la volonté d'une œuvre, et le mît en état de paraître un jour revêtu devant tous de cette même force et de cette même autorité qu'il se sentait dans sa conscience.

Mais une fatalité déplorable avait déjà voué à une œuvre bien différente, et cette fois impossible, le philosophe qui n'aurait pas eu trop du repos et de la liberté de l'âme pour mener à bonne fin la construction de sa doctrine. Jules Lequier entrait dans le monde chargé du poids des dettes paternelles, dettes honorables qu'il acceptait sans réserve pour tout héritage d'un père tendrement aimé dont le chagrin venait d'abréger les jours ; et près d'un quart de siècle plus tard, à la veille, au moment de mourir, il se débattait encore contre les nécessités de la vie et sous l'étreinte d'obligations qu'il ne pouvait remplir. Le long intervalle (hélas trop court !) fut partagé entre

deux vies, pour ainsi dire, et deux tourments : le travail de l'enseignement, instable et peu rétribué, qui défrayait la subsistance journalière et permettait de payer l'intérêt de la dette; puis, dans les heures qui pouvaient s'arracher à ce premier devoir, la passion de l'idée, la *Recherche de la Vérité*, un devoir aussi pour ceux qui ont mission. Les épreuves de cette douloureuse existence furent pourtant adoucies par les soins d'une personne (1) qu'on ne saurait trop louer, et qui

(1) Marianne Feillet, qui a obtenu l'un des prix de la fondation Monthyon, en 1864, sur le rapport de M. Albert de Broglie. Il est extrêmement regrettable que le rapporteur ait été conduit, faute de données suffisantes, à abaisser le caractère de Jules Lequier pour relever celui de Marianne Feillet. M. Albert de Broglie aurait pu trouver, même sans sortir des rangs de ses collègues de l'Institut, des renseignements qui lui eussent épargné l'erreur étrange de présenter comme un faible d'esprit un homme dont tous ceux qui l'ont approché, et cela dans le temps même d'une crise dont nous allons rapporter les circonstances, ont admiré l'énergie morale, la puissance de raisonnement, la mémoire merveilleuse et l'intensité d'effort sur lui-même.

Ceci concerne la question d'appréciation. Ajoutons maintenant que les dates mentionnées dans le rapport à l'Académie française, ou qui ressortent de ce rapport, sont entièrement contraires aux faits. Les nôtres sont authentiques, et réduisent à une période de soixante jours la durée d'une crise, et d'une crise unique, antérieure de onze ans à la mort de celui qui, selon le rapport, aurait d'abord passé deux ans dans une maison de santé d'où il ne serait sorti

s'efforçait de tenir la place d'une mère vivement regrettée, ensuite par les bons offices de l'amitié et par le tendre dévouement, disons aussi par les sérieux sacrifices d'un ami cher entre tous, M. Paul Michelot.

Ce fut au moment le plus critique de la gestation de son œuvre que Jules Lequier, confiné dans une solitude des Côtes-du-Nord, excédé de travail et de veilles, exalté par un effort de concentration au-dessus des forces humaines, se vit en proie à un accès aigu, qui, bouleversant chez lui l'usage de la raison, lui laissa cependant (à quelques heures près dont il perdit la mémoire, a-t-il raconté depuis) la pleine connaissance et la pleine possession de la pensée, le souvenir le plus exact et le plus précis des événements et de la succession de ses propres idées. Retenu d'abord à Saint-Brieuc, du 1er au 3 mars 1851, puis à l'asile de Léhon, près Dinan, du 3 mars au 11 avril, il fut conduit à Paris dans la maison de M. Blanche, et y séjourna du 12 au 29 avril de la même année. Sorti de cet établissement où il reçut les soins les plus dévoués de la

que pour éprouver bientôt après une rechute, et, en somme, aurait traîné sa raison constamment affaiblie pendant vingt ans (depuis 1842, année de la mort de sa mère, jusqu'à 1862, année de sa propre mort).

science et de l'amitié, et à la suite d'une consultation qui fit reconnaître la liberté comme moins dangereuse que la séquestration chez une âme de cette trempe, il reprit peu à peu l'équilibre de ses admirables facultés, sous les yeux de ses amis et de celui même qui écrit ces lignes.

Presque toutes les pages qui composent le présent volume ont été écrites dans l'intervalle qui s'écoula entre le lamentable accident du 1er mars 1851 et l'année 1862 (11 février) qui est celle de la mort de Jules Lequier. C'est en dire assez, et le lecteur possède maintenant tous les éléments d'une juste appréciation.

Nous ne nous sommes proposé d'écrire ni la vie de l'homme, ni la vie de l'auteur. Des amis qui s'occupent de publier séparément un des beaux morceaux qui composent ce volume, le poëme des *Abels*, suppléeront à ce qui manque ici. Nous n'avons voulu que marquer l'indication vraie de la destinée de l'homme dont nous imprimons les pages; et nous y étions contraints par l'éclat qui a été donné à la phase la plus douloureuse de cette destinée.

Le plan de l'ouvrage de Jules Lequier est expliqué de la manière suivante dans une note de lui qui nous a été conservée et qui paraît avoir été écrite en 1860 ou 1861 :

La recherche d'une première vérité, avec ces épigraphes : Faire. — Qui facit veritatem... Cognoscet de doctrina utrum ex Deo sit an ego a me ipso loquar (*Nov. Test.*)

DIVISION DE L'OUVRAGE.

Premier volume, livre i. Le problème de la science. (Comment trouver, comment chercher une première vérité?) Ce livre est divisé en sept parties : Les six premières : Le problème posé. La septième : Le problème résolu.

Livre ii. Critique des solutions explicites ou implicites de la question de la méthode (constamment séparée par la philosophie de la question du libre arbitre, sans laquelle cette question de la méthode ne peut se résoudre ni se poser).

Deuxième volume, livres iii, iv, v, vi. Vues sur l'avenir de l'idée du libre arbitre dans l'éducation et le développement de la personne, la constitution de la famille, l'organisation de l'État et la vie de l'Église.

Troisième volume, livre vii. Le legs. Confidences. Conseils et appels à un enfant. Épisode : Dinan.

Quatrième volume, livre viii. Indications de la liberté considérée comme principe de la science et dogme fondamental du catholicisme. Indica-

TION I : PROBUS ou le principe de la science. INDICATION II : ABEL ET ABEL, récit biblique. ADIEUX à l'enfant. CANTIQUE A LA CONSCIENCE.

Le livre premier (*Le problème de la science*) ne nous a pas été conservé tout entier. Nous en possédons cependant et nous en publions : 1° l'Introduction, morceau achevé, le plus anciennement écrit, et que les amis de l'auteur connaissaient de longue date sous le nom de : *La feuille de charmille* ; 2° La première partie, sauf une lacune qui ne rompt pas l'enchaînement des idées ; 3° La seconde partie, avec une lacune du même genre ; 4° La troisième partie, complète ; 5° Le commencement de la quatrième partie ; 6° Des fragments des 5°, 6° et 7° parties. Ce livre inachevé n'est pas moins d'une importance capitale, et par la merveilleuse analyse que l'auteur y déploie, et en ce qu'il nous permet de nous former une idée juste et précise, quoique incomplète, de sa philosophie. L'éditeur s'est efforcé de restituer quand il l'a fallu la suite des idées qui amènent la conclusion; mais ses notes, soigneusement distinguées, ne dépassent nulle part la stricte mesure de l'indispensable.

Du livre second, ou *Critique*, nous n'avons que des fragments assez courts et des notes ou brouillons de travail. Nous n'aurions pu en former un

tout satisfaisant ni comparable pour l'intérêt aux autres parties de notre publication. Nous nous sommes déterminé à les laisser entièrement de côté.

Des livres III, IV, V et VI, désignés pour composer le second volume du grand ouvrage, il ne s'est rien retrouvé dans les papiers de l'auteur.

Nous n'avons rien non plus du livre VII, ou troisième volume, qui aurait, entre autres choses, renfermé sous ce titre : *Épisode* : DINAN, un récit de la plus cruelle épreuve de la vie de Jules Lequier. Ceux de ses amis qui ont reçu ses confidences, qui l'ont entendu développer ses souvenirs et ses impressions, se seraient attendus à trouver dans ce livre une composition probablement unique dans toutes les littératures.

Enfin nous possédons le huitième livre à peu près entier : *Les Indications de la liberté considérée comme principe de la science et dogme fondamental du catholicisme* : D'abord *Probus*, trois dialogues d'une conception saisissante et d'une exécution admirable : Malheureusement, le premier dialogue, bien que complet en lui-même, ne laisse pas voir le point d'attache du second. Puis vient le poëme d'*Abel et Abel*, avec prologue et épilogue, le tout complet, et le *Cantique à la Conscience*. Nous n'avons retrouvé de la partie

intitulée *Adieux à l'Enfant* qu'un simple fragment, dont la rédaction ne nous paraît pas même tout à fait achevée, s'il faut le dire; mais nous croyons devoir le donner ici, de même que le *Cantique*, où l'on remarquera des passages d'une grande beauté, afin que le lecteur qui aura sous les yeux, dans le *Problème de la Science*, la philosophie de Jules Lequier, et, dans *les Indications*, un résultat de son effort pour concilier cette philosophie avec la doctrine chrétienne, puisse aussi juger de la nature de la foi qui l'animait durant les dernières années de sa vie.

Il n'y a que peu de mots à dire de la méthode suivie par l'éditeur qui a dû travailler sur des manuscrits quelquefois difficiles. Cette méthode a toujours été la fidélité la plus scrupuleuse. A peine remarquera-t-on quelques très-rares imperfections de forme, que la révision de l'auteur eût fait disparaître, et quelques autres également très-rares qui auraient pu provenir de la lecture incertaine d'un ou deux mots. On a rétabli çà et là un terme barré quand le sens l'a exigé et quand il a paru certain que l'auteur, qui ne l'avait pas remplacé, l'avait retranché, non pour reprendre le fonds de l'idée mais seulement pour en améliorer l'expression. Nous ne doutons pas qu'il n'y

ait, et jusque dans les parties du genre dialectique, de nombreux passages dont le travail acharné de l'écrivain aurait poussé plus loin la perfection. Mais il s'agit alors d'une perfection surpassant ce que l'on croit ordinairement possible. Celle qui a été atteinte suffira aux lecteurs les plus exercés et les plus difficiles, et souvent les étonnera.

LE PROBLÈME DE LA SCIENCE.

COMMENT TROUVER, COMMENT CHERCHER UNE PREMIÈRE VÉRITÉ ?

INTRODUCTION.

En matière de métaphysique, j'oserais mettre un enfant au-dessus même d'un bon et sage laboureur qui n'a rien lu. Quelles étonnantes questions ! Que d'audace et de rectitude, que de simplicité et de profondeur dans sa manière de poser les problèmes ! Quel empressement, quelle patience à écouter les réponses qu'on lui fait ! Et souvent quel regret naïf de ne les pas comprendre !

Par malheur, en devenant homme, il perd sa modestie avec ses avantages. Ce n'est pas tout à fait sa faute : la langue le trompe, l'exemple l'entraîne, l'autorité le tyrannise. On le prend par ses vertus pour le séduire, et il s'attache aux erreurs qu'on lui enseigne, de toute l'affection qu'il porte à ceux qui

lui promettaient la vérité. J'ai subi la loi commune et j'aurais beaucoup à désapprendre; mais à l'égard de ces grandes questions du libre arbitre et de la Providence, les raisonnements des doctes n'ont jamais rien pu sur moi. On me donnait en abondance de longues et diverses explications ; j'ai fait comme l'enfant, j'ai écouté et je n'ai point compris. Enfin, comparant ce luxe d'arguments et de lumières, où s'anéantissaient l'une après l'autre les deux vérités dont on voulait montrer l'accord, à ma fière indigence qui, du moins, me les conservait dans leur intégrité, j'en suis venu à reconnaître que l'un de mes plus anciens souvenirs était aussi pour moi l'un des plus instructifs.

Il est une heure de l'enfance qu'on n'oublie jamais : celle où l'attention venant à se concentrer avec force sur une idée, sur un mouvement de l'âme, sur une circonstance quelquefois vulgaire, nous ouvrit, par une échappée inattendue, les riches perspectives du monde intérieur : la réflexion interrompit les jeux, et, sans l'aide d'autrui, l'on s'essaya pour la première fois à la pensée.

Un jour, dans le jardin paternel, au moment de prendre une feuille de charmille, je m'émerveillai tout à coup de me sentir le maître absolu de cette action, tout insignifiante qu'elle était. Faire, ou ne pas faire! Tous les deux si également en mon pouvoir! Une même cause, moi, capable au même ins-

tant, comme si j'étais double, de deux effets tout à fait opposés ! et, par l'un, ou par l'autre, auteur de quelque chose d'éternel, car quel que fût mon choix, il serait désormais éternellement vrai qu'en ce point de la durée aurait eu lieu ce qu'il m'aurait plu de décider. Je ne suffisais pas à mon étonnement ; je m'éloignais, je revenais, mon cœur battait à coups précipités.

J'allais mettre la main sur la branche, et créer de bonne foi, sans savoir, un mode de l'être, quand je levai les yeux et m'arrêtai à un léger bruit sorti du feuillage.

Un oiseau effarouché avait pris la fuite. S'envoler, c'était périr : un épervier qui passait le saisit au milieu des airs.

C'est moi qui l'ai livré, me disais-je avec tristesse : le caprice qui m'a fait toucher cette branche, et non pas cette autre, a causé sa mort. Ensuite, dans la langue de mon âge (la langue ingénue que ma mémoire ne retrouve pas), je poursuivais : Tel est donc l'enchaînement des choses. L'action que tous appellent indifférente est celle dont la portée n'est aperçue par personne, et ce n'est qu'à force d'ignorance que l'on arrive à être insouciant. Qui sait ce que le premier mouvement que je vais faire décidera dans mon existence future ? Peut-être que de circonstance en circonstance toute ma vie sera différente, et que, plus tard, en vertu de la liaison secrète qui par une multitude d'intermédiaires rattache aux moindres choses les événements les plus considérables, je

deviendrai l'émule de ces hommes dont mon père ne prononce le nom qu'avec respect, le soir, près du foyer, pendant qu'on l'écoute en silence.

O charme des souvenirs! La terre s'embrasait aux feux du printemps et la mouche vagabonde bourdonnait le long des allées. Devant ces fleurs entr'ouvertes qui semblaient respirer, devant cette verdure naissante, ces gazons, ces mousses remplis d'un nombre innombrable d'hôtes divers; à ces chants, à ces cris qui tranchaient par intervalles sur la sourde rumeur de la terre en travail, si continue, si intense, et si douce qu'on eût cru entendre circuler la séve de rameau en rameau et bouillonner dans le lointain les sources de la vie, je ne sais pourquoi j'imaginai que depuis ma pensée jusqu'au frémissement le plus léger du plus chétif des êtres, tout allait retentir au sein de la nature, en un centre profond, cœur du monde, conscience des consciences, formant de l'assemblage des faibles et obscurs sentiments isolés dans chacune d'elles un puissant et lumineux faisceau. Et il me parut que cette nature, sensible à mon angoisse, cherchait en mille façons à m'avertir: tous les bruits étaient des paroles, tous les mouvements étaient des signes. Debout au pied d'un vieil arbre, je le regardais avec inquiétude et avec une sorte de déférence, quand, la brise passant, il inclinait ou secouait lentement sa tête chenue. Quel est cet oiseau de proie dont j'affronte les serres, disais-je en moi-même, ou quel est ce sort glorieux que je

me prépare? Toutefois, j'avançai la main, je saisis la feuille fatale.

Mais si cette détermination présente, au lieu de commencer une suite d'événements, continuait la suite des événements passés par un autre dès longtemps certain pour quelque être supérieur à moi, et arrivant à son heure dans cet ordre général que je n'avais point fait? Si me sentir souverain dans mon for intérieur, c'était, au fond, ne sentir pas ma dépendance? Si chacune de mes volontés était un effet avant d'être une cause, en sorte que ce choix, ce libre choix, ce choix en apparence aussi libre que le hasard eût été réellement (n'y ayant point de hasard) la conséquence inévitable d'un choix antérieur, et celui-ci la conséquence d'un autre, et toujours de même, à remonter jusqu'à ces temps dont je n'avais nulle mémoire? Ce fut dans mon esprit comme l'aube pleine de tristesse d'un jour révélateur. Une idée... Ah! quelle idée! Quelle vision! J'en suis ébloui. L'homme aujourd'hui en rassemblant les réminiscences de ce trouble extraordinaire qu'éprouva l'enfant, l'éprouve derechef; je ne peux plus distinguer les angoisses de l'un des angoisses de l'autre; la même idée, terrible, irrésistible, inonde encore de sa clarté mon intelligence, occupant à la fois toute la région et toutes les issues de la pensée. Je ne sais comment peindre le conflit de ces émotions.

En un point de ce vaste monde animé d'un mouvement continuel et continuellement transformé,

où d'instant en instant rien ne se produisait qui n'eût la raison de son existence dans l'état antérieur des choses, je me vis au delà de mes souvenirs; je me vis à mon origine, moi, ce nouveau-né qui était moi, ce moi étranger qui commença mon être, je le vis déposé à son insu en un point de cet univers: mystérieux germe destiné à devenir avec les années ce que comportaient sa nature et celle du milieu complexe qui l'environnait. Puis, dans les perspectives de la mémoire de moi-même, que je prolongeai des perspectives supposées de ma vie future, je m'apparus: multiplié en une suite de personnages divers, dont le dernier, s'il se tournait vers eux, un jour à un moment suprême et leur demandait: Pourquoi ils avaient agi de la sorte? Pourquoi ils s'étaient arrêtés à telle pensée? les entendrait de proche en proche en appeler sans fin les uns aux autres. Je compris l'illusion de murmurer au moment d'agir ces mots dérisoires: Réfléchissons, voyons ce que je vais faire; et que j'aurais beau réfléchir je ne parviendrais pas plus à devenir l'auteur de mes actes par le moyen de mes réflexions que de mes réflexions par le moyen de mes réflexions; que si j'avais le sentiment de ma force, car je l'avais pourtant le sentiment de ma force propre, si j'en étais parfois débordé, c'est que je la sentais en moi à son passage, c'est qu'elle me submergeait d'une de ses vagues, la force occupée à entretenir ce flux et reflux universel. Je connus que n'étant pas mon principe, je n'étais

le principe de rien; que mon défaut et ma faiblesse étaient d'avoir été fait; que quiconque a été fait, a été fait dénué de la noble faculté de faire; que le sublime, le miracle aussi, hélas! et l'impossible était d'agir : n'importe où en moi et n'importe comment, mais d'agir; de donner un premier branle, de vouloir un premier vouloir, de commencer quelque chose en quelque façon (que n'eussé-je pu si j'eusse pu quelque chose!), d'agir, une fois, tout à fait de mon chef, c'est-à-dire d'agir : et sentant, par la douleur d'en perdre l'illusion, la joie qu'on aurait eue à posséder un privilége si beau, je me trouvai réduit au rôle de spectateur, tour à tour amusé et attristé d'un tableau changeant qui se dessinait en moi sans moi, et qui, tantôt fidèle et tantôt mensonger, me montrait, sous des apparences toujours équivoques et moi-même et le monde à moi toujours crédule, et toujours impuissant à soupçonner mon erreur présente ou à retenir la vérité : ne fût-ce que cette vérité, maintenant si claire à mes yeux, de mon impuissance invincible à me défaire jamais d'aucune erreur, si, par une autre erreur, j'en tentais l'effort inutile et inévitable. Une seule, une seule idée, partout réverbérée, un seul soleil aux rayons uniformes : Cela que j'ai fait était nécessaire, Ceci que je pense est nécessaire, L'absolue nécessité pour quoi que ce soit d'être à l'instant et de la manière qu'il est, avec cette conséquence formidable : le bien et le mal confondus, égaux, fruits nés de la même séve sur la

même tige. A cette idée, qui révolta tout mon être, je poussai un cri de détresse et d'effroi: la feuille échappa de mes mains, et comme si j'eusse touché l'arbre de la science, je baissai la tête en pleurant.

Soudain je la relevai. Ressaisissant la foi en ma liberté par ma liberté même, sans raisonnement, sans hésitation, sans autre gage de l'excellence de ma nature que ce témoignage intérieur que se rendait mon âme créée à l'image de Dieu et capable de lui résister, puisqu'elle devait lui obéir, je venais de me dire, dans la sécurité d'une certitude superbe : Cela n'est pas, je suis libre.

Et la chimère de la nécessité s'était évanouie, pareille à ces fantômes formés pendant la nuit d'un jeu de l'ombre et des lueurs du foyer, qui tiennent immobile de peur sous leurs yeux flamboyants, l'enfant, réveillé en sursaut, encore à demi perdu dans un songe : Complice du prestige, il ignore qu'il l'entretient lui-même par la fixité du point de vue, mais sitôt qu'il s'en doute, il le dissipe d'un regard au premier mouvement qu'il ose faire.

LE PROBLÈME DE LA SCIENCE

COMMENT TROUVER, COMMENT CHERCHER UNE PREMIÈRE VÉRITÉ ?

PREMIÈRE PARTIE

Quand je considère ma vie passée, je trouve que mes fautes, non pas celles-là que (chose étrange) je me reprochais en les faisant, mais celles que je me suis reprochées seulement après coup, avaient eu leur origine dans des erreurs qui en un sens avaient été des fautes aussi, et que je corrigeais, si je les corrigeais, tantôt par des vérités tardives, tantôt par d'autres erreurs que je reconnaissais dans la suite être pires quelquefois : le tout, je dois en convenir, un peu au gré de la fortune. Un peu, dis-je ? tellement à vrai dire, qu'examinant aujourd'hui la trame diverse de mes pensées, si étroitement liées à mes impressions, mes impressions nécessairement subordonnées aux circonstances, et les circonstances à tant d'égards indépendantes de moi, je me vois pris

de la crainte de donner trop aux sentiments de mes torts; et dans mon embarras d'apprécier comme il faut ma force et ma faiblesse, je serais tenté d'employer à me justifier ma propre incertitude sur l'une et sur l'autre. Mais un instinct, un invincible instinct en moi s'y oppose, et m'oblige à croire que sur un très-grand nombre d'occasions, dont il me laisse à la rigueur excepter chacune, si je veux, successivement, il y en a eu beaucoup, il y en a eu plusieurs où mon effort pour parvenir à la vérité a été moindre et moins bien dirigé qu'il ne pouvait être.

Dût cet instinct me tromper lui-même, encore mon erreur serait-elle de toutes la plus noble, et tout considéré la moins dangereuse. Supposé donc qu'il ne me trompe pas, je comprends alors, quoique d'une manière confuse, comment lorsque des réflexions nouvelles nées en moi à la faveur des nouvelles conjonctures, m'apportaient une connaissance qui rectifiait mes jugements antérieurs, plus cette vérité était simple et imposante, plus il m'eût été aisé de l'acquérir auparavant et de susciter de moi-même les réflexions dont elle était le fruit. Souvent même j'avais assemblé ces idées et dit : Cela est. Mais la portée de mes paroles me dépassait, et puisque je ne savais pas que je savais, en effet je ne savais pas : aussi bien n'avais-je point tenu compte de cette connaissance dans mes actions; et c'est en vain que plus impartial dans mes jugements sur autrui, je m'étais éclairé sans peine de la vue de ses

torts : j'avais perdu cette lumière au moment de m'en donner de semblables; et il se trouvait que j'avais été sévère à son égard, longtemps avant d'être juste envers moi qui n'avais pas profité de son exemple.

J'ai donc non-seulement (chose affreuse) fait mentir ma conscience en faisant le mal, et il faut bien plier sa fierté jusqu'à ces aveux sous peine d'avoir à transformer ses remords en applaudissements, ou ce qui fait trembler, sous peine de n'en point avoir, mais je me suis maintes fois trompé, alors que j'aurais pu ne me tromper pas. Je me suis laissé prendre à des apparences. Quelquefois j'ai fait plus : je me suis trompé presque sciemment, ayant à cela une sorte d'intérêt sans doute, mais un intérêt bien autrement sérieux et durable à ne le pas faire : et j'ai été mon flatteur et mon complice, au lieu d'être mon conseiller attentif et intègre. J'ai laissé oisive, en moi, une puissance qu'il ne tenait qu'à moi d'exercer pour mon avantage. J'allais, entraîné, quelquefois m'entraînant, satisfait de consacrer par une approbation superflue ce qu'avait décidé de moi sinon la volonté des hommes au moins le concours des événements. Quelquefois j'ai pris l'alarme et j'ai cru m'éveiller : je disais que je m'éveillais, et j'entrais dans un autre songe.

Je veux rompre le charme : et, résolu d'apporter désormais plus de circonspection à former mes jugements, fort de ma sincérité et soutenu aussi dans mon entreprise par le juste espoir que l'emploi de toutes mes facultés à un si digne usage, ne saurait être un

travail sans fruit, je m'appliquerai tout d'abord à entrer dans le recueillement nécessaire pour la recherche de la vérité. Toutefois, comme il est sage de régler ses prétentions plutôt sur ses moyens que sur ses désirs, et que, même restreinte à sa moindre étendue, la tâche ne laissera pas que d'être grande, je me borne aujourd'hui à la recherche d'une vérité à l'égard de laquelle il me soit radicalement impossible de concevoir un doute, et qui une fois reçue dans mon esprit y reste inébranlable. Cette vérité, si humble et si peu féconde qu'elle puisse être par elle-même, de cela seul qu'elle sera marquée de ce caractère éminent de la certitude, ne saurait manquer d'être féconde à un point de vue : car, ou je serai conduit à une vérité unique de son espèce, et alors, selon que je peux conjecturer, il sera curieux et instructif d'apprendre pourquoi elle a entre toutes ce caractère, ou le même moyen qui m'aura servi à la trouver pourra me servir à en trouver d'autres.

Mais comme je ne dois rien préjuger dans la recherche que je commence et où je mettrai tous les soins dont je suis capable, je remarque d'avance que cette vérité que j'aspire à trouver sera peut-être cela même qu'il ne m'est donné de rien savoir, au degré du moins où j'ambitionnerais de savoir ; mais enfin je saurai cela ; et pourquoi cette connaissance ne contiendrait-elle pas d'utiles et profonds enseignements ? Encore faut-il être préparé à les entendre. De me prêter tout d'abord à une supposition qui aille plus loin encore,

et d'imaginer que le résultat de ma recherche puisse être de me convaincre qu'en dépit de tout, il ne m'est donné d'atteindre à aucune vérité réellement digne de ce nom, je m'y refuse : je suis fait pour posséder la vérité, puisque je me sens fait pour l'aimer, et il n'y aurait pas de devoirs s'il était impossible de la connaître.

Rien n'est plus opposé au bon sens que cet esprit de dispute et d'arguties qui subtilise à l'infini sur les choses. Toutefois il importe ici de ne se donner pas le change; et mieux vaudrait condescendre à honorer un sophisme d'une attention trop sérieuse en le réfutant, que de courir le risque d'en faire trop peu de cas : d'autant qu'après avoir solidement réfuté quelque sophisme, il n'est pas rare qu'au lieu d'y voir quelque chose de si puéril, nous lui trouvions au contraire quelque chose de spécieux, qui désormais n'est plus à craindre.

En y pensant davantage, je trouve même qu'en général, à moins d'une évidente mauvaise foi dans les objections, ce que l'on n'a point à craindre avec soi-même, le dommage d'un peu de temps peut-être perdu ne saurait entrer en balance avec le profit peut-être résultant de l'explication claire d'une erreur; car il importe souvent, pour que la possession de la vérité soit assurée, de connaître bien les erreurs qu'on lui peut opposer, et non pas seulement que ce sont des erreurs, mais quelles sont ces erreurs, et comment elles ont eu le crédit de s'introduire dans l'es-

prit; autrement ce qui les a rendues plausibles.

Une application immédiate de ces réflexions se présente : tout à l'heure quelques difficultés qu'il est intéressant de résoudre, et que j'ai d'abord repoussées comme vaines m'auraient troublé un instant, si je ne m'en étais débarrassé prudemment par ce dédain affecté. Supposons qu'au moment de définir mon but, qui est de trouver une première vérité à l'égard de laquelle il me soit radicalement impossible de concevoir un doute (voilà que conduit par l'observation que je fais à une autre du même genre, je m'interromps pour remarquer aussi qu'en effet malgré ma bonne intention d'être circonspect, je n'avais peut-être pas suffisamment pesé ces paroles, que d'ailleurs je maintiens), supposons donc que je me fusse arrêté en me disant : « Il est bon, il est sage de restreindre sa tâche alors que l'on connaît d'autant moins ses ressources que l'on n'en a point fait usage, et de substituer tout d'abord à la recherche de la vérité la recherche moins ambitieuse d'une première vérité; mais il est bon aussi, il est nécessaire, quand on cherche, de savoir ce qu'on cherche; et qu'est-ce qu'une première vérité? Serait-ce la Vérité? En tout cas, qu'est-ce qu'une vérité? Si je suis en état de le dire tout d'abord, la voilà cette première vérité, et c'en est une éminente qui termine ma recherche dès le début; sinon, sachant ce que c'est qu'une vérité, car je ne m'aviserais pas que je l'ignore sans renoncer à l'espérance d'en trouver

une, il y a cette bizarrerie que je le sais sans pouvoir le dire. » Que me fussé-je répondu? sans doute, après quelques moments de recueillement, ceci, à quoi il est utile que je fasse attention.

J'ai en moi l'idée très-claire de la vérité : elle n'a point empêché, j'en conviens, que je n'aie varié dans mes jugements et que je ne sois tombé dans des erreurs ; mais c'était ma faute et non la sienne. Cette idée, sur laquelle j'avais formé à diverses époques des jugements divers aussi, n'a point changé, et outre qu'il me serait impossible de me défier d'elle, je me priverais en l'essayant de toute ressource pour continuer. Autre chose est d'avoir l'idée de la vérité, autre chose d'affirmer quoi que ce soit avec son aide. Heureusement que sa lumière est aussi éclatante, car ne le fût-elle pas autant que je le voudrais, il faudrait bien m'en contenter, à moins de pousser jusque là l'espérance que de renvoyer la lumière à ce dont j'attends la lumière.

A présent je m'explique pourquoi, au moment que je commençais ma recherche, et surtout après en avoir déterminé l'objet, je rassemblais en un sentiment très-confus deux sentiments contradictoires : celui de ma recherche comme facile, celui de cette même recherche comme difficile ; premièrement facile (et trop facile !) en ce que, d'une manière, cette inconnue que je cherchais je l'avais tout près de moi, en moi plutôt, en moi actuellement. Que cherché-je en effet? une première vérité; et n'avais-je point

celle-ci que j'en cherchais une? mais c'était là quelque chose d'aussi insignifiant que certain, dès lors que je ne me tiens pas pour satisfait par une affirmation tellement restreinte qu'elle en est dérisoire.

Cependant, ramené à la question, qu'il me semble après tout n'avoir point quittée, je ne puis m'empêcher de trouver que je ressemble à ces gens dont les protestations m'ont fait souvent sourire, qui n'exécutent jamais ce qu'ils ont résolu, annonçant toujours qu'ils vont commencer : à force de le dire, on ne le fait pas.

Quoi! cet aveuglement dès ma première démarche! Je continuais, je croyais continuer, et je n'avais pas commencé. J'avais négligé de remarquer ce flambeau sans lequel je ne peux faire un pas, et peut-être allais-je m'égarer au point de le chercher lui-même. C'est que je n'étais pas bien éveillé. Maintenant cette idée de la vérité, ainsi dégagée au milieu de toutes les autres, va m'éclairer, moi étant sur mes gardes.

Réduisons ce discours, qui ne m'aura été utile qu'à m'en faire éviter de semblables, réduisons-le au regret de m'être trompé dans mes recherches précédentes et à l'espérance de réussir mieux dans celle-ci.

Parvenir, ai-je dit, à une vérité qu'il me soit impossible de révoquer en doute : il faut donc douter. Pour voir ce qui va rester inébranlable, il faut essayer de tout ébranler.

Mais si le doute est un moyen de se préparer à

connaître, c'en est un aussi de se tromper : j'ai douté à tort quelquefois. Ici, prenons-y garde, le cas est bien différent : le cas présent forme une exception éminente. Je n'ai d'intérêt d'aucune sorte à rien me déguiser, et mon seul intérêt est de savoir, au contraire de toutes ces anciennes occasions où je reconnais franchement que dans le conflit de mes intérêts dont le plus réel voulait que je fusse éclairé au moment d'agir, et d'autres ne le voulaient pas, il y en a toujours eu quelqu'un, le plus éloquent et pour ainsi dire le plus adroit qui l'a emporté par surprise, et qui m'eût suffi après coup pour me rendre compte de mon erreur. J'avoue cela.

Il y a plus : je me rappelle qu'autrefois quand j'ai abordé à de certains moments la recherche du vrai avec le plus vif désir de le trouver, et que j'étendais au plus loin ma défiance sur mes opinions antérieures, alors même je m'appuyais sur quelque chose que je n'avais nullement pensé à prendre pour la matière de mon examen, et que par cela seul j'avais pris sans m'en apercevoir pour la règle de mes pensées. Cette fois cherchons par l'effort du doute poussé à l'extrême le juste point où il doit s'arrêter : où le doute me sera tout à fait impossible, il est évident que mon affirmation sera légitime.

Impossible, évident, légitime, que de rapports mal démêlés ! Mais tout retombé que je sois dans ces préambules dont j'entendais sortir, loin de me décourager pour voir ainsi s'augmenter les difficultés

de ma tâche, je trouve que j'ai plutôt à m'en applaudir. Je cherche, je tâtonne. Je tâtonne et je le vois, qu'y a-t-il là de regrettable ? Faudrait-il pas attendre à me mettre en marche que j'eusse fait déjà la route entière ? Et ne puis-je chercher, sans l'avoir trouvé préalablement, ce que je n'aurais trouvé ainsi tout d'abord que sans l'avoir cherché ? Mais pour avoir trouvé de la sorte, que de grâces à rendre à la fortune ! J'admets que l'on ne soit pas un inspiré, et que l'on ait trouvé quelque chose de mieux qu'une erreur que la précipitation et la prévention produisaient ensemble.

Et n'avançons pas légèrement ce mot : impossible. Au moins, aurais-je à m'assurer que l'impossibilité de douter est chez moi naturelle, invincible, qu'elle n'est pas accidentelle ; qu'elle n'a pas lieu par la faute de mon esprit, car si c'était par la faute de ma nature propre, adieu la connaissance. Sous ces réserves, rien ne me paraît plus légitime que d'affirmer, puisque dans ma supposition même le doute m'étant impossible il me serait impossible de faire autrement.

Pour ce qui serait de me plaire en quelque façon à ne me rendre pas à l'évidence, supposé que ceci fût possible, et il n'est pas que mes souvenirs étudiés à fond ne me fournissent quelques exemples d'une singularité si bizarre, ma sincérité m'interdit cette crainte. Ma sincérité est entière. Elle n'a point besoin d'autre garant qu'elle-même. Je sais bien que de ce que l'on se le dit, il n'est pas toujours sûr que cela soit : mais cette fois je me le dis, et cela est.

Soyons donc sincère avant tout : et, saisissant l'occasion de l'être, osons mettre en lumière ce que je tremblais d'apercevoir : c'est que, s'il est évident qu'il est légitime d'affirmer où le doute n'est pas possible, il ne l'est pas autant qu'on ne puisse douter où le doute n'est pas légitime. Ce qu'on ne peut pas faire, ce qu'on ne doit pas faire, choses différentes : il est beau de les confondre, mais après les avoir distinguées.

Est-ce assez maintenant de vouloir d'une volonté ferme s'arracher à l'empire des préjugés, pour cesser d'y être soumis? Se révolter n'est pas se délivrer. Non, mais c'est le commencement de la délivrance. Et c'est à moi à porter la peine de ma mauvaise foi, à savoir accepter d'avance l'assujettissement à l'erreur comme la punition méritée par une sincérité hypocrite. Quelle situation plus avantageuse! Il ne s'agit pas ici de pénétrer dans le cœur d'autrui : je n'ai qu'à regarder dans le mien, où pour savoir ce qui se passe, il me suffit de n'être pas résolu à l'ignorer. Mais combien j'avais raison de remarquer ci-dessus l'avantage qui fait compensation à la difficulté de ma recherche! Et combien j'ai à me féliciter de ce que dans une démarche aussi sérieuse, il se trouve qu'à un point de vue les chances d'erreur sont d'autant plus petites que son importance est plus grande!

Je suis donc comme un homme qui dors et qui veux m'éveiller ; je le veux, sauf à retomber dans la

torpeur de mon sommeil. Je n'ai pas besoin de m'engager à obéir à la vérité : je dis seulement, je veux savoir. Que la curiosité déjoue par ses ruses les ruses de la peur, si la vérité me faisait peur, et si je venais à essayer de m'abuser moi-même. M'abuser à plaisir, quand c'est la vérité que je cherche, cela est-il concevable? Mais est-il concevable que j'aie insulté dans mes actions la vérité que je prétendais aimer dans mes discours? Était-ce l'aimer que lui être infidèle? Et la connaître que ne l'aimer pas? Néanmoins je la connaissais à quelque degré, puisque j'étais coupable. Ici même, dans cette recherche commencée avec un sentiment si profond de sincérité, lequel à le prendre en général n'a pas subi d'altération, que m'est-il arrivé, non pas une fois mais plusieurs? Cette volonté générale d'être sincère a été bien près de faillir, et pour regarder en face certaines difficultés, j'ai eu besoin de m'aider de la satisfaction que je sentais à les avoir résolues. L'ordre, en effet, où j'écris ces réflexions n'est pas simplement la suite de toutes les idées qui me viennent : autrement je réfléchirais à l'aventure.

Quelle contradiction est ceci? Je médite, et je tâtonne. Sans doute : et l'un se corrige par l'autre : je ne puis pas réfléchir sans mettre quelque ordre dans mes réflexions, et, dans l'ignorance où je suis de ce que je cherche, je cherche à tâtons. Soit, mais prenons garde que mes allées et venues ne me conduisent, après bien du chemin et de la fatigue, à une

vérité à laquelle mon premier mouvement m'aurait porté tout droit, et que je n'aurais trouvée ni moins claire ni moins certaine par l'effet de mon préjugé ou de ma fantaisie : une vérité soi-disant.

Ainsi par paresse j'ai hâte de finir, par curiosité je veux poursuivre, par prudence je ne commence pas (1) : . . . .

. . . .

pour m'assurer qu'elles étaient fondées en raison? C'est à moi à me surveiller moi-même, à m'empêcher de me tromper moi-même.

(1) Il y a ici une lacune. On ne saurait suppléer aux développements que l'auteur avait pu donner à sa pensée, mais il paraît aisé de rétablir le sens que devait avoir la fin de cette première partie. Nous l'essayerons brièvement en ces termes:

« Je dois commencer pourtant ; car, s'il est possible qu'en effet j'aie dès à présent à ma portée une ou plusieurs vérités, semblables par leurs caractères apparents à celle que je cherche ; et que je ne puisse obtenir pour aucune plus de clarté ou de certitude que je n'en crois trouver dans telle ou telle de mes affirmations ordinaires, encore ne sais-je pas cela certainement. Le moins que je puisse faire est de passer en revue ces apparentes vérités, celles-là notamment qu'on appelle évidentes, et de leur demander leurs titres de créance, sur lesquels j'ai pu me tromper faute d'un examen assez sévère. Si j'en ai accueilli qui présentent des titres vraiment indubitables, mais alors sans le savoir assez, et me subordonnant pour le croire à des motifs autres que moi-même et ma bonne foi engagée dans cette recherche, n'est-ce pas à moi maintenant à user de toutes mes ressources « *pour m'assurer qu'elles étaient fondées en raison? C'est à moi à me surveiller moi-même, à m'empêcher de me tromper moi-même.* » (Note de l'éditeur.)

SECONDE PARTIE

Prêt à faire cette revue, jetons un dernier coup d'œil en avant et en arrière.

Que va-t-il arriver? Je ne manquerai pas de dire de cette première vérité qui me semblera telle, qu'elle est évidente, et je n'aurai plus qu'à m'étonner de ce qu'elle n'ait pas ce caractère aux yeux de tous, si quelques-uns la méconnaissent. Remarquons l'embarras : il s'agit de distinguer l'évidence véritable de la fausse évidence : un moyen aussi dangereux que commode serait de les distinguer seulement par ces noms : évidence véritable, fausse évidence, car il resterait à savoir si c'est à propos qu'on les donne. Il y a évidence, supposons ; c'est-à-dire évidence apparente, c'est-à-dire peut-être fausse évidence. Plus l'évidence est manifeste, si elle est

véritable, plus elle est apparente, si elle est fausse. Voilà une réflexion qui suffirait à me mener loin dans la carrière du doute : mais il ne tient qu'à moi d'observer que toutes les fois que j'ai fait confusion entre l'une et l'autre, j'ai dû prendre pour de la bonne foi l'entraînement qui me portait à juger trop vite : un peu plus de scrupule, un sentiment plus vif de la difficulté que j'aperçois et que je signale m'eût obligé à plus d'attention et préservé de toute méprise. On n'est sûr, en effet, qu'il y a évidence que quand il y a mauvaise foi à douter; pour reconnaître qu'il y a évidence, il ne suffit pas de m'écrier avec une sorte de spontanéité : c'est évident; il faut, en quelque façon, me tenter moi-même à l'erreur, résister à la vérité, résister pour céder, et ne céder que pour éviter cette peine intérieure qui m'avertit que je vais me mentir si je vais me tromper.

J'accuse donc ma bonne foi passée d'avoir été mêlée d'une mauvaise foi imperceptible à mes yeux, ou plutôt, pour concilier tout, de n'avoir été, par la négligence que je mettais à chercher la vérité, que la bonne foi de l'inertie trop facile à surprendre; et non cette forte bonne foi, hardie et vigilante qui est ce que j'entends par la bonne foi dont je veux faire usage. Irai-je m'objecter que je suis intéressé à prendre les choses de ce biais, ayant plus de pouvoir sur ma sincérité, qui dépend de moi, que sur l'évidence, qui n'en dépend pas? J'avoue que j'y

suis intéressé, de l'intérêt que j'ai à me croire capable de trouver quelque vérité certaine.

En résumé, je dois arrêter mon doute à l'évidence. Cette possibilité de douter qui, considérée en soi, paraît indéfinie, est enfermée dans de justes bornes par l'évidence. Et quand y a-t-il évidence? Quand il est impossible de douter avec bonne foi. Mais quand est-ce qu'il est impossible de douter avec bonne foi? Quand il y a évidence. Supposé que je connaisse qu'il y a évidence, par contre-coup je connais que je ne puis douter sans mauvaise foi : supposé que je connaisse qu'il y a mauvaise foi à douter, par contre-coup je connais qu'il y a évidence. Et je suppose toujours! Et je n'échappe, ce semble, à la nécessité de supposer l'une des deux choses qu'en les supposant toutes deux à la fois. Ceci mérite d'être éclairci.

Que si je ne supporte qu'avec impatience de contenir ma pensée dans ces généralités d'où sortent sans cesse des difficultés nouvelles, et s'il me semble que bon nombre de propositions se présenteraient à mon esprit, que je pourrais accueillir sans crainte, chacune à part, comme une première vérité évidente et incontestable, toutefois ces généralités ont cela d'utile qu'elles me rendent le danger plus visible, à cause que le prestige du cas particulier ne s'y rencontre pas : elles ne m'empêchent nullement, d'ailleurs, d'y recourir en désespoir de cause : et quand elles n'aboutiraient qu'à détruire les unes par les autres d'anciennes erreurs d'autant moins faciles à

découvrir qu'elles m'avaient été plus familières, ce ne serait pas du temps perdu. Infécondes de soi, impuissantes à produire elles seules la première vérité que je cherche, elles auraient servi à dégager la voie que je dois suivre pour la trouver.

Il me semble donc, je le suppose, parvenu à une vérité évidente; j'essaie d'en douter sincèrement; je ne puis malgré que j'en aie : j'affirme que c'est une vérité évidente d'une évidence réelle.

Certes, il est bien réellement évident, cette fois sans crainte de méprise, que si mon essai même n'est pas sincère, si c'est une feinte, je me joue moi-même. Il est donc sincère. Or, pour qu'il soit sincère, il faut que j'aie supposé sincèrement que je pusse douter, car que serait-ce que tenter sincèrement ce que l'on sait être impossible? Mais supposer sincèrement que l'on puisse douter, c'est anticiper sur l'expérience du doute, c'est douter d'avance, c'est douter, douter sincèrement, réellement, ce qui implique qu'en effet il ne s'agissait point d'une vérité réellement évidente, au moins à mes yeux; et il me reste à distinguer si ce mouvement de mon esprit par lequel j'ai douté s'est substitué à propos, et comment, et pourquoi, à celui par lequel j'étais porté à déclarer évident ce qui ne l'était pas, ou si la blâmable sincérité de ma tentative, justement punie par ses effets mêmes, ne m'a pas conduit à un doute involontaire, sincère, quoique sans fondement, et par ma faute, en quelque sorte, trop légi-

time, touchant quelque chose à l'égard de quoi le doute n'était pas légitime.

Réflexion décourageante! Plus j'y pense, plus je vois là, non point une de ces subtilités qu'à bon droit l'on dédaigne, et l'on passe outre, mais une de ces difficultés dont le souvenir poursuit : une difficulté sérieuse, invincible pour moi en ce moment. Deux hommes disputent : tous les deux énoncent en termes également affirmatifs deux propositions contradictoires : chacun ne demande à l'autre, pour l'amener à son sentiment, que de se prêter pour quelques minutes à révoquer de bonne foi en doute la prétendue vérité qu'il trouve si évidente : chacun s'y refuse, et tous les deux sont conséquents. L'acquiescement à la demande contiendrait l'aveu qu'on ne trouve pas évident ce que l'on dit être évident. Loin que l'évidence se reconnaisse à ce signe qu'on ne peut douter d'elle, on reconnaît par elle que douter d'elle est impossible. Elle doit être elle-même son signe, et sans m'imaginer résoudre la difficulté que j'ai soulevée tout à l'heure, cette difficulté complexe qui, pour peu que je la sonde, me paraît en contenir tant d'autres et qui s'accroît avec l'attention que j'apporte à la considérer, cette difficulté de concevoir nettement en quoi consiste l'illusion ou la réalité d'une contre-épreuve de l'évidence, à la fois impossible et nécessaire à des points de vue différents, je reprendrai courage par ces réflexions : je cherche, voilà ma force et voilà ma faiblesse ;

ma force, car je suis libre de toute erreur ; ma faiblesse, car je n'ai pas la vérité. Est-il donc besoin de tant d'efforts pour avoir présente cette idée, que je ne suis pas en possession de la première vérité que je cherche, et qu'il est naturel d'être moins éclairé par l'obscurité où je suis, que je ne le serai par sa lumière. Laissons-lui donc, laissons-lui quelques ténèbres à dissiper. Mais pousser la sincérité jusqu'à essayer de la mauvaise foi ; soupçonner de fausseté la vérité par respect pour elle ; n'écouter son appel que dans ses plaintes, et compter pour la reconnaître sur le regret de l'avoir méconnue, parce qu'il y a des biens que l'on sent mieux quand on les a perdus, c'est chercher la vérité par l'erreur ou par le mensonge. A l'égard de ce qui est évident, le doute sincère est un tort, le doute qui ne l'est pas est un tort plus grand ; et si l'on a toujours raison de reconnaître qu'on se l'est donné, il ne s'ensuit aucunement qu'on ait raison quelquefois de s'en rendre coupable. Au fond, quelle est ma crainte? de prendre pour l'évidence véritable la fausse évidence qui n'est fausse que pour revêtir le semblant de l'autre ; mais le péril est double : le péril de prendre la fausse pour la vraie se complique de celui de prendre la vraie pour la fausse, ou seulement de le craindre mal à propos, et ici la crainte d'une méprise est un tort si l'on n'en fait pas. Fions-nous donc à la lumière de la vérité que je verrai briller quand j'aurai banni de mon esprit et, s'il se peut, de ma

mémoire les préjugés qui l'empêchaient de se montrer dans son pur éclat. Mon souci doit être, non d'y rien ajouter, mais d'écarter tout ce qui l'offusque.

L'unique moyen d'y réussir est de douter. Arrêté par l'impossibilité de douter avec bonne foi, je me garderai bien de la prendre pour l'évidence, d'arriver ainsi à l'évidence par voie de conclusion et de réduire l'évidence à une conséquence de cette impossibilité même. Cette impossibilité de douter sera seulement pour moi le signe avant-coureur de l'évidence. Je me serai heurté à la vérité dans les ténèbres où je l'aurai cherchée, et la lumière de la vérité m'apprendra plus parfaitement ce qu'est l'évidence et ce que c'était que ces ténèbres.

Aucune vérité ne se montre donc à moi en ce moment avec évidence? Oserai-je le nier? Mais oserai-je le dire? Est-il quelque vérité, oui ou non, que j'aperçoive en ce moment avec évidence? Je n'affirme pas, je ne nie pas, je ne doute pas dans le sens actif du mot ; je me questionne sur la portée de mes paroles. En disant oui, j'ai terminé, et si je ne suis pas arrêté par la crainte de me tromper dans une affirmation où ma sécurité serait entière, je le suis par la pensée qu'en terminant ici ma recherche je la rends inutile : je n'aurais cherché en effet que des vérités que dès longtemps je possédais; il ne me manquerait plus que d'y ajouter une erreur en me persuadant, par le moyen des pensées que je me serais données, que ce fût là une découverte. Et

jusqu'où n'irais-je pas de ce train? En disant non, je m'engage beaucoup; je m'engage ou à trouver mieux, ou à trouver pourquoi je ne peux trouver mieux. Que vais-je dire? Que vais-je dire avec sincérité? Avec une sincérité qui ne soit pas étudiée.

Je dirai qu'à l'égard de ces propositions très-diverses que je pourrais dès à présent déclarer évidentes, aucune du moins ne m'apparaît marquée d'un caractère exclusif qui me soit un motif de la désigner la première par une préférence réfléchie, et que le nombre exact de ces propositions ne m'étant pas connu, non plus que le moyen de le connaître, je n'aurais pas, quand même j'en voudrais user, la ressource des enfants qui mis en demeure de choisir quelque chose entre plusieurs objets qui leur plaisent, choisissent de les prendre tous. Et rien n'est plus propre à me faire sentir combien il serait vain de me désigner une de ces propositions soit générales soit particulières comme m'apportant la réponse à la question que je me suis faite.

Allons donc jusqu'au bout dans la voie où je suis engagé : ce n'est qu'à force de hardiesse que j'arriverai jusqu'à ce point où ce sera au tour de la prudence.

Qu'importent ces opinions, s'il en est ainsi, sur lesquelles je n'ai jamais varié et que j'ai tenues constamment pour vraies? Ne seraient-ce point des erreurs auxquelles j'aurais été fidèle? L'habitude pouvait faire la constance, et j'ai à me défier principalement du préjugé et de l'habitude. Par la précipitation

à juger, je me jetais en aveugle au-devant de l'erreur, mais par la prévention je la cachais au dedans de moi-même, et je ne voyais plus rien que par ses yeux : assurons-nous d'abord que ces préjugés toujours prêts à me montrer ce qu'ils veulent sous l'éclat d'une fausse lumière, ne pourront rien sur moi.

Jusqu'à présent, dans les embarras que la recherche me cause j'ai repoussé, j'ai tenu dans l'ombre une difficulté qu'il est temps enfin d'examiner : formidable, et qui fera de tous mes efforts, tant que je ne l'aurai pas résolue, un jeu puéril s'il n'est pas indigne. Mais quand il suffit de ma bonne foi pour la résoudre, pourquoi ce trouble, ces hésitations, ces ambages ? Je dis que je ne demande que la lumière et je n'ose pas regarder.

Regardant en arrière, je vois au-dessus de ces opinions qui se succédaient dans mon esprit, quelque chose qui ne variait pas comme elles, qui me dominait alors même que pour un instant j'en avais secoué le joug, et que je respectais d'un respect tout à la fois volontaire et involontaire si grand, qu'à la seule pensée de révoquer en doute ces principes, ces dogmes, ces croyances, même avec la certitude, quand j'aurais pu l'avoir (contradiction étrange! mais quel nœud compliqué ne forment pas ces sentiments profonds et divers!), oui, même avec la certitude que ce doute passager n'eût abouti qu'à m'en convaincre davantage, j'aurais éprouvé pour douter une peine mêlée d'épouvante et de honte.

Serait-ce que la vérité que je croyais connaître m'était plus chère que la vérité en soi, la vérité que je voulais savoir, la vérité hardiment, sincèrement cherchée, la vérité quelle qu'elle fût? Sans doute ce que je cherchais était plutôt spéculatif et d'un rapport plus éloigné avec mes actions; mais si l'idée de suspendre dans une longue et incertaine attente tout mon être moral m'était insupportable, ne pouvais-je donc faire de mes croyances une abdication seulement conditionnelle? La répugnance qui m'en empêchait n'avait-elle point pour cause la crainte que la vérité cherchée avec indépendance n'eût à revoir dans mes convictions? Et je conservais mes convictions, sauf à chercher la vérité sans parti-pris, disais-je, avec indépendance; si je pouvais accorder d'une manière plus solide que par un artifice du discours deux choses réellement incompatibles : chercher sans parti-pris, et chercher sans courir le risque de rien changer à mes convictions. J'affrontais le danger sans crainte du danger, ayant supprimé le danger, à peu près comme quelqu'un qui aurait ouï parler de ce trouble que l'on éprouve à marcher au bord d'un abîme, et qui pour en faire l'expérience marcherait dans une grande route en supposant un précipice à ses côtés : il manquerait quelque chose à son expérience : le précipice et le vertige.

Il est donc possible, portons le respect pour la vérité jusqu'à la reconnaître, je dois admettre qu'il est possible, car je ne sais pas à présent ce que je saurai

plus tard, je dis qu'à la rigueur il est possible que la science réprouve quelques-unes au moins de mes croyances les plus fermes. Une foi anticipée en l'accord de l'une et des autres peut entrer dans ces croyances mêmes ; mais avec cette réserve la science assujettie est abaissée, et ce n'est plus la science : la science commence à soi. Pour être indépendante, ma recherche exige que j'y subordonne tout : point de faux-fuyant, point de porte de derrière.

C'est en vain que j'espèrerais me tirer d'embarras en me fondant sur une prétendue séparation des domaines respectifs de la croyance et de la science : tant que je ne sais pas par la science qu'il n'est aucun rapport entre elles, ou que du moins ce rapport est tel par la nature des choses, et par bonheur aussi, que mon attachement opiniâtre à mes convictions les plus anciennes et les plus fortes ne peut nuire à la liberté de ma pensée, ni porter d'atteinte directe ou indirecte à l'intégrité, à la certitude, à l'absolue suprématie de cette première vérité qui ne relève d'aucune autre, et qui sera le commencement de la science ou, à elle seule, la science entière ; tant que je ne saurai pas cela, je devrai admettre que la science pourra me montrer dans mes croyances passées autant d'opinions rendues pour moi plus ou moins plausibles par un ensemble de conditions et de circonstances : opinions qu'après avoir révoquées en doute pour assurer l'indépendance de ma recherche j'aurai peut-être à réputer fausses quand je l'aurai finie : de telle

sorte que la certitude maintenant acquise qu'elles étaient ou qu'elles n'étaient pas des erreurs n'aura été obtenue qu'au prix de soupçonner d'abord que ce pouvaient en être.

Il faut donc soupçonner d'abord que mes croyances les plus vénérées ne sont peut-être que des erreurs : des erreurs touchantes, généreuses, mais des erreurs? Il faut le soupçonner, il faut le croire possible. Quelle parole! Et quelle action! Toutefois, par la crainte d'ébranler mes croyances, qui n'a quelque fondement que si l'objet en est chimérique, je ne dois pas, ce semble, renoncer à la chance de les affermir si l'objet en est véritable? Mais s'il y a contradiction entre la science et la croyance? J'aviserai, je verrai : je sacrifierai l'une à l'autre. Laquelle des deux? j'en suis le maître : peut-être la science; je dirai peut-être à ma raison : tu dis vrai, mais je ne veux pas t'entendre; ne l'ai-je pas dit souvent? Ou plutôt je dirai à ma raison : tu dis vrai et je le vois, mais je ne te crois pas, et m'aidant de ne te croire pas pour m'empêcher de voir que mon cœur me trompe, je trouve que tu as tort et que c'est mon cœur qui a raison. Je préfère la sagesse de mon cœur, qui m'élève et me satisfait, à ta lumière qui ne me montre que mon abaissement et mon désespoir. Quand tu affirmes que ce qu'il affirme est évidemment faux, pourquoi te croirais-je puisqu'il affirme que ce que tu affirmes est faussement évident?

Mais il serait mieux que ma raison et mon cœur

eussent raison ensemble. Que sont-ils d'ailleurs, ainsi séparés, sinon des mots quasi dénués de sens? Ce ne serait pas de la bonne foi, ce ne serait pas la foi de mon cœur, cette foi subsistant de ténèbres, cette foi intéressée pour subsister à se cacher de ma raison ; ce ne serait pas ma raison, cette soi-disant raison impuissante à se faire écouter de mon cœur. Hé quoi ! ne veux-je pas sortir de ce sommeil, dépouiller le vieil homme? Je le veux. Je veux ressusciter et j'hésite à mourir! On dirait que je ne peux sans devenir sacrilége immoler le vieil homme avec ses erreurs. Mais si j'avais la vérité, qui est la vie de l'intelligence, quel dédain je ferais de la folie d'entreprendre de la chercher! Je la cherche, donc elle me manque. Je ne connaissais pas la vérité, cette vérité qu'on ne cherche plus quand une fois on la possède, je ne la connaissais pas, je le sens à mon désir ardent de pouvoir me dire : je SAIS véritablement quelque chose, je sais ce que c'est que savoir, je le sais désormais pour toujours, je le sais sans erreur possible, je le sais de toute la certitude avec laquelle je sais que j'existe, comme je sais que je pense ceci ou cela en ce moment. Serait-ce donc là seulement tout ce que je peux savoir?

Comme si la vérité elle-même venait à mon secours en face d'un péril que j'hésite par respect pour elle à braver pour l'amour d'elle, il semble qu'elle m'inspire, dans ma frayeur de l'offenser, une ruse innocente.

Rassemblons, formons en un faisceau ces vérités

que mon cœur vénère et que j'ai mêlées certainement de quelques erreurs : quelles erreurs? des erreurs inconnues; et adorons sous le nom de la Vérité ce qui est vrai dans ce mélange; ensevelissons leur mémoire dans les ténèbres lumineuses de ce nom si beau et si sacré (ne l'est-il pas assez pour nommer ce que j'adore : n'est-ce pas un nom digne de Dieu même?) : à la lumière dont la science le fera resplendir, je reconnaîtrai plus pures encore celles que je n'aurais pas méconnues sans crime. O combat de sentiments inexprimables!

Éclairez-moi, flambeau intérieur, flambeau indéfectible dont nulle tempête n'agite la flamme, idée sans égale, idée que rien n'altère, ni le temps qui change toutes les autres, ni l'orgueil de l'étude à qui vous montrez qu'il se confond lui-même, ni le remords qui s'irrite à essayer de vous éteindre; idée de la vérité qui n'êtes que son reflet, mais son reflet sauveur, restez avec moi, ne m'abandonnez pas dans ce désert de ténèbres où je suis perdu! Vérité! Vérité que j'appelle, viendrez-vous? Si vous êtes quelque chose qu'on peut prier et qui peut nous entendre, aidez-moi, vous que je forçais à m'aider jusque dans mes fautes; aidez-moi, non pour le mal mais pour le bien; n'allez pas me refuser votre aide quand je n'aspire à savoir que pour savoir comment arriver à bien faire.

Qu'ai-je fait? Je doute. Un doute général dont rien n'est excepté m'enferme. Comment en sortir? Quelle

ressource? Le doute. Le doute m'enferme. Je ne trouverai que par le doute cette connaissance nouvelle, nouvelle, je ne dis pas dans sa matière mais dans sa forme, dans la perfection de sa forme ; nouvelle, entendons-le : entendons-le bien ; je ne l'entends pas ! Tâchons donc de l'entendre : nouvelle, incomparable. Trouver dans le doute universel, à l'aide du doute universel, la certitude : voilà le problème. J'en suis réduit à faire ce miracle d'adresse de l'y trouver, et cela sans miracle! Gardons-nous des miracles, et par-dessus tout du miracle de ma foi passée : car je ne pourrai trop m'étonner, dès que je serai en possession de cette première vérité, qu'il ait été en mon pouvoir d'empêcher qu'une connaissance si simple et si évidente n'ait été le premier acte, le premier regard de mon intelligence en exercice. Assurément, quel qu'il soit, le miracle de mon adresse n'aura pas à surpasser le miracle de mon espérance. Quelle angoisse est la mienne! Voyons, je ne me trompe pas : où serait mon erreur si je n'affirme rien?

Je n'affirme rien, c'est vrai ; mais est-il bien vrai que je doute de tout? Ne suis-je pas assis à cette table, une plume à la main? Ne voilà-t-il pas un arbre dont le vent d'hiver agite les branches, et à ses pieds la mer qui roule ses flots sur le rivage? D'ici j'en entends les grondements, pareils à la voix adoucie du tonnerre. On dirait qu'elle répète sans fin la même parole : comme un homme qui navré de regrets pour une faute qu'il a faite s'échappe en soupirs et en ex-

clamations toujours semblables et toujours différents, de qui l'étonnement va s'augmentant sans cesse; et il n'en peut pas revenir, tant son erreur fut grande! Suis-je cet homme qui me trompe et cet homme qui le comprendra? Quelle serait donc ma faute, à moi qui cherche la vérité de si bonne foi? Je doute, dis-je; mais puis-je douter de l'existence de ce monde présent à tous mes sens, dont je subis l'action et qui subit la mienne, à qui je résiste et qui me résiste en tant de manières? Il est vrai qu'il vient une heure où je me persuade l'existence de mille choses sans réalité: que je regarde la mer éclairée par le soleil, ou que je me promène dans des forêts, ou que je m'entretiens avec quelqu'un, et cependant je suis dans les ténèbres, immobile et endormi. Par quoi suis-je assuré que je ne dors pas en ce moment? Ce n'est pas par la vivacité de mes sensations, quelquefois plus vives dans mon sommeil où j'y suis livré tout entier, que dans la veille où j'en suis distrait. J'aimerais mieux dire que c'est par la liaison de mes idées dont j'ai la conscience distincte et continue, parce que j'aime mieux croire que ma pensée est en faute quand je dors que non pas ma mémoire étant éveillé. Non, je ne dors pas de ce sommeil où ma pensée ne m'appartient plus, puisque je la retiens présentement sur toutes ses pentes. Mais une réflexion me frappe et j'y veux m'arrêter un peu.

Que de fois en écoutant une personne qui me parlait je m'appliquais à lire ce discours qui s'écrit sur le

visage pendant que la bouche en prononce un autre et qui dément celui-ci, quand il ne le confirme pas! Mes yeux, tantôt fixés sur les siens, et tantôt détournés pour les surprendre ensuite, attentif à la succession de ces ombres et de ces lumières, à cet accent des paroles qui est la physionomie de la parole, où l'artifice n'impose que par une habileté consommée, à ces gestes, à ces légers mouvements par lesquels le corps cherche à se mettre sous les lois de la pensée, je me prêtais en les aidant, mais en les surveillant, aux tentatives de cette pensée étrangère pressée d'arriver jusqu'à moi, ingénue ou artificieuse, par le moyen de tous ces signes que je savais pouvoir être trompeurs, en dépit de leur concordance. Je sentais que fussé-je plein de foi en cette personne supposée pleine de sincérité, il était hors de son pouvoir de transporter en moi ce qui était en elle; que le moyen qui nous sert à communiquer atteste l'intervalle qui nous sépare, et que l'effort égal de deux cœurs qui se cherchent, tout puissant qu'il est, pour le franchir ne le détruit pas. Et j'avais un instant l'idée de ce que c'est que la solitude.

De ce monde qui m'environne et dont l'existence se mêle à la mienne, je suis séparé aussi, séparé profondément, et quand je dis qu'il est, je ne sais ce qu'il est, et de là qu'il m'est extérieur je ne sais même pas s'il est, au moins par une intuition directe et immédiate. Je sens ce qui est en moi, non ce qui est dehors, et quand je vois, des yeux ou de l'esprit,

je ne sens jamais que mon impression, et ne contemple que ma pensée. Ce pourrait donc être un songe continuel, que ce monde avec ses alternatives de jour et de nuit, ses mouvements, son bruit, ses changeantes scènes? Certes, non, m'écrierai-je; mais pourquoi non? Tous ces arguments qui se présentent me sont suspects par leur multitude, et je préférerais encore le dernier mot des enfants poussés à bout; Parceque.

D'ailleurs le plus simple et le plus fort de ces arguments ne l'est pas tant et n'est pas si clair que ces premiers principes de la géométrie, dont j'ai souvent vu de bons esprits désirer des démonstrations, et desquels j'ai très-curieusement recherché moi-même s'ils étaient évidents ou s'ils ne l'étaient pas, au temps où mon esprit déjà formé à l'étude des mathématiques revenait à en examiner les bases.

Peut-être après tout que la science pure, la science rigoureuse, la science proprement dite est à ce point restreinte que la nécessité d'étendre mes affirmations au dehors d'elle sur une multitude de matières importantes devient, dès lors que la science ne les réprouve pas d'une manière absolue, le fondement de leur légitimité possible au point de vue d'une autre science, supérieure si l'on veut, infiniment supérieure quant à l'objet, mais réellement inférieure quant à la perfection, où la vraisemblance remplacerait l'évidence, et la croyance la certitude. Quoi qu'il en soit, rappelons-nous que dussé-je apprendre

de la science que cette affirmation : Je pense, je pense telle ou telle chose, fausse ou vraie je la pense, est d'une certitude incomparable; futile autant que bornée, cette affirmation incomparablement, c'est-à-dire exclusivement certaine ne serait, en un autre sens, ni bornée ni futile, ayant pour ainsi dire toute l'étendue de ce qu'elle me montrerait que j'ignore. Je serais libre, alors, de réserver cette qualification de certaine à la plus certaine des autres dont aucune ne serait certaine : ce que je m'appliquerais à oublier, afin de donner plus de prix au mot qui me tiendrait lieu de la chose. Mais je raille et j'insulte en même temps la science et moi qui la cherchais, et qui en suis si proche, tout séparé que j'en suis: ou comment la chercher?

Si elle était la condamnation de mon orgueil que j'amusais avec le mépris des erreurs d'autrui, celles-là que je n'avais pas faites moi-même? Supposons que la plus certaine des vérités fût cette affirmation unique : Je crois que ce que je dis être la vérité est la vérité; je le pense; et que ma pensée me trompe tant qu'elle voudra sur son objet, très-certainement je ne me trompe pas sur ma pensée; la science, dans sa pauvreté ne m'aurait-elle pas apporté le trésor de la tolérance? Hé! comment, dans une autre hypothèse, pratiquer la tolérance envers de vils adorateurs de l'erreur qui iraient jusqu'à traiter d'erreur, non pas seulement ce que l'on croirait être la vérité, mais ce que l'on saurait,

soi, infailliblement, qui l'est en effet et qu'ils pourraient savoir de même? Encore s'ils avaient l'excuse d'une sincérité entière, d'une conviction profonde! Mais tant s'en faut, dans l'hypothèse, puisque la science est devant eux quand on la leur explique et qu'ils ferment les yeux, aveugles volontaires, à l'évidence qui les poursuit : pour que l'erreur pût revendiquer l'avantage d'une si forte excuse, il faudrait essentiellement que la sincérité de la croyance n'eût pas sa mesure dans la vérité de la doctrine. Or, si la vérité de la doctrine n'en est pas la mesure, réciproquement la sincérité de la croyance n'est pas la sienne non plus; je ne suis donc pas sûr de ne me tromper pas, moi dont la sincérité est entière et la conviction profonde. Il faudrait une mesure à part pour moi sans que je fusse à part : être à part, c'est n'être plus homme. Si elle me manque, remercions la science de m'apprendre, toute frivole qu'elle semble au premier coup d'œil, une vérité supérieure à toutes les imaginations et à toutes les idoles humaines : Que lorsque l'on croit de la foi la plus ferme que l'on possède la vérité, on doit savoir qu'on le croit, non pas croire qu'on le sait; que l'on doit prendre garde, avant de blâmer absolument son adversaire, que si l'erreur est de son côté, la croyance qu'elle n'y est pas s'y trouve aussi, et qu'au-dessus de leurs différences respectives, toutes les doctrines humaines, toutes les doctrines, dis-je, professées par l'homme ont cela d'égal : une com-

mune infériorité dans une commune incertitude. Horrible conséquence! Mais les doctrines aboutissent à des actions; il y a du bien, il y a du mal, du bien issu du vrai, et du mal issu de l'erreur. Moi, homme de bonne foi qui pratique ma croyance, ma croyance c'est moi : elle est ce par quoi j'ambitionne l'estime, et, avant tout, l'applaudissement de ma conscience ; la justice demande que je te reconnaisse le droit de dire la même chose, ô toi qui en pratiques une différente! L'un de nous pourtant fait le mal, et le fait doublement, par son dogme et par son scandale. Qu'allons-nous être l'un pour l'autre, mon frère ou mon ennemi? Lequel s'avilit et blasphème? Sans doute celui-là qui pratique son blasphème. Mais lequel s'avilit parce qu'il blasphème? Celui-là qui blasphème. Mais lequel donc blasphème? Cachons-le-nous, pensons que ce n'est ni toi ni moi, et consentant à former nos sentiments sur nos pensées et nos pensées sur notre langage, nous pourrons encore nous aimer; ou découvrant le secret de nos cœurs, disons hautement que cette fausse tolérance n'est que la tolérance d'une hypocrisie consommée, qui se trompe en ne trompant personne et se juge finalement quelque chose de bon, la tolérance d'un mépris mutuel et universel que chacun applique à soi et qu'il subit de tous les autres; mais la coutume le leur a rendu supportable.

Ne nous étonnons pas, ne nous alarmons pas : ce

n'est qu'une hypothèse au sein du doute universel. J'ai fait ce que j'ai dit : j'ai douté. Il fallait passer par le doute, mais je ne doute qu'en passant, et si mon doute m'enferme, il n'enferme pas l'évidente certitude que je n'en puisse sortir.

Ma situation est si étrange, elle est une telle exception dans le cours de mes pensées ordinaires, que c'est tout au plus si j'en imagine une impossible qui lui ressemble. Me voilà comme un prisonnier qui aurait fait ce songe : il a dit à la chaîne de fer scellée dans la muraille de son cachot : je te brise ; et elle s'est brisée : il peut marcher, il va marcher ; cependant, il fait réflexion que pour sortir de son cachot et se sauver, où? dans la campagne, dans un précipice, il ne sait pas, il l'apprendra, il aurait besoin d'une corde qu'il tresserait s'il avait du chanvre; du chanvre, mais en voici; c'est, quoi? Son ancienne chaîne transformée en un puissant câble qui tient ses bras garrottés. Je suis ce prisonnier. Cela qui empêche tous mes mouvements est cela qui me rendra libre. Qu'est-ce donc qui soutient mon espérance, si ce n'est la colère de l'espérance?

J'entends: un doute forcé! un doute contre nature, un état violent, imaginaire, l'exaspération d'un esprit exigeant et blasé que rien ne contente. Un doute forcé, je crois bien cela; un doute contre nature, je le crois encore, et un état si violent qu'on n'y peut penser sans souffrir. Modérons ce doute excessif et hâtons-nous d'apprendre de la saine raison, premiè-

rement le degré juste où il a cessé d'être possible, s'il est impossible; où il cesse d'être légitime, si au contraire il est possible; c'est-à-dire où il est évident qu'il est absurde, où il est évident qu'il ne l'est pas; deuxièmement, comment il se fait qu'il ne soit tout d'abord ni évidemment possible ni évidemment impossible, quand il est si évident qu'il faut bien qu'il soit l'un ou l'autre. Résolu à ne plus douter de tout, de quoi douterai-je, et de quoi ne douterai-je pas? Question grave, question digne de l'homme et qui intéresse à un haut degré sa destinée; c'est toujours la question mais ce n'est jamais la réponse, et c'est la réponse à cette question dont j'avais entrepris la recherche. Renoncerai-je à mon entreprise?

Pensons-y encore, examinons. Examinons de sang-froid comme il convient d'examiner; examinons jusqu'à ce que la lumière se fasse. Ah! que dis-je! préparons la lumière, qui ne se fera pas d'elle-même.

Que s'est-il passé en moi? Que va-t-il se passer?

Je peux bien, et sans effort dédaigner les livres, ces ouvrages d'autrui : également inutiles à moi, soit que je les surpasse, soit qu'ils me surpassent; je peux plus, et prendre en pitié les idoles de ma pensée qui fascinaient ses fantaisies; je peux faire enfin ce que j'ai fait, mettre à part, pour un temps, mes croyances : à coup sûr je le peux, puisque d'autres fois je les violai. Mais ce n'est pas assez. Dans ces ténèbres uniformes que j'ai laissées s'éten-

dre autour de moi, resté seul avec ma pensée dont je me défie, au moins pour tous les usages auxquels je l'ai employée jusqu'à cette heure, vais-je, pour m'en servir d'une manière merveilleuse, infaillible, la réduire d'abord à une possibilité pure de penser qui peut-être n'est pas, ou, si elle est, est de nul usage? Devant moi est le vide : ai-je donc supprimé jusqu'au dernier mes derniers points d'appui : les préjugés, comme je les appelle, qu'avaient formés dans mon esprit cette lumière naturelle, ces impressions, ces puissances quelconques dont j'ai supposé suspendre l'action en doutant qu'elle fût légitime? Qui suis-je, que suis-je sans ces préjugés? Comment, sans l'aide de quelques-uns me défaire des autres? Les abandonner tous? Il ne me reste rien, rien pour féconder..... (1).

(1) Lacune, peut-être importante, mais qui ne rompt pas l'enchaînement des idées entre la seconde partie, que nous sommes obligés de terminer ici, et la troisième, que nous faisons suivre. (Note de l'Editeur.)

TROISIÈME PARTIE.

Ramené par un long circuit à mon point de départ, c'est à présent que je peux mieux juger de la difficulté de la tâche que je me suis imposée, difficulté dont la pensée m'accable.

Quelles que soient les idées que j'assemble, elles ne me montrent jamais qu'une face différente du problème que j'ai à résoudre. Chaque relation à laquelle j'ai recours introduit une inconnue nouvelle, comme pour reproduire à mes yeux l'impossibilité de parvenir à la science autrement qu'à l'aide de la science même : car ce n'est point ici une connaissance que j'ai à déduire de connaissances antérieures, c'est au contraire une connaissance où je verrai que toutes les autres s'enracinent, si je la trouve. Mais comment la trouver? Et comment la chercher?

L'algèbre, en son admirable langue, répond souvent au géomètre en étendant et en corrigeant sa question : il faudrait plus ici : il faudrait que cette première vérité pût se trouver indépendamment des erreurs de celui qui la cherche, l'eût-il enfermée à son insu dans un réseau de contradictions, en essayant de poser le problème. Il faudrait que la question, se rectifiant elle-même pour devenir la science qui se cherche, produisît toute seule la réponse, c'est-à-dire la science qui se trouve.

Mais il semble que je sois toujours dupe de ce prestige qui accompagnait mes premières démarches et m'empêchait d'entendre dans toute sa force le sens de mes propres objections. Quoi de plus évident pour moi que le cercle vicieux où je m'engage quand j'entreprends la recherche d'une première vérité supérieure en lumière et en certitude à toutes celles que je peux posséder déjà.

Franchir ce cercle vicieux c'est créer en quelque façon, c'est créer, c'est faire que ce qui n'était pas soit; c'est faire en moi la lumière; non pas la tirer d'une autre lumière, mais la faire en effet. Pourquoi ne laisser pas cette tâche impossible, insensée, et d'où vient que la seule opiniâtreté de mon espérance parvient à obscurcir ce qui est de soi si manifeste?

Il est vrai que ce prétendu cercle vicieux se présente aussi apparent toutes les fois qu'il faut agir, et le propre de la volonté est de n'avoir pas besoin

pour se produire d'un autre effort qui en demanderait un autre, et ainsi de suite, sans qu'il y eût de terme à cet enchaînement, c'est-à-dire de commencement possible ou d'action réelle. Agir, c'est commencer. Je le franchis donc en agissant, ce cercle vicieux, dans mon effort qui SE produit LUI-même ; cet effort qui l'instant d'avant n'était pas et qui tout à coup devenant, par lui-même à lui-même sa cause, est, c'est-à-dire s'est produit, s'est fait, s'est fait de rien. C'est là vouloir. Mais quand même il ne faudrait pas faire la part à l'hyperbole dans ce que je viens de dire ici, je conviens qu'il serait étrange, le privilége de ma volonté, si je pouvais par elle susciter et faire resplendir dans ma pensée, au-dessus de toutes les vérités que je possède, mais que je possède incomplétement, et auxquelles je vois bien que sont mêlées en diverses manières des erreurs et des ignorances dont la portée m'est inconnue, une vérité qui les éclaire sans en être éclairée, et en rectifie tous les rapports. Suffit-il donc de dire en moi-même que la lumière soit, pour qu'elle brille ?

Une vérité, ai-je dit, qui rende compte de soi. Rendant compte de soi, elle commence à soi ; commençant à soi, c'est donc l'idée même de commencement qui la commence. Puisque son caractère est d'avoir en elle des lumières de tout ce qu'elle est, cette idée de commencement paraît bien devoir être la première clef qui ouvre la première de ses perspectives : et si je ne commence pas de trouver

dès que je commence de chercher, serait-ce que je ne m'aperçois pas aussi clairement qu'il le faudrait que je commence en effet de chercher? Commencer est un grand mot.

Or, si j'arrête sur cette idée de commencement, sur l'idée de commencement possible en général, une attention soutenue et curieuse, au lieu de la voir s'éclaircir je la vois s'obscurcir, comme si dans mon effort pour regarder l'idée par cette autre face qu'il n'appartient qu'à la science de me révéler, je ne trouvais que ténèbres, quand je veux de l'idée selon la coutume passer à l'idée selon la science, quand je veux de l'idée vulgaire, obscure pour qui cherche une clarté plus grande, passer, comment? par quoi? en quoi? à cette même idée, obscure pour qui n'a pas la science, et d'autant plus obscure pour lui qu'il conçoit devoir être la science plus parfaite et l'idée par quoi elle débute plus précise et plus lumineuse.

Au fond, ce qui commence continue toujours quelque chose, et ce qui commence, préexistant dans ce quelque chose, ne commencerait pas d'exister absolument, mais bien commencerait d'exister sous un nouveau mode. C'est ainsi qu'en moi se produiraient, toujours liées par des rapports que je n'aperçois pas toujours d'une manière distincte, ces actions intérieures, ces pensées dont la continuité est mon propre être, ou pour parler plus juste, continue mon propre être, sans que de mon être continué de la

sorte je puisse pourtant, me semble-t-il, avoir une possession aussi assurée, aussi présente, aussi intime, aussi parfaite que cette possession incomparable que j'ai des existences actuelles par le sentiment immédiat. La mémoire qui prolonge dans le passé mon existence ne m'en laisse appréhender qu'une apparente trace, impossible à saisir dans sa réalité. Ce n'est pas que le raisonnement ne puisse intervenir quelquefois pour vérifier l'exactitude des souvenirs, mais ce n'est jamais que par d'autres souvenirs, et la mémoire qui s'appuie sur le raisonnement n'est pas proprement la mémoire, laquelle a cette vertu d'atteindre son objet sans intermédiaire : fidèlement imitée en ceci par la fausse mémoire qui nous présente comme faisant partie de notre existence, sinon du même droit, au moins au même titre, son objet chimérique.

Aussitôt donc que je distingue en moi ce qui commence, par son opposition à ce qui continue, ou ce qui continue, par son opposition à ce qui commence, par là que je commence à le remarquer je commence moi-même en un sens; un nouveau moi se substitue à ce moi précédent dont je ne peux pas sentir l'existence, toute voisine qu'elle me soit, mais dont je me représente seulement l'existence antérieure, fondement nécessaire de ces idées de continuation ou de commencement; et dans la durée de mon existence propre, dans ce spectacle étrange où je m'apparais comme étant tout ensemble et la scène

multiple et le spectateur et le théâtre, la pleine possession de la réalité, l'entière certitude de ce qui est se concentre incessamment au point de vue, de même qu'au sein des espaces la perception m'emprisonne dans une étroite, dans une infranchissable solitude, dont la vaste enceinte extérieure, à jamais interdite à moi, n'est peut-être occupée que par une optique décevante.

Toutefois si ma mémoire est faillible quand elle s'exerce à quelque distance dans la durée, aurais-je donc à craindre qu'elle me puisse tromper dans le souvenir qui reproduit en moi, si près de moi, l'instant précédent de mon existence? Mais le souvenir n'est pas toujours le principal lien en moi-même de deux états consécutifs ; un rapport plus étroit, une connexion plus intime que le rapport de simple succession les unit, en subordonnant l'état qui suit à l'état qui précède : je me sens produire dans l'un un effort qui atteint son terme dans l'autre : je me conçois comme cause dans le premier, comme effet dans le second; et cet état où je suis cause, cet état où je suis effet ne sont, en tant que j'en ai l'idée, que les deux aspects antérieur et postérieur sous lesquels je contemple un même acte qui commence et qui s'accomplit : un acte, c'est-à-dire un changement opéré en moi par moi. Par moi : Quand donc les entendrai-je, ces mots que je prononce dans je ne sais quel assoupissement? Par moi! Mais moi qui suis par moi, je suis donc plus que moi? Sans doute je suis, mais que

suis-je? Ah! certes quelque chose de plus que le moi où je me réfugiais tout à l'heure, pressé entre ce passé qui a cessé d'être et cet avenir qui n'est pas. Et fût-il éternel, ce moi que défendait contre un double néant le sentiment si fugitif de son existence présente, il n'est maintenant à mes yeux, dans son existence inerte, dans son inactif sentiment de son être, ce moi borné à se sentir être, à se voir être ce qu'il est, qu'une ombre, au prix de cet autre moi qui s'éveille en moi pour agir, qui s'écrie : « Allons! » qui aspire à se perdre, et en se perdant me ressuscite. Car il en est ainsi, selon cette étonnante idée : Par moi. A considérer la suite des actes si divers émanant de ma volonté, actes que mettent diversement en relief leur grandeur et leur importance, mais que suffit à produire le moindre des moindres mouvements de ma libre pensée, un perpétuel devenir dont je suis le principe perpétuel fait de mon existence continue une suite continue de morts et de naissances, où le moi qui périt détermine quelque chose dans l'être de celui qui naît; et il détermine ce quelque chose absolument, non pas nécessairement; d'après une loi et une règle, mais sans règle et sans loi, et indépendamment de sa nature, en une certaine manière : car il ne peut réellement agir qu'autant qu'il est dans sa nature d'agir avec une sorte de supériorité sur sa nature même. De deux existences différentes de moi-même que je me représente pour le moment qui vient, je choisis l'une ou

l'autre, je réalise l'une de préférence à l'autre, à mon gré, comme il me plaît; mais mon gré ne fait pas mon choix : c'est mon choix qui fait mon gré : Il me plaît qu'il me plaise.

Oui, c'est par là que je me domine, que je me dépasse; c'est là le principe de mon vrai moi, de ce moi qui PEUT réellement quelque chose. Et comment faire un pas dans cette recherche, un seul tâtonnement même, sinon par le moyen de ce mouvement libre de ma pensée? Comment former le projet de chercher, me fixer un but, délibérer, hésiter sur la voie à prendre, abandonner les anciens errements, rompre (disais-je) avec l'habitude et les préjugés, essayer de me placer dans des conditions d'indépendance et de sincérité, prétendre à me dépouiller de mes erreurs, comparer des idées, juger, si mes pensées se préparent, se produisent, se continuent les unes les autres dans un ordre dont je ne suis pas maître, d'une manière où je ne peux rien, chacune d'elles à chaque instant devant être précisément ce qu'elle est, et ne pouvant pas n'être pas telle?

Étonnante idée que celle-là qui me fait voir, à côté de la suite des choses que j'ai librement voulues, une suite parallèle d'autres choses que librement je n'ai pas voulues et que je pouvais vouloir, pouvant ne vouloir pas les autres! Les unes et les autres étaient possibles, mais les unes ont été, les autres n'ont pas été. Pourquoi celles-ci ont-elles été? Parce que je les ai voulues? Pourquoi les ai-je voulues?

Parce que je les ai voulues. Pourquoi précisément celles-ci, et non les autres? Parce que précisément celles-ci et non les autres? Mais ce n'est pas une réponse? Mais ce n'était pas une question! Prenons-y garde : est-ce parce que manifestement il ne doit pas y avoir de Question, qu'il ne peut y avoir de Réponse? ou si c'est de là que manifestement il ne peut y avoir de Réponse, qu'il ne doit pas y avoir de Question? Serait-ce seulement en s'apercevant que la réponse est impossible, que l'on commence à soupçonner que la question n'a pas de sens? Mais ce qui rend la réponse impossible, à savoir, une certaine conception peut-être erronée de la liberté, serait bien cela même qui rend la question absurde. Or la question n'est pas absurde de prime abord; je m'entends, me semble-t-il, lorsque je me demande : Pourquoi, à tel moment, ai-je précisément voulu telle chose? J'étais libre en effet, supposons, de me déterminer ainsi ou autrement; mais à moins de me déterminer arbitrairement, c'est-à-dire sans raison, car est arbitraire ce qui n'a pas de raison d'être, la question: Pourquoi cette détermination plutôt que cette autre? se comprend d'autant mieux que le motif pour se déterminer ainsi et le motif pour se déterminer de cette autre manière ne pouvant être les mêmes, puisque les deux déterminations possibles étaient différentes, la prédominance au moins apparente et relative d'un motif sur l'autre paraît avoir été la raison décisive du choix. Mais ce n'est plus la liberté.

Étonnante en effet, étonnante idée, étonnante pardessus toutes choses, cette idée qui me montre toujours plus ou moins explicitement affirmé, sinon dans chacun de mes changements, au moins dans chacun de mes efforts, dans ce jet rapide de la pensée qui s'élance hésitante entre deux objets, ceci, que le cœur resserre en un cri et l'esprit en un éclair : « Moi cause libre, actuellement indéterminée à l'un ou à l'autre de deux effets, je peux par moi-même actuellement me déterminer soit à l'un, soit à l'autre. » En sorte donc que si je me trouvais une seconde fois dans des circonstances identiques, je pourrais la seconde fois me déterminer autrement que la première? Arrêtons-nous ici. Quel est ce piége?

Remontons le cours des ans, des siècles, et, marquant un instant précis dans l'existence des choses, concevons que le monde tel qu'il est, soudainement anéanti, soit remplacé par le monde tel qu'il fut à cet instant : la terre, le firmament redevenus ce qu'ils étaient, chacun des plus imperceptibles atomes de l'univers le même et en même lieu : les mêmes hommes, avec la même mémoire, les mêmes idées, les mêmes sentiments : nul changement dans leur être ni dans l'ensemble de leurs rapports ; rien de plus, rien de moins dans leurs dispositions présentes : l'effort général du devenir a partout les mêmes points d'appui et les mêmes directions. Qu'un moment s'écoule, ces hommes vont agir ; mais comment? Serait-ce autrement que la première fois? Non pas tous, au

moins ! Quelques-uns peut-être ? Mais pourquoi quelques-uns ? Mais pourquoi pas ? Et pourquoi pas tous, puisqu'ils sont libres ? Ils sont libres sans doute, mais ils étaient libres aussi. Ils étaient libres, et ils agirent ainsi ; se pourrait-il qu'en un certain mortel, ce qui va être fait soit ce qui ne s'est pas fait déjà dans des conditions identiqnes ? Que si je sens toute ma raison vaciller sur sa base à l'idée seule que ce qui s'accomplit une première fois pourrait ne s'accomplir pas la seconde, comment l'absurdité d'une différence possible dans les actions et les événements cesserait-elle au moment suivant ? ou au moment d'après ? Et le temps s'écoulant toujours avec la reproduction continuelle des mêmes effets par les mêmes causes, à quel moment commencera la possibilité d'une différence ? Et cette différence ne se réalisant jamais, comment ne voir pas qu'au bout du même intervalle franchi dans la durée, le monde reparaîtra tel qu'il est, le même après la même course, le même de la plus parfaite identité jusqu'aux derniers détails ? Mais remarquons-le bien, s'il était possible de constater autour de moi par un nombre d'épreuves plus grand que tout nombre assignable, c'est-à-dire par une infinité d'épreuves, que tel ou tel événement quand il a lieu est toujours suivi de tel autre, ne dirais-je pas avec certitude que, posé celui-là, celui-ci est nécessaire ? Or, affirmer comme certaine la reproduction des mêmes faits dans les mêmes circonstances, c'est reconnaître qu'une infi-

nité d'épreuves, si elles étaient possibles, aboutiraient infailliblement à constater ce résultat : d'où il suit que conclure de la reproduction des mêmes circonstances à la reproduction des mêmes faits, c'est affirmer que de ce qui vient d'être dérive constamment ce qui est, et de ce qui est ce qui va être, d'après la loi d'une inviolable, d'une absolue nécessité.

Admettons au contraire, conformément à un autre instinct si fort en moi, qu'en effet l'homme puisse agir autrement qu'il n'agit, quelle vaste carrière le temps ouvre au possible ! car en attribuant à l'homme un pouvoir de disposer, quoique entre des limites, de ses sentiments propres, d'en fixer soi-même le degré, et de mettre fin à ses hésitations en faisant prévaloir ici ou là dans la sphère de sa pensée une idée sur toutes les autres, de combien d'actions différentes au même instant ne le conçoit-on pas capable ? Dans ce variable horizon dont il se circonscrit en se préparant à exercer sa force, à ce point de vue qu'il élève à la hauteur de son courage, de son courage employé soit au bien soit au mal, que de perspectives diverses entre lesquelles il peut choisir, s'il peut choisir, et que de points divers où il peut s'arrêter dans ces diverses perspectives ? Mais qu'est-ce que cette multitude d'actions au même instant possibles pour le même homme, en comparaison de ces multitudes d'événements résultant des actions possibles de cet homme combinées avec celles d'un autre, de plusieurs autres, de tous les autres, multitudes

encore multipliées par la marche incessante du temps qui combine ces combinaisons, les portant jusqu'à des nombres que l'imagination n'entrevoit pas? Quelle diversité possible dans l'histoire du monde, à quelques années, à quelques siècles d'intervalle, et qui dira : là est l'extrême borne de cette diversité possible! Mais est-elle bien possible?

Voilà donc une affirmation : « Je peux ceci ou cela, » aussi continuelle, aussi naturelle que le souffle même de la vie, une croyance la plus intime à mon esprit et à l'esprit de tous les hommes, transformée par l'attention seule (qui pourtant ne doit rien changer à son objet!) en un paradoxe au-dessus duquel il n'en est pas : le paradoxe que voici : Une affirmation éminemment première, puisqu'elle est au début de tout examen et à la racine de toute spéculation possible, et de laquelle il s'agit tout d'abord de décider si elle est évidente ou si elle est absurde : toutefois si essentielle à la pensée que je la retrouve jusque dans le doute que je tiens suspendu sur elle : sur elle : une monstrueuse erreur ou une vérité énorme, et j'ai peur de prendre l'une pour l'autre. N'y aurait-il pas quelque moyen terme?

Ne se pourrait-il pas que quoique libre on ne se trouvât que rarement dans les conditions requises pour la production d'un acte de liberté? Un acte étant accompli, suivent des conséquences dont je ne suis pas maître, et que j'ai quelquefois déterminées sans les avoir voulues. Jusqu'où vont ces conséquences en

moi-même, quelle est à l'égard de moi la portée précise de chacun de mes actes, jusqu'à quel point m'engage-t-il en de certaines manières d'être ou d'agir, c'est ici que s'élèvent problèmes sur problèmes dans l'hypothèse même du libre arbitre. Souvent je me rappelle qu'en songe il m'est arrivé de me sentir agir; il me semblait du moins; j'hésitais, je me recueillais pour me décider, et je prenais des résolutions, tout comme s'il appartenait à ma volonté de disposer d'elle à ces moments. A coup sûr, les prétendus actes par lesquels ma vie se mêlait à celle de personnages imaginaires, n'étaient nullement libres en soi; ils n'étaient que les effets inévitables de dispositions acquises, et comme la mémoire de ma volonté même. Or, je peux très-bien concevoir que ce qui me paraît dans la vie réelle des actions libres ou des séries d'actions libres, soit pareillement sous la dépendance d'actes antérieurs proprement dits. Il se pourrait donc qu'il y eût illusion quant à la fréquence des actes libres, sans que l'on fût en droit d'en conclure que la liberté n'est pas. Bien plus, où serait le fondement de cette illusion en tant que possible, sinon dans la réalité de quelques actes libres? Mais comment les constater? Comment expliquer l'illusion universelle?

Que ma volonté se détermine sans contrainte, ceci n'est pas douteux : le sentiment intérieur m'en est garant. Je sens que ma volonté est exempte de contrainte, ou, plus exactement, je ne sens pas de con-

trainte, donc il n'y a pas de contrainte. Mais de ce que je ne sens pas que ma volonté soit nécessitée, suit-il que je sens qu'elle ne l'est pas? Je sens ce à quoi je résiste et ce par quoi je résiste, mais je ne sentirais pas en moi ce qui agirait avec mon action et dont je tiendrais l'agir même : ce ne pourrait être pour moi *cela qui n'est pas moi; cela qui n'est pas moi* est toujours ce qui me fait obstacle. Dire : Je sens que je suis libre en prenant telle résolution, revient à dire : Je sens que je ne suis nullement nécessité à la prendre. Mais je ne pourrais me supposer sentir cette nécessité qu'en me supposant y résister, c'est-à-dire vouloir, moi, autre chose que ce que je veux en effet au moment où je le veux, supposition absurde et contradictoire. Il y a donc des cas où l'affirmation : Je peux à mon état présent faire succéder cet autre ou cet autre état, n'aurait d'autre sens que celle-ci : Il me semble que je peux à mon état présent faire succéder cet autre ou cet autre état : apparence fortifiée et portée jusqu'à l'illusion de la certitude par une confusion presque inévitable entre le sentiment réel que j'ai qu'il me semble en être ainsi, et le sentiment réel qu'il me semble que j'aurais s'il en était ainsi. Et cette confusion paraît d'autant plus aisée, et pour ainsi dire d'autant plus naturelle que dans cette affirmation : Je peux ceci ou cela : Je peux vouloir le oui et je peux vouloir le non, on embrasse toute l'évolution de la puissance indéterminée doublement capable de se déterminer en l'un

ou l'autre de deux pouvoirs simples dont l'un ou l'autre lui doit servir de transition pour aller jusqu'à son effet. Je vois que l'allégation Je peux, dans toute l'étendue que je lui donne, ne saurait s'autoriser d'aucune expérience antérieure ; car l'exercice du pouvoir déterminateur exprimé par ce Je peux s'identifie en fait avec l'exercice de l'un des deux pouvoirs que je suppose lui être tout d'abord donnés ; et au lieu que j'ai pleinement droit de dire de celui des deux que j'exerce : Ce pouvoir est réel et je le sens car je l'exerce, à l'égard de l'autre que je n'exerce pas, le sentiment que j'en crois avoir, quelque fort qu'il soit, n'a pas la même force ; ni par conséquent non plus à l'égard du pouvoir supérieur dont ceux-là seraient les deux membres, mais qui agit par un seul. En vain je prétendrai que je puis choisir entre l'action de l'un ou de l'autre, il faudrait pour cela que je me sentisse pouvoir choisir comme je ne choisis pas, aussi bien que je me sens pouvoir choisir comme je choisis. Ce serait résoudre la difficulté, après l'avoir vue, par la même difficulté, que je reproduirais en affectant de ne la pas voir. Il est grand l'embarras de m'assurer absolument que le possible non réalisé n'était pas moins apte à être réalisé que celui qui est réalisé. Les choses se passent comme si des deux pouvoirs plus prochains quant à l'objet, le simple pouvoir d'agir ainsi, le simple pouvoir d'agir autrement, l'un étant imaginaire, le pouvoir plus prochain quant à la personne que celle-ci s'attribue de mettre en jeu

ou l'un ou l'autre était nécessairement imaginaire aussi, et ne précédait dans la pensée l'idée de ce pouvoir réel qui produit son effet, que comme l'ignorance aperçue du parti que l'on allait prendre, accompagnée de l'oubli que des deux futurs possibles un seul au fond était possible, à savoir celui-là qui était futur.

Pour faire une seule fois l'expérience interne d'un acte de liberté, il faudrait, et cela de la plus stricte rigueur, premièrement s'être trouvé deux fois dans des circonstances parfaitement identiques, ce qui ne se peut concevoir qu'au moyen de l'extraordinaire hypothèse que j'exposais ci-dessus ; secondement avoir agi, là même, dans les mêmes circonstances, de deux manières différentes ; troisièmement, rassembler ensuite dans un souvenir unique les deux souvenirs distincts, ce qui serait l'acte. Cette troisième mémoire, supposée infaillible, donnerait le seul équivalent concevable d'un sentiment que nul ne peut avoir : celui d'expérimenter intérieurement un acte de liberté quel qu'il soit, de cette manière que j'expérimente en moi-même les actes de penser, d'imaginer, de croire, de désirer et même de délibérer, de vouloir et de choisir, sous l'idée de la liberté réduite à la seule exemption de contrainte!

Deux projets d'agir se succèdent tour à tour devant mon attention qui les compare, les oppose dans tous les sens, en observe les différences en vue d'adopter le meilleur : c'est ce que j'appelle délibérer ;

je ressens de l'attrait pour l'un et pour l'autre, et j'hésite, c'est-à-dire que je m'attache successivement, imparfaitement à tous les deux, tâtant, essayant de la pensée les deux manières d'être, mais sans m'arrêter dans aucune : tant que le désir de me décider, comprimé par la crainte de me tromper, se satisfait de l'hésitation même, j'hésite, car se représenter deux manières d'agir contradictoires entre lesquelles on n'est pas décidé, c'est autant qu'il se peut vivre deux fois au même instant, et jouir de deux biens qui s'excluent; puis l'hésitation me fatigue elle-même, elle devient quelquefois un supplice, et me rejette ou me retient de ce côté qu'un secret instinct détermine : je dis alors que j'ai fait mon choix. Il faut bien reconnaître cela, que les choses se passent en moi quelquefois ainsi, et toujours comme s'il en était ainsi. Réels ou illusoires, tous les actes de liberté que je crois produire ont cela de commun qu'au moment où je me décide j'ai l'idée que j'ai ce pouvoir de vouloir d'une autre manière; ce pouvoir, puisque je n'en use pas, je dois dire que j'en ai, non pas un sentiment actuel, mais un pressentiment : le pressentiment de quelque chose qui sera comme s'il n'était pas, puisque je n'en use pas à ce moment où je veux en effet! Dans les actes libres, je ne sens donc pas que je peux vouloir autrement que je ne veux, mais je sens que je le pourrais; dans les autres qui seulement me paraissent être libres, je crois sentir que je le pourrais. Sentir que l'on pourrait,

croire sentir que l'on pourrait : nuance délicate peu propre à faire distinguer avec certitude, soit pendant le tumulte de l'indécision, quand les désirs se heurtent et que les passions sont aux prises, soit le moment d'après, dans la mémoire elle-même troublée, soit dans cette mémoire plus rassise et plus nette, sujette à d'étranges mirages, des actes dont la différence néanmoins serait très-grande, si grande que ce n'est pas sans un effort que l'on ose affirmer la possibilité d'une différence tellement considérable. J'aperçois même très-bien les causes qui en déplaçant cette nuance, insensible la plupart du temps, lui feraient indiquer les uns pour les autres ces actes qu'elle devrait faire reconnaître les uns et les autres : Qu'il est aisé de croire que l'on pourrait, quand réellement l'on ne pourrait pas, avec plus de force encore que l'on ne croit que l'on pourrait, quand on pourrait véritablement ! Or, cette seule remarque de l'impossibilité de toute expérience intérieure précise et décisive ôte à cette idée de la liberté son unique soutien immédiat, et découvre, dans le prétendu sentiment qu'on pourrait vouloir ce qu'on ne veut pas, l'origine de l'illusion constante produite par une combinaison chimérique et à bon droit obscure d'idées très-claires chacune à part : c'est une combinaison qui ne coûte aucune peine, car on ne la fait pas ; elle résulte de l'absence d'une distinction qu'il serait important de faire ; mais quoi d'étonnant à ce que la pensée qui avant

l'événement réduisait sans le savoir la possibilité du futur vrai jusqu'à la faire descendre à cette possibilité du faux futur, car on n'apercevait aucune différence entre l'une et l'autre, maintienne après coup celle-ci élevée jusqu'à celle-là? Il suffit que, tournée vers de nouveaux objets, la pensée garde le souvenir de son appréciation antérieure, en négligeant de corriger d'après les faits une erreur innocente qui ne les empêche pas plus de s'être accomplis qu'elle ne les empêcha de s'accomplir; ou que revenant sur ses pas elle se refuse, non sans quelque raison, à reconnaître pour une erreur ce qui n'en fut pas une en quelque sorte, ou du moins qui fut une erreur par laquelle elle devait passer. La réalité de la liberté consisterait donc uniquement dans cette illusion habituelle qui en rend l'idée si familière; et le mystère de la liberté, si frappant, si prodigieux pour un esprit attentif, ne serait que cette même illusion expliquée et niée tout ensemble : le mystère d'une contradiction visible qu'on ne veut pas voir. Si cette affirmation : Je sens que je suis libre, signifie quelque chose de plus que cette autre : Je sens que je crois que je suis libre, dans laquelle je m'applique à me dissimuler du mieux que je peux cette importune idée de croyance, qui accuse après tout l'absence de la certitude, combien la fausseté m'en devient manifeste quand je considère que :

Se rejeter, à défaut d'une expérience actuelle et précise, sur une prétendue expérience de s'être dé-

terminé différemment dans des circonstances toutes pareilles, en apparence au moins, ce serait n'avoir nul égard à ce que les circonstances, par cela seul qu'elles se reproduisent et à part toute autre différence, tiennent de leur renouvellement même une différence très-éminente, capable de modifier tous les rapports de similitude.

Il est vrai que l'on peut considérer cette différence comme insignifiante et argumenter de la sorte : avoir agi différemment dans les mêmes circonstances autoriserait à conclure à la réalité du libre arbitre : or il est de fait que j'ai agi différemment dans des circonstances à fort peu de chose près semblables : j'en conclus, non pas que je suis libre à fort peu de chose près : mais faisant abstraction, du côté des circonstances, de ce quelque chose de différent à quoi il faudrait rapporter, si j'en tenais compte, la différence de mes deux déterminations, j'en conclus avec assurance que celle-ci ne se rapporte à rien, et que j'étais libre en effet.

Et voilà les origines et les fondements de cette idée de la liberté ! Ses fondements ne sont que ses origines obscurcies. Comme à mesure que l'on dépouille successivement la volonté de tel ou tel de ses motifs on lui rend son indépendance à l'égard de ce motif, et qu'elle reste toujours une volonté, il semble qu'il reste un pouvoir absolu de vouloir, le vouloir pur quand l'abstraction des motifs est conçue comme universelle. On imagine donc un certain pouvoir de

vouloir arbitrairement, une volonté à la fois active et indifférente à se porter dans tous les sens, une sorte de folie de la volonté. Cette imagination qui fait peur, on la tient dans l'ombre, elle n'est pas l'idée de la liberté, mais elle en est le fonds. Contre cette imagination bizarre, la raison proteste ; on s'en aperçoit bien, et dans ce fait qu'on s'en aperçoit on trouve la preuve qu'on l'entend, non dans ce sens grossier qui nous révolte, mais dans un sens très-adouci, le sens vrai, convenablement tempéré, indéfinissable. Il n'en coûte nullement alors d'animer d'une certaine indétermination tous les moments de ce devenir en apparence désordonné par lesquels passe la volonté qui, comme on dit, se détermine. L'événement subit mais infaillible du vouloir efficace, on le prend pour un coup de dés dont on est soi-même le hasard, afin d'avoir sa détermination en sa puissance, et pour un coup d'adresse, afin d'avoir à s'en applaudir. Toutefois le motif supérieur qui n'a pas déterminé, mais qui aurait déterminé la volonté, s'il lui avait appartenu de la déterminer, ce motif supérieur et décisif qui sembla s'imposer à la volonté qui sembla s'y soumettre, il ne fut reconnu comme tel; et comme tel il n'eut son effet, ou sa fortune tout au moins, qu'après avoir été pesé par le jugement dans la balance, pendant que les passions lui venaient en aide. Car on veut bien être libre, mais on ne veut pas être insensé; on cherche une cause à ses erreurs; on réclame une

raison pour agir contre la raison. Par là, on achève de réduire ce pouvoir indéterminé, ce pouvoir absolu de vouloir, qui ayant en soi tout ce qu'il faut pour nous faire agir à contre-sens de toute idée et de toute tendance, se borne ensuite à nous faire vouloir en conformité du motif prépondérant ou de l'instinct, et ne saurait pas même aider au triomphe de celui-ci. Aveugle et fantasque, ce pouvoir arbitraire de vouloir demeure forcément en dehors du conflit des motifs et des impulsions, insensible aux unes, ignorant des autres. Que dans sa fureur imbécile il s'agite en soi dans un coin de nous-même, pendant que nous délibérons, et tienne secrètement en suspens sous la menace de son caprice la détermination prochaine; c'est ce qui n'importe que très-peu; car se disciplinant tout à coup il la produit dès qu'il le faut, sous la forme d'une volonté soit éclairée soit entraînée dont l'objet au moment présent, tout considéré, ne peut être autre.

Pour qui serait assez osé que d'admettre comme principe de nos déterminations, comme principe de ce principe, au delà de tout ce qui peut se penser comme une cause, au delà des motifs, qui sont des désirs aperçus, et des instincts, qui sont des désirs mal démêlés, quelque chose d'extérieurement et réellement fortuit, rien de mieux que de poser avec franchise quelque chose d'arbitraire dans la volonté : cette cause conviendrait à cet effet.

La liberté sans l'arbitraire est la chose sans le mot, ou le mot sans la chose.

Avec la liberté, le *fortuit* et l'*arbitraire* sont au cœur de nos actes les plus excellents. Quels postulats pour la doctrine des mœurs, et quels points de départ pour la méthode !

Sans doute, si repoussant ces notions barbares je pouvais seulement me dire, si quelqu'un pouvait se dire à quelque moment : « la détermination que je viens de prendre dans ce demi-jour intérieur qui me déguise toujours ce qu'il me montre, se découvre à moi tout à coup dans une éclatante lumière : en elle, centre d'un nombre innombrable de rapports dont mon regard embrasse le tissu entier sans perdre de vue la moindre maille, je discerne la part de toutes les causes antérieures et coexistantes, de toutes les influences diverses qui séparées ou combinées tendaient à diriger ma volonté dans ce sens, à la constituer dans cet ordre et dans ce degré, à lui imposer ces caractères, à la faire être telle et telle à tous les points de vue : quelles causes ? quelles influences ? l'état particulier de l'esprit, ses lumières, ses ignorances ; les préjugés, les habitudes ; l'état du cœur aussi ; le besoin ou le dégoût d'agir, les attraits, les répugnances, les dispositions du moment contrariées ou fortifiées par les dispositions naturelles et acquises, et tout le cortége quelquefois si long des arrière-pensées qui se perd avec la foule des sentiments obscurs ; je discerne, dis-je, et j'enlève, au sein de ma détermination que je considère, la part de ces influences et de ces causes : que va-t-il donc

rester qui soit du libre arbitre? quelque chose reste encore, quelque chose d'inexpliqué et d'inexplicable qui échappe à toute loi, qui s'est produit sans raison aucune, qui ne relève que du fait de son existence; à savoir ma détermination elle-même, non pas en tant que telle ou telle, mais en tant qu'ayant eu lieu, en tant que devenue un peu plus qu'une idée pure; ma détermination en tant qu'elle se consomme; sa réalité propre : une superfétation tout à fait spontanée, le non-rien issu de la non-cause, dont il y a seulement à dire qu'il pouvait être ou n'être pas, n'être pas ou être; dans son indifférence à l'être et au non-être, il a été: c'est un accident absolu: » si donc j'avais le droit de parler ainsi sans être fou, j'aurais aussi le droit d'ajouter: « de cet accident absolu c'est moi qui suis l'auteur; je le reconnais et je l'adopte; » et je serais sûr d'être libre : libre de m'échapper quelquefois, ici ou là je ne saurais trop dire au juste, en accidents absolus!

Une extrême, une dernière ressource serait, en dépit de tout, de rappeler qu'il appartient à la spéculation de déduire la réalité du libre arbitre et sa définition de quelque vérité antérieure. Mais je l'ai vu et je le vois : d'où partir pour chercher celle-ci? Encore faudrait-il faire usage de la supposition de la liberté, et non de la supposition contradictoire; or, cette supposition ne supposerait-elle pas la notion de la liberté conçue pour le moins comme une réalité possible en quelque mesure, et ne serait-ce pas re-

connaître positivement, quoique par un détour, la réalité de tout un ordre d'exceptions à ce principe : rien ne se fait sans cause, principe à l'aide duquel et je remonte en moi-même de mes actes à mes facultés qui en sont les sources, et marchant de pied ferme hors des solitudes du moi je m'assure des rapports de mon existence avec les existences étrangères : le premier aperçu de ma raison dans sa première démarche vers le savoir, la première vérité supposée dans le premier pourquoi?

QUATRIÈME PARTIE.

Écoutons cette voix intérieure (pourquoi la craindre?) qui me dit : Tout ce qui est possible est, tout ce qui est doit être. Une rigoureuse égalité subsiste entre les effets et les causes, sinon ou quelque cause serait sans effet, ou quelque effet serait sans cause. L'obscurité seule du présent fait l'incertitude de l'avenir. Celui qui verrait parfaitement ce qui est verrait parfaitement aussi ce qui est futur, et par contre-coup ce qui ne l'est pas avec ce qui lui manque pour l'être. Il verrait au fond du présent ces futurs impliqués les uns dans les autres que déduira les uns des autres la logique infaillible du temps; et à mesure qu'aurait lieu l'avénement successif des choses à l'existence actuelle, ce même tableau primitivement enveloppé, dont les plis ténébreux s'étaient

éclairés pour lui d'un jour intérieur, ne pourrait en se déroulant que mettre encore devant ses yeux, mais cette fois successivement, le même spectacle.

Il s'en faut bien qu'il en soit ainsi pour l'homme, dont la vue est si faible et si bornée. De même qu'à l'égard de certaines réalités éternelles et nécessaires il lui arrive d'hésiter entre deux conceptions contradictoires, dont l'une pourtant, mais laquelle? est à coup sûr une imagination dénuée de sens : peut-être celle-ci est la véritable, se dit-il, peut-être est-ce l'autre; de même, à l'égard des faits à venir, il érige une possibilité qui ne repose que sur ses doutes en une possibilité absolue. A la maladie de son ignorance, il se croit fondé à faire correspondre une infirmité essentielle dans la nature des choses, et le peut-être où se déclare son incertitude lui devient l'indication d'une ambiguïté intrinsèque dans la futurition des événements, ambiguïté résultant ce semble et d'un excès et d'un défaut du côté de la cause, qu'une sorte de fécondité irrationnelle aidée d'un vice secret rend capable à la fois de plusieurs effets opposés, sans qu'il y ait moyen de discerner celui dont la production s'accomplira par l'avortement de tous les autres. Mais le temps s'écoulant, on arrive enfin à reconnaître dans ce qui se réalise, et mieux encore dans ce qui s'est réalisé, dans ce qui appartient maintenant à l'ordre à jamais immuable des faits accomplis ce futur qui seul était futur, pendant qu'on relègue justement parmi les fantaisies des songes

ces autres possibles qui n'étaient pas possibles, puisqu'ils ne devaient pas être, et qui ne devaient pas être puisqu'ils n'ont pas été.

De l'objet que l'esprit embrasse entièrement, dans tous ses rapports et dans toutes ses suites, l'idée du possible est exclue. Où elle reste, elle est le signe d'une ignorance qui reste. Cette ignorance aperçue, c'est le doute. Qu'il porte sur le passé ou sur cet avenir qui sera le passé un jour, le doute ne change pas de nature, non plus que les sentiments qui l'accompagnent. Si pour donner lieu aux émotions de l'incertitude, il était nécessaire que les événements fussent indéterminés, c'est-à-dire que le doute résidât (chose absurde) à l'intérieur des réalités, qu'il tiendrait en suspens comme l'affirmation de la pensée, il serait incompréhensible que ce cri d'angoisse : « Peut-être qu'il en est ainsi ! Bientôt je le saurai ! » sortît jamais d'une bouche humaine, car il faudrait admettre que la perplexité causée par l'indétermination des événements cesse au moment où l'on apprend qu'a dû cesser cette indétermination même. Contre une si folle pensée, la vie élève une protestation incessante et universelle. L'apparition du messager apportant la nouvelle heureuse ou la nouvelle fatale ne redouble-t-elle pas, aussi bien que l'approche du moment décisif dans une grande crise, les palpitations d'un cœur partagé entre l'espérance et la crainte ? Et pourtant, ce qu'on brûle de savoir, ce qu'on frémit d'apprendre, ce que dans un trouble

mortel on se représente si vivement tour à tour être et n'être pas, ce n'est point ce qui va devenir, c'est ce qui est, ce qui est depuis longtemps, ce à quoi nul ne peut plus rien ni pour le produire ni pour l'empêcher; mais la main qui ouvre la lettre n'en est pas moins tremblante. En disant : Il est possible que cela ait été, ou : Il est possible que cela soit maintenant, ou : Il est possible que cela soit un jour, l'idée exprimée par « Il est possible » est manifestement la même dans les trois cas, puisque l'esprit auquel on l'adresse n'a nullement à les modifier d'après l'objet qu'on désigne ensuite, mais bien rapporte l'objet à cette idée telle qu'il l'a conçue d'abord. « Il est possible » veut dire que l'on ignore, ou que l'on présume, en un mot que l'on est incertain, quel que soit le degré de l'incertitude. C'est ainsi qu'aux yeux de celui qui ne connaît pas la propriété essentielle du triangle, il est possible que la somme des angles varie d'un triangle à l'autre, il est possible qu'elle soit constante, il est possible que si elle est constante on la trouve, en la comparant à la somme de deux angles droits, ou moindre, ou égale, ou plus grande. Mais quand on a vu avec évidence que par la nature même du triangle cette somme est égale à deux droits, on ne voit plus ici de possible que cette propriété qui est en effet, et qui est nécessairement.

Tout ce qui est, en tant qu'il est, est nécessaire, il n'y a là matière à aucune difficulté, il ne se peut pas que ce qui est ne soit pas alors qu'il est; une

même chose ne peut pas être et n'être pas tout ensemble, quoi de plus évident? Mais est-il donc moins évident que ce qui va sortir du présent est à tous les points de vue dans des relations déterminées de dépendance avec ce présent, en sorte que par là même ce qui va être peut être, il ne peut pas ne pas être? Essayons de concevoir que ces relations de dépendance fassent défaut seulement par un point à l'égard duquel il soit vrai de poser une indétermination actuelle : ce quelque chose, si peu qu'il soit, ce mode actuellement indéterminé se produit néanmoins et se produit sans que rien dans le présent le détermine : mais il se produit donc lui-même, non pas à la manière de quelque chose qui passe d'un état à un autre en vertu d'une force inhérente, laquelle préexistait à ce changement d'état et qui par une détermination nécessaire s'est employée à en être cause, mais en vertu d'une force particulière qui naît à l'instant même, tirant son origine de rien : considéré en soi ce mode commence absolument, il n'était pas et il est, il est sorti seul du néant, il est intervenu tout à coup dans l'être au nom du hasard, il s'est créé, dans l'effrayante rigueur du terme, il a troublé en s'y mêlant les rapports réguliers de ces existences nécessaires dérivées d'autres existences non moins nécessaires; mais pourquoi pas aussi des modes différents et nouveaux et des assemblages de ces modes? pourquoi pas des substances qui se créeraient de la sorte inté-

gralement? Entre ces bizarres créations spontanées, dont l'idée incohérente rassemble obscurément des notions contradictoires, et la génération des choses les unes par les autres se poursuivant d'un train uniforme, il n'est point de milieu.

Chaque homme est un inconnu à lui-même et aux autres, qui n'apprend ce qu'il est en réalité que par ce qui se passe en lui durant ce peu d'instants qu'il paraît sur la scène du monde : sa vie dit le secret de sa nature. Quelle inégalité dans ces natures individuelles, spécifications variées de la nature humaine invariable dans son fonds! Quels innombrables degrés des meilleures aux pires, et quel contraste entre ces extrêmes! Mais la différence des plus opposées, toute grande qu'elle est, n'est pas plus réelle que la différence des moins dissemblables.

C'est sur cette nature propre de l'individu que l'on appuie ses prévisions touchant la manière dont il agira dans des circonstances données. Car celui dont on s'applique à prévoir l'action, ce n'est pas quelqu'un d'indéterminé, c'est un homme entre tous, constitué ce qu'il est par un ensemble de qualités qu'il possède chacune en une certaine mesure; un être dont on ne peut dire « son action » sans marquer par là qu'elle n'est que lui manifesté dans les limites de cette action même. Comment serait-elle sienne, l'action qui n'exprimerait pas, selon tout ce qu'elle est, ce qu'il était quand il l'a faite? Penser qu'au même instant il est capable d'agir ainsi et ca-

pable d'agir autrement, c'est le transformer en quelque chose d'équivoque et d'instable qui, d'un instant à l'autre, serait peut-être bien ce qu'il n'est pas et ne serait peut-être pas ce qu'il est ; c'est imaginer qu'au lieu d'être précisément, il contient vaguement en soi une multitude d'hommes entre lesquels il peut choisir d'être celui-ci ou celui-là, et auxquels il appartiendrait d'agir chacun à sa sorte. Qu'ai-je dit qu'il peut choisir ? Il ne choisirait point ; c'est le nouveau venu qui choisirait en lui pour lui, d'un droit que tout à l'heure il partageait avec les autres, et qu'il prend tout entier dès qu'il l'exerce. Qui ne voit que cette hypothèse, si seulement elle était sérieuse, supprimerait le problème ? Or comme il arrive presque toujours que par indifférence ou par ignorance invincible on renonce à le résoudre après l'avoir posé, on se rejette sur l'hypothèse qui l'aurait supprimé d'abord. Mais qu'une circonstance imprévue vienne attacher un grand intérêt à la connaissance anticipée de l'action qui sera faite, on ne manque pas de se demander de quelle manière agira ce même homme que tout à l'heure on avait imaginé capable d'agir en plusieurs manières ; on s'informe avec soin de son caractère et de ses actions antérieures, où sa nature s'est manifestée comme par autant de révélations partielles et successives ; on cherche à l'aide de raisonnements, de conjectures et d'analogies à diminuer de plus en plus le nombre des personnages possibles qu'on a cru voir en lui au premier coup-d'œil ; on cherche

lequel d'entre eux n'est pas une fiction, c'est-à-dire enfin lequel il est parmi tous ceux-là.

Lequel il est? Ce qu'il va faire? Le nom qu'on lui donnera désormais? Question terrible parfois, quand on s'est protégé longtemps contre elle de toutes les illusions qu'on appréhende de perdre, et qu'à la fin un doute honteux pour celui qui le forma ou pour celui qui le cause s'est rendu maître du cœur! Les souvenirs se pressent, les réflexions s'enchaînent, mille indices à peine observés et à demi effacés dans la mémoire reparaissent, prennent leur signification précise et s'éclairent les uns par les autres. A cette fixité, à cette anxiété du regard si profondément distrait du monde visible, à cette gravité saisissante empreinte sur le visage, ne semble-t-il pas qu'éveillé tout à coup du songe de la vie ordinaire on essaie d'apercevoir, comme à l'aube d'un jour sinistre, le point obscur de l'avenir? C'est qu'en effet un jour nouveau se lève dans l'âme : il nous montre tout l'intervalle qui sépare le désir de la volonté, tout le chemin qu'il y a des discours aux sentiments, des sentiments même sincères aux sentiments profonds, enracinés, auxquels appartient toujours la victoire; et puis de la volonté qui voudrait à la volonté qui voudra, et de cette résolution qui est comme le premier élan de la volonté à cette résolution redoublée, continue, à cette résolution consommée qui s'appelle un acte; nous comprenons comment le goût du bien, qui n'est qu'une jouissance, n'a pas toujours pour

conséquence le sacrifice au prix duquel s'achète l'honneur de l'avoir fait; nous voyons enfin le besoin d'estimer pour aimer, et aussi un certain intérêt de réciprocité nous porter à prendre confiance en ces engagements implicites que les hommes contractent en ne montrant guère d'eux-mêmes que ce qu'ils se persuadent qui est, ou ce qu'ils souhaiteraient que l'on crût être : erreur utile d'ailleurs, en ce que leur présentant ceux qui les environnent comme meilleurs qu'ils ne sont en effet, elle tend à les obliger davantage et à nous rendre meilleurs nous-mêmes; utile encore en ce que le doute qui la corrigerait ne saurait qu'affaiblir, au grand détriment d'une de nos forces principales, leur confiance en soi, trop souvent fondée, bien plus sur leur confiance en autrui, sur des sentiments et des espérances que sur des actes et des souvenirs, sur la conviction de ce que l'on ferait que sur la mémoire de ce qu'on a fait.

Et comme rien n'est plus instructif que les expressions familières qu'un sentiment vif et vrai met dans la bouche de tous, rien ne prouve mieux non plus combien la prétendue croyance au libre arbitre n'est qu'une opinion de parade, que ces mots amers si souvent prononcés: « Je ne le connaissais pas : » « Je ne le croyais pas capable d'agir ainsi. » L'aveu qu'il n'appartient à chacun d'agir qu'en raison de ce qu'il est n'est pas moins formel dans cette parole qui contient un blâme: « A sa place, je n'aurais pas fait cela, » car la prétention ne serait que risible si l'on

s'identifiait en idée sous tous les rapports avec la personne qu'on accuse : mais on veut dire qu'étant différent on aurait agi différemment; et il est naturel de s'en féliciter quelquefois, comme il est juste aussi de plaindre celui qui n'a pu agir comme il a fait que parce qu'il était différent de nous-mêmes. . . .
. . . . (1)

(1) Des notes de l'auteur permettent de rétablir, quoique imparfaitement, la pensée fondamentale et les conclusions de cet ouvrage dont plusieurs parties importantes n'ont pas été définitivement rédigées et mises en place, ou du moins ne se retrouvent plus.

La thèse de la nécessité, établie comme on vient de le voir et fortifiée par une étude des résolutions humaines et des opinions, est suivie d'une « révolte du sentiment. » A cette révolte on oppose l'explication de l'illusion du libre arbitre dans le système de la nécessité, et on répond aux objections vulgaires et généralement fausses qui ont cours contre ce système.

Alors revenant à l'objet qu'on se proposait, c'est-à-dire à la « recherche d'une première vérité, » on est forcé de reconnaître que la thèse de la nécessité, si elle est admise, interdit d'aspirer à la possession d'un criterium de certitude. En effet, si tout est nécessaire, les erreurs aussi sont nécessaires, inévitables et indiscernables; la distinction du vrai et du faux manque de fondement, et l'affirmation même que tout est nécessaire ne peut se faire, parce qu'il n'y a point de moyen de la distinguer de toute autre, en tant que certaine.

« Les vérités primitives ne peuvent s'établir par l'évidence, puisque l'évidence est déductive » : (proposition que l'auteur devait établir en réfutant l'application du criterium de l'évidence aux notions à priori, et en revendiquant aussi pour de certains cas la part de l' « évidence volée à la société »).

« Et s'il y a liberté, l'opposition du libre et du nécessaire

donne un moyen d'établir les vérités primitives. Mais s'il n'y a point de liberté, tout est nécessaire, et cette opposition n'existant plus, ce moyen n'existe plus d'établir les vérités primitives. »

Ainsi la thèse de la nécessité conduit au scepticisme. Mais le scepticisme absolu provoque définitivement une « révolte de l'être entier. »

« Cet affreux dogme de la nécessité ne saurait se démontrer : c'est une chimère qui renferme le doute absolu dans ses entrailles. Il s'anéantit devant un examen sérieux et attentif, comme ces fantômes formés d'un mélange de lumière et d'ombre qui n'épouvantent que la peur, et que la main dissipe en les touchant. Mais ce qu'on ne remarque pas assez, c'est que la liberté, si réelle qu'elle soit, ne saurait se démontrer davantage; elle est la condition *nécessaire* qui rend *possible* l'œuvre à la fois imparfaite et admirable de la connaissance humaine et l'œuvre du Devoir qui en découle, et c'est assez peut-être pour nous assurer qu'elle n'est pas une vaine conception de notre orgueil. On la sent en soi-même sans doute; mais non pas de la façon dont on sent sa pensée et sa volonté. On aurait beau la chercher dans la conscience des psychologues : si on la sent quelque part, c'est au fond de cette autre conscience plus clairvoyante qui ne confond jamais le bien avec le mal et nous crie sans hésiter de faire ou de ne pas faire. »

Dans l'impuissance de rien *démontrer*, il reste une grande ressource; c'est d'affirmer la liberté à titre de *postulatum*, et cela non pas seulement pour la morale, mais encore pour la connaissance elle-même, qui ne s'en peut passer. La vérité digne d'être choisie pour un tel *postulatum*, dès qu'il en faut un, « doit résoudre cette question mathématique : un maximum et un minimum à la fois : la plus petite dépense de croyance pour le plus grand résultat. » L'affirmation de la réalité du libre arbitre a éminemment ce caractère. Une fois ce point de vue adopté, on répondra aux objections, on résoudra les « contradictions. »

On peut même essayer de justifier le *postulatum* par un dilemme :

Ou c'est la nécessité qui est vraie, ou c'est la liberté :

Dans la première hypothèse, si j'affirme la nécessité, je

l'affirme nécessairement, mais sans être en état d'en garantir la réalité, et voilà le doute qui revient; si au contraire j'affirme la liberté, je l'affirme encore nécessairement, et de plus je trouve dans le parti que je prends l'avantage d'affermir en moi les fondements de la connaissance et de la morale..

Dans la seconde hypothèse, celle de la réalité de la liberté, si j'affirme la nécessité, je l'affirme librement, je suis dans l'erreur au fond, et je ne me sauve pas même du doute, tandis qu'en affirmant la liberté, je suis à la fois dans le vrai et je recueille les mérites et les avantages de mon affirmation libre.

« Conclusion : la croyance est ici nécessaire : et y ayant doute, puisque l'évidence manque, » et que, en lui-même « le dilemme suppose le doute, » « il faudrait conclure à la liberté par le raisonnement NL, LN (ci-dessus), mais :

« Aussitôt que le principe de la liberté est posé, le principe de la causalité apparaît; et le principe de causalité est blessé, se retourne sur lui-même dans l'affirmation de la liberté. Et je roule dans un cercle dont je ne peux pas sortir. »

Il faut en sortir pourtant. Ce sera par l'affirmation résolue de la liberté et par la soumission, par la réduction de la causalité à la liberté. « Première fois : cette notion de la cause maîtrise tout dans l'esprit. Seconde fois : cette notion de cause maîtrise l'esprit, mais la notion de la cause libre l'affranchit. »

Définitivement : « je ne puis affirmer ou nier l'une ou l'autre (la liberté, la nécessité) que par le moyen de l'une ou de l'autre. » Je préfère affirmer la liberté, et affirmer que je l'affirme au moyen de la liberté. Mon affirmation me sauve, m'affranchit. Je renonce à poursuivre l'œuvre d'une connaissance qui ne serait pas la mienne. J'embrasse la certitude dont je suis l'auteur.

Les fragments suivants se rapportent à l'établissement définitif du libre arbitre, ensuite aux notions de Dieu, de Création et de Providence. Le lecteur verra avec regret que plusieurs d'entre eux ne sont que des titres. Mais il a paru bon de les mentionner à leur place.

(Note de l'éditeur.)

FRAGMENTS

DES 5e, 6e ET 7e PARTIES.

..... Car ou il en doute principalement (1) par un appauvrissement en lui de la vie, de la vie immortelle, et chacun des ravages de ce doute en prépare de plus profonds; ou il en doute principalement par faiblesse, et comment sa faiblesse lui rendrait-elle le courage? ou il en doute principalement par ignorance, et son ignorance est sans remède, car toute vérité de laquelle il prétendrait plus tard déduire la vérité du libre arbitre repose sur celle-ci, la première de toutes, la vérité fondamentale.

Elle a été confiée à la garde de la conscience humaine. C'est dans l'ardeur du combat entre la passion et le devoir, que l'on contemple en face les deux

(1) Il s'agit de l'homme et de la vérité du libre arbitre. (Note de l'Éditeur.)

termes de l'alternative qui en est l'essence. On les sent dans le for intérieur se disputer violemment le jour, comme deux jumeaux qui demanderaient à sortir chacun le premier du sein maternel... Posséder ce pouvoir, ô pouvoir incompréhensible! ce pouvoir de susciter des profondeurs de son être, où ils sont enfermés dans une commune préexistence et dans un commun néant tout ensemble, de ces deux actes contradictoires l'un OU l'autre, pas plutôt l'un que l'autre, aussi bien l'un que l'autre, posséder ce pouvoir qui étourdit la pensée c'est être libre. Plusieurs se disent aussi cela, mais ils se le disent du bout des lèvres et n'ont pas le cœur de l'entendre; ils ne savent pas ce que c'est qu'être libre. Mais qui ne l'a su un moment? Qui de nous, au choc de ces deux efforts contraires entre lesquels se partageait la volonté incertaine, dans le tourment de ces deux efforts d'égale puissance, et dont l'un triomphait soudain quand venait s'y joindre cet autre effort, le coup victorieux de la liberté, qui s'appelle choisir; qui, dis-je, ne s'est senti avec un plaisir mêlé d'épouvante exercer en soi, sur soi, son pouvoir créateur et former sa personne? Quel homme a entrevu sans vertige la grandeur, la majesté, la divinité de l'homme, quand l'idée réelle de la liberté, explosion de la conscience, lui découvrait tout à coup le fond de son être? Un éclair qui montre un abîme! Et puis l'idée rapide qui venait l'éblouir de son double tranchant ne laissait plus dans sa mé-

moire que l'équivoque reflet de la moitié d'elle-même, l'imagination confuse de cette fausse liberté au moyen de laquelle, tout en étant positivement prédéterminé à faire comme on fait, on pourrait, si l'on voulait, faire autrement; mais il faudrait vouloir, et c'est là l'embarras, y ayant obstacle insurmontable, empêchement absolu : on pourrait, mais on ne peut pas...

Je suis libre. Mais en disant cela je m'étonne; et je me sens suspendu, peut-être parce que je m'étonne. Si mon étonnement me fait obstacle, ou du moins m'empêche d'affirmer pleinement, que puis-je, sinon de chercher la cause de mon étonnement et de la détruire en me l'expliquant? Mais il y a bien à se garder de prendre d'abord pour l'explication de l'étonnement la nouveauté, sinon de l'idée, au moins du sentiment qu'elle éveille en moi, de supprimer la nouveauté par l'habitude, par la nouveauté l'étonnement, et par l'étonnement l'explication, car ce serait, non pas le détruire en l'expliquant, mais l'expliquer en le détruisant, c'est-à-dire n'expliquer rien.

Je m'appliquerai au contraire à augmenter, s'il se peut, la force de mon étonnement, comme un ennemi que je veux défier, ou comme un auxiliaire dont j'entends me servir : j'ignore lequel des deux.

Il semble que l'on cherche à affirmer quelque chose qui contraigne d'affirmer. Or c'est un acte de la liberté qui affirme la liberté.

Cette vie est donc comme un songe. Ces gens-là qui vont et viennent dorment, les puissances de leur âme sont assoupies. Mais ils portent en eux la puissance de s'éveiller. On est d'autant plus endormi dans ce songe qu'on n'a pas l'idée de s'éveiller. L'idée de s'éveiller serait déjà sortie du songe, à moins qu'endormi on ne rêve encore que l'on s'éveille, ce qui est avoir l'erreur des erreurs, comme le savant a la science de la science. Et ceux-là qui rêvent qu'ils sont éveillés sont ceux qui déjà, autant qu'il est en eux, abdiquant la personnalité pour se livrer au courant des choses et des influences de la nature extérieure, se soutiennent à eux-mêmes que s'abandonner ainsi c'est être éveillés, et que reconnaître l'empire de la nécessité, s'y soumettant par là autant que possible, est la science du vrai dans le vrai.

A qui entreprend d'affirmer par le seul moyen des idées cette simple proposition : je pense, qui est, on ne saurait en disconvenir, éminemment certaine pour l'homme, qui n'est que son propre être occupé à se contempler, il faut, et ce n'est pas une petite tâche, il faut à toute force joindre, de manière à n'en for-

mer qu'une, une action présente et une action passée : une action présente qui nomme l'action passée, une action passée qui est l'objet de l'énonciation présente : une action qui exprime et une action qui est exprimée, chacune attestant l'autre pour justifier de son existence, mais chacune toute seule impuissante à l'établir : premièrement un fait qui s'ignore, ensuite une parole qui ne s'entend pas. Entre ce qui est représenté et ce qui représente, peut-on nier la différence? La différence est manifeste : l'un n'est pas l'autre, et l'un vient après l'autre. J'ai beau me retourner, je retrouve invariablement ces deux pôles contraires aux deux bouts de la moindre parcelle de ma pensée, n'eût-elle que moi-même pour objet. L'objet, l'idée, deux termes toujours distincts, toujours successifs. Or celui-là, plus éloigné de moi, à la rigueur n'est pas en moi, il n'est en moi que par son image; et celui-ci, c'est-à-dire cette image, cette image que j'affirme m'être présente n'a laissé que son ombre sous l'affirmation qui s'y applique : car je n'aperçois pas plutôt l'image, que ce coup d'œil qui l'aperçoit et qui m'est plus intérieur que son objet la repousse en tombant sur elle, et me la montre à la vérité, mais me la montre absente ; en sorte qu'au moment où je m'allais vanter de tenir en ma possession si peu que rien, la réalité de l'apparence en tant qu'apparence, cette réalité de l'apparence s'était dérobée sous un semblant d'apparence réelle, un faux semblant peut-être dont la réalité m'échappe de même. La réalité et l'ap-

parence me partagent. Et comment avec ces deux moitiés de mon être, qui tour à tour m'abandonnent, composer un tout qui serait moi, capable de subsister le temps seulement d'affirmer qu'il est? Aucune de ces deux moitiés ne me fournit le moyen de la joindre à l'autre. Me confiner dans l'une ou dans l'autre, ce sont deux manières de périr. Etendre l'une jusqu'à embrasser l'autre c'est la transformer en cette autre, c'est passer de l'une à l'autre. Ils sont deux principes de la connaissance, l'objet et son idée, également essentiels, également insuffisants pour la certitude, que l'on ne peut confondre sans détruire dans ses racines la notion même de la vérité, et que l'on ne peut distinguer sans se préparer l'embarras de les réunir. Pourtant ils sont unis, puisque j'existe. J'existe et je ne saurais sans les unir affirmer ma seule existence. Quel est cet intervalle de moi à moi que j'enferme en moi-même? Quel effort dissipera ces ténèbres qui me divisent au cœur de mon être? Eh bien, puisque ni l'objet ni l'idée ne me livrent ce lien de l'un à l'autre qu'en vain je cherche et qu'il me faut, je vais le trouver en le formant, et puisqu'il est nécessaire pour m'affirmer, je m'affirme pour le produire. J'existe; voilà une certitude où sera bien forcée de prendre appui celle qui s'y prétendra supérieure. Me fût-il impossible de m'expliquer l'union en moi-même de moi qui suis et de moi qui me contemple, je me sens vivre, ils sont unis, il n'importe de savoir comment. Comment ils sont unis? Mais je

le sais, je viens de l'apprendre. Tous deux, par l'irrésistible besoin de croire en mon être, par la mémoire naissante, par la vie, par l'amour de la vie qui s'indigne de tant de discours, sont pris dans un nœud et assemblés dans un sentiment victorieux qui est moi aussi bien que mon être et que ma pensée. Sans doute c'est moi, c'est ce que proprement j'appelle moi-même : moi vivant, moi qui dois agir, moi qui de mon chef interviens entre moi et l'idée de moi pour consommer mon existence en la voulant, en l'affirmant, en m'en faisant jouir, impatient toutefois d'en faire un usage meilleur : et à présent. . .
. . . . (1)
à présent je possède, désormais je tiens sous ma garde les plus certaines des vérités et les premières en ordre : je suis libre; je suis par delà ma dépendance indépendant, et dépendant par delà mon indépendance; je suis une indépendance dépendante; je suis une personne responsable de moi qui suis mon œuvre, à Dieu qui m'a créé créateur de moi-même.

Enfin je respire. Je l'ai trouvée cette première vérité. . . . .
. . . .

La liberté, condition *positive* de la connaissance. C'est-à-dire moyen de la connaissance.

La *substance*.

(1) Lacune indiquée dans le manuscrit de l'auteur.
(Note de l'éditeur.)

Conclusion. Deux Hypothèses : la liberté ou la nécessité. A choisir *entre l'une et l'autre avec l'une ou avec l'autre*,

---

Sans doute rien n'était difficile à Dieu : Dieu est la puissance même. Mais créer un être qui fût indépendant de lui, dans la rigueur du terme, un être réellement libre, une personne, quelle entreprise! Tout son art s'y emploie, et l'on ne sait quel tour de force achève le chef-d'œuvre. Voilà l'homme : il pense, il règne sur sa pensée. Dieu se retire, Dieu le laisse à ses réflexions solitaires, *reliquit eum in manu consilii sui;* l'auguste créature ne pouvant souffrir de tutelle, car telle est la nature et la nécessité des choses, il faut que la personne humaine se décide par soi dans ses incertitudes; elle doit être traitée avec respect, et lui venir en aide ce serait attenter sur elle. La personne humaine! un être qui peut quelque chose sans Dieu! qui peut, s'il lui plaît, se préférer à Dieu, qui peut vouloir ce que Dieu ne veut pas, et ne vouloir pas ce que Dieu veut, c'est-à-dire un nouveau Dieu qui peut offenser l'autre! Prodige effroyable : l'homme délibère et Dieu attend! hommage vraiment digne de Dieu, si l'homme n'est pas rebelle, mais quelle injure, s'il n'est pas soumis!

Parfaits de l'âme et du corps, jouissant d'une liberté souveraine qui résultait de cette perfection même, capables de mériter parce qu'ils étaient

libres, exposés à faillir, nos premiers parents n'avaient à remplir qu'un seul devoir : obéir au Créateur qui les avait comblés de félicités célestes. Ils usèrent contre Dieu du plus magnifique de ses dons, et le péché entra dans le monde, menant à sa suite la mort et la peur de la mort. Les coupables transmirent à leurs descendants, non pas cette fleur de sainteté et de grâce qui couronna divinement en eux l'œuvre du créateur, mais une nature violée dans ses instincts les plus nobles, car pour devenir ingrats il avait bien fallu qu'ils fissent quelque effort : et le patrimoine de l'homme, irréparablement endommagé, s'accrut, par une triste compensation, de cette pleine connaissance du mal qui leur avait coûté si cher.

La formule de la science :

FAIRE,

non pas *devenir* mais faire, et en faisant SE FAIRE.

L'homme, auteur de ses actes par sa liberté, ne l'est pas de sa liberté.

Distinction de la nature et de la personne, en Dieu et en l'homme.

Liberté de Dieu, type de la liberté de l'homme. Création. Arbitraire.

Problème de l'optimisme.

A l'Éternité toute présente coexiste toute la suite des temps ; et toute la suite des temps est enfermée dans l'Éternité ; (*Æternitas ambit totum tempus et excedit*. Saint Thomas.) mais ce présent absolu , cette immobilité, cette indivisibilité qui est son caractère, elle ne saurait le communiquer au temps même embrassé par elle. Car elle embrasse le temps telle qu'elle est et tel qu'il est; il est embrassé successif parce qu'il est successif, mais elle l'embrasse sans succession parce qu'elle est toute présente.

A présent, à cet instant qui est l'instant présent, l'Éternité est ; et elle est tout entière; tout entière à la fois. Et cela ne peut être sans qu'à l'Éternité même ne coexiste l'instant présent, puisque c'est cela même que je dis. Mais de ce que coexister veut dire exister ensemble, s'ensuit-il qu'il appartient à l'instant présent d'avoir toute l'extension de l'Éternité? Cela serait absurde. L'instant présent existe présentement, l'Éternité est présentement du présent qui appartient à Dieu, sans que de ces deux présents ni l'un se rapetisse infiniment ni l'autre s'étende infiniment pour s'égaler à l'autre. Le Présent immense, le Présent parfait contient seulement l'autre qui n'est qu'un point, et il contient aussi, à la vérité, et le futur qui n'est pas encore et le passé qui n'est plus; mais il ne les contient pas dans ce point qui est l'instant présent, de telle sorte que le futur serait avant lui-même et le passé après lui-même: le passé a été, et le futur sera, dans ce présent

inaltérable. A été, sera : c'est moi qui parle. Toutes ces divisions de l'Être, vraies pour moi, vraies en soi, vraies pour Dieu, par conséquent, n'affectent en rien pourtant son présent éternel et indéfectible. Dieu ne dit pas, comme moi qui passe et me succède : Telle chose était, je la voyais être. Dieu est l'éternel témoin des vicissitudes, mais il n'y a point en lui la plus légère ombre de vicissitude. Je dis en lui ; car la succession, réelle en soi, est réelle devant lui, quoique infiniment au-dessous de lui.

L'Éternité est donc, à l'instant présent. Elle est, et tout entière. Elle n'est point en puissance; elle est en acte. Elle est sans devenir. Mais elle est d'un être qui lui est propre : l'acte de l'Éternité est un acte *sui generis*. C'est en quelque façon une plénitude de l'Être qui *déborde* infiniment *dans* l'Être; c'est, comme il a été dit ci-dessus, c'est une autre Immensité qui incessamment, indivisiblement, immensifie l'immobile Immensité elle-même dans l'immobilité de la Permanence absolue. Or, les scholastiques, malgré la pénétration dont ils ont fait si souvent preuve dans leurs analyses, se sont laissés aller à tellement identifier les caractères de l'Éternité à ceux de l'Immensité proprement dite qu'ils ne font plus çà et là que retrouver l'Immensité . . . .
. . . .



Rapport de Dieu à la créature, aussi réel que le *rapport de la créature à Dieu.*

Après avoir considéré, à la lumière de la plus magnifique des idées, cette Chose suprême, à la fois son principe et sa fin, qui étend l'immensité de son être dans l'immensité de sa durée, et active sans mouvement, une, simple, persévère dans un présent éternel; après avoir vu son unité si riche s'entr'ouvrir sous l'effort de la pensée pour me laisser apercevoir, unies en une indivisible nature, les trois formes de cette personne extraordinaire qui dit trois fois moi ; pendant que mon intelligence remontée à sa source contemplait avec des transports et des ravissements la majesté, la fécondité, la beauté de cet être subsistant par sa force incompréhensible, exprimant de ses entrailles ses Idées, le glorieux miroir où resplendit la figure de sa substance, et dans son infinie jouissance de soi-même contenant en soi-même avec son amour l'objet de son amour, être trois fois parfait, saint trois fois saint, Dieu trois fois Dieu : tout à coup, ô surprise ! ô surcroît de merveilles ! voici que j'ai été témoin d'un changement opéré au sein de la permanence absolue. Celui dont l'immuable substance ne comporte point d'accident, qui ne pouvait avoir aucun désir puisqu'il n'avait aucun besoin, celui qui était seul et qui était tout, a cessé d'être seul et d'être tout ; il est sorti de son repos pour exé-

cuter dans le temps son éternel projet, une autre chose est devant lui, le monde existe, désormais ils sont deux, le créateur et la créature.

Le monde existe; et l'espace homogène et simple a reçu, ici et non point là, cette matière qui occupe diversement l'étendue.

De même, dans l'uniforme durée se succèdent, les choses finies. L'éternité qui les embrasse ne se divise pas pour les admettre, elle n'est pas successive comme elles. Toutefois, pendant que Dieu voit ces choses naître et périr, il persévère il est vrai dans ses perfections inaltérables, mais ce regard divin qui en quelque façon maintient devant soi les choses passées et anticipe les futures, ne peut pas faire que les passées continuent d'être et que les futures aient commencé. Or si, considérées quant à l'idée qui les représente, ces choses sont éternelles, considérées quant à leur être elles sont réellement les unes après les autres. Cette succession des choses porte, semble-t-il, son ombre jusque sur Dieu, en ce sens que toujours le même dans sa nature et dans la connaissance parfaite qu'il a de ces choses, il faut bien néanmoins qu'il les voie successivement arriver successivement à l'être, et voilà qu'il s'introduit en Dieu je ne sais quoi de semblable à la succession, c'est-à-dire la succession, car il n'y a point de milieu entre la succession et la permanence.

Un changement en Dieu ! c'est une idée qui trouble, une parole qu'on ne prononce pas sans terreur.

Pourtant il faut reconnaître, ou que Dieu dans son rapport au monde contracte un mode nouveau d'existence qui participe à la nature du monde, ou que ce monde est devant Dieu comme s'il n'était pas. Encore, dire que ce monde est devant Dieu comme s'il n'était pas, c'est n'en pas dire assez : tant qu'il n'est pas un pur néant la souveraine intelligence ne saurait le confondre avec le néant, et pour si peu qu'il soit il suffit à priver Dieu de l'intégrité du tout-être. Il fait une tache dans l'absolu, qui détruit l'absolu. Cet univers comparé à l'immensité n'est, je le veux bien, qu'un grain de sable; mais ce grain de sable existe de son être propre, et les changements qui s'y opèrent n'ayant pas moins de réalité que les choses qui les subissent, Dieu qui voit ces choses changer change aussi en les regardant, ou il ne s'aperçoit pas qu'elles changent.

Réalité de la succession.

Analogie et différences de l'Espace et de la Durée.

Qu'est-ce que la futurition infaillible, éternelle de l'acte qu'en ce moment j'hésite à faire? S'il est futur j'hésite en vain, et s'il dépend vraiment de moi, de moi qui délibère, c'est donc qu'il n'était pas tout à fait futur auparavant. Quoi! avant que ma libre préférence mette un terme à mon irrésolution pré-

sente, avant que je me consulte, avant que j'aie commencé d'être, cette chose qu'il est en mon pouvoir de ne pas faire ou de ne pas être existait de cette existence anticipée qui la constituait future ! Elle était à l'origine des temps, elle était de toute éternité irrévocablement acquise à l'avenir, cette chose que tout à l'heure je sentais si bien sous ma puissance, elle que je faisais sortir à moitié de son néant par la seule idée que j'aurais pu vouloir qu'elle fût, elle qu'il ne tenait qu'à moi d'y faire rentrer par un autre mouvement de ma pensée ! Mais cette chose qui sera, cette chose qu'après m'être recueilli pour me décider je voudrai à la fin, car il faut bien que je la veuille, puisque toute suspendue qu'elle est à mon libre vouloir à coup sûr elle sera, cette chose qui va être, comment se peut-il qu'elle ne soit pas ? Or il se peut qu'elle ne soit pas, parce que je suis libre. C'en est trop, il y a contradiction à dire et que la chose sera et qu'elle pourra bien ne pas être. Il faut choisir ou de la réalité du libre arbitre avec l'ambiguité des futurs, ou de l'apparence du libre arbitre avec les futurs infaillibles.

La Providence.

Que Dieu lit mieux dans le cœur de l'homme que lui-même (1).

(1) Ce trait fait allusion à la possibilité d'étendre extrêmement loin la prévision certaine dans le domaine de ce que notre esprit borné juge tout entier contingent, par le double effet d'une puis-

La liberté, — on est retenu dans l'humilité par le sentiment de la *dépendance* et par l'ignorance où l'on est si tel ou tel acte est *libre* (1).

sance conjecturale élevée à la perfection, et de la prédétermination réelle du plus grand nombre des actes de l'homme, qui ne sont libres qu'en apparence, l'exercice antérieur de la liberté les ayant déjà nécessités au fond. (Note de l'éditeur.)

(1) Ignorance, attendu que l'agent ignore toujours, et touchant chaque acte particulier mis en délibération, si l'exercice antérieur de sa liberté n'a pas déjà déterminé sa conscience au point de rendre telle résolution inévitable pour lui.

(Note de l'éditeur.)

INDICATIONS

DE

L'IDÉE DU LIBRE ARBITRE.

PREMIÈRE INDICATION.

PROBUS

OU LE PRINCIPE DE LA SCIENCE :

DIALOGUE.

PREMIÈRE PARTIE (1).

LE PRÉDESTINÉ, LE RÉPROUVÉ.

LE PRÉDESTINÉ.

Soyez bénie, divine miséricorde ! Je suis du nombre de ceux qui n'ont pas été seulement appelés, comme ce malheureux que voici, mais qui ont été

(1) Cette première partie devait être précédée d'une introduction sous ce titre : *A un enfant.* Là se serait trouvée l'exposition du sujet du dialogue, mais nous pouvons en esquisser l'idée à l'aide de plusieurs traits épars dans le texte :

Deux religieux, par une fiction qui nous sera expliquée à la fin croient avoir simultanément par la volonté divine une vision miraculeuse. Cette vision, dont ils savent que la mémoire doit s'effacer entièrement pour eux quand ils l'auront subie, les rend un moment participants de l'éternelle prescience touchant le sort de

choisis pour répondre à la vocation, et pour avoir part effectivement à l'éternel héritage. Me voici certain de recevoir la couronne réservée à celui qui a bien combattu. Je combattrai plus tard. Encore plusieurs années d'assujettissement au vice; puis cette grande leçon ménagée par la providence admirable en ses voies; un retour sincère à Dieu; de nouveaux égarements et un nouveau retour; la mort, le purgatoire et le ciel.

LE RÉPROUVÉ.

Ah! Mon Dieu! Mon Dieu! O mon Dieu!

LE PRÉDESTINÉ.

En vérité, tel que je suis et tel que je serai longtemps, c'est avoir du bonheur. Comme Dieu arrange bien toutes choses!

LE RÉPROUVÉ.

Un saint! J'étais un saint! Dieu habitait en moi comme dans un temple! Un saint! Longtemps encore je serai un saint, et j'irai un jour prendre place au milieu des démons, sorte de démon moi-même. Cela sera! Est-il possible! O malheur! O désespoir!

l'un et de l'autre en cette vie et dans la vie future. C'est un tableau qui s'étend devant eux, où leurs actes, leurs pensées et leurs destinées, les purs possibles et les futurs contingents, tels qu'ils se réaliseront, se présentent ensemble à leur intuition. L'un de ces moines est un homme de vie irréprochable, et même sainte: celui-là se voit tomber dans la réprobation, après bien des années révolues. Le second, actuellement vicieux et coupable de quelques méfaits, se voit à la fin sanctifié, et dès à présent élu par la grâce. Le dialogue s'engage sur cette situation. (Note de l'éditeur.)

LE PRÉDESTINÉ.

Pour lui et pour moi, dès l'éternité, il en devait être ainsi. Seigneur ! Que vos conseils sont sages!

LE RÉPROUVÉ.

Effroyable puissance ! Pourquoi tant de retards ? Que ne m'as-tu créé dans ces supplices auxquels je n'échapperai pas ? Mais il est vrai que sans le souvenir de mes espérances sublimes, il aurait manqué quelque chose à la perfection de mon désespoir. J'étais ton jouet : tu m'avais fait, non pour me faire périr, mais pour me faire souffrir, et mon absurde erreur servait à mettre un peu de gaieté dans tes sombres amusements. Et moi qui donnais à ce Dieu le nom de Père! Lui qui m'appelait son fils adoptif !

LE PRÉDESTINÉ.

Vous blasphémez ; et vous vous préparez de la sorte une aggravation de souffrances. Profitez donc mieux de l'occasion qui vous est accordée, je ne dirai pas de diminuer celles que vous endurerez infailliblement, mais de n'en pas provoquer l'augmentation. Il y a aussi plusieurs demeures dans le lieu où vous irez. Or dans l'ignorance où vous êtes des effets que peuvent avoir sur votre avenir éternel, déterminé seulement quant à son genre, les sentiments que vous formerez durant cet intervalle, il est prudent, raisonnable, utile de faire tous vos efforts pour rendre aux décrets de la souveraine justice le tribut d'une humble adoration.

LE RÉPROUVÉ.

Qui parle de justice?

LE PRÉDESTINÉ.

Aux yeux de celui qui est la justice même, votre émotion, si naturelle d'ailleurs, vous excuse peut-être. On a raison de vouloir sauver la justice de Dieu ; si on lui enlevait cet attribut, on lui enlèverait sa divinité même ; mais il faut bien comprendre cette justice. Autre est celle qu'il pratique, autre celle qu'il impose aux hommes ; et la véritable, c'est celle qu'il se réserve ; car il est sans aucun doute plus juste que sa créature. Autant sa puissance est au-dessus de notre puissance, autant sa justice est au-dessus de notre justice, autant elle en diffère. Pensons-y : et n'allons pas comparer les jugements de Dieu aux jugements des hommes, car Dieu est sans contredit juste, même alors qu'il fait ce qui paraît injuste aux hommes, même alors qu'un homme en le faisant serait injuste.

LE RÉPROUVÉ.

Si la justice de Dieu présente une ombre de ressemblance avec cela qu'entend notre conscience quand nous prononçons cette parole : Justice, dites, quelle est la cause de cette monstrueuse différence entre nos destinées? Qu'avions-nous fait l'un et l'autre avant d'être, pour être moi réprouvé, et vous prédestiné? Vous vous taisez.

LE PRÉDESTINÉ.

Je priais pour vous.

LE RÉPROUVÉ.

Élu de Dieu, oubliez-vous que son Église ne prie pas pour les réprouvés!

LE PRÉDESTINÉ.

Vous serez réprouvé : vous ne l'êtes pas encore.

LE RÉPROUVÉ.

Spectacle affreux! Je vois ma réprobation aussi infaillible que votre salut.

LE PRÉDESTINÉ.

Spectacle affreux pour vous, en effet. Mais pourquoi vous plaire à en redoubler l'horreur en ne portant vos yeux (je m'en aperçois bien) que sur les parties du tableau qui considérées sans les parties intermédiaires n'offrent que discords et contradiction? Vous contemplez votre passé: vous n'y voyez et je n'y vois que des taches légères à côté d'éclatantes vertus. Durant plusieurs années encore, vous ferez progrès sur progrès dans la sainteté : que ne persistez-vous? Vous aussi vous seriez un prédestiné. Quelles ardentes prières! Quel zèle pour le service de Dieu! Que de vaillants combats contre ce malheureux penchant qui doit un jour prendre sur vous un empire si funeste! Toutefois c'est la violence de ce penchant qui rend si glorieuses vos victoires. Du spectacle de ces victoires, vos yeux passent à celui de l'enfer, où il n'est que trop certain que vous subirez le supplice mérité par vos défaites futures, dont vous détournez le regard. Et vous accusez Dieu! Langage d'un homme égaré par la douleur.

Au reste, croyez-vous donc que j'y fusse moi-même insensible, à cette grande douleur, si tout émerveillé de la faveur dont je suis l'objet, je ne surveillais attentivement les mouvements de mon âme, afin qu'elle en soit moins indigne? Certes ce n'est pas sans peine que je résiste à la compassion qui voudrait s'emparer de moi. Mais j'y résiste, je sais y résister. Ce serait insulter Dieu, ce serait me révolter contre les justes décrets de Dieu que de vous plaindre.

LE RÉPROUVÉ.

Oh! je reconnais bien que vous n'avez pas trop de tout votre cœur pour lui rendre grâces!

LE PRÉDESTINÉ.

Le ciel! j'irai au ciel! voilà de ces coups de Dieu!

LE RÉPROUVÉ.

L'enfer! c'était à l'enfer que je marchais par toutes ces austérités et ces bonnes œuvres!

LE PRÉDESTINÉ.

Parlez-moi des joies inattendues!

LE RÉPROUVÉ.

Moi qui n'avais point jusqu'ici offensé Dieu grièvement, et qui conserverai si longtemps encore mon âme agréable à ses yeux! moi sûr d'aller au ciel, si je mourais d'ici trente ans, c'en est fait, l'enfer qui m'appelle, par delà mes saintes années me possède déjà, sans le savoir, comme un de ses hôtes futurs; mon sort est certain, inévitable; je serai infailliblement damné.

LE PRÉDESTINÉ. (*A part soi.*)

Ce serait un coup de maître que de donner une espérance à cet homme-là. Essayons.

LE RÉPROUVÉ.

Infailliblement damné : Dieu me le dit, Dieu me le montre: Dieu qui n'est pas trompeur.

LE PRÉDESTINÉ. (*A part soi.*)

L'entreprise est d'une audace! — De l'assurance surtout, un ton d'autorité.

LE RÉPROUVÉ.

Révélation lugubre! certitude impitoyable!

LE PRÉDESTINÉ.

Sortez, sortez de ces noires pensées, et renaissez à l'espérance.

LE RÉPROUVÉ.

Vous moquez-vous?

LE PRÉDESTINÉ.

Je vous dis : Espérez. Vous faisiez injure à Dieu.

LE RÉPROUVÉ. (*Se détournant du tableau déroulé devant lui et oubliant un instant que ce qu'il vient de voir est l'infaillible avenir.*)

Ah! mon Dieu! c'était donc seulement une menace, un avertissement d'en haut! Et moi qui croyais... Comme je suis coupable! Répétez-moi, ange du ciel (car sous cette ressemblance que vous avez prise par un excès d'humilité, vous êtes, j'en suis sûr, un envoyé de Dieu), répétez-moi que cette vision n'est qu'une menace que je rendrai vaine à l'aide d'elle-même. L'espérance m'inonde le cœur

comme un fleuve débordé. Je m'éveille d'un songe épouvantable. Mon désespoir était un sacrilége. Comment jamais expier...

LE PRÉDESTINÉ (*En lui-même.*)

Oh! les hommes! voilà bien les hommes! — Je pense que j'arriverai. (*Au prédestiné*:) Pour vous rappeler à l'espérance, qui est une vertu nécessaire, fondamentale...

LE RÉPROUVÉ.

Ç'a été mon crime de l'abjurer; je ne me comprends pas. Je suis un monstre, un monstre hideux.

LE PRÉDESTINÉ.

Écoutez donc. Pour vous rappeler à l'espérance, pour vous préserver à jamais d'une semblable faute contre cette belle vertu de l'espérance...

LE RÉPROUVÉ.

D'une semblable faute contre l'espérance... Ah! parlez, parlez.

LE PRÉDESTINÉ.

Il faut que je vous prouve d'abord que je lisais il y a peu d'instants jusqu'au fond de votre cœur. Répondez : n'est-il pas vrai que le sentiment qui vous dominait, qui vous accablait, sous lequel vous succombiez, c'était...

LE RÉPROUVÉ.

Le désespoir.

LE PRÉDESTINÉ.

Sans doute; mais le désespoir de quoi? Le désespoir de...

LE RÉPROUVÉ.

Le désespoir d'être damné.

LE PRÉDESTINÉ.

J'en conviens; mais plus exactement encore, s'il est possible, et plus profondément, c'était le désespoir de vous dire : Mon salut ne dépend plus de moi.

LE RÉPROUVÉ.

C'est vrai.

LE PRÉDESTINÉ.

Or, si vous étiez certain que votre salut dépend entièrement de vous, est tout à fait en votre pouvoir, que vous serez sauvé enfin si vous voulez, ne seriez-vous pas satisfait?

LE RÉPROUVÉ.

Satisfait? Il me semblerait que je serais déjà sauvé.

LE PRÉDESTINÉ.

Pas si vite! Eh bien, voici ce que je voulais vous dire : Réjouissez-vous; soyez plein d'espérance. (*Lui montrant le tableau.*) Voyez dans ce tableau même que vous serez sauvé si vous voulez.

LE RÉPROUVÉ (*Regardant le tableau.*)

Je suis perdu, irrémissiblement perdu.

LE PRÉDESTINÉ.

Mais vous êtes donc affamé de désespoir?

LE RÉPROUVÉ.

Écoutez : mettez-vous à ma place... (*Geste du prédestiné.*) Pardon! Mais une horrible illusion, que

j'appelle ainsi je ne sais pas pourquoi, car ce n'en est pas une, me fait voir avec évidence que je finirai infailliblement par être... Le mot s'arrête dans ma gorge.

LE PRÉDESTINÉ. (*En lui-même.*)

Il a peur du mot en face de la chose! (*Au réprouvé:*) Voyons; si dans toute cette suite de moments dont se compose votre vie future sur la terre, je vous en montrais un, un seul où il dépendrait de vous d'éviter l'abîme qui vous attend, ne serait-ce pas une légitime espérance que je vous ferais concevoir?

LE RÉPROUVÉ.

Hélas! je n'aspirerais qu'à cela.

LE PRÉDESTINÉ. (*En lui-même.*)

Voilà un homme qui devait être bien habitué à espérer. (*Au réprouvé:*) Eh bien! ce n'est pas une espérance que je veux vous donner : je veux vous en donner par milliers, des espérances. Regardez attentivement : vos ressources sont innombrables. Chacune des mauvaises actions que vous ferez (et vous en ferez presque continuellement dès que vous aurez fait la première), chacune d'elles, dis-je, porte à côté de soi votre sauvegarde, et comme l'origine de votre salut.

LE RÉPROUVÉ.

L'origine de mon salut!

LE PRÉDESTINÉ.

De votre salut éternel, vous dis-je. En effet vous

serez libre en les faisant, et ce n'est même qu'à cause de cela que vous serez coupable.

LE RÉPROUVÉ.

Il est écrit au-dessous que je les ferai librement; mais il est écrit au-dessus qu'infailliblement je les ferai.

LE PRÉDESTINÉ.

Point de divagation. Vous les ferez avec liberté, avec une liberté pleine et entière : vous pourrez donc ne pas les faire. Or, je vous en supplie, abstenez-vous de vos actions futures; faites ce qu'il est certain que vous ne ferez pas, et vous ne serez pas ce qu'il est certain que vous serez. Il n'y a rien de plus simple! Courage et bon espoir.

LE RÉPROUVÉ.

Vous exhortez, comme raillerait l'enfer.

LE PRÉDESTINÉ.

Comment donc? des injures à moi qui vous console? Mais je vous les pardonne : elles n'ôtent rien à la justesse de mon raisonnement que je vous défie d'attaquer. Je tiens qu'il est bon : j'avoue que j'en suis content.

LE RÉPROUVÉ.

Alors appliquez-vous ce que vous dites, et ne continuez pas d'offenser Dieu comme vous allez le faire encore pendant plusieurs années.

LE PRÉDESTINÉ.

Très-bien, vous m'avez compris.

LE RÉPROUVÉ.

Suivrez-vous mon conseil?

LE PRÉDESTINÉ.

Ne pensons qu'à vous dont la situation est si critique.

LE RÉPROUVÉ.

Malheureusement mon sort n'est que trop certain. L'horrible vision qui s'est intercalée entre les deux parties de ma vie les laissera se rejoindre comme si elle n'eût jamais été. Encore si je pouvais en conserver un vague souvenir! Si quelque sentiment obscur de salutaire effroi demeurait dans mon cœur! il m'appartiendrait d'espérer que mes actions seraient différentes. Mais non : les choses se passeront telles que je les vois : oubli profond de cette vision quand elle aura cessé; confiance d'une âme vertueuse en Dieu qui lui commande d'espérer, à elle qui trouve si doux d'obéir; même ardeur, ardeur croissante à remplir tous mes devoirs; puis dans trente ans cette chute suivie de tant d'autres; et je roule jusque dans l'abîme éternel.

LE PRÉDESTINÉ (*En lui-même.*)

Je n'ai pas le cœur tendre naturellement, mais j'aurais pitié de lui, si j'osais. (*Au réprouvé:*) Tâchez de comprendre qu'il vous est possible de faire ce que vous ne ferez pas. Possible, entendez-vous? Possible. Tout est là. Dites-vous fortement, très-fortement : il est possible que je me sauve, tout... malheureux que je sois.

LE RÉPROUVÉ.

Dans ce tableau qui me montre manifestement ce

que j'ai fait et ce que je ferai désormais, je vois auprès de cet homme agenouillé qui sera moi, l'image d'un autre homme que je pouvais être à ce moment et qui ne prie pas; plus loin, auprès de cet homme que je serai encore, et qui repousse un conseil du tentateur, je vois l'image d'un autre homme que je pouvais être et qui l'écoute; beaucoup plus loin dans l'avenir, auprès d'un homme que je serai, ou je le serai, cela est certain, cela est inévitable...

LE PRÉDESTINÉ.

Inévitable, non; mais seulement infaillible (1).

LE RÉPROUVÉ.

O malheur! Cela est infaillible; auprès d'un homme qui n'a pas prié depuis longtemps, et auquel un doux souvenir enfermant le souvenir d'une prière rappelle en vain de saintes paroles, je vois l'image d'un homme qui achève en pleurant cette prière arrivée comme par surprise au bord de ses lèvres, et j'aurais pu être cet homme humble, repentant et fort; mais je ne le serai pas. Ainsi chacun des hommes que successivement je serai est précédé de l'image multiple d'un homme que je ne serai pas et que j'aurais pu être. Mais l'homme est toujours l'homme, l'image toujours l'image. Enseignez-moi donc, ô grand docteur, le moyen d'anéantir, parmi

(1) Quelques-uns, plus subtils que le Prédestiné, ont aiguisé la pointe du *distinguo* scolastique jusqu'à pouvoir trouver une différence (qui l'aurait cru?) entre un événement qui arrivera de toute certitude et un événement dont l'arrivée est infaillible.

(Note de l'auteur.)

ces hommes, ceux que je ne voudrais pas être, et de faire passer leur existence à ces images qui les accompagnent. Désir stupide! Aucune d'elles ne franchira l'intervalle infranchissable qui sépare la région des possibles de celle de la réalité, si voisine que soit l'une de l'autre. Vous resterez ce que vous êtes, ô fantômes! Vaines imaginations de ce pouvoir qui ne passant jamais à l'acte demeure aussi stérile pour le bien que pour le mal; dont la nature, à ce qu'il semble, est de reproduire informément et à contre-sens l'homme prêt à être, et qui n'est en sa plus grande force que l'incompréhensible enfantement d'horribles ou de sublimes chimères! Je peux, dites-vous, je peux réellement; mais par malheur ce que réellement je peux est réellement impossible. J'ai le pouvoir réel d'agir autrement, mais ce pouvoir est tel que réellement il est impossible que j'en use. Quel pouvoir!

LE PRÉDESTINÉ.

Et moi je dis : magnifique pouvoir, dont il est déplorable seulement que vous ne deviez pas faire usage.

LE RÉPROUVÉ.

Que puis-je contre la nécessité d'agir comme j'agirai, et de me perdre en effet puisqu'il est certain que je me perdrai! Et je suis libre! Quoi de plus dérisoire!

LE PRÉDESTINÉ.

Vous confondez deux sortes de nécessités diffé-

rentes : l'une qui est opposée à la liberté, l'autre qui ne l'est pas du tout. Votre erreur est fort dangereuse.

LE RÉPROUVÉ.

Non pas pour moi, du moins, convenez-en.

LE PRÉDESTINÉ.

Votre erreur est de confondre la nécessité proprement dite avec la nécessité de conséquence. Vous allez la comprendre, si vous voulez bien m'écouter.

Vous serez... ce que vous serez. C'est là une simple nécessité de conséquence. Nulle difficulté d'accorder cette nécessité avec le libre arbitre. Socrate est assis : il pouvait ne pas s'asseoir. S'il lui avait été impossible de ne pas s'asseoir, alors il se serait assis par une nécessité proprement dite, en contradiction radicale avec le libre arbitre. Mais il est assis : il ne peut donc pas ne pas être assis : simple nécessité de conséquence.

LE RÉPROUVÉ.

Tout cela est bien engageant, de voir que l'on ne sera damné après tout que par la seule nécessité qui fait que Socrate est assis pendant qu'il est assis. Et cependant il me reste un scrupule, je vois clairement que puisque je serai damné, je le serai par la nécessité de conséquence. Mais pourquoi serai-je damné ?

LE PRÉDESTINÉ.

Pour vos péchés, évidemment.

LE RÉPROUVÉ.

Pourquoi les ferai-je, ces péchés?

LE PRÉDESTINÉ.

Mais c'est à vous que je pourrais le demander. Ce sera votre tort.

LE RÉPROUVÉ.

Mais pourquoi est-il vrai que j'aurai ce tort?

LE PRÉDESTINÉ.

Parce que vous l'aurez : c'est la nécessité de conséquence immédiate. Et comme Socrate était libre de ne pas s'asseoir, de même vous pourrez vous sauver. N'invoquez donc pour votre excuse ni la nécessité proprement dite qui vous enlèverait, je l'avoue, votre libre arbitre, mais à laquelle vous n'êtes pas soumis, ni la nécessité de conséquence qui n'a nul effet sur vos actions. Loin de là : comme cette nécessité de conséquence est au contraire un effet de vos actions, et de vos actions libres, elle suppose votre liberté même. Ainsi pouvant éviter la damnation, vous êtes exempt de la nécessité ; étant exempt de la nécessité, vous êtes libre ; étant libre, vous tombez seulement sous la nécessité de conséquence, en vous damnant, ce que vous ferez certainement avec une parfaite liberté.

LE RÉPROUVÉ.

Certain d'être damné par la nécessité de conséquence, je reste donc libre de me damner ou de ne me damner pas, par l'exemption de la nécessité proprement dite. Il faut avouer que la simple nécessité de

conséquence me fait plus de tort que l'exemption de la nécessité proprement dite ne m'est avantageuse. Enfin je suis libre, j'ai ce bonheur de rester libre. Je ne devrais pas y tenir : mais j'y tiens : ne fût-ce que pour voir comment vous pourrez accorder ceci avec le reste : car je soupçonne que vous n'êtes pas au bout de vos arguments, et que vous n'avez pas commencé par le meilleur.

LE PRÉDESTINÉ.

L'essentiel, après tout, est que vous soyez libre, et vous l'êtes.

LE RÉPROUVÉ.

Tellement, si je ne me trompe, que je ne serais pas damné sans cela ?

LE PRÉDESTINÉ.

A coup sûr vous ne le seriez pas, si vous n'étiez pas libre.

LE RÉPROUVÉ.

Vraiment vous devez bien vous étonner que je tienne tant au libre arbitre.

LE PRÉDESTINÉ.

Le libre arbitre est le fondement de la morale. Sans le libre arbitre, nulle différence entre le bien et le mal ; nulle dignité pour l'homme, qui n'est plus qu'une machine. C'est une chose louable que de tenir au libre arbitre.

LE RÉPROUVÉ. (*En lui-même.*)

Voyons un peu ce qu'il va dire. (*Au Prédestiné :*) Maintenant qu'il est convenu que je suis libre, je

vous déclare très-franchement que je suis résolu à n'être point damné.

LE PRÉDESTINÉ. (*Après un moment de stupéfaction.*)

Bien! Très-bien! (*En lui-même.*) Le pauvre homme! La tête lui tourne. (*Au Réprouvé :*) Je vous félicite. Vous en êtes précisément au point que je voulais.

LE RÉPROUVÉ.

Je ne veux point être damné et je ne le serai pas. J'entends que j'espère humblement ne pas l'être.

LE PRÉDESTINÉ. (*En lui-même.*)

Je suis tout étourdi de mon triomphe.

LE RÉPROUVÉ.

Mon espérance de n'être point damné ne saurait être que bien humble, car je serai damné en effet; très-infailliblement damné. Et penser que, si assuré que je sois de ma damnation, il est possible cependant que je ne sois pas damné! Je peux ne pas l'être, et je ne peux pas ne pas l'être! Les deux choses sont vraies, dites-vous; toutes deux à la fois, autant l'une que l'autre?

LE PRÉDESTINÉ.

Toutes deux, mais pas par les mêmes raisons.

LE RÉPROUVÉ.

C'est presque dommage : l'explication que vous m'en auriez donnée n'en aurait été que plus curieuse.

LE PRÉDESTINÉ.

Saisissez donc le point : oui, vous pouvez ne pas être damné, puisque vous êtes libre. Non, vous ne

pouvez pas ne pas être damné, à cause de la nécessité de conséquence. En deux mots, la nécessité proprement dite fait arriver l'événement d'une manière nécessaire, et ce n'est pas de la sorte que vous serez damné; au lieu que la nécessité de conséquence résulte de l'arrivée de l'événement.

LE RÉPROUVÉ.

Si la nécessité de conséquence résulte de l'arrivée de l'événement, je vous demanderai comment il se peut faire qu'avant ma naissance, avant la création, enfin de toute éternité, car le décret de ma réprobation est éternel, je dusse être damné par une nécessité de conséquence? Cette primordiale nécessité de conséquence, antérieure à moi, antérieure au monde et contemporaine de Dieu même, mériterait d'être appelée une nécessité antécédente.

LE PRÉDESTINÉ.

« Le décret de ma réprobation, » je trouve dans ces expressions quelque chose de dur et de mal sonnant. Peut-être y pourrait-on apercevoir aussi une pointe d'orgueil. Mais je passe. Non, il n'y a eu à votre égard aucun décret de réprobation positive. Vous étiez appelé comme moi : vous n'avez pas répondu, vous ne deviez pas répondre, voilà votre malheur.

LE RÉPROUVÉ.

Un malheur bien grand qui remonte bien haut.

LE PRÉDESTINÉ.

Une grande infortune, cela est incontestable. Mais

on vous dira toujours : pourquoi ne deviez-vous pas répondre ?

LE RÉPROUVÉ.

Voilà ! Pourquoi ne devais-je pas répondre ? Mon tort est ancien : il est éternel, je l'avais longtemps avant de pouvoir seulement m'en douter, car je n'existais pas. J'étais prédestiné à me perdre par ma faute.

LE PRÉDESTINÉ.

Rectifiez votre langage. Dieu ne prédestine que les saints.

LE RÉPROUVÉ.

Je n'étais pas prédestiné, voulais-je dire.

LE PRÉDESTINÉ.

Si tout le monde l'était, où serait la faveur ?

LE RÉPROUVÉ.

Il est vrai que le seul fait de n'être point prédestiné impliquait rigoureusement que je serais damné par une nécessité de conséquence qui en vaut bien une autre. Mais il me reste la consolation que vous m'avez donnée : savoir que cette chose peut-être par bonheur n'arrivera pas, quoique absolument certaine.

LE PRÉDESTINÉ.

Est-ce de l'ironie ? Faute de science il arrive que l'on fait d'étranges confusions.

LE RÉPROUVÉ.

Par exemple, on confond un futur infaillible et un futur inévitable.

LE PRÉDESTINÉ.

Ou le sens divisé et le sens composé. Je veux encore vous expliquer ceci.

Cette chose très-certaine, peut-être n'arrivera pas : une pareille proposition paraît absurde, et elle l'est en un sens ; en un autre sens, elle ne l'est pas.

LE RÉPROUVÉ.

Vraiment? S'il fut jamais quelqu'un d'intéressé à le comprendre, assurément c'est moi.

LE PRÉDESTINÉ.

Donnez-moi donc toute l'attention dont vous êtes capable. Mais afin de vous mieux préparer à comprendre ce que je dirai touchant les deux sens si différents de cette proposition : *Telle chose très-certaine, peut-être n'arrivera pas*, je crois bon de vous expliquer des propositions à l'égard desquelles il importe de distinguer le sens composé et le sens divisé.

Considérez-en d'abord une où vous allez trouver un exemple du sophisme qui s'appelle *fallacia compositionis*. Vous connaissez la parole de l'Évangile : les aveugles voïent, les boiteux marchent droit, les sourds entendent. Cette proposition est tout à fait fausse si l'on entend que les aveugles voient comme aveugles, que les boiteux marchent droit comme boiteux, que les sourds entendent comme sourds...

LE RÉPROUVÉ.

Que dites-vous là? Le sens est : ceux qui étaient

sourds ne sont plus sourds et entendent. Cela est trop clair.

LE PRÉDESTINÉ.

La proposition n'est vraie, comme vous voyez, que dans le sens divisé ; elle est tout à fait fausse dans le sens composé.

LE RÉPROUVÉ.

Je vous avoue ne pas trop comprendre l'utilité de cette distinction entre ces deux sens, l'un qui est vrai, se présentant à l'esprit de tout le monde, et l'autre, le sens faux, n'ayant jamais été probablement imaginé que par celui qui en effet ne pouvait lui donner un nom sans l'avoir d'abord remarqué : ce dont il aurait pu s'abstenir sans que personne y eût perdu.

LE PRÉDESTINÉ.

Je commence par des choses faciles. — Voici un autre exemple : Les avares n'entreront point dans le royaume des cieux. Comment prenez-vous cette proposition? Dans le sens composé ou dans le sens divisé?

LE RÉPROUVÉ.

Je la prends dans le sens naturel.

LE PRÉDESTINÉ.

Le sens naturel! Il s'agit bien de cela! Je vous demande ce que vous entendez par ces paroles : Les avares n'entreront point dans le royaume des cieux? Changez un peu les termes, pour voir.

LE RÉPROUVÉ.

J'entends que le royaume des cieux est fermé aux avares.

LE PRÉDESTINÉ.

Aux avares ! Mais qu'entendez-vous par *aux avares? Aux avares*, c'est le piége.

LE RÉPROUVÉ.

Franchement, je ne me doute pas seulement qu'il existe.

LE PRÉDESTINÉ.

Voilà ce que c'est que de ne pas savoir la différence du sens composé et du sens divisé. *Aux avares !* il faut que je vous aide. Dites-moi : entendez-vous que le royaume de Dieu est fermé aux avares, en ce sens qu'il est fermé à ceux qui ne sont plus avares?

LE RÉPROUVÉ.

Quelle idée ! Mais pas du tout.

LE PRÉDESTINÉ.

En disant fermé *aux avares*, vous entendez donc fermé à ceux qui sont avares?

LE RÉPROUVÉ.

Mais sans doute.

LE PRÉDESTINÉ.

C'est qu'on pourrait prendre aussi la proposition dans le sens divisé, lequel serait : ceux qui étaient avares et qui ne le sont plus n'entreront point dans le royaume des cieux, ou encore, le royaume des cieux est fermé à ceux qui ayant été avares se sont corrigés

de ce vice. Ce second sophisme, l'opposé du premier, s'appelle *Fallacia divisionis*.

LE RÉPROUVÉ.

Je doute que l'esprit assez mal fait pour prendre dans ce dernier sens une proposition si claire s'aidât à propos des distinctions dont vous parlez. La recherche préalable pénible d'un sens forcé et absurde ne serait-elle pas plutôt une occasion de tomber dans l'erreur qu'un moyen de l'éviter? Mais j'attends la suite.

LE PRÉDESTINÉ.

Peut-être qu'elle vous donnera plus d'embarras. Dans les propositions dont je viens de parler le sens vrai sautait aux yeux, et c'était le sens absurde qui était moins visible. Il en est autrement dans celle-ci: Une chose très-certaine, peut-être n'arrivera pas.

LE RÉPROUVÉ.

En effet, l'absurdité en est évidente.

LE PRÉDESTINÉ. (*Avec beaucoup de gravité.*)

Dans une telle proposition : Une chose très-certaine, peut-être n'arrivera pas, il s'agit ou de la chose en soi, ou de ce qu'on dit.

S'il s'agit de ce qu'on dit, la proposition est prise dans le sens composé, et elle est fausse. Une chose très-certaine qui peut-être n'arrivera pas : c'est absurde; absurde, je le répète, s'il s'agit de ce qu'on dit.

LE RÉPROUVÉ.

Pourquoi le dit-on?

LE PR DESTINÉ.

On a tort.

LE RÉPROUVÉ.

Voilà qui est clair : je comprends bien cela. Mais de quoi peut-il être question, sinon de ce qu'on dit?

LE PRÉDESTINÉ.

Il peut être question de toute autre chose, c'est-à-dire de la chose en soi.

LE RÉPROUVÉ.

Quelle est cette chose en soi ?

LE PRÉDESTINÉ.

C'est simplement là chose, la chose en soi : qu'y a-t-il de plus clair?

LE RÉPROUVÉ.

Mais, par exemple, ce que vous venez de dire auparavant c'était beaucoup plus clair. Je comprenais bien que dire : Une chose certaine, peut-être n'arrivera pas, c'est dire une chose absurde.

LE PRÉDESTINÉ.

Oui, dans le sens composé; mais vous allez voir. Pensez quelque chose qui arrivera, qui arrivera toutefois par le libre arbitre de l'homme. Tenez, par exemple (je cherche à vous distraire), pensez ceci : que j'irai au ciel. Que j'irai au ciel est une chose très-certaine : Regardez le tableau ; une chose constante.

Eh bien ! Je mets de côté cette idée que la chose est certaine; je n'y pense pas, si vous voulez; puis je considère la chose nue, la chose dépouillée, par voie d'abstraction, de cette qualité de *certaine*. Comprenez-vous jusqu'à présent?

LE RÉPROUVÉ.

Sans doute. Vous vous supposez dans l'ignorance que la chosesera ou ne sera pas, et vous allez raisonner dans l'hypothèse de cette ignorance.

LE PRÉDESTINÉ.

Non, non ; je mets seulement de côté l'idée que la chose est certaine. Il y a là une nuance délicate. Ne vous y trompez pas. Au reste, je verrai mieux tout à l'heure si vous avez compris. Je considère donc la chose en soi. En soi, cette chose est contingente : c'est-à-dire qu'elle peut arriver ou n'arriver pas. Il m'est donc permis de dire : cette chose contingente peut-être n'arrivera pas ; ou plus brièvement : cette chose peut-être n'arrivera pas. Ensuite (Ne m'interrompez pas), je reprends cette idée que j'avais mise un instant decôté ; je rends à la chose sa qualité de certaine, et je dis : *cette chose très-certaine, peut-être n'arrivera pas.*

LE RÉPROUVÉ.

Mais alors vous dites quelque chose de tout à fait absurde : la même chose que ci-dessus.

LE PRÉDESTINÉ.

Je dis la même chose quant aux termes ; mais je parle en un sens tout différent : c'est le sens divisé. Et la proposition prise dans ce sens divisé est vraie.

LE RÉPROUVÉ.

Ce que c'est que la science ! Permettez : cette pensée, si vous la formez sérieusement : que la chose dont il s'agit, c'est-à-dire votre salut, peut-être n'aura

pas lieu, ne vous laisse-t-elle pas une inquiétude?

LE PRÉDESTINÉ.

Pas l'ombre : puisque mon salut est certain.

LE RÉPROUVÉ.

Il est certain que vous serez sauvé; il est certain que je serai damné. Et peut-être vous serez damné, peut-être je serai sauvé.

LE PRÉDESTINÉ.

Vous y voilà : pourvu que vous l'entendiez bien, c'est-à-dire pourvu que vous preniez les deux premières propositions, où il n'y a point de doute, dans le sens qu'elles présentent naturellement; et qu'ensuite, y joignant les deux secondes, celles où il y a peut-être, vous preniez le tout dans le sens divisé.

LE RÉPROUVÉ.

Si je ne me trompe, le sens divisé est comme une correction mentale convenablement faite de la proposition en bloc. Moi qui serai damné certainement, peut-être je ne le serai pas.

LE PRÉDESTINÉ.

C'est un peu cela. De même, moi qui ne serai pas sauvé peut-être, certainement je le serai.

LE RÉPROUVÉ.

Votre avantage est grand sur moi dans cet emploi que nous avons tous deux à faire du sens divisé pour accorder notre libre arbitre avec la certitude de ce qui nous attend dans l'avenir. La certitude de votre salut, que vous faites rentrer pleine et entière dans

la proposition d'où vous l'avez un instant écartée pour y bien établir la contingence, vous met tout à fait en repos : que la contingence s'arrange comme elle pourra dans sa petite place étroite, quand la certitude sera revenue, peu vous importe : la certitude de votre salut est le côté de la proposition que le sens divisé laisse en évidence dans votre esprit. Mais si je m'y prends comme vous, je me trouve en définitive certain d'être damné.

Aussi, moi qui serai damné certainement, et peut-être sauvé, je crois qu'au lieu de commencer par mettre de côté le certainement pour bien entendre la chose, je ferais mieux de commencer par mettre de côté le peut-être, afin que ce soit le peut-être que je reprenne pour trouver le sens divisé en ce qui me concerne. La certitude de ma damnation deviendrait alors ce qu'elle pourrait, et mon salut possible dominerait tout. Plutôt que de dire : moi qui ne serai pas damné peut-être, certainement je serai damné, je préfère de beaucoup dire : moi qui serai damné certainement, peut-être je ne le serai pas.

LE PRÉDESTINÉ. (*En lui-même.*)

Si je lui laissais cette consolation ?... (*Au réprouvé :*) Ces matières sont abstraites. Il faut un certain tour d'esprit pour entrer dans ces idées. Je crains que vous n'ayez glissé un peu trop vite sur les exemples que je vous ai donnés d'abord : mais quand vous ne m'auriez pas bien compris, il n'y aurait pas grand mal. Travaillez à votre salut, voilà l'important.

LE RÉPROUVÉ.

Je vous ai bien compris, je vous assure. J'ai compris que selon qu'on entend par aveugles, par avares, des hommes qui sont aveugles ou qui ne le sont plus, des hommes qui cessent d'être avares ou qui continuent de l'être, on rendra vraies ou fausses des propositions où il s'agit d'aveugles et d'avares. Au changement de sens dans un des termes principaux de la proposition correspondra un changement dans la proposition elle-même; de vraie ou de fausse qu'elle était avant ce changement, elle deviendra fausse ou vraie après.

L'esprit le plus lourd pourra sauter de la sorte à son gré du vrai au faux dans la même proposition.

Mais comment faire quelque chose de plus difficile? Comment, dans une proposition rassemblant des choses qui s'excluent, faire cesser la contradiction sans faire cesser le moins du monde l'une des choses contradictoires? C'est ici qu'il est besoin d'une habileté rare. Il faut, il faut ici une substitution du sens divisé au sens composé assez délicatement opérée pour qu'après la substitution on retrouve le sens composé parfaitement tel qu'il était d'abord, sauf son absurdité. Il était d'abord clairement absurde comme sens composé; maintenant il est clair qu'il ne l'est plus, parce que c'est le sens divisé. En quoi diffèrent-ils, ces deux sens, l'un absurde, l'autre vrai? En ce que l'un est absurde, l'autre vrai; voilà toute la différence. D'ailleurs ils s'expriment par les

mêmes termes entendus de la même manière. Le nom seul a changé. Pourquoi ? Comment ? De quel droit ? dira-t-on. Parce que, répondrai-je, parce que pour passer de cette proposition absurde dans le sens composé à cette même proposition très-véritable dans le sens divisé, l'esprit a fait une opération subtile, j'en conviens, un peu difficile à expliquer, capable d'étourdir une tête faible, mais une opération savante, et dont l'excellence est bien connue de celui qui en est capable. Tant pis pour celui qui ne l'est pas.

LE PRÉDESTINÉ. (*En lui-même.*)

Il y a de la force dans ces considérations. On dirait qu'il a pris son vol sur les hauteurs de la métaphysique. — S'il se moquait de moi?.... Comme je saurais le rappeler aux convenances et au sentiment de sa situation que je ne sais quel enthousiasme scientifique, feint ou réel, semble lui faire perdre de vue!

LE RÉPROUVÉ.

Y suis-je ? Est-ce vraiment cela ? Je suis novice en ces matières.

LE PRÉDESTINÉ.

Hum ! Hum ! (*Il sourit, fronce les sourcils, prend un air austère et fait de grands balancements de tête.*)

LE RÉPROUVÉ.

Je rendrais, je crois, la chose palpable à un contradicteur. Voici comment.

LE PRÉDESTINÉ. (*En lui-même.*)

Soyons sur nos gardes : s'il parlait sérieusement il n'aurait pas la prétention d'être si clair.

LE RÉPROUVÉ.

Supposons qu'il s'agisse de faire tenir dans un bassin le contenu de deux vases pleins tous deux, et chacun de même capacité que le bassin. Cela paraît impossible? Rien de plus aisé, après qu'on a compris la différence du sens divisé et du sens composé.

D'abord, à diverses reprises, je me figure le bassin successivement rempli du contenu de chaque vase. M'étant exercé à cela, je m'attaque à quelque chose de plus difficile; je m'efforce de concevoir le bassin rempli tout à la fois du contenu des deux vases. Je ne le peux pas, car la chose est absurde. Ceci représente la proposition de tout à l'heure prise dans le sens composé.

Il s'agit maintenant de passer à ce qui représenterait le sens divisé. Pour cela, je commence par écarter (pour un moment) l'un des deux vases; je fais comme s'il n'était pas; je n'y pense plus, si vous voulez; j'oublie qu'il est là; et je verse dans le bassin le contenu de l'autre.

Cela fait, j'ouvre une petite fente au fond du bassin; et après quelque temps, un temps convenable, je rebouche la fente. Ensuite je verse le contenu du deuxième vase dans le bassin, lequel se trouve avoir été rempli du contenu des deux vases dans le sens divisé.

LE PRÉDESTINÉ. (*En lui-même.*)

Il se moquait de moi. (*Au réprouvé:*) Un homme qui sait ouvrir si à propos une fente au fond d'un bassin devrait bien trouver moyen (*Le Prédestiné montre le*

tableau.) de faire une déchirure au tableau que voici.

(*Le Réprouvé regarde le tableau*).

LE PRÉDESTINÉ. (*En lui-même.*)

La pitié me reprend : mais une pitié conditionnelle, toujours entièrement subordonnée au bon plaisir de Dieu, à qui je me trouve trop obligé pour m'exposer à lui déplaire durant cet intermède, où je me repends, généralement, avec toute l'attrition dont je suis capable, de mes fautes passées, et de mes fautes futures, quelque plaisir que j'y doive trouver.

LE RÉPROUVÉ. (*Rencontrant les yeux du Prédestiné.*)

Vous avez l'air de me plaindre dans le sens divisé.

LE PRÉDESTINÉ.

Espérez, mon ami. Ne considérez pas seulement la certitude de votre damnation ; pensez que vous êtes libre ; et si les raisonnements qu'ont faits de grands hommes en vue de montrer l'accord de ces deux vérités ne vous satisfont pas, tenez du moins de toutes vos forces les deux bouts de la chaîne, malgré l'impuissance où vous êtes de voir le milieu par où l'enchaînement se continue (1). En lâchant prise de côté ou d'autre, vous tomberiez dans la plus effroyable erreur. Et favorisé de cette vision, vous seriez sans excuse.

(*Le Réprouvé garde le silence.*)

LE PRÉDESTINÉ. (*En lui-même.*)

Laissons-le méditer.

(1) Le mot de Bossuet que l'on applique souvent à l'accord de la prescience et du libre arbitre se rapporte à l'accord du libre arbitre et de la Providence. (Note de l'auteur.)

Où donc ai-je vu, car je suis sûr de l'avoir vu, quelque chose dont on se servait pour distinguer le sens divisé du sens composé dans la proposition ci-dessus? Je l'ai vu, et même je l'ai compris, et l'ai fait comprendre jadis à une foule de jeunes gens doux et attentifs qui n'avaient point l'esprit pointilleux et ergoteur de ce malheureux ... comment dirai-je?... de ce misérable hérétique, audacieux, opiniâtre, sophiste. Il est maintenant fort abattu ; et il ne lui reste guère que tout juste assez de force pour tenir les deux bouts de la chaîne.

(*Le Prédestiné rêve quelques instants en continuant son a parte.*)

Une chose très-certaine, peut-être n'arrivera pas. Sens composé, absurde : sens divisé, vrai.

De toutes les inepties la plus ridicule ; de toutes les vérités la plus imposante ; ce qu'il y a de plus stupide, et ce qu'il y a de plus profond côte à côte sous les mêmes termes. Problème ; trouver la différence.

C'est déjà quelque chose que de bien poser la question.

Si je parvenais à me rappeler... (*Il cherche.*)

C'était merveilleux. (*Il cherche encore.*) Voyons ; ne nous troublons pas : il faut que lorsque l'événement arrive... il faut que même alors... Je crois que je suis sur la voie... M'y voilà.

Concomitance ! La concomitance de l'acte et de la puissance ! J'avais oublié cette invention. C'est une chose à dire. A présent je tiens mon homme et je

n'aurai plus besoin du tableau pour avoir avec lui le dernier mot. (*Au réprouvé*), Mettons fin à votre supplice : voici la clé de tout.

LE RÉPROUVÉ. (*Se tournant vers le Prédestiné.*)

Grâces vous soient rendues!

LE PRÉDESTINÉ. (*En lui-même.*)

Il croit que le tableau a disparu, parce qu'il a cessé de le regarder. C'est un homme qui, si l'on n'y veille pas, apportera dans l'enfer même, par fraude, un germe d'espérance. (*Au Réprouvé:*) Ce que vous cherchez si curieusement, mais ce qu'apparemment vous ne trouveriez pas de vous-même, le voici. Voici la véritable différence du sens divisé et du sens composé dans la proposition qui fait l'objet de vos méditations : une chose très-certaine, peut-être n'arrivera pas.

LE RÉPROUVÉ. (*Riant.*)

Ah! c'est cela que vous avez à me dire. Je vous écoute.

LE PRÉDESTINÉ. (*En lui-même.*)

C'est ainsi que doit rire la mort éternelle. Accomplissons notre mission de charité. (*Au Réprouvé:*) D'abord savez-vous bien la différence de ce qui est en acte et de ce qui est en puissance? Il me semble que oui,

LE RÉPROUVÉ.

Ce tableau brouille un peu mes idées sur ce sujet; mais en me reportant à une époque où elles étaient plus nettes, je vous dirai, comme on a coutume de

le dire, que Socrate étant assis est en puissance pour se lever ou ne se lever pas, et que s'il se lève en effet, il passe de la puissance à l'acte.

LE PRÉDESTINÉ.

Ces deux actes, demeurer assis et se lever, sont incompatibles, n'est-ce pas?

LE RÉPROUVÉ.

Très-évidemment incompatibles.

LE PRÉDESTINÉ.

Mais pouvoir se lever, et ne se lever pas par le fait, sont-ce là choses incompatibles?

LE RÉPROUVÉ.

Comment! vous demandez si la puissance et l'acte sont incompatibles? Ils sont si peu incompatibles que s'il n'y avait pas de puissance, il n'y aurait pas d'acte. Que prétendez-vous tirer de là?

LE PRÉDESTINÉ.

Vous le saurez. Mais je me méfie de la promptitude avec laquelle vous venez de me répondre. Nous verrons si vous vous tiendrez ferme à ce grand principe : je veux dire au principe si important de la concomitance de l'acte et de la puissance. Écoutez-moi.

Pouvoir se lever, et en effet demeurer assis ne sont point incompatibles : vous en convenez; c'est-à-dire que, en général, l'acte qu'on fait et la puissance de faire autrement ne sont point incompatibles. C'est ce qu'on exprime en disant qu'il y a concomitance (faites bien attention), *concomitance* de l'acte et de la puissance.

LE RÉPROUVÉ.

Concomitance, soit.

LE PRÉDESTINÉ.

Or, par la définition même de la contingence, ce qui arrive à présent d'une manière contingente peut ne pas arriver; et par le grand principe de la concomitance de l'acte et de la puissance, ce qui arrive peut, en arrivant même, n'arriver pas, bien qu'il arrive. Je dis *peut* n'arriver pas, et rien de plus, car j'en dirais trop si je disais qu'en effet il n'arrive pas quelquefois; je ne vais pas jusque-là, je m'arrête en deçà de la contradiction. Une chose qui arrive n'arriver pas! Loin de moi cette pensée. Vous voyez le rôle que joue ici le principe de la concomitance de l'acte et de la puissance. De même, ce qui arrivera d'une manière contingente pourra ne pas arriver, et le pourra (chose admirable) en arrivant, toujours par ce même grand principe. Or, en tant que la chose pourra être ou ne pas être (voici la puissanee), peut-être ne sera-t-elle pas; en tant qu'elle sera (c'est l'acte), elle est certaine; il est donc bien vrai et bien clair que la même chose sera certainement et peut-être ne sera pas; ce qui est au fond la concomitance. *Peut-être ne sera pas*, dans le sens de *pourra ne pas être*. *Pourra*, vous entendez! *Pourra* dans le sens de la simple concomitance de l'acte et de la puissance; *pourra* à la rigueur. Enfin le mot *pourra* suffit pour sauver le libre arbitre.

LE RÉPROUVÉ.

Alors le libre arbitre n'est pas difficile à sauver. — Je voudrais être sûr de vous entendre.

LE PRÉDESTINÉ. (*Se rengorgeant un peu.*)

Je crois bien!

LE RÉPROUVÉ.

Si je ne fais pas de méprise, ce que vous dites s'applique à la fois aux choses futures et aux choses présentes, et si cela est faux pour celles-ci, cela est faux pour celles-là.

LE PRÉDESTINÉ.

Je ne le nie pas.

LE RÉPROUVÉ.

Parlons des choses présentes :

Quelqu'un qui est assis peut se lever ou ne se lever pas : c'est la puissance; il se lève : c'est l'acte. A la suite de la puissance arrive l'acte, sans nul intervalle. Ce voisinage nécessaire de l'une et de l'autre, serait-ce ce que vous entendez par la concomitance de l'acte et de la puissance?

LE PRÉDESTINÉ.

C'est en effet une espèce de concomitance.

LE RÉPROUVÉ.

La personne qui à un instant peut ceci ou cela, un instant après fait ceci ou cela. Appelons concomitance, si vous voulez, la succession immédiate de la puissance et de l'acte; il n'en sera pas moins vrai que la puissance, qui embrasse et le pouvoir de faire ainsi et le pouvoir de faire autrement, aboutit à un

acte unique. Ainsi l'acte et la puissance qui se supposent réciproquement, celle-ci comme antérieure à celui-là, s'excluent mutuellement au même instant. En convenez-vous avec moi?

LE PRÉDESTINÉ.

Défiez-vous de cette fausse clarté qui vous montre comme s'excluant au même instant l'acte et la puissance. Quant à l'espèce de concomitance dont vous parlez, elle est si manifeste qu'elle ne vaut pas la peine qu'on la remarque.

Mais il y en a une autre plus cachée.....

LE RÉPROUVÉ.

On dirait que vous aimez les choses cachées. Vos yeux se plaisent à saisir dans les ténèbres ce que le petit nombre seul peut voir, si tant est qu'il le voie.

LE PRÉDESTINÉ.

Le tout est de se placer au vrai point de vue, et puis de regarder. C'est ce qu'il faut faire ici : en se rappelant toutefois qu'il s'agit de mystères, c'est-à-dire de choses impénétrables. Je reprends.

Il y a donc une concomitance de l'acte et de la puissance, tout autre que celle dont vous avez parlé. Sans doute la personne qui peut adopter l'un ou l'autre des deux termes d'une alternative ne peut passer à l'acte des deux manières opposées : Socrate en puissance pour se lever ou demeurer assis ne peut pas tout ensemble et se lever et demeurer assis; mais pour peu que l'on ait quelque pénétration, l'on s'aperçoit sans peine que la puissance (la puissance

seule) demeure très-bien avec l'acte et l'accompagne sans lui nuire : c'est là ce qui importe et ce qu'on appelle proprement concomitance de l'acte et de la puissance. Voyez, Socrate se lève et peut se rasseoir; ou mieux : Socrate se promène, voilà l'acte; il pouvait se promener ou non, voilà la puissance; et tout en se promenant, à l'aide de la concomitance de l'acte et de la puissance, il est clair qu'il conserve la puissance de ne se pas promener.

LE RÉPROUVÉ.

C'est-à-dire que pour peu qu'on ait quelque pénétration, on s'aperçoit très-bien que pendant que Socrate se promène, peut-être il ne se promène pas.

LE PRÉDESTINÉ.

Vous avez beau dire : s'il y a contradiction à affirmer l'existence d'une chose et la non-existence de cette chose, il n'y en a point à affirmer l'existence d'une chose et la possibilité qu'elle ne soit pas.

LE RÉPROUVÉ.

Levons tout de suite l'équivoque. Socrate qui se promène peut cesser, reprendre, continuer sa promenade; il peut faire une foule d'actes de cette sorte à la suite les uns des autres; mais ces actes sont différents; et chacun de ces actes (s'ils méritent ce nom) se substitue toujours à la puissance d'où il sort.

En un mot, l'existence d'une chose à l'instant présent, et, un instant auparavant, la possibilité qu'elle ne fût pas à cet instant présent; ou encore l'existence d'une chose à un instant, et la possibilité que cette chose

un instant après ne soit plus ; c'est ce que l'esprit conçoit sans effort. Mais l'existence d'une chose à un instant, et tout ensemble la possibilité, non pas antérieure mais *concomitante*, que cette chose ne soit pas à l'instant même qu'elle est et ne peut pas ne pas être en tant qu'elle est, ceci m'échappe tout à fait. L'idée de cette *possibilité concomitante* est en vérité une idée si menue, si ténue qu'il faut vos yeux de lynx pour l'apercevoir. Je vous admire à l'égal d'un homme que la force de sa vue mettrait en état de contempler ce spectacle rare : l'ombre d'un oiseau qui s'envole demeurer à l'endroit où il n'est plus. *Possibilité concomitante !* Que je serais curieux de savoir quel soulagement me donnerait, dans le lieu où j'irai infailliblement et où je demeurerai éternellement, l'éternelle possibilité *concomitante* de n'être point damné ?

LE PRÉDESTINÉ. (*En lui-même.*)

Il lui faut des vérités qu'on touche au doigt ; des idées quasi-matérielles dont il puisse remplir des bassins et des vases. (*Au Réprouvé :*) Si j'ai tâché de vous expliquer ce qu'enseignent les grands maîtres, c'était pour faire pénétrer dans votre cœur une douce espérance, eût-il dû s'y mêler quelque mélancolie. J'aurais voulu que devant ce tableau vous vous fussiez dit avec une nuance de consolation : Peut-être !

LE RÉPROUVÉ.

Peut-être ! Le mot est doux en effet. J'aimerais à me le dire pour peu qu'il eût un sens. Mais il me semble

que vous avez bien changé de langage. Vous ne me dites plus comme tout à l'heure : Soyez plein d'espérance!

(*Le Prédestiné se tait.*)

Je commence à comprendre.

En sorte que mon espérance d'être sauvé doit être, à l'égard de l'espérance ordinaire, ce que doit être à l'égard de la crainte ordinaire votre crainte d'être damné; or votre crainte ne devant avoir aucun rapport avec ce qu'on entend communément par crainte, mon espérance ne doit avoir non plus aucun rapport avec ce qu'on entend communément par espérance : et, au fond, l'une comme l'autre ne doit être rien du tout.

LE PRÉDESTINÉ.

Jamais l'école n'a ouï de pareils raisonnements.

Vous brouillez tout avec vos comparaisons. Au reste, si vous avez tant de peine à comprendre que ce qui arrivera infailliblement n'est pas inévitable, comment verriez-vous la différence du sens composé et du sens divisé?

Le caractère exceptionnel de notre situation me permet d'employer des expressions très-nettes, et de là le vif relief d'oppositions en apparence extrêmes telles que celle-ci : « Une chose très-certaine, » « qui peut-être n'arrivera pas. »

Pour ceux qui ne jouissent pas d'une vision semblable à la nôtre, il faudrait modifier les termes : les termes seulement. Au lieu de dire : Une chose très-cer-

taine, peut-être n'arrivera pas, on dirait : Une chose connue certainement de Dieu comme devant arriver, peut ne pas arriver. Vous entendez? *Peut ne pas arriver.*

LE RÉPROUVÉ.

Mais une chose qui peut ne pas arriver est une chose qui peut-être n'arrivera pas.

LE PRÉDESTINÉ.

Je vous l'accorde sans difficulté. Mais les gens habiles qui traitent ces matières sans le secours de notre vision se garderaient bien de vous faire cette concession.

LE RÉPROUVÉ.

Cette concession?

LE PRÉDESTINÉ.

C'en serait une à leurs yeux, et des plus maladroites.

LE RÉPROUVÉ.

Et pourquoi donc, je vous prie?

LE PRÉDESTINÉ.

Écoutez bien. Supposons pour un instant que ces expressions : 1° Une chose qui pourra ne pas arriver, 2° Une chose qui peut-être n'arrivera pas, soient reconnues équivalentes ; les conséquences en seraient terribles.

LE RÉPROUVÉ.

Vous m'étonnez.

LE PRÉDESTINÉ.

Incontinent le désordre, mais un désordre dont on

n'a jamais vu d'exemple ferait irruption dans le monde. Tout serait renversé, confondu : et les ténèbres de la barbarie s'étendraient sur un chaos universel.

LE RÉPROUVÉ.

Mais comment cela?

LE PRÉDESTINÉ.

Voici. S'il était reconnu (ce n'est qu'une supposition) qu'une chose qui pourra ne pas arriver, peut-être n'arrivera pas, comme tout le monde par ces expressions *une chose qui peut-être n'arrivera pas* entend une chose qui n'est pas certaine, il s'ensuivrait que les esprits profonds qui prétendent qu'une chose certaine peut ne pas arriver, seraient contraints par la clameur publique à déclarer qu'une chose certaine n'est pas certaine. Et ils ne veulent pas le dire.

LE RÉPROUVÉ.

Mais ils le pensent, puisqu'ils soutiennent qu'une chose certaine pourra ne pas arriver.

LE PRÉDESTINÉ.

Cette prudence de langage les met en possession d'un avantage précieux : A ceux qui s'étonnent de ce qu'une chose certaine pourra ne pas arriver, ils répondent que c'est un mystère, et ceux qui s'étonnent sont contents, car ils voient que leur étonnement est justifié par un mystère; au lieu que tout le monde prétendrait, à cause de la clarté des termes, qu'une chose certaine qui n'est pas certaine est, non un mystère, mais une... vous m'entendez? un pur non-sens.

LE RÉPROUVÉ.

Et tout ce désordre dont vous parlez?

LE PRÉDESTINÉ.

Il résulterait de ce que tant d'habiles gens qui ne peuvent pas, qui ne doivent pas s'être trompés se seraient trompés effectivement. On ne soutient pas l'idée d'un tel scandale et de ses suites.

Nous voyons parfaitement tous les deux que ces habiles gens ne se trompent pas : mais nous sommes les seuls qui en soyons bien sûrs; car ils en affirment plus qu'ils ne savent, de leur propre doctrine; et ils seraient ravis de nous contempler dans notre situation présente qui en est une confirmation sans réplique.

LE RÉPROUVÉ.

Pour vous, la contradiction ne vous arrête pas, et vous affirmez nettement et hardiment qu'une chose certaine n'est pas certaine.

LE PRÉDESTINÉ.

La contradiction dans les termes est rigoureusement interdite. A quoi donc servirait le sens divisé?

LE RÉPROUVÉ.

Pourtant vous avouez que tout le monde entend par une chose *qui peut-être n'arrivera* une chose *qui n'est pas certaine?*

LE PRÉDESTINÉ.

Sans doute, c'est un préjugé très-répandu; et à cause du peuple, tout à fait incapable des distinctions un peu fines, il faut avoir grand soin, en l'absence

d'une vision telle que celle-ci, de tenir secret que ce qui pourra ne pas arriver peut-être n'arrivera pas. On dira seulement (et c'est ce qu'on fait toujours) : Une chose connue de Dieu comme certainement future, pourra ne pas arriver, ou mieux peut ne pas arriver. Et pour répondre aux objections on a recours au sens divisé.

LE RÉPROUVÉ.

Pourquoi dans cette proposition : Une chose connue certainement de Dieu comme devant être, peut ne pas arriver, est-il mieux de dire : *peut ne pas arriver* que *pourra ne pas arriver?*

LE PRÉDESTINÉ.

Parce que le présent : *peut* ne pas arriver, concorde mieux avec ce présent dont l'idée est sous-entendue quand il est parlé d'une chose connue de Dieu comme devant arriver, c'est-à-dire d'une chose présentement connue de Dieu, c'est-à-dire enfin d'une vérité (*montrant le tableau*) éternellement présente à Dieu.

LE RÉPROUVÉ.

Attendez. Il est vrai que je serai damné; mais il n'est pas vrai que je le suis maintenant.

LE PRÉDESTINÉ.

Expliquez-vous.

LE RÉPROUVÉ.

M'expliquer à l'égard d'une chose si simple me paraît bien difficile. Enfin j'essaierai.

Dans le moment présent, pendant que nous parlons, je ne suis pas damné réellement ; je suis à peu près

dans l'enfer, si vous voulez; j'y suis par l'anticipation de la certitude; mais je n'y suis pas tout à fait : la preuve c'est qu'avant d'y être je vais me retrouver, et pour longtemps, en état de grâce.

LE PRÉDESTINÉ.

Où voulez-vous en venir?

LE RÉPROUVÉ.

Quand je serai vraiment dans l'enfer il ne sera plus vrai que je serai damné, mais il sera vrai que je suis damné. Il y aura donc un changement dans cette vérité éternellement présente à Dieu.

LE PRÉDESTINÉ.

Quelle erreur! Le changement n'aura lieu que pour vous, créature muable. Pour Dieu, il n'y en aura pas.

LE RÉPROUVÉ.

Dieu ne change pas en lui-même : mais les changements réels de la créature sont réels à ses yeux, existent devant lui, existent pour lui, par conséquent.

LE PRÉDESTINÉ.

Nullement. Aux yeux de Dieu il n'est ni passé ni avenir, tout est dans un éternel présent. Apprenez quelque chose qui va vous étonner : tout est déjà fait pour Dieu.

Si le regard de Dieu, tellement immuable qu'il lui rend immuables les choses muables, accable votre intelligence...

LE RÉPROUVÉ.

Je vous y prends. Vous tombez dans la contradiction formelle, qui est rigoureusement interdite.

LE PRÉDESTINÉ. (*Souriant.*)

Comment cela?

LE RÉPROUVÉ.

Vous parlez de choses qui seraient à la fois muables et immuables.

LE PRÉDESTINÉ.

Il y aurait en effet contradiction si les mêmes choses étaient à la fois muables et immuables sous le même rapport, mais la contradiction n'existe pas, parce que les choses sont muables en elles-mêmes et immuables pour Dieu.

LE RÉPROUVÉ.

Dieu ne voit donc pas les choses telles qu'elles sont en elles-mêmes?

LE PRÉDESTINÉ.

Peut-être ferais-je bien de ne pas vous avouer que Dieu voit les choses comme elles sont en elles-mêmes, et de vous dire qu'il ne les voit que telles qu'elles sont relativement à lui. Mais je reconnaîtrai avec vous (tous ne le feraient pas) que Dieu voit à deux points de vue les choses créées; premièrement, Dieu voit ces choses telles qu'elles sont en elles-mêmes, c'est-à-dire muables.

LE RÉPROUVÉ.

Et à ce point de vue, Dieu voit vrai.

LE PRÉDESTINÉ.

Ce point de vue est si peu de chose qu'on pourrait aussi bien dire qu'il n'existe pas: aussi n'en tient-on guère de compte. Secondement, Dieu voit ces choses muables, d'une manière immuable.

LE RÉPROUVÉ.

Et à ce second point de vue, Dieu voit en quelque façon plus que vrai.

LE PRÉDESTINÉ.

Ce que vous dites est un peu trop pieux. Cela est beau à vous ; mais il est plus exact de dire que Dieu voit vrai aux deux points de vue.

LE RÉPROUVÉ.

Ce qui fait deux vérités contradictoires ?

LE PRÉDESTINÉ.

Non, puisqu'il y a deux points de vue.

LE RÉPROUVÉ.

J'avais cru jusqu'à présent que considérer une chose à divers points de vue, c'était l'envisager sous diverses faces, m'imaginant que la diversité des faces de la chose était la condition de la diversité des points de vue.

Quant au point de vue de Dieu, j'imaginais encore qu'il était simplement le véritable.

Je ne m'étais pas élevé à l'idée que les points de vue se pussent multiplier en Dieu de leur seule énergie, et qu'une distinction pût avoir pour fondement unique elle-même : comme celle du monde en soi et du monde relativement à Dieu. N'est-ce donc pas le même monde ?

Quoi ! Dieu voit les choses telles qu'elles sont, c'est-à-dire successives ; mais ce point de vue qui semble bien le véritable ne suffit pas à celui qui est l'absolue vérité. A un autre point de vue plus digne

de lui, Dieu voit le monde immuable, c'est-à-dire autre qu'il n'est. Quelle vertu dans ce point de vue! Mais quelle vertu étrange! A côté d'un point de vue d'où Dieu voit successivement les choses réellement successives, à côté mais plus haut sans doute, un autre point de vue qui rend immuables devant lui ces choses réellement successives! Deux points de vue dans l'être parfait qui lui font voir les choses: l'un directement et passagèrement telles qu'elles sont, l'autre obliquement et éternellement telles qu'elles ne sont pas! Et ces deux points de vue, selon vous, sont les yeux de Dieu!

LE PRÉDESTINÉ.

Élevez les vôtres vers ce tableau qui ne vous est pas, semble-t-il, suffisamment présent. Peut-être il me servira à vous faire entendre ce que c'est que la durée de Dieu. Si je vous disais que ce tableau n'est qu'un fragment, un imperceptible fragment du grand tableau qui nous semblerait à nous immense, et dans lequel Dieu contemple l'univers; l'univers tel qu'il était possible avant d'être, tel qu'il a été, tel qu'il est, tel qu'il sera, me comprendriez-vous?

LE RÉPROUVÉ.

Tout le monde vous comprendrait.

LE PRÉDESTINÉ.

Tout le monde aurait tort. Ce n'est point dans un tableau, dans une idée représentant le monde, que Dieu voit en effet le monde. Il le voit par une vision

qui suppose l'existence de son objet, et l'atteint sans intermédiaire. N'allez pas croire que cette vision comporte jamais le moindre changement.

LE RÉPROUVÉ.

Mais l'objet n'en est pas toujours le même? Ce qui est vu change.

LE PRÉDESTINÉ.

Oui, mais la vision ne change sous aucun rapport.

LE RÉPROUVÉ.

Sous aucun rapport?

LE PRÉDESTINÉ.

En aucune façon.

LE RÉPROUVÉ.

J'entends bien qu'elle demeure parfaite, qu'elle atteint toutes choses jusqu'aux moindres détails, les conséquences du passé dans le présent, celles du présent dans l'avenir, tout ce qui est, tout ce qui est possible; que voulez-vous de plus?

LE PRÉDESTINÉ.

Qu'elle reste absolument la même. Autrement (voyez la conséquence, je tremble rien que d'y penser) il serait vrai que (*baissant la voix.*) Dieu n'aurait pas toujours vu la même chose. Cela fait frémir. La perfection de Dieu exige qu'il voie toujours la même chose.

LE RÉPROUVÉ.

Toujours, toujours la même chose! Êtes-vous bien sûr que ce soit indispensable?

LE PRÉDESTINÉ.

Très-sûr. En voici la raison (comme ces questions vous sont peu familières) : Si Dieu ne voyait pas toujours la même chose, sa nature changerait : il ne serait plus Dieu.

LE RÉPROUVÉ.

Il ne serait plus Dieu!

LE PRÉDESTINÉ.

En effet, sa nature est d'être immuable.

LE RÉPROUVÉ.

Dieu sans doute ne change pas en lui-même, dans son être substantiel, dans sa perfection, dans sa vie personnelle propre; mais pourquoi, pendant qu'il voit les choses changer à un point de vue inférieur, s'empêche-t-il de les voir changer à un point de vue supérieur?

LE PRÉDESTINÉ.

A cet autre point de vue, il les voit encore changer, mais il les voit changer immuablement.

LE RÉPROUVÉ.

Vous voulez dire qu'il voit leurs changements sans pour cela cesser d'être immuable lui-même?

LE PRÉDESTINÉ.

Du tout, du tout. C'est d'une manière immuable qu'il voit changer les choses. N'allez pas entendre qu'aux yeux de Dieu les choses changent immuablement : ceci serait absurde. Ce qu'il faut entendre c'est que Dieu voit immuablement leurs changements.

LE RÉPROUVÉ.

Je ne sais pas du tout ce que vous voulez dire.

LE PRÉDESTINÉ.

Je veux dire ce que je dis. Vous ne m'entendez pas quand je vous dis que Dieu voit immuablement les changements des choses?

LE RÉPROUVÉ.

Non, en vérité; à moins que votre pensée ne soit ceci : Dieu en voyant les choses changer conserve toutes ses perfections, y compris sa permanence.

LE PRÉDESTINÉ.

Et vous ne comprenez pas que pour que Dieu conserve son absolue immutabilité, il faut d'une nécessité absolue que le monde présente toujours à ses yeux le même spectacle; le même dans la dernière rigueur; quoique le monde en réalité passe par des états très-différents, loin de rester le même?

LE RÉPROUVÉ.

Que le monde est trompeur!

LE PRÉDESTINÉ.

Vous ne comprenez pas. Dieu en voit aussi tous les changements. Ce qui vous manque c'est la vraie notion de l'éternité. Reconnaissez seulement que « Dieu voit l'avenir tout entier comme toujours présent. » Plus de difficulté quand vous aurez saisi cela. « Puisque la faculté de Dieu est de jouir tout à la fois de l'éternité tout entière (ce que vous n'oseriez pas nier), sa lumière infinie, indépendante de la succession des temps, réunit le passé et l'avenir et

qui fait tout voir comme toujours présent ; et ainsi ce que nous appelons prescience est moins une prévision de l'avenir qu'une vue simple et actuelle de toutes choses éternellement présentes à Dieu. »

LE RÉPROUVÉ.

Présentes! Comment! Les choses passées et les choses futures, qui ne sont présentes véritablement ni les unes ni les autres, sont présentes pour Dieu tout aussi bien que les choses présentes en effet?

LE PRÉDESTINÉ.

Tout aussi bien. Cela tient à l'immense amplitude de l'éternité. Le malheur est que vous ne vous faites pas la moindre idée du *nunc* de Dieu. Ah! si vous vouliez entendre, pressentir du moins, car qui pourrait l'entendre, ce que c'est que ce vaste, immobile et prodigieux *nunc?* Songez donc que n'importe laquelle de vos actions libres futures, c'est-à-dire quelque chose qui à présent très-véritablement n'est pas ; qui n'est ni en soi ni dans sa cause : ni en soi, puisqu'il n'est pas présent, ni dans sa cause puisque vous n'êtes pas encore déterminé ; votre action libre future, votre propre action, qui n'est, vous dis-je, ni en soi ni dans sa cause relativement à vous, relativement à Dieu est pleinement, réellement ; elle est tout à la fois dans sa cause et en soi. En d'autres termes, relativement à Dieu, c'est-à-dire dans son *nunc*, vous faites, entendez-vous? vous *faites* tout ce qu'il vous sera possible de ne pas faire quand le temps sera venu de vous décider.

LE RÉPROUVÉ.

Cela étonne d'abord, cela étourdit ; on ne sait plus trop où l'on en est de penser que dans le *nunc* de Dieu on a fait tant de choses, avant même d'exister relativement à soi. Relativement à Dieu je nais ; je suis mort ; je ne suis pas né ; je vous parle, je meurs, je suis actuellement dans...

LE PRÉDESTINÉ.

Je vous entends. Oui, toutes ces choses ont toujours été, sont et seront toujours présentes à Dieu d'une présence réelle; mais dans l'ordre convenable.

LE RÉPROUVÉ.

Ne pourrait-on pas dire : Tout est présent à Dieu en ce sens que le présent est présent comme présent, le passé comme passé, le futur comme futur et le futur contingent comme futur contingent ?

LE PRÉDESTINÉ.

Ce sens-là serait coupable comme attentatoire à la majesté souveraine, car il ne viserait à rien moins qu'à entamer le *nunc* de Dieu, lequel est inviolable. Tout est présent à Dieu de la même sorte. Vous sentez que son *nunc*, très-parfaitement un, n'admet point de parties plus parfaites les unes que les autres où seraient le futur, le passé, le présent, par ordre d'infirmité pour ainsi dire. L'éternité qui déborde le temps à l'infini, l'embrasse à la fois dans ses trois époques : le passé, le présent, le futur ; et l'éternité toute présente rend toute présente à Dieu cette suite

des temps qu'elle contient. Sachez qu'une durée, même infinie, mais qui ne serait pas toute présente, ne serait pas l'éternité. Le propre de la durée qui s'appelle l'éternité est d'être toute présente, à la fois tout entière, ou simultanée : termes équivalents.

LE RÉPROUVÉ.

Toute présente, simultanée; j'accepte ces termes, pourvu qu'on ne les entende pas de manière à exclure l'idée même de durée. Car il ne faudrait pas que la durée de Dieu fût éminente au point de ne pas être.

L'éternité est toute présente; je le reconnais, mais les choses finies ne sont pas toutes présentes...

LE PRÉDESTINÉ.

D'elles-mêmes, non; et tant s'en faut. Mais l'éternité communique à ces choses passagères sa qualité de toute présente.

LE RÉPROUVÉ.

C'est-à-dire qu'avant qu'elles soient, l'éternité leur communique son caractère propre.

LE PRÉDESTINÉ.

Attendez : elle leur communique sa qualité de toute présente, mais non son amplitude. Être toute présente malgré son amplitude, voilà le caractère propre de l'éternité. Caractère vraiment sublime par l'embarras où il nous met d'accorder ce qu'il réunit.

LE RÉPROUVÉ.

Et être toute présente éternellement, malgré son

existence très-fugitive, est le caractère propre d'une chose finie.

J'aurais une question à vous faire. L'éternité qui contient la suite des temps rend-elle la chose qui ne dure qu'un instant, éternelle?

LE PRÉDESTINÉ.

Non sans doute.

LE RÉPROUVÉ.

Et comment la rend-elle donc éternellement toute présente? Essayez de concevoir que ce qui est éternellement tout présent, n'est pas éternellement, et que ce qui est éternellement n'est pas éternel!

LE PRÉDESTINÉ.

Vous en êtes toujours au point de vue inférieur.

LE RÉPROUVÉ.

J'ai beaucoup de peine à monter jusqu'à l'autre. Le trouble où me jette cette idée de la toute présence des choses... cette préexistence et cette postexistence réelles qui les continuent réellement au delà de leur commencement et de leur fin réels... cet obscurcissement complet des notions les plus évidentes... ce pêle-mêle éternel...

LE PRÉDESTINÉ.

Non, vous dis-je; toute la suite des choses est dans son ordre. Prenez courage, vous arriverez.

LE RÉPROUVÉ.

Mais au point de vue du *nunc,* toutes choses, et celles qui durent le plus et celles qui durent le moins, durent tout autant les unes que les autres?

Leurs durées à toutes s'allongent, s'allongent, et toutes deviennent éternelles en remplissant l'éternité.

LE PRÉDESTINÉ.

Voyez-les, non pas éternelles, mais éternellement toutes présentes. Rejetez l'amplitude. Eh bien?

LE RÉPROUVÉ.

Je succombe. Impossible.

LE PRÉDESTINÉ.

Voulez-vous être Dieu? Il faut concevoir que Dieu voit les choses de la sorte, mais sans le concevoir vous-même aucunement.

LE RÉPROUVÉ.

J'ai une crainte.

LE PRÉDESTINÉ.

Dites.

LE RÉPROUVÉ.

Je crains que votre éternité ne soit qu'un instant.

LE PRÉDESTINÉ.

Elle n'est qu'un instant; mais un instant immense.

LE RÉPROUVÉ.

Immense en effet, puisqu'il déborde à l'infini la suite des temps en arrière et en avant. Mais s'il déborde à l'infini la suite des temps, la suite des temps n'est qu'une partie de cet instant, et voilà des parties dans l'éternité : au moins trois; une petite entre deux grandes, quoique celle du milieu se poursuive je ne sais comment dans les deux autres.

LE PRÉDESTINÉ.

L'éternité n'a pas de parties, bien qu'elle embrasse une durée divisible.

LE RÉPROUVÉ.

C'est-à-dire que les choses ne sont pas dites être dans l'éternité, de telle sorte que l'éternité soit leur durée intrinsèque et propre. De même qu'elles n'existent pas de l'existence de Dieu, elles ne durent pas réellement de la durée de Dieu ; tout au contraire, de même qu'elles ont en soi leur propre être, elles ont aussi en soi leur durée, par laquelle elles sont dites vraiment et réellement durer.

Mais l'éternité, présente aux choses d'une manière seulement extrinsèque, ne saurait les faire être extrinsèquement, ni par conséquent coexister à elle-même. Une chose qui n'a pas encore un véritable être et une durée propre, peut-elle être dite à quelque titre coexister à cette éternité, à cette durée qui lui est tout à fait extrinsèque? De quelle façon peut être compris par l'éternité, dans une coexistence seulement extrinsèque, ce qui en soi n'est pas encore quelque chose? Que l'éternité soit au-dessus de toute durée, cela fait seulement que toute durée en est une successive et infiniment faible participation; mais cela ne peut faire qu'une chose coexiste à une autre chose par l'existence et la durée seule de cette autre chose.

LE PRÉDESTINÉ.

Vous avez bien raison : d'une manière générale,

une chose ne saurait coexister à une autre chose par l'existence et la durée seule de cette autre chose; mais si cette autre chose est le *nunc* de Dieu, le principe est sans valeur.

LE RÉPROUVÉ.

Coexister sans exister est un tour de force dont on a peine à croire que les choses finies soient capables. Encore en implique-t-il deux autres : le premier que la vie d'un homme, par exemple, présente à Dieu avant la création, présente à Dieu, non pas seulement par la connaissance anticipée qu'il en possède, mais présente réellement, puisse de nouveau se produire dans le temps, où elle commence et s'achève; le second, que des choses qui coexistent pleinement à une autre chose ne coexistent pas entre elles.

LE PRÉDESTINÉ.

De ce qu'une chose est réellement présente à l'éternité avant qu'elle soit faite, en conclure que cette même chose ne puisse pas être de nouveau produite réellement, ce n'est pas bien raisonner, attendu que *ce qui n'existe que sous une mesure étrangère, peut être produit de nouveau dans sa mesure propre.*

LE RÉPROUVÉ.

Quel est cet étonnant principe?

LE PRÉDESTINÉ.

Un principe posé tout exprès pour le cas dont il s'agit, par un habile homme à qui l'éternité *tota simul* plaisait extrêmement, et qui par ce principe l'a entourée comme d'un rempart.

Or, comme les choses, dit-il, sont dans l'éternité, non comme dans leur propre mesure, mais sous une mesure étrangère (remarquez l'exactitude et le choix exquis des termes, *dans* leur propre mesure et *sous* une mesure étrangère; *sous,* il semble que l'on voie les choses exister humblement, hors d'elles, *sous* leur mesure étrangère), rien ne s'oppose donc à ce qu'elles soient produites postérieurement dans leur temps. Et tout est arrangé. Voilà qui est court, mais qui a dû coûter bien des méditations. Une simple distinction pourtant, comme vous voyez : *in propria mensura,* d'une part; et, de l'autre *sub, sub mensura aliena.*

LE RÉPROUVÉ.

La nuit!... La nuit profonde!... L'Érèbe n'est pas plus noir.

LE PRÉDESTINÉ.

Le même principe explique parfaitement pourquoi les choses successives qui coexistent à l'éternité ne coexistent pas entre elles. En effet, elles coexistent à l'éternité à cause de l'immense amplitude de l'éternité qui embrasse toutes choses; elles coexistent à l'éternité sous une mesure qui leur est étrangère; mais ce n'est que par le mode de durée qui leur appartient et dans la mesure qui leur est propre qu'elles peuvent coexister entre elles. — Des raisons comme celles-là terminent une discussion.

LE RÉPROUVÉ.

Je comprends que cette doctrine suppose en Dieu

les deux points de vue : des choses en soi et des choses par rapport à lui. Car quelqu'un qui ne voudrait pas du premier, et qui dirait : Dieu ne voit point les choses telles qu'elles sont en elles-mêmes ; allons donc! c'est là une idée impertinente! Dieu voit seulement les choses telles qu'elles sont par rapport à lui, et tout autres assurément qu'elles ne sont en elles-mêmes, celui-là n'aurait nul besoin de deux mesures d'existence.

LE PRÉDESTINÉ.

Mais celui-là serait exposé ou à croire que son existence dans sa nature propre n'est pas connue de Dieu (l'erreur d'Aristote), ou que sa seule existence est l'existence qu'il a sous une mesure étrangère, idée qui ne paraît guère convenir qu'à un métaphysicien consommé : encore faudrait-il qu'il eût grand soin de ne la pas détourner à celle de l'annihilation. Je préfère les deux points de vue.

LE RÉPROUVÉ.

Ne pourrait-on trouver dans l'homme quelque chose qui, avec la différence du fini à l'infini, représenterait le *nunc* de Dieu?

LE PRÉDESTINÉ.

Dans l'homme? pas même dans l'ange. Il est vrai que pour les anges la durée est aussi *tota simul*, à la fois tout entière...

LE RÉPROUVÉ.

Donc ce qui pour nous réellement n'est pas encore, est réellement pour eux?

LE PRÉDESTINÉ.

Non pas. Quelques théologiens ont paré à cela. Ils accordent aux anges une durée qu'ils appellent *ævum* et qui est simultanée; mais ils la leur accordent en telle manière que l'être, la substance des anges est mesurée par cet *ævum*, sans que leur connaissance le soit : d'où il résulte que les futurs sont présents à la substance des anges, ce qui importe peu, mais non pas à leur connaissance, ce qui aurait choqué les hommes, dont les actions libres ne doivent être connues comme faites, avant d'être faites, que par Dieu seul.

LE RÉPROUVÉ.

En effet, voir l'avenir présent, voir simultanément ce qui n'est pas simultané, est un privilége excessif, pour les anges mêmes.

LE PRÉDESTINÉ.

Et cependant, je vous assure, le mystère d'une durée embrassant simultanément des durées successives, une fois que l'on s'est accoutumé à en reconnaître la nécessité, ne surprend plus beaucoup.

Tenez : les comparaisons ne valent rien à moins qu'elles ne soient anciennes et universellement employées. En voici une vraiment excellente : Figurez-vous une tour très-haute, d'où l'on peut voir au loin; et un grand nombre d'hommes faisant route, à quelque distance, à la suite les uns des autres. Quelqu'un qui se trouve au bord du chemin les voit suc-

cessivement; mais quelqu'un qui regarde du haut de la tour les voit tous à la fois.

LE RÉPROUVÉ.

Et l'on peut imaginer la tour si haute que du haut de cette tour on ne distingue rien.

Comment n'est-il pas clair pour vous que votre observateur ne voit réellement à la fois que ce qui est à la fois réellement : savoir des gens qui approchent, d'autres qui passent et d'autres qui sont passés.

Il me faudrait une tour enchantée d'où l'on verrait quelqu'un dans sa propre mesure, c'est-à-dire en chair et en os, faire effectivement quelque chose un instant avant qu'il ne la fasse. Mais celle-ci serait si haute que son sommet se perdrait dans le *nunc*.

LE PRÉDESTINÉ.

J'avoue que si les théologiens sont tous d'accord à reconnaître que l'être parfait est éternel, ils ne s'accordent point sur ce que c'est que d'être éternel : fâcheuse dissidence. Au reste, soit que l'on dise que Dieu prévoit les choses ou plutôt les voit dans l'éternité simultanée, où elles sont présentes, soit que l'on dise qu'il les prévoyait dans l'éternité successive, où elles étaient futures, cela revient tout à fait au même. Le choix est permis entre l'éternité simultanée et l'éternité successive.

LE RÉPROUVÉ.

Tant mieux ; car dans la doctrine de l'éternité simultanée, cette prévision de ce qui n'est pas futur,

ou cette vision de ce qui n'est pas présent me paraît la plus chimérique des visions.

LE PRÉDESTINÉ.

Je vous ai fait voir cependant qu'avec deux ou trois distinctions; celle de l'amplitude et celle de la toute présence de l'éternité; celle de la toute présence et de la succession des parties du temps; celle des deux points de vue en Dieu, et celle des deux mesures d'existence pour l'homme, l'éternité simultanée se soutient aisément; mais je veux bien descendre à l'autre dans la conversation. C'est ce que font souvent les partisans de l'éternité simultanée. Seulement, pendant qu'ils disent : Dieu a prévu, Dieu a connu, ils entendent : Dieu prévoit, Dieu connaît, et s'ils ne prennent pas la peine de le faire distinctement à chaque occasion qui se présente, c'est qu'ils ont opéré d'avance, une fois pour toutes, cette substitution de sens. Mais les théologiens qui se renvoient mutuellement le reproche d'absurdité quant à leur conception de l'éternité, s'accordent tous à prendre dans le sens divisé cette proposition : *Ce que Dieu a connu ou connaît certainement comme devant être, peut pourtant ne pas être;* et la contradictoire : *Ce que Dieu a connu ou connaît certainement comme devant être, ne peut pas ne pas être,* ils la prennent dans le sens composé.

LE RÉPROUVÉ.

Essayons de nous accorder sur quelque chose qui ait le sens commun.

LE PRÉDESTINÉ.

Et qui soit orthodoxe.

LE RÉPROUVÉ.

Orthodoxe d'abord. (*Montrant le tableau.*) Vous voyez ce que je vois. Je vous demande, au nom du ciel, au nom de la raison, au nom du langage humain, est-il possible que j'évite l'enfer, où j'irai inévitablement?

LE PRÉDESTINÉ.

Cela est possible.

LE RÉPROUVÉ.

Il est possible que je me sauve?

LE PRÉDESTINÉ.

Possible, vous dis-je. Possible seulement, mais pleinement possible.

LE RÉPROUVÉ.

Possible toutefois d'une possibilité qui s'accorde avec cette lamentable certitude que j'ai d'être damné?

LE PRÉDESTINÉ.

Cette façon de parler me choque.

LE RÉPROUVÉ.

Pourquoi?

LE PRÉDESTINÉ.

Parce qu'elle a l'air d'une restriction; et je n'aime pas cette apparence de restriction.

LE RÉPROUVÉ.

Croyez-vous qu'elle me plaise? Mais elle n'est que trop forcée.

LE PRÉDESTINÉ.

Parlez sans restriction, et dites : je serai infailliblement perdu, mais il est possible que je sois sauvé.

LE RÉPROUVÉ.

Si cela était vraiment possible, je pourrais, sans qu'il s'ensuivît d'absurdité, supposer que je serai sauvé : mais je ne le peux pas, étant certain que je serai damné ; donc il n'est pas possible que je me sauve.

LE PRÉDESTINÉ.

Ce qui prouve la fausseté de votre raisonnement, c'est qu'il est possible que vous vous sauviez en effet.

LE RÉPROUVÉ.

Mais c'est un axiome, une vérité plus claire que le jour, que le possible étant supposé réalisé, il ne s'ensuit rien d'absurde.

LE PRÉDESTINÉ.

Le possible étant supposé en acte, il ne s'ensuit rien d'absurde, *distinguo :* s'il n'y a pas d'hypothèse contradictoire, *concedo ;* s'il y a hypothèse contradictoire, *nego*. Ici (*montrant le tableau*) nous avons une hypothèse contradictoire.

LE RÉPROUVÉ.

Vous appelez cela une hypothèse?

LE PRÉDESTINÉ.

Or, vous pouvez n'être pas damné, rien de plus vrai ; donc on peut supposer que vous ne le serez pas, *distinguo :* s'il n'y avait pas d'hypothèse contradictoire, *concedo ;* il y a hypothèse, ou, si vous préférez, il y a thèse de damnation pour vous, *nego*. Cette thèse vous

interdit de poser en acte votre salut possible. L'hypothèse suffirait.

LE RÉPROUVÉ.

Voilà une possibilité qui ressemble merveilleusement à la possibilité de concomitance. — Mais, ma damnation posée, il est nécessaire que la chose ait lieu, et elle ne peut pas ne pas avoir lieu ; donc je ne suis pas libre de l'empêcher.

LE PRÉDESTINÉ.

Distinguo. La chose que je déplore ne peut pas ne pas arriver, à cause de vos péchés futurs. *Concedo.* Indépendamment de ces péchés, abstraction faite de ces péchés, si vous évitez ces péchés, enfin dans la supposition que vous ferez ce que vous ne ferez pas, *nego.* Toujours la distinction de la nécessité de conséquence, qu'il vous faut subir, et de la nécessité proprement dite, dont vous êtes pleinement dégagé. Le mauvais usage que vous ferez infailliblement de votre librearbitre, qui résulte de l'absence de celle-ci, vous soumet à l'autre. Il est vrai que le mauvais usage de votre liberté n'est que futur, mais il est vrai dès à présent, et il a toujours été vrai que ce futur sera.

LE RÉPROUVÉ.

Si telle est la métaphysique du ciel, que sera celle de l'enfer ? — Ce que j'admire le plus, c'est qu'il y ait des possibles qu'il soit absurde de supposer réalisés, mon salut, par exemple. Mon salut est possible, me dis-je ; mais si je le suppose réalisé, je me trouve en face d'une contradiction monstrueuse : je suis sauvé

et damné tout ensemble. Je recule devant la contradiction, et me réfugie avec une entière sécurité dans cette affirmation : *Mon salut est du moins possible*. Là, dans cette forteresse, je ressemble à un homme qui enfermé dans un cachot juste de sa grandeur, se dirait : je peux me promener, courir; mais dès qu'il ferait un mouvement il serait arrêté par la muraille. Il n'importe, il se dirait : « Je jouis de l'idée que je peux aller à la promenade pour peu qu'il m'en prenne fantaisie. De quel côté irai-je? car je peux aller de tous les côtés, à la seule condition que je ne bouge pas. » De même la possibilité de mon salut demeure intègre sous la certitude absolue de ma damnation.

LE PRÉDESTINÉ.

Un cachot maintenant! après un bassin, un oiseau et une tour enchantée! Voila vos arguments! Ayez donc une manière plus métaphysique de prendre les choses. Il est absurde de supposer votre salut réalisé, mais il n'en demeure pas moins un très-véritable possible.

LE RÉPROUVÉ.

Ainsi vous admettez deux genres de possible : les uns tels que si on les suppose réalisés, il ne s'ensuit rien d'absurde; les autres tels que si on les suppose réalisés, quelque chose d'absurde s'ensuit inévitablement. Au moins avouerez-vous que ceux-ci sont d'une valeur inférieure.

LE PRÉDESTINÉ.

Je n'admettrais pas volontiers deux genres de

possibles : crainte de faire entendre qu'il en est d'illusoires. Le possible étant ce qui se conçoit sans contradiction, il est clair que votre salut est aussi un possible.

LE RÉPROUVÉ.

Vous trouvez que tout considéré, mon salut se conçoit sans contradiction ?

LE PRÉDESTINÉ.

Sans aucune contradiction quand on le considère en lui-même.

LE RÉPROUVÉ.

Ceci me rappelle la chose en soi et le sens divisé. — Mais si je considère mon salut rigoureusement en soi, afin de le concevoir sans contradiction, cela ne revient-il pas à le considérer hors de moi qui serai damné très-certainement? Mon salut! Mais entre mon salut et moi, il y a tout l'enfer!

LE PRÉDESTINÉ.

Je suis sûr que ce qui vous empêche de vous rendre à mes arguments, c'est l'excessive préoccupation que vous serez damné. Trop de lumière vous éblouit en ce moment. Quand il y en aura moins, vous y verrez plus clair.

LE PRÉDESTINÉ.

Vous trouvez que ma participation actuelle à la prescience de Dieu, pour une petite partie des choses futures, me trompe sur le sort qui m'est réservé? Alors Dieu me trompe?

LE PRÉDESTINÉ.

Non, c'est vous qui vous trompez. Je regrette de ne vous l'avoir pas dit plus tôt.

LE RÉPROUVÉ.

Vous osez soutenir que ce tableau ne dit pas la vérité?

LE PRÉDESTINÉ.

Il représente des choses que Dieu sait de toute certitude.

LE RÉPROUVÉ.

Et j'ai tort en le voyant d'être certain que je serai damné?

LE PRÉDESTINÉ.

Sans doute.

LE RÉPROUVÉ.

A moins que vous n'en appeliez à l'évidence pour établir ceci, je présume que vous ne m'en donnerez la raison qu'au bout de longs raisonnements.

LE PRÉDESTINÉ.

Elle est la plus simple du monde. Vous abusez de la communication que Dieu vous fait de sa certitude à l'égard de quelque chose, pour vous croire certain vous-même de cette chose. Vous ne le devriez pas. Je parle très-sérieusement.

LE RÉPROUVÉ.

Eh bien! tout ce que vous m'aurez dit sur la nécessité de conséquence, le sens divisé, la concomitance, le *nunc* et les possibles impossibles ne vaut pas à mon avis cette seule idée de vous.

LE PRÉDESTINÉ.

L'idée n'est pas de moi.

LE RÉPROUVÉ.

Ainsi mon devoir est d'ignorer que je serai damné, moi qui sais que Dieu le sait.

LE PRÉDESTINÉ.

Précisément. Faites comme saint Paul. Il savait fort bien que Dieu savait qu'il serait sauvé; et il persistait modestement à ignorer quant à lui s'il serait sauvé ou non. C'est là un grand exemple.

LE RÉPROUVÉ.

Comment? Saint Paul n'avait pas la certitude de cela même dont il savait que Dieu était certain?

LE PRÉDESTINÉ.

Il n'aurait pas osé : il ne s'attribuait à cet égard qu'une certitude *per circuitionem*, qu'on pourrait appeler une certitude *superindirecte*. Un doute léger se marie bien d'ailleurs avec la certitude superindirecte.

LE RÉPROUVÉ.

Un doute *par concomitance :* je conçois cela.

LE PRÉDESTINÉ.

On ne doute que de son côté, et l'on est certain du côté de Dieu. C'est une situation des plus agréables. On se dit : peut-être, hélas! que j'aurai ce malheur, ô mon Dieu! de ne pas aller au ciel. Peut-être, sous-entendu pour moi, supposé que je fusse dans l'ignorance où je ne suis pas; peut-être, à mon point de vue, distinct du point de vue de Dieu; peut-être,

pour parler à la manière humaine ; peut-être pour ainsi dire, peut-être par humilité.

LE RÉPROUVÉ.

Peut-être, par une petite hypocrisie d'incertitude?

LE PRÉDESTINÉ.

A Dieu ne plaise! La sincérité de ce langage en fait tout le mérite. Que vous êtes loin de pressentir jusqu'où peut aller la sincérité, quand elle est aidée par la grâce! Il semble que Dieu communique à ses élus quelque chose de sa propre sincérité à lui-même, dont je voudrais pouvoir vous donner une faible idée. O sincérité du grand cœur de mon Dieu, que vous êtes capable d'attendrir les plus endurcis! (*Le Prédestiné, après quelques instants donnés à l'émotion, reprend d'une voix plus assurée.*)

Selon de savants et pieux personnages, ce n'est pas la prévision de nos mérites, à quelques-uns de nous misérables enfants d'Adam, que Dieu a prise pour base du décret par lequel, dès l'éternité, il lui a plu de rendre notre salut certain. Le décret n'a besoin d'aucun fondement : seul il se suffit à lui-même pour être aussi juste que ferme. Je me rappelle avec plaisir que j'ai toujours été enclin à cette opinion : maintenant il est pour moi d'évidence manifeste qu'elle est la véritable. N'est-ce point en effet par la nature des moyens dont Dieu se sert pour exécuter son décret que l'on peut juger sainement si la prédestination est gratuite ou non? Si ces moyens produisent leurs effets d'une manière infaillible, c'est

une marque que Dieu veut absolument le salut de la portion chérie de son troupeau, le salut de ses Élus, de ses bien-aimés, de ses bénits, de ses vases d'honneur et de miséricorde. Or, les secours que nous autres saints, destinés au royaume de Dieu (nous autres saints : je parle ici pour l'avenir : je me reporte à l'époque de mon dernier retour à Dieu), ces secours, ces grâces que nous recevons du souverain dispensateur des biens ne nous donnent pas seulement le pouvoir de persévérer pourvu que nous voulions; ceci est déjà un don précieux, mais ils nous donnent quelque chose qui l'est bien davantage, savoir la persévérance même.....

LE RÉPROUVÉ.

Mais le mérite de la persévérance, vous ne l'avez donc pas?

LE PRÉDESTINÉ.

Dieu nous le donne aussi. Le secours que nous recevons n'est donc pas seulement un secours sans lequel on ne peut persévérer (*auxilium sine quo non*), mais il est tel que l'on ne manque jamais de persévérer avec ce secours-là. C'est l'*auxilium quo.*

L'opinion de la prédestination gratuite, déjà si imposante par les noms de ses défenseurs, est confirmée par la raison.

D'abord la prédestination comprenant le salut et les mérites indispensables pour le salut, s'il est vrai que j'aurai ces mérites qui me sauveront, ce bonheur ne peut venir que de ce que je suis prédestiné : il est

l'effet de ma prédestination, il n'en est pas la cause : sinon je me prédestinerais moi-même ; ma prédestination est donc gratuite.

De plus, tout agent raisonnable veut la fin avant les moyens : or, mon salut et ma gloire étant la fin de ma prédestination, mes mérites qui n'en sont que les moyens doivent venir après ; ma prédestination est donc gratuite. Et Dieu qui a résolu dans ses conseils que je serai sauvé, me fera librement opérer mon salut, dans le temps convenable ; c'est-à-dire qu'il me fera faire précisément ce que je ferais si je pouvais faire quelque chose : ce qu'il est trop clair que je ne peux pas, chétive créature que je suis.

LE RÉPROUVÉ.

Vous n'êtes donc pas libres, vous autres élus? Il est remarquable que vous méritiez sans liberté.

LE PRÉDESTINÉ.

« Quand il plaît à Dieu de toucher l'homme par sa miséricorde, il lui fait faire ce qu'il veut et en la manière qu'il le veut, sans que cette infaillibilité de l'opération de Dieu détruise en aucune sorte la liberté naturelle de l'homme. » « Ce n'est pas que l'homme NE PUISSE TOUJOURS » s'éloigner de Dieu, « et qu'il ne s'en éloignât effectivement, s'IL LE VOULAIT, MAIS COMMENT LE VOUDRAIT-IL, PUISQUE la volonté ne se porte jamais qu'à ce qui lui plaît le plus et que rien ne lui plaît tant alors que ce bien unique » : Dieu.

LE RÉPROUVÉ.

Une chose qui n'est possible que sous une condition elle-même impossible! Quelle possibilité!

LE PRÉDESTINÉ.

Nous n'avons garde de nous en plaindre. « C'est ainsi que Dieu dispose de la volonté libre de l'homme sans lui imposer de nécessité. » « En quoi la grâce ne blesse pas le pouvoir de résister S'IL LE VEUT, PUISQU'ELLE FAIT SEULEMENT QU'ON NE VEUT PAS Y RÉSISTER. » On peut donc toujours faire autrement; il suffit de vouloir.

LE RÉPROUVÉ.

Mais *comment le voudrait-on, alors que quelque chose fait qu'on ne le veut jamais!* On pourrait, mais on ne peut pas.

LE PRÉDESTINÉ.

On peut. Il faut dire qu'on peut, et le croire. Le libre arbitre sous l'action de la grâce peut refuser son consentement, s'il le veut; il n'a qu'à vouloir. Qu'il le veuille, et il pourra refuser son consentement. Vous comprenez que la condition *s'il veut* est essentielle, et permet de prendre *on peut* dans toute sa force. Je suis d'avis qu'on prenne toujours les mots dans leur force. Cela oblige à travailler, mais c'est en travaillant qu'on approfondit les matières.

Je sais ce que vous allez dire. Sans doute si la prédestination n'est pas fondée sur la prévision des mérites, on ne conçoit pas pour quelle raison Dieu choisit l'un et pas l'autre, mais il suffit de savoir ce

que dit l'Écriture, qu'avant que Jacob et Ésaü eussent fait aucun bien et aucun mal, Dieu avait arrêté d'aimer Jacob et de haïr Ésaü. Comme vous voyez, quand on ne se crée pas d'embarras pour vouloir trop subtiliser, on trouve cela tout simple : Dieu était bien libre de préférer Jacob à Ésaü. Eh bien ! un homme qui ne se confierait qu'aux froides lumières de la raison, pourrait-il penser que Dieu qui prédestine ainsi gratuitement les élus, a néanmoins une volonté sincère de sauver tous les hommes ? Pour croire à un tel excès de sincérité, si j'osais dire, ne faut-il pas un secours d'en haut ?

LE RÉPROUVÉ.

Il faut un *auxilium quo*.

LE PRÉDESTINÉ.

Or ceci est de foi. La foi nous enseigne que Dieu a une volonté sincère de sauver tous les hommes. Dieu veut vous sauver, entendez-vous ? Et vous l'en empêchez ! Vous résistez à sa volonté !

LE RÉPROUVÉ.

Je lui résiste, chétive créature que je suis ! Mais c'est abominable.

LE PRÉDESTINÉ.

Résister à Dieu, qui veut sincèrement vous sauver !

LE RÉPROUVÉ.

Il le veut, et il ne m'accorde qu'un *auxilium sine quo non*. Parcimonie mystérieuse !

LE PRÉDESTINÉ.

C'est avec celui-là qu'il veut que vous soyez sauvé. Il faut des différences, de la variété dans les choses : sans variété point d'ordre; sans ordre point de beauté. D'ailleurs, si vous étiez sauvé avec ce seul secours, cela vous ferait un honneur extraordinaire.

LE RÉPROUVÉ.

Dites-moi : quelqu'un de ceux qui n'auront que cet *auxilium sine quo non* sera-t-il sauvé par le fait ?

LE PRÉDESTINÉ.

Aucun, évidemment.

LE RÉPROUVÉ.

Comment voulez-vous donc que je le sois ?

LE PRÉDESTINÉ.

Aucun de vous ne le sera, car vos noms ne sont point inscrits dans le livre de vie; mais vous pourrez tous l'être, car Dieu vous appelle sincèrement ; il vous crie de sa voix paternelle, comme dans un sanglot : Venez, vous qui ne viendrez pas, parce que vous n'êtes pas mes élus. Cette sincérité obstinée, qui serait la plus douloureuse des tortures, si l'infinie béatitude ne s'y opposait pas, me touche jusqu'aux larmes.

LE RÉPROUVÉ.

Est-ce que si Dieu voulait sincèrement mon salut, il ne me donnerait pas cet *auxilium quo ?*

LE PRÉDESTINÉ.

Et il me donnerait à moi votre *auxilium sine quo non*. Ce que vous dites là est énorme.

LE RÉPROUVÉ.

Je n'entendais pas vous faire tort : je pensais seulement que Dieu aurait pu sauver tout le monde par un *auxilium quo* général.

LE PRÉDESTINÉ.

Vous n'entendez pas ce qu'on vous dit. La création aurait été privée d'une de ses principales beautés. Il faut qu'il y en ait un bon nombre qui puissent être sauvés rien qu'avec l'*auxilium sine quo non*, parce qu'il est admirable qu'ils le puissent être, ne l'étant jamais.

LE RÉPROUVÉ.

Tout ce qu'ils peuvent, c'est de... c'est de le pouvoir en quelque sorte.

LE PRÉDESTINÉ.

Non, car ils peuvent aussi être damnés : ce qui leur arrive toujours; et ils font voir par là comment la justice de Dieu s'exerce quand elle est offensée et combien sa sagesse est habile à tirer le bien du mal.

LE RÉPROUVÉ.

Je vous préviens que si vous prétendez me faire avouer que ma réprobation est tout ensemble équitable et gratuite, vous n'y parviendrez pas.

LE PRÉDESTINÉ.

La réprobation gratuite me répugne autant qu'à vous, parce que cette doctrine est condamnée : condamnée comme contradictoire à cette importante vérité « que Dieu veut sincèrement le salut de tous les hommes. » Mais si Dieu le veut sincèrement, il veut

aussi que les hommes soient dans cette grande œuvre ses coopérateurs. Avant d'avoir fait aucun acte, avant d'être capable seulement de la moindre pensée bonne ou mauvaise, que méritiez-vous en naissant ?

LE RÉPROUVÉ.

Je ne méritais rien du tout, il faut bien en convenir.

LE PRÉDESTINÉ.

La réponse m'étonne de la part d'un religieux. Vous méritiez l'enfer, puisque vous étiez né. Ne vous souvient-il pas que vous aviez péché en Adam ?

Sur la race humaine coupable, Dieu a jeté un coup d'œil plein de miséricorde, et dans la masse de perdition il en a choisi un petit nombre, auxquels il a résolu d'assurer le ciel : ceux-ci sont représentés par Jacob, les autres par Ésaü. Et comme Dieu était libre de préférer Jacob à Ésaü, il était libre également de choisir ceux qui sont représentés par Jacob, en laissant de côté les autres représentés par Ésaü. En deux mots, Dieu a fait à l'égard de tous les hommes ce qu'il a daigné nous apprendre qu'il avait fait pour Jacob et Ésaü. Tout cela est très-simple en vérité.

LE RÉPROUVÉ.

Effroyablement simple.

LE PRÉDESTINÉ.

Je me représente ce beau combat, dans le ciel, de la justice et de la miséricorde de Dieu. Je les veux

tous ; il me les faut, dit la justice. J'en aurai quelques-uns, dit la miséricorde. Et elle a fini par les avoir.

LE RÉPROUVÉ.

Ce que je vois de plus clair en tout ceci, c'est que j'étais gratuitement réprouvé, comme vous étiez gratuitement élu.

LE PRÉDESTINÉ.

Si vous aviez saisi une fois la véritable idée de la prédestination, votre réprobation ne vous donnerait plus aucun souci.

Il y a bien un certain système qui résout d'une manière on ne peut plus satisfaisante toutes les difficultés relatives à l'accord du libre arbitre avec la prédestination. Il offre cet avantage que, loin de paraître altérer l'une des deux vérités pour les concilier plus aisément, il laisse au contraire incertain laquelle des deux il confirme avec le plus de force. Quand on l'a entendu, on ne se peut plus faire qu'une question : Est-ce l'idée du libre arbitre ou bien l'idée de la prédestination qui est la plus claire, la plus ferme dans mon esprit ? Quelques-uns se disent : c'est celle-ci, d'autres c'est celle-là ; mais les plus habiles sont dans l'impuissance de se prononcer, et seraient tentés de croire que c'est maintenant à ce petit mystère que se réduit celui qui leur semblait si grand d'abord. Car ne l'oublions pas, la solution de ces questions doit toujours avoir quelque chose d'un peu mystérieux ; mais il n'est pas sans charme de

se trouver dans l'embarras que je viens de dire.

LE RÉPROUVÉ.

C'est un système qui doit être curieux.

LE PRÉDESTINÉ.

Il est incomparable. Notez qu'il est indépendant de presque toutes ces conceptions sur lesquelles on dispute. Admettez-vous l'éternité simultanée; très-bien; le système n'en est que plus simple. Voulez-vous que l'éternité soit successive : on dirait que c'est un partisan de l'éternité successive qui en est l'auteur. Vous sentez-vous porté d'inclination vers la doctrine de la prédestination gratuite, vous serez obligé d'avouer que la prédestination gratuite en est comme l'âme. Vous fait-elle horreur au contraire dans sa dureté, elle s'offre à vous si adoucie qu'elle vous gagne le cœur insensiblement. Vous trouvez-vous gêné dans votre libre arbitre par la pensée que Dieu vous donne une pente d'un côté plutôt que de l'autre, par où vous allez où bon lui semble quand vous croyez aller où vous voulez? vous serez satisfait. Tenez-vous pour les secours divins dans cette suavité qu'on appelle victorieuse? vous le serez encore. Maintenant, je ne vous paraîtrai pas sans doute avoir exagéré en vous disant que ce système est véritablement incomparable.

LE RÉPROUVÉ.

Mais pourquoi donc tarder autant à me le faire connaître? Je vous en veux de n'avoir pas commencé par là.

LE PRÉDESTINÉ (*Souriant.*)

Vous sentez que j'avais mes raisons.

LE RÉPROUVÉ.

Peut-être est-il un peu obscur, et difficile à embrasser dans sa complication?

LE PRÉDESTINÉ.

Rien n'est plus clair; rien n'est plus court. Il suffit d'un mot pour l'exprimer, et même pour le faire comprendre, à peu près du moins, mais non pour le faire admettre : chose nécessaire pour le comprendre tout à fait, car on ne le saisit pas complétement à moins de s'en être pénétré : et l'on ne saurait s'en pénétrer qu'à l'aide d'efforts multipliés qui demandent quelquefois toute la vie d'un homme. Il est vrai qu'à la fin on est récompensé par une conviction robuste toujours accompagnée d'une sorte d'étonnement d'avoir mis si longtemps à l'acquérir, et de trouver autour de soi tant de gens qui ne la partagent pas. Je ne connais que deux moyens de hâter la chose : le premier qui ne dépend pas toujours de nous est d'avoir le bonheur, dans sa jeunesse, de recevoir pour ainsi dire de confiance cette belle doctrine de la bouche d'un homme dont on fait grand cas; le second moins expéditif, mais peut-être plus sûr, est de l'enseigner soi-même quelques années avec un très-ferme propos de considérer comme une suggestion de l'esprit malin toute espèce de doute à ce sujet. J'ai vu des effets merveilleux de cette méthode.

LE RÉPROUVÉ.

Mais il me semble que par un avantage de ma situation qui n'a certainement que celui-là, je pourrais faire exception à la règle commune : ayant le secours de ce tableau.

LE PRÉDESTINÉ.

La réflexion est judicieuse.

LE RÉPROUVÉ.

Que je suis avide de savoir !...

LE PRÉDESTINÉ.

Ce que vous n'allez pas comprendre, probablement.

LE RÉPROUVÉ.

J'essaierai du moins.

LE PRÉDESTINÉ.

C'est une doctrine, pensez-y bien, une doctrine qui va jusqu'au fond des choses, au fond du fond.

Au delà, il ne peut y avoir que la science de Dieu.

La vérité que je vais vous dire n'est pas révélée : cependant je connais un théologien qui en était si convaincu, qu'après mûre réflexion, il a damné sans miséricorde quelqu'un qui osait lui dire qu'il se trompait. Peut-être que ce bon et savant homme s'est repenti par la suite de s'être porté à cette extrémité, mais la chose était faite.

Établissons d'abord un principe solide.

« On ne peut poser qu'il y ait un Dieu, c'est-à-dire une cause première et universelle, sans croire

en même temps qu'elle ordonne tout et fait tout immédiatement. »

LE RÉPROUVÉ.

Tout?

LE PRÉDESTINÉ.

Tout immédiatement.

LE RÉPROUVÉ.

Cet *immédiatement* est d'une grande force à côté de ce *tout* qui est bien fort aussi.

LE PRÉDESTINÉ.

De là une conséquence d'un très-grand intérêt. La raison pourquoi une chose future est future, tirée de ce qu'elle est future en effet, est une bonne raison, quoique vous n'ayez pas voulu en convenir ; mais il y en a une meilleure : c'est que Dieu la prédétermine de toute éternité.

LE RÉPROUVÉ.

Voilà une raison excellente.

LE PRÉDESTINÉ.

Nous sommes ici à une hauteur où nous pouvons regarder en pitié l'école divisée sur la question de savoir si l'éternité est *tota simul*, ou si elle ne l'est pas. Aux uns je dis : Dieu a tout prédéterminé ; aux autres : Dieu prédétermine tout. Je peux même, comme en me jouant, me servir tour à tour des deux éternités, dont ma thèse est indépendante.

LE RÉPROUVÉ.

La situation est magnifique.

LE PRÉDESTINÉ.

Pour prévenir tout mal-entendu, il est à propos que je vous fasse une recommandation. J'arriverai à vous, mais par un circuit. En ce moment, ne considérez dans l'histoire du monde que ce à quoi le mal n'a point de part. Par le fait, le bien et le mal sont entremêlés; les bonnes et les mauvaises actions se succèdent tour à tour jusque dans le même homme. Mais pensez qu'il s'agit uniquement ici des bonnes choses, des bonnes actions : et faites abstraction des autres qui laisseront alors comme une multitude de lacunes dans l'histoire du monde, comme s'il y avait des trous dans un tableau qui la représenterait tout entière.

LE RÉPROUVÉ.

Je ferai comme vous dites. Il n'y a donc plus de mal : le mal est écarté. Plût à Dieu que ce ne fût par hypothèse!

LE PRÉDESTINÉ.

« Si on reconnaît que Dieu, ayant des moyens certains de s'assurer des volontés libres, résout à quoi il les veut porter, on n'a point de peine à entendre sa prescience éternelle, puisqu'on ne peut douter qu'il ne connaisse et ce qu'il veut dès l'éternité et ce qu'il doit faire dans le temps. »

LE RÉPROUVÉ.

C'est donner à la prescience une base solide.

LE PRÉDESTINÉ.

La disposition où je vous vois m'entraîne à vous

faire bon marché des autres explications, qui ne sont que ténèbres auprès de celle-ci.

A vrai dire si l'on suppose « que Dieu attend simplement quel sera l'événement des choses humaines, sans s'en mêler, on ne sait plus où il les peut voir dès l'éternité, puisqu'elles ne sont encore ni en elles-mêmes, ni dans la volonté de l'homme, et encore moins dans la volonté divine, dans les décrets de laquelle on ne veut pas qu'elles soient comprises. Et pour démontrer cette vérité par un principe plus essentiel à la nature divine, je dis qu'étant impossible que Dieu emprunte rien du dehors, il ne peut avoir besoin que de lui-même pour connaître tout ce qu'il connaît; d'où il s'ensuit qu'il faut qu'il voie tout, ou dans son essence, ou dans ses décrets éternels, et en un mot qu'il ne peut connaître que ce qu'il est ou ce qu'il opère par quelque moyen que ce soit. Que si on supposait dans le monde quelque substance, ou quelque qualité, ou quelque action dont Dieu ne fût pas l'auteur, elle ne serait en aucune sorte l'objet de sa connaissance, et non-seulement il ne pourrait point la prévoir, mais il ne pourrait pas la voir quand elle serait réellement existante. Car le rapport de cause à effet étant le fondement essentiel de toute communication qu'on peut concevoir entre Dieu et la créature, tout ce qu'on supposera que Dieu ne fait pas demeurera éternellement sans aucune correspondance avec lui, et n'en sera connu en aucune sorte. » « Pour fonder la prescience universelle de Dieu, il faut lui

donner des moyens certains par lesquels il puisse tourner notre volonté à tous les effets particuliers qu'il lui plaira d'ordonner ; » et Dieu connaît alors les choses passées, présentes et futures par la meilleure de toutes les raisons : c'est qu'il en est l'auteur.

LE RÉPROUVÉ.

Cela s'appelle parler carrément ; et non point chercher des détours. Toutes les difficultés qu'on oppose les unes aux autres sur les rapports de l'éternité et du temps s'en vont comme épouvantées et honteuses. De plus, comme la subordination de la créature au Créateur est bien garantie !

LE PRÉDESTINÉ.

Ainsi d'une part « ces décrets absolus de la Providence divine qui renferment tout ce qui dépend de la liberté » « doivent être établis comme des suites essentielles de la souveraineté de Dieu et de la dépendance de la créature : » « Dieu doit régler tous les événements particuliers, » « même ceux qui dépendent le plus du libre arbitre, » parce qu'il est tout puissant et tout sage ; et d'autre part encore ces décrets absolus doivent être établis comme le seul moyen de prévoir appartenant à Dieu, qui doit en effet « tout prévoir parce qu'il doit tout ensemble et tout résoudre et tout faire, » et qui ne peut prévoir autrement, « parce qu'il ne voit rien hors de lui que ce qu'il y fait, et ne le connaît qu'en lui-même, dans son essence infinie, et dans l'ordre de ses conseils où tout est compris. »

LE RÉPROUVÉ.

Et cette doctrine qui par les décrets absolus rend si clairement compte de la prescience, laisse sain et sauf le libre arbitre? Elle le confirme, avez-vous dit; ce libre arbitre qui consiste dans le pouvoir de se déterminer pour le oui ou pour le non?

LE PRÉDESTINÉ.

Il ne tient qu'à vous de le voir aussi bien que moi. « Dieu fait immédiatement en nous-mêmes que nous nous déterminons d'un tel côté, » mais « notre détermination ne laisse pas d'être libre parce que Dieu veut qu'elle soit telle; car lorsque Dieu dans le conseil éternel de sa providence dispose des choses humaines et en ordonne toute la suite, il ordonne par le même décret ce qu'il veut que nous souffrions par nécessité et ce qu'il veut que nous fassions librement. Tout suit et tout se fait, et dans le fond et dans la manière, comme il est porté par ce décret. » « Et il ne faut point chercher d'autre moyen que celui-là pour concilier notre liberté avec les décrets de Dieu; car comme la volonté de Dieu n'a besoin que d'elle-même pour accomplir tout ce qu'elle ordonne, il n'est pas besoin de rien mettre entre elle et son effet... »

LE RÉPROUVÉ.

Son effet, qui est notre choix, notre choix libre entre deux partis que nous pouvons prendre?

LE PRÉDESTINÉ.

Oui; Dieu « qui fait dans son ouvrage » « tout ce

qui y est, jusqu'à la dernière précision, » « fait par conséquent... notre choix. »

LE RÉPROUVÉ.

Ce choix ne peut manquer d'être excellent.

LE PRÉDESTINÉ.

Suivez-moi pas à pas, si vous ne voulez pas vous égarer. Dieu fait donc notre choix et fait en même temps que ce choix est libre. « Que si on attribuait à tout autre qu'à notre auteur de faire en nous notre propre action, on pourrait croire qu'il blesserait notre liberté, et romprait pour ainsi dire, en le remuant, un ressort si délicat qu'il n'aurait point fait... »

LE RÉPROUVÉ.

Sans doute le procédé serait exorbitant de la part de tout autre : faire en nous notre propre action! il romprait le ressort à coup sûr. Il est plus naturel de croire qu'il échouerait dans son entreprise.

LE PRÉDESTINÉ.

« Mais l'efficace de la volonté de Dieu est si grande que, non-seulement les choses sont absolument, dès là que Dieu veut qu'elles soient, mais encore qu'elles sont telles, dès là que Dieu veut qu'elles soient telles; et qu'elles ont une telle suite et un tel ordre, dès que Dieu veut qu'elles l'aient; car il ne veut pas les choses en général seulement; il les veut dans tout leur état, dans toutes leurs propriétés, dans tout leur ordre. Comme donc un homme est, dès là que Dieu veut qu'il soit, il est libre, dès là que Dieu veut qu'il

soit libre, et il agit librement, dès là que Dieu veut qu'il agisse librement, et il fait librement telle et telle action dès là que Dieu le veut ainsi. » Or, « la volonté de Dieu atteignant immédiatement » son effet, et dans son fond et dans toutes les qualités qui lui conviennent, « on se tourmente vainement en cherchant à Dieu des moyens par lesquels il fasse ce qu'il veut, parce que dès là qu'il veut, ce qu'il veut existe. » Le moyen infaillible de faire que « toutes les résolutions que les hommes et les anges prendront jamais (en tout ce qu'elles ont de bien) et de faire, non-seulement qu'elles soient, mais qu'elles soient librement, c'est que Dieu veuille, non-seulement qu'elles soient, mais qu'elles soient librement, parce qu'étant maître souverain de tout ce qui est, libre ou non libre, tout ce qu'il veut est comme il le veut. » Dieu donc veut : « et tout le reste veut après lui, et veut à la manière que Dieu veut qu'il veuille. »

LE RÉPROUVÉ.

Il y a vraiment de l'entrain dans cette manière de prendre les choses; et si chacun en disait autant tout à coup, ce serait le commencement d'un beau cantique.

Mais ce ressort dont vous parlez, ce ressort si délicat et d'une espèce toute particulière, qui peut toujours partir autrement qu'il ne part, quand il n'est pas faussé, me donne encore de l'inquiétude.

LE PRÉDESTINÉ.

Vous n'avez guère confiance en Dieu.

LE RÉPROUVÉ.

Vous comprenez que passer de la notion vulgaire du Dieu Tout-Puissant à la notion scientifique du Dieu Tout-Faisant est pour moi un travail. J'étais si habitué à penser que Dieu ne faisait pas tout, puisque l'homme faisait quelque chose!

LE PRÉDESTINÉ.

Voilà l'effet des préjugés qui revêtent le faux d'un semblant d'évidence. Je vois qu'il est besoin de nouveaux efforts pour vous gagner à la vérité.

Raisonnons un peu. Au moment de vouloir ce que nous voulons (il n'est question ici que des bonnes choses, des bonnes actions, vous savez?) à l'instant, dis-je, que Dieu nous fait vouloir ce que nous voulons, ne concevez-vous pas que nous pouvons vouloir tout autre chose?

Ce qui vous paraît difficile, à ce qu'il me semble, c'est d'entendre que Dieu fait en nous nos volontés libres?

LE RÉPROUVÉ.

Si je m'en croyais, je désespérerais de le jamais comprendre.

LE PRÉDESTINÉ.

Je vous ai peut-être effarouché, en vous disant d'abord trop crûment ce qui en est. Puis vous avez pu donner à mes paroles un sens qu'elles n'avaient pas.

Au fond, « pour entendre que Dieu fait en nous nos volontés libres, il faut entendre seulement qu'il veut que nous soyons libres. »

LE RÉPROUVÉ.

Ah! vous aviez l'intention de faire entendre cela seulement, que Dieu veut que nous soyons libres?

LE PRÉDESTINÉ.

Rien autre chose.

LE RÉPROUVÉ.

Comme il est bon de s'expliquer! Mais cette doctrine que « Dieu ne doit tout prévoir que parce qu'il doit tout résoudre et tout faire» que devient-elle alors?

LE PRÉDESTINÉ.

Au moins vous m'accordez que Dieu veut que nous soyons libres? Vous allez voir ce que je vais tirer de là.

LE RÉPROUVÉ.

Voyons.

LE PRÉDESTINÉ.

Dieu veut donc que nous soyons libres. Mais Dieu en voulant que nous soyons libres, ne veut pas que notre liberté nous soit comme un bien dont nous ne fassions aucun usage.

LE RÉPROUVÉ.

Très-certainement.

LE PRÉDESTINÉ.

« Il ne veut pas que nous soyons libres en puissance, » il veut que.....

LE RÉPROUVÉ.

Libres en puissance! Le mot est singulier.

LE PRÉDESTINÉ.

Pourquoi donc?

LE RÉPROUVÉ.

Un être libre en puissance! Serait-ce un être pouvant devenir libre par l'action d'autrui? Serait-ce un être pouvant de soi être libre, c'est-à-dire libre d'être libre? Un être libre en puissance, qu'entendez-vous par là?

LE PRÉDESTINÉ.

J'entends par un être libre en puissance un être qui peut faire ou ne pas faire.

LE RÉPROUVÉ.

C'est-à-dire un être libre.

LE PRÉDESTINÉ.

Il importe de distinguer la liberté en puissance de la liberté en exercice. Ce n'est rien que d'être libre en puissance, si l'on n'est libre en exercice.

LE RÉPROUVÉ.

Je soupçonne qu'être libre en puissance c'est ne point l'être, et qu'être libre en exercice c'est l'être trop.

LE PRÉDESTINÉ.

Voudriez-vous me dire quand on est libre autant qu'il faut et pas plus qu'il ne faut?

LE RÉPROUVÉ.

Quand on est libre, c'est-à-dire quand on possède le pouvoir de faire ou ne pas faire qu'on appelle la puissance.

LE PRÉDESTINÉ.

Mais Dieu veut-il que nous soyons des êtres pouvant faire ou ne pas faire, et n'exerçant point ce pouvoir?

LE RÉPROUVÉ.

Non assurément, Dieu veut que nous exercions notre liberté, et c'est ce qu'il est nécessaire que nous fassions de manière ou d'autre. Je peux prendre cette détermination, ou ne la pas prendre; en cela je suis libre; mais il faut que je prenne ou l'une ou l'autre détermination.

LE PRÉDESTINÉ.

Vous mettez donc la liberté dans la puissance seule?

LE RÉPROUVÉ.

Où voulez-vous qu'elle soit?

LE PRÉDESTINÉ.

Dans l'acte surtout. « Dieu veut que nous soyons libres en exercice; et il ne veut pas seulement en général que nous exercions notre liberté, » mais il veut que nous l'exercions par tel et tel acte : car lui dont la science et la volonté vont toujours jusqu'à la dernière précision des choses, ne se contente pas de vouloir qu'elles soient en général; mais il descend à ce qui s'appelle tel et tel, c'est-à-dire à ce qu'il y a de plus particulier, et tout cela est compris dans ses décrets. En un mot, « le propre de Dieu est de vouloir et, en voulant, de faire dans chaque chose et dans chaque acte ce que cette chose et cet acte sera et doit être. » « Et comme il arrive que nous sommes libres par la force du décret qui veut que nous soyons libres, il arrive aussi que nous agissons librement en tel et tel acte par la force même du décret qui descend à tout ce détail. »

LE RÉPROUVÉ.

Je pense qu'il est au-dessus des forces de l'homme d'affirmer plus clairement que tout est nécessaire; en s'abstenant toutefois de le dire en propres termes.

LE PRÉDESTINÉ.

Il est étonnant que vous ne voyiez pas que c'est le contraire qui est vrai.

Tout ce que Dieu veut est. Dieu veut que tel homme veuille telle chose : cet homme la veut; Dieu veut que ce même homme la veuille librement, il la veut librement.

LE RÉPROUVÉ.

Dieu veut que deux et deux fassent quatre, deux et deux font quatre; Dieu veut en outre que deux et deux fassent neuf, deux et deux font neuf.

LE PRÉDESTINÉ.

Il est contradictoire que deux et deux fassent neuf. Mais il n'est pas contradictoire que telle action future soit faite, et soit de cette façon d'être qu'on appelle libre.

LE RÉPROUVÉ.

Non, mais cette façon d'être qu'on appelle libre, en parlant d'une action, n'est pas une façon d'être...

LE PRÉDESTINÉ.

Ah! cette façon d'être qu'on appelle libre n'est pas une façon d'être? Vous me découragez. Une façon d'être qui n'est pas une façon d'être!

LE RÉPROUVÉ.

Je dis que cette façon d'être qu'on appelle libre, en parlant d'une action, n'est pas une façon d'être réellement, mais que c'est une façon d'être ou de ne pas être, à moins que ce ne soit une façon d'avoir été faite; et que cette façon d'être qu'on appelle libre, en parlant d'un homme, est une façon d'être indéterminé entre deux partis.

Essayez de présenter à la lumière de l'idée de l'être cette imagination d'une volonté humaine déterminée que Dieu veut être, et que Dieu veut être de cette façon qu'on appelle libre. Vous allez voir ce que vous trouverez :

Dieu veut que dans telle âme, à tel moment, une telle volonté soit, et Dieu veut que dans cette même âme, à ce même moment, cette même volonté, non pas soit simplement et réellement, mais *soit pouvant être ou n'être pas!*

LE PRÉDESTINÉ.

Attendez, il faut s'arrêter après le mot *soit*.

LE RÉPROUVÉ.

Comment?

LE PRÉDESTINÉ.

Dieu veut d'une part que telle chose *soit;* voilà pour l'existence de la chose qui dès lors sera certainement; et Dieu veut d'autre part que cette chose *soit :* arrêtez-vous là et ajoutez ensuite posément : *pouvant ne pas être :* cette qualité ajoutée à la chose fait qu'elle arrive librement; au lieu que si après

avoir dit : Dieu veut d'une part que telle chose soit, vous dites : *et Dieu veut d'autre part que telle chose soit pouvant être ou n'être pas*, tout d'un trait, sans vous arrêter, on ne comprend plus si bien.

LE RÉPROUVÉ.

Je crois quelquefois que vous plaisantez.

LE PRÉDESTINÉ.

Je ne plaisante jamais.

LE RÉPROUVÉ.

Dieu veut qu'une volonté soit telle, et tout ensemble qu'une volonté soit, non pas telle, mais tellement différente qu'elle soit pouvant être ou n'être pas telle. Si vous m'accordez ces deux modes d'être dans une volonté, fût-ce celle de Dieu même : être telle déterminément, et, tout ensemble, être indéterminément pouvant être ou n'être pas telle, je vous tiens pour capable de tracer un cercle carré.

LE PRÉDESTINÉ.

Raisonnons. La seule chose qui soit en nous en vertu de ces décrets absolus, « c'est que nous fassions librement tel et tel acte. » « Et il n'est pas nécessaire que Dieu, pour nous rendre conformes à son décret, mette autre chose en nous que notre propre détermination, ou qu'il l'y mette par autre que par nous. Comme donc il serait absurde de dire que Dieu nous l'ôtât par son décret ; et comme notre volonté, en se déterminant elle-même à choisir une chose plutôt que l'autre, ne s'ôte pas le pouvoir de choisir entre les

deux, il faut conclure de même que ce décret de Dieu ne nous l'ôte pas. »

LE RÉPROUVÉ.

Notre propre détermination ne nous ôte pas notre liberté, en ce sens qu'elle n'épuise pas notre liberté jusqu'à sa source: tant s'en faut. Mais pendant qu'on choisit une chose plutôt qu'une autre, conserver le pouvoir de choisir entre les deux sans revenir par un autre acte sur l'acte que l'on fait, vraiment, y pensez-vous?

LE PRÉDESTINÉ.

Vous reconnaissez sans doute que plus une chose est actuelle, plus elle tient de l'être. Or notre âme, conçue comme exerçant sa liberté, étant plus en acte que conçue comme pouvant l'exercer...

LE RÉPROUVÉ.

C'est-à-dire que l'acte est plus l'acte qu'il n'est la puissance?...

LE PRÉDESTINÉ.

N'est-ce pas évident?

LE RÉPROUVÉ.

Et en revanche la puissance est plus la puissance qu'elle n'est l'acte. En général, ceci est plus ceci qu'il n'est cela, et cela est plus cela qu'il n'est ceci. La conséquence sera nécessairement intéressante.

LE PRÉDESTINÉ.

« Notre âme, conçue comme exerçant sa liberté, étant plus en acte que conçue comme pouvant l'exer-

cer, » elle est plus tout ce qu'elle est à ce moment-là; elle est donc plus *libre*, et puisqu' « il n'y a rien dans la créature qui tienne tant soit peu de l'être, qui ne doive à ce même titre tenir de Dieu tout ce qu'il a, cet exercice vient immédiatement de Dieu. En effet, comme Dieu fait en toutes choses ce qui est être et perfection, si être libre est quelque chose et quelque perfection dans chaque acte, Dieu y fait cela même qu'on appelle libre, et l'efficace infinie de son action, c'est-à-dire de sa volonté, s'étend, s'il est permis de parler ainsi, jusqu'à cette formalité. »

LE RÉPROUVÉ.

Celui qui avec cette formalité a fait hier une chose peut-il réellement ne l'avoir pas faite hier?

LE PRÉDESTINÉ.

Je ne vous comprends pas.

LE RÉPROUVÉ.

Je vous demande s'il est encore possible aujourd'hui que celui qui a fait hier une chose ne l'ait pas faite hier? En d'autres termes, si la *puissance*, si la *concomitance de l'acte et de la puissance* ne se prolonge pas par la concomitance de l'acte passé et de la puissance toujours subsistante?

LE PRÉDESTINÉ.

Je me demande pourquoi cette question?

LE RÉPROUVÉ.

C'est que celui qui peut, je ne dis pas discontinuer de faire une chose (ceci n'est pas rare), mais qui peut ne pas faire une chose qu'il fait, pendant qu'il la fait,

peut bien aussi, me semble-t-il, ne l'avoir pas faite quand il l'a faite. *Peut*, seulement. Cette nouvelle concomitance est la suite logique de la première, et elle n'est pas plus difficile à concevoir. Pourquoi n'en parlez-vous donc pas?

LE PRÉDESTINÉ.

C'est qu'elle est inutile.

LE RÉPROUVÉ.

Et l'autre, à quoi sert-elle?

LE PRÉDESTINÉ.

Mais quand elle ne servirait qu'à justifier cette belle thèse, que Dieu fait immédiatement notre choix, dont il assure ainsi la liberté?

Au reste ne croyez pas que je sois à bout de raisons.

Écoutez encore. Il y a trois sortes de biens : les petits biens, les biens moyens et les grands biens. La santé, la beauté, voilà par exemple de petits biens. Le libre arbitre n'est qu'un bien moyen; il est plus qu'un petit bien parce qu'il nous sert à gagner le ciel, et il n'est qu'un bien moyen parce que... vous savez. Mais le bon usage de notre libre arbitre, ce bon usage si important pour nous, voilà très-assurément un grand bien. Et comme c'est le plus grand bien et la dernière perfection de la créature, cela doit par conséquent lui venir de Dieu. Car si on est obligé d'attribuer à Dieu le bien dont la créature peut abuser, c'est-à-dire sa liberté, à plus forte raison doit-on lui attribuer le bon usage du libre arbitre...

LE RÉPROUVÉ.

Que?.....

LE PRÉDESTINÉ.

« Qu'on ne peut jamais en user mal.... »

LE RÉPROUVÉ.

On ne peut jamais en user mal! User mal du bon usage du libre arbitre!

LE PRÉDESTINÉ.

Non sans doute, « puisqu'il est essentiellement le bon usage de soi-même et de toutes choses. »

LE RÉPROUVÉ.

Il me vient une idée : Si Dieu au lieu de créer l'homme capable de mériter, l'avait créé méritant la gloire éternelle? sans aucune épreuve préalable?

LE PRÉDESTINÉ.

Sans doute, Dieu qui peut tout, pouvait très-bien créer l'homme actuellement méritant la gloire éternelle. S'il ne l'a pas fait, c'est qu'il était mieux de ne le pas faire, ou même simplement parce qu'il ne l'a pas voulu. Dieu s'est contenté, en nous créant successivement à chaque instant, car son action sur nous n'est qu'une création continuée, de créer ceux qui méritent. Car toutes les fois qu'on prend une bonne détermination, c'est Dieu qui la fait en nous d'une manière immédiate. « Autrement, on pourrait dire que nous nous serions faits meilleurs et plus parfaits que Dieu ne nous aurait faits, et que nous nous donnerions à nous-mêmes quelque chose

qui vaut mieux que l'être...., » savoir le bien-être et le bien-vivre.

LE RÉPROUVÉ.

Ce n'est pas que Dieu ne nous le commande expressément. Tous ses préceptes n'ont pas d'autre objet. Mais ce sont là façons de parler : « Marche devant moi et sois parfait, » « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait, » « Fais cela et tu vivras. » Cela veut dire au fond : Vous ne pouvez rien de vous-mêmes, mais en supposant que vous pussiez quelque chose, voilà comme je vous parlerais.

LE PRÉDESTINÉ.

Enfin vous vous rendez; et non point de guerre lasse, car il y a du bon dans vos expressions. Vous entendez la chose. Il suffit de concevoir que Dieu fait tout immédiatement : ne sortons pas de là. Il « fait être homme ce qui est homme, et corps ce qui est corps, et pensée ce qui est pensée, et passion ce qui est passion, et action ce qui est action, et nécessaire ce qui est nécessaire, et libre ce qui est libre, et libre en acte et en exercice ce qui est libre en acte et en exercice, car c'est ainsi qu'il fait tout ce qu'il lui plaît dans le ciel et sur la terre. » « Et comme il ne répugne pas à notre choix et à notre détermination de se faire par notre volonté, puisqu'au contraire telle est sa nature, il ne lui répugne pas non plus de se faire par la volonté de Dieu qui la veut, et la fera être telle qu'elle serait si elle ne dépendait que de nous. En effet, nous pouvons dire que Dieu nous fait tels

que nous serions nous-mêmes si nous pouvions être de nous-mêmes, parce qu'il nous fait dans tous les principes et dans tout l'état de notre être. Car, à proprement parler, l'état de notre être c'est être tout ce que Dieu veut que nous soyons.

LE RÉPROUVÉ.

Ceci fait bien voir à quel point la diversité des choses est nécessaire pour la bonté du monde. D'une part, d'honnêtes gens, des hommes vertueux, des héros, des saints, des martyrs; de l'autre, des brigands, des voleurs, des traîtres, des lâches, des misérables, et Dieu les fait tous immédiatement tels qu'ils seraient eux-mêmes s'ils pouvaient être d'eux-mêmes. Je trouve qu'être faits par Dieu tels qu'ils seraient s'ils pouvaient être d'eux-mêmes est une juste punition pour les uns et une belle récompense pour les autres de ce qu'ils feraient dans ce cas-là.

LE PRÉDESTINÉ.

Réservons toujours le mal pour considérer à part la manière dont il peut entrer dans l'ordre providentiel. Toutefois, nous pouvons dire dès à présent que Dieu le veut, en ce sens qu'il le permet. Permettre est une manière de vouloir.

LE RÉPROUVÉ.

Mais réduire la volonté de Dieu à ne s'exercer pour certaines choses que sous ce mode affaibli de la simple permission, ne serait-ce point lui ôter de son efficace?

LE PRÉDESTINÉ.

Oh ! non. L'efficace de la volonté proprement dite est remplacée par l'efficace de la permission. Quand il plaît à Dieu de vouloir le mal, non de le vouloir dans le sens ordinaire du mot (quelle horreur !), mais de le permettre, le mal arrive infailliblement avec cette permission très-efficace, sans que Dieu pourtant y soit pour rien. En effet, Dieu n'a qu'à s'abstenir de vouloir le bien : comme aucun bien ne se fait que par la volonté expresse de Dieu, alors le mal se fait tout naturellement par le libre arbitre de l'homme. Tout à l'heure, quand je vous verrai ferme sur le point important, je vous dirai un mot du mal. Souvent, dans ces questions, on s'en est fait un monstre, et ce n'est rien du tout ; ceci à la lettre.

LE RÉPROUVÉ.

Le point important, à ce qu'il me semble, est de se convaincre que notre volonté se fait par la volonté de Dieu qui la voit et la fait « être telle qu'elle serait si elle ne dépendait que de nous ; » en sorte que « Dieu nous fait être tels que nous serions nous-mêmes si nous pouvions être de nous-mêmes. »

LE PRÉDESTINÉ.

Pénétrez-vous de cela, et vous êtes sauvé, du moins pour la doctrine.

LE RÉPROUVÉ.

Mais c'est un privilége incompatible avec notre nature, que celui de pouvoir être de nous-mêmes ?

LE PRÉDESTINÉ.

Indubitablement.

LE RÉPROUVÉ.

Savez-vous que je m'effraie un peu à l'idée d'un être qui serait mis en possession d'un privilége incompatible avec sa nature! Une simple ligne droite, acquérant subitement la qualité de courbe, ferait inévitablement, pour rester droite, des contorsions immuables dont l'idée met l'imagination en déroute. Et un homme pourrait davantage? Selon vous, Dieu nous fait donc faire précisément ce que nous ferions *si* nous faisions les choses inconcevables que nous ferions *si* l'absurde était réalisé?

LE PRÉDESTINÉ.

Dieu nous fait être tels que nous serions si nous pouvions être de nous-mêmes... je conviens qu'il faudrait être plus exercé que vous peut-être pour bien prendre ce *si*. *Si :* cela vaut dire : si ce qui est de soi impossible était, en quelque sorte, possible, par impossible. Mais puisque ce *si* vous embarrasse, bornez-vous à vous dire : « l'état de notre être est d'être tout ce que Dieu veut que nous soyons. »

LE RÉPROUVÉ.

Il ne reste plus qu'à expliquer comment le mal est dans le monde. Après, vous me direz comment Dieu le connaît, puisqu'il ne connaît que ce qu'il fait.

LE PRÉDESTINÉ.

Le mal est dans le monde parce que l'homme a usé de son libre arbitre comme il ne devait pas...

Par lui-même, l'homme, à cause qu'il a été tiré du néant, ne peut faire absolument que le mal. Dieu, dans sa sagesse profonde, l'abandonne souvent à lui-même; rien donc de surprenant à ce que souvent l'homme fasse le mal.

« Que si pour combattre le principe que Dieu ne connaît que ce qu'il opère, on objecte qu'il s'ensuivrait de là que le péché lui serait inconnu puisqu'il n'en est pas la cause, il ne faut que se souvenir que le mal n'est point un être » et « qu'il n'a point par conséquent de cause efficiente. » « Au reste, on voit clairement que Dieu, sachant la mesure et la quantité du bien qu'il met dans sa créature, connaît le mal où il voit que manque ce bien, comme il connaîtrait un vide dans la nature en connaissant jusqu'où tous les corps s'étendent. »

LE RÉPROUVÉ.

Comme il connaîtrait un vide dans la nature en connaissant jusqu'où tous les corps s'étendent... je vois pourquoi vous me demandiez tout à l'heure de me représenter l'histoire du monde reproduite par un tableau troué : les trous, les vides signifiant la part du mal. Ainsi quand je fais le mal, je ne fais vraiment rien, et alors j'agis de moi-même ; et quand je fais le bien, c'est Dieu qui le fait, d'où il résulte que ma manière de coopérer avec lui consiste en ce qu'il opère tout seul.

Après cela, pourquoi se plaint-il? car qui est-ce qui résiste à sa volonté?

LE PRÉDESTINÉ.

Je vous répondrai avec saint Paul : ô homme, qui êtes-vous pour disputer avec Dieu? Un vase d'argile, dit-il à celui qui l'a fait : pourquoi m'avez-vous fait ainsi? Le potier n'a-t-il pas le pouvoir de faire avec la même argile un vase destiné à des usages honorables, et un autre destiné à des usages vils?

SECONDE PARTIE (1).

LE MAITRE, CALISTE, PROBUS, DES DISCIPLES,
UN VIEILLARD, UNE DAME.

. . . .

LE PRÉDESTINÉ.

Vos paroles sont dures. Le trouble et la tristesse ôtent de la sûreté à vos jugements. Vous gâtez des choses exactes par un mélange d'autres qui ne le sont pas. J'en appelle de vous à vous-même : voyez ce savant théologien assis dans cette chaire : il parle devant une foule silencieuse qui l'écoute avec une avide curiosité. Vous le reconnaissez ? C'est vous-même

(1) Cette seconde partie devait se rattacher à un point de la première, comme l'indique le préambule mis dans la bouche du *Prédestiné*. (Note de l'Éditeur.)

dans vingt ans d'ici. Il daigne autoriser un débat public entre lui et l'un des jeunes hommes venus de loin pour entendre sa parole fameuse et lui proposer des difficultés, pense-t-il, insolubles.

LE MAITRE.

Vous êtes donc arrêté par une objection à quoi vous ne savez comment répondre et vous venez chercher près de moi une lumière pour vous tirer de peine?

PROBUS.

Non, maître, ce n'est pas cela. Si votre bonne foi et votre bonté n'égalaient pas vos grandes lumières et votre haute sagesse, je n'oserais vous faire la demande que...

LE MAITRE.

J'entends. C'est vous qui prétendez m'apporter une lumière : qu'elle soit la bienvenue. La force de votre conviction me dispose d'avance à croire... C'est la vérité qui engendre les fortes convictions.

PROBUS.

Souffrez que j'interroge cet enfant qui n'est pas d'âge encore à compter parmi vos disciples et que je vois au milieu d'eux, amené par le plaisir d'entendre de votre bouche ce qu'il ne peut comprendre encore qu'imparfaitement. J'ai besoin de son témoignage.

LE MAITRE.

Interrogez-le et qu'il vous réponde.

UNE DAME (*à un vieillard assis près d'elle.*)

Que pensez-vous de ceci? Quel peut être ce nouveau venu qui tient un langage si étrange?

LE VIEILLARD.

Vous savez que les derniers livres d'Augustin ont produit beaucoup de trouble parmi les moines d'Adrumet. A l'excès de confiance de ce jeune homme qui vient apporter la science au maître, je serais presque tenté de croire qu'il arrive du monastère même d'Adrumet.

LE MAITRE (*à Caliste.*)

Remettez-vous de ce trouble. On ne vous demande que de répondre avec simplicité et dans la droiture de votre cœur. Si vous vous trompez dans vos réponses, et si l'on essaie de tirer parti de vos erreurs, je saurai réparer le dommage que vous aurez fait involontairement à la vérité.

PROBUS.

Maître, je vous en rendrai grâce pour moi. (*A Caliste :*) Je vous rends grâce à vous-même de vous prêter comme vous le faites à ce que je désire. Je ne vous demande que ce que je vois bien qu'il vous est facile de me promettre : des réponses sincères.

CALISTE.

J'ignore votre dessein et jusqu'à quel point vous prétendez tirer parti des erreurs que je ferai sans doute. Je m'étonne que vous ayez quelque chose à

enseigner à celui qui consent à vous laisser prendre ici sa place. Mais si vous apportez une vérité, le maître qui la recevra de vous saura vous en payer le prix en vous éclairant vous-même. Si vous avez raison, s'il est un instant votre disciple, il sera votre maître ensuite.

PROBUS.

C'est bien ainsi que je l'entends. Je vous demande d'abord de répondre à cette question : Si une mère disait à son enfant : Mon enfant, autre est la vérité pour Dieu, autre la vérité pour l'homme. Ce qui est vrai pour l'homme n'est pas vrai pour Dieu, et ce qui est vrai pour Dieu n'est pas vrai pour l'homme. Néanmoins ces deux vérités, l'une pour l'homme et l'autre pour Dieu, tout opposées qu'elles sont, n'en sont pas moins des vérités, et des deux affirmations, celle de Dieu et celle de l'homme qui se contredisent sur le même objet, chacune est vraie; que penserais-tu de cette mère?

CALISTE.

En quel sens faut-il prendre ce que vous dites? Je ne puis croire que j'ai bien entendu.

PROBUS.

Dans le sens qui clairement s'en présente d'abord à toi. Deux hommes qui affirment le oui et le non sur le même objet ne peuvent avoir raison ensemble. Cette mère dont je parle dirait à son enfant qu'il n'en est point ainsi quand c'est, non plus de deux hommes, mais de Dieu et de l'homme qu'il s'agit.

CALISTE.

Je plaindrais cette mère, et encore plus son enfant.

PROBUS.

Et moi je félicite la mère dont l'enfant m'a fait cette réponse. — Dieu est-il tout-puissant?

CALISTE.

Vous pourriez aussi bien me demander si Dieu existe, car ce nom, le Tout-Puissant, est un des noms de Dieu.

PROBUS.

Puisque Dieu peut tout, Dieu peut donc faire un cercle carré? autrement quelque chose lui serait impossible.

CALISTE.

Un cercle carré n'est pas quelque chose.

PROBUS.

Assurément. Mais j'insiste et je dis : Si quelqu'un disait : Dieu ne peut faire un cercle carré, faudrait-il dire qu'il dit quelque chose d'absurde?

CALISTE.

Il me semble que le sentiment qui accompagnerait son affirmation serait pour beaucoup dans le jugement qu'on en devrait porter. S'il voulait dire que ce serait mal entendre la puissance de Dieu que d'aller jusqu'à croire qu'elle peut faire des choses impossibles parce qu'elles sont contradictoires, il aurait raison. S'il parlait (je n'ose presque pas faire cette supposition tant elle est singulière), s'il parlait comme par une sorte de défi à Dieu, et se réjouissant

de trouver une borne à la puissance de Dieu, alors il parlerait en insensé.

PROBUS.

Mais un homme peut-il résister à la volonté de Dieu?

CALISTE.

Il n'y a que le méchant qui résiste à Dieu, mais Dieu punit le méchant et remporte la dernière victoire, en sorte que du côté de Dieu tout est en ordre.

UN DISCIPLE (*à son voisin.*)

Remarquez-vous ce mot : *du côté de Dieu?* Cela paraît fort relevé pour lui.

DEUXIÈME DISCIPLE.

Non, c'est une idée si naturelle. Je crois que la simple justesse des réponses déroute un peu cet étranger.

PROBUS.

Et le méchant fait-il donc quelque chose en faisant le mal?

PREMIER DISCIPLE.

Question grave! un piége! Comment voulez-vous qu'il sache que le mal est une privation?

CALISTE.

Il fait ce qu'il doit ne pas faire et il ne fait pas ce qu'il doit faire.

PROBUS.

De même que l'on dit sans porter atteinte à la puissance de Dieu qu'il ne peut pas faire exister ensemble des contradictoires; et que sa volonté sans cesser

d'être souveraine ne veut pourtant pas tout ce qui se fait, ne doit-on pas dire pareillement : La science infinie de Dieu ne saurait s'appliquer à ce qui de sa nature n'en est pas l'objet ?

CALISTE.

Je ne vous comprends pas bien.

PROBUS.

Un cercle carré ne peut être l'objet de la puissance divine ; la volonté mauvaise du méchant n'est pas voulue par la volonté de Dieu ; de même une volonté que je suis libre de prendre ou de ne prendre pas n'est pas connue d'avance par Dieu.

CALISTE.

Quel langage ! Dieu ignorerait donc quelque chose.

PROBUS.

Ce qu'il ignorerait ne serait pas une chose : comme tu disais tout à l'heure qu'un cercle carré n'est pas une chose.

Écoute. Tu es libre de faire une action. Dieu ne sait point que tu la feras, puisque tu peux ne pas la faire, et Dieu ne sait point que tu ne la feras pas, puisque tu peux la faire. Dieu sait seulement que tu es libre, et de même qu'en faisant l'homme libre il a lui-même librement restreint l'exercice de sa puissance dans le gouvernement du monde, de même il a restreint sa science à l'égard de nos actes. Si Dieu voulait, il n'y aurait dans les événements futurs aucune ambiguïté : tout marcherait, pour ainsi parler, en ligne droite et rien dans l'avenir ne pourrait être

caché à cette providence qui d'avance aurait déterminé tout ce qui devrait être. Mais Dieu qui est la Force et à qui rien n'est difficile, a mis dans notre âme une force par laquelle il est en notre pouvoir d'agir ainsi et d'agir autrement, de prendre cette voie ou cette autre. Pourquoi ce qu'il a voulu laisser, en quelque sens du moins, se dérober à l'action propre de sa puissance, ne l'aurait-il pas laissé pareillement se dérober à sa science?

CALISTE.

Dieu ne veut pas que le méchant veuille le mal, mais Dieu sait que ce méchant voudra le mal. Il le voit, comme il le permet.

PROBUS.

Ainsi tu reconnais qu'il y a des propositions vraies commençant par ces paroles « Dieu ne peut pas, » comme serait celle que j'énonçais tout à l'heure : Dieu ne peut pas faire qu'un carré soit rond, ou que ce qui a été n'ait pas été; ou par ces autres paroles : « Dieu ne veut pas. » Comme serait celle-ci : Dieu ne veut pas que l'homme se perde, quoique l'homme se perde quelquefois; ou par ces paroles « Dieu n'aime pas » comme serait cette autre : Dieu qui aime toutes ses créatures ne les aime pas toutes également. Mais tu te refuses à admettre qu'aucune proposition vraie encore commence par ces paroles « Dieu ne sait pas. »

CALISTE.

Oui, et je comprends très-bien que celui qui ne re-

connaîtrait pas, même avant de l'entendre tout entière, la fausseté de toute proposition commençant ainsi serait un sacrilége.

PROBUS.

Il est donc vrai en quelque manière que la science de Dieu est plus étendue que sa puissance et que sa volonté?

CALISTE.

En effet, car il nous laisse pour un temps résister à sa volonté, mais rien n'échappe un seul instant à sa science. Il n'est point pour Dieu de ténèbres.

PROBUS.

Ainsi tu n'approuverais pas celui qui dirait : Dieu peut tout, excepté ce qui est en soi contradictoire; Dieu qui peut tout et qui a fait l'homme libre, et qui l'a laissé dans la main de son conseil, est Tout-Sachant comme il est Tout-Puissant, et rien n'est en dehors de sa connaissance que les seuls futurs contingents, ces futurs qui peuvent arriver et qui peuvent n'arriver pas, et qu'il lui est par conséquent aussi impossible de connaître qu'il lui est impossible de faire qu'un cercle soit un carré; celui qui parlerait ainsi tu ne l'approuverais pas.

CALISTE.

Je te l'ai dit : je trouverais que celui qui parlerait ainsi parlerait comme un insensé sacrilége ou comme un insensé.

PROBUS.

Ne serait-ce point parce qu'il te semblerait dépouiller Dieu d'une perfection?

CALISTE.

C'est cela même.

PROBUS.

Mais si je te montrais évidemment l'impossibilité d'accorder cette perfection avec d'autres perfections que tu reconnaîtrais, si je te faisais voir clairement que le Tout-Puissant n'a pas pu créer l'homme libre sans consentir à ignorer, au moins en un sens, l'usage que l'homme ferait de sa liberté, n'avouerais-tu pas que ta résistance serait désormais sans raison et ne verrais-tu pas comme un nouveau motif d'adorer la bonté d'un Dieu qui aurait consenti à se dépouiller d'un privilége qu'il aurait dépendu de lui de conserver, et aussi sa grandeur d'avoir créé un être indépendant de lui en quelque manière, je veux dire pour temps, car tu l'as déclaré toi-même : le méchant qui résiste à l'appel de l'infinie miséricorde tombe un jour sous la vengeance de l'éternelle justice.

CALISTE.

Tu ne saurais me montrer avec évidence l'impossibilité d'accorder ces choses divines dont tu parles. Si (ce qu'à Dieu ne plaise) tu me la faisais reconnaître c'est que la grâce de Dieu qui m'aide à croire en Dieu m'aurait abandonné.

PROBUS.

Enfant, sais-tu bien ce que c'est qu'être libre?

Sais-tu la dignité que Dieu t'a donnée? Sais-tu ce qui se passe en toi quand tu hésites entre le bien et le mal? Si Dieu daignait répondre à un ange qui lui demanderait : Fera-t-il le bien ou fera-t-il le mal, Dieu qui est la vérité même ne répondrait-il pas : Il dépend de lui de faire l'un ou l'autre, cela sera ou cela ne sera pas, selon sa volonté?

CALISTE.

A mon tour je te dirai : Quand Suzanne prit Dieu à témoin de son innocence ne s'écriait-elle pas : O Dieu qui savez toutes choses avant qu'elles arrivent! Et tu voudrais que le Dieu qu'elle invoquait ainsi ne pût répondre que comme le ridicule oracle de Tirésias : Ou cela sera ou cela ne sera pas. Oracle, en effet, qui ne courait nul risque de se tromper.

PROBUS.

Tu te crois maître de tes résolutions, capable de délibérer et de faire un choix entre deux partis pendant que ta détermination est atteinte avant d'être par un coup d'œil infaillible, que ta délibération en dépit de ses circuits a son terme inévitable marqué à l'avance, et que le parti que peut-être tu ne vas pas prendre, certainement pourtant tu vas le prendre.

CALISTE.

Oui, l'homme est libre, mais Dieu sait tout ce qui sera : Dieu veut tout ce qui sera, mais l'homme est libre.

LE MAITRE (*à Probus.*).

Vous l'avez entendu. La vérité même a parlé par sa bouche. Dieu connaît en effet l'avenir comme le

présent et le passé, et c'est parce que la connaissance qu'il a des choses les enveloppe de tous côtés, les atteint dans leurs racines, les saisit telles qu'elles sont avec tout ce qui les fait être et tout ce qui les distingue, que cette suprême connaissance est digne de l'être dont la notion périrait dans notre âme si elle cessait de rassembler toutes les perfections.

PROBUS.

Maître, l'enfant a dit la vérité; à Dieu ne plaise que jamais j'essaye d'ébranler dans l'esprit de personne une vérité si claire et si fondamentale; je n'ai voulu jusqu'à présent que poser distinctement l'affirmation où je suis d'accord avec vous, afin que l'enfant ni vous-même ne pussiez m'attribuer une pensée qui est loin de mon esprit. Puisse-t-il arriver tout à l'heure que vous soyez d'accord avec moi, comme je viens de l'être avec vous! (*A Caliste:*) Je voudrais examiner avec toi le caractère de ces événements qui peuvent arriver et n'arriver pas et qu'on appelle des futurs contingents. Il est également vrai de dire que ces événements peuvent arriver et de dire que ces événements peuvent ne pas arriver, mais leur arrivée ou leur non-arrivée n'est pas toujours également possible.

CALISTE.

Voilà une distinction que j'ai quelque peine à saisir.

PROBUS.

Suppose que cette urne contient cent boules dont deux seulement sont noires tandis que toutes les autres sont blanches. Si quelqu'un met la main dans l'urne pour en tirer une boule, n'est-il pas vrai qu'il peut amener l'une des deux boules noires aussi bien que l'une quelconque des blanches?

CALISTE.

Cela est vrai.

PROBUS.

La sortie de l'une des deux boules noires, la sortie d'une des boules blanches, voilà des événements dont il est également vrai de dire qu'ils sont possibles. Reconnais-tu ceci?

CALISTE.

Je le reconnais. Mais il y a beaucoup plus de blanches que de noires, et il est à parier que c'est une boule blanche qui sortira.

PROBUS.

Tu as raison : et c'est à dire que la sortie d'une blanche est plus possible que la sortie d'une noire. Conçois distinctement, chacune à part, la sortie de telle ou telle des cent boules, voilà des événements également possibles, n'y ayant pas plus de raison pour qu'*un événement se produise plutôt que l'autre*. Cette possibilité sera donc convenablement représentée par un centième. Mais au lieu de la sortie de telle ou telle boule déterminée, conçois qu'il s'agisse de la sortie d'une boule noire, par exemple, soit de l'une

soit de l'autre indifféremment; cet événement peut arriver de deux manières, et sa possibilité sera représentée par deux centièmes. Il y aura de même une possibilité de quatre-vingt-dix-huit centièmes à ce que ce soit l'une desboules blanches qui sorte de l'urne: je dis l'une indéterminément, car si j'entendais parler d'une boule blanche déterminée, la possibilité de la sortie serait marquée par un centième.

CALISTE.

Et supposé qu'une boule devra certainement être tirée de l'urne, la possibilité de cet événement sera marquée par cent centièmes!

PROBUS.

Précisément; car la possibilité de cet événement sera cent fois plus grande que celle de la sortie de telle blanche ou de telle noire. Je t'ai donc montré des événements dont il est également vrai de dire qu'ils sont possibles, mais dont il n'est pas vrai de dire qu'ils ont une possibilité égale. Ces différents nombres, un centième, deux centièmes, quatre-vingt-dix-huit centièmes, marquent les différents degrés du probable.

CALISTE.

D'après cela le probable serait le nombre du possible?

PROBUS.

C'est ainsi qu'il faut l'entendre, et quoiqu'il y ait une grande différence entre les événements dont je te parle et ces actions de l'homme libre et raison-

nable qui recevront un jour de Dieu leur châtiment ou leur récompense, cependant l'étude des unes peut se trouver jusqu'à un certain point une préparation utile dans l'étude des autres. Crois-tu qu'il y ait pour l'homme accoutumé de longue main à céder à ses penchants une égale possibilité de se décider ou non tout à coup à faire un effort pour y résister?

CALISTE.

Non sans doute. Il est plus aisé au nageur de se laisser aller au fil de l'eau que de remonter le courant.

PROBUS.

Tu vois donc des événements contingents comme *plus possibles* que d'autres, parce que les actions qui les produisent sont plus ou moins difficiles. Mais je ne voulais te faire cette remarque qu'en passant. C'est à d'autres choses que je veux te rendre attentif.

Faisons maintenant cette hypothèse : l'urne que voici est dans la salle voisine, et elle contient trois boules, deux blanches et une noire. A midi quelqu'un introduira la main dans l'urne et en tirera une boule. Jusqu'à midi il demeurera possible, quoique avec des degrés assez différents de probabilité, que ce soit une boule blanche ou une boule noire qui sorte.

CALISTE.

Oui.

PROBUS.

Supposons que dans le lieu où nous sommes on parle de ce qui aura lieu à midi au moment que la

main de l'homme s'introduira dans l'urne : ne dirait-on pas avec raison : la boule qui sortira sera probablement une boule blanche ?

CALISTE.

Oui, la probabilité pour qu'il sorte une des deux boules blanches est double de la probabilité pour que ce soit la noire.

PROBUS.

Que trois hommes disent avant l'événement, le premier : « Une boule blanche sortira, » le second : « La noire sortira, » le troisième : « L'un ou l'autre dit vrai, » que penserais-tu touchant la vérité ou la fausseté des affirmations de ces trois hommes ?

CALISTE.

C'est le troisième qui dit vrai.

PROBUS.

Parce qu'il est certain qu'il sortira une boule blanche ou une boule noire, mais laquelle, il est incertain ?

CALISTE.

Uniquement par cette raison.

PROBUS.

En sorte qu'après l'événement, si la boule noire est sortie, le troisième homme pourrait dire au second : Je vois maintenant que c'était vous qui disiez la vérité ?

CALISTE.

J'avais tort de dire que le troisième homme disait vrai en affirmant que l'un des deux autres disait vrai

lui-même, car depuis l'événement celui des deux qui paraîtrait plutôt avoir dit vrai est celui qui affirmait comme certaine la sortie de la boule noire, quoique moins probable, et son tort était d'affirmer comme certain ce qui était probable seulement et qui pouvait n'avoir pas lieu.

PROBUS.

Ton erreur était grande en effet. Non, aucun de ces trois hommes n'avait dit vrai. Celui-là seul aurait dit vrai qui eût dit comme toi-même tout à l'heure : la probabilité pour qu'il sorte une boule blanche est double de la probabilité pour que ce soit la noire qui sorte.

CALISTE.

Sans doute, étant également vrai que les deux événements étaient possibles.

PROBUS.

Mais changeons un peu notre hypothèse. Supposons qu'il soit midi : la main qui devait tirer l'une des boules est sortie de l'urne, et de deux hommes qui savent seulement que l'une des boules est sortie l'un dit à présent : « C'est une boule blanche qui est sortie, » l'autre : « La boule noire est sortie. »

CALISTE.

Ce seraient encore là des paris et non pas des affirmations auxquelles conviendraient les qualifications de vraies ou de fausses.

PROBUS.

Ta remarque est juste, car nous supposons ces

hommes dans l'ignorance de ce qui est en effet. Mais de ces deux propositions : Une blanche est sortie, La noire est sortie, l'une n'est-elle pas vraie en soi ?

CALISTE.

Très-certainement, soit qu'on l'ignore, soit qu'on le sache.

PROBUS.

Et tout à l'heure il n'en était pas ainsi ; ni l'une ni l'autre de ces deux affirmations : Une boule blanche sortira, une boule blanche ne sortira pas, ni l'une ni l'autre de ces propositions n'était vraie en soi, mais toutes deux étaient fausses en soi.

CALISTE.

Il faut en convenir ou ne pas considérer comme réellement possibles la sortie d'une boule blanche et la sortie de la boule noire.

PROBUS.

Souvent dans ses pensées l'homme est en retard sur les faits, et il considère comme pouvant être ou pouvant ne pas être ce qui est déjà déterminé depuis longtemps à être ou à n'être pas : ces mots « il est possible » n'expriment alors que son ignorance; mais ces mêmes mots « il est possible » expriment quelquefois une vérité et une grande vérité : comme : Il est possible que l'homme se sauve ou que l'homme se perde. Ce serait la plus grande des erreurs que de confondre deux sens tellement différents. Je voudrais maintenant savoir de toi s'il ne te semble pas nécessaire de distinguer deux sortes d'avenir ?

CALISTE.

Mais il me semble qu'il n'y a qu'une sorte d'avenir, comme il n'y a qu'une sorte de présent et qu'une sorte de passé.

PROBUS.

Pourtant lorsque nous parlons de futurs contingents, nous n'entendons pas parler de futurs dont il est vrai de dire simplement qu'ils arriveront, car ces futurs sont tels qu'ils peuvent arriver et qu'ils peuvent aussi n'arriver pas. Par exemple, supposons que A soit futur contingent : non A sera aussi un futur contingent : la futurition de l'un comme de l'autre ne sera donc pas complète. La complète futurition de l'un comme de l'autre sera donc comme suspendue entre l'un et l'autre. Ainsi ta présence aujourd'hui dans cette école était future hier, et avant hier et auparavant, mais elle n'était pas pleinement future, car ton absence était future en même temps que ta présence.

CALISTE.

Ce que tu dis m'étonne et je ne sais si tu me parles sérieusement.

PROBUS.

Dès lors que ta présence ici, à cette heure, était un futur contingent, n'était-ce pas aussi un futur contingent que ton absence? L'une et l'autre n'étaient-elles pas possibles? N'étaient-ce donc pas deux futurs qui subsistaient ensemble, dont aucun n'était un futur absolu. L'un en achevant de s'anéantir devait céder à l'autre sa part de futurition pour que

celui-ci achevât d'être un vrai futur. Tu l'avoues toi-même.

CALISTE.

Mais de deux futurs il y en avait pourtant un qui était vrai; et l'autre était faux.

PROBUS.

Explique-toi à ton tour.

CALISTE.

Puisque me voici présent en ce lieu, il était futur que je m'y rendrais. Toute chose avant d'être dans le présent a été dans le passé à titre de chose future. Souvent l'on se trompe sur les choses futures et l'on dit : Ceci aura lieu; puis le cours des événements nous avertit de notre erreur, et nous voyons que cette chose n'ayant pas lieu, c'est qu'elle n'était pas future en effet. Au contraire, ce qui arrive était futur et c'est cela seul qui l'était.

PROBUS.

Si je te comprends bien, ta pensée, Caliste, est: De deux futurs contingents, ou que nous appelons de ce nom, A et non A, un seul au fond est réellement futur, et l'autre ne l'est pas du tout.

CALISTE.

Il ne l'est pas du tout puisque c'est un faux futur.

PROBUS.

Ainsi, Caliste, tout ce que tu as fait aujourd'hui, et hier et depuis ta naissance, était futur avant que tu vinsses au monde, et ce que tu n'as pas fait ne l'était pas.

CALISTE.

Sans doute, Probus.

PROBUS.

Tu n'as pas toujours pensé ainsi. Souvent deux choses t'apparaissaient comme futures : l'une comme future si tu te déterminais à la vouloir, l'autre aussi comme future si c'était la seconde que tu préférais à la première : chacune d'elles était donc imparfaitement future et n'attendait que ta volonté pour le devenir tout à fait.

Et de quelle action libre aurais-tu donc été l'auteur, s'il en est autrement? Représente-toi un instant, Caliste, l'avenir invariable comme l'est le passé : la route que chaque homme a suivie se prolonge, avec des sinuosités inconnues, de l'ère de ce passé dont il connaît si peu de chose, dans cet avenir où il ne connaît rien; chacun de ses pas a son empreinte marquée d'avance. Il va se dire : Irai-je ici, irai-je là? A quoi me résoudrai-je? Et son hésitation elle-même est un pas nouveau dans la route où il pense marcher librement, alors que ses pieds sont aussi fidèles aux traces futures qu'ils le seraient aux anciennes traces en recommençant la route déjà parcourue. Essaie de considérer à la fois, d'une part, l'avenir, de l'autre, la liberté de l'homme, et de ne pas apercevoir la contradiction qui saute aux yeux!

. . . .

PROBUS.

Un homme dit qu'il plantera 23 rangées égales

d'arbres et fera voir que s'il eût planté 60 arbres de moins il aurait pu les disposer de telle sorte qu'il y eût eu autant de rangées que d'arbres dans chaque rangée. Mais il laisse à chercher combien il y aura d'arbres dans chacune des 23 rangées qu'il doit planter.

Or, de deux hommes qui apprennent cela, l'un dit : Il y en aura 3 dans chacune des 23 rangées ; l'autre dit : Il y en aura 3 ou un autre nombre. Lequel a raison de ces deux hommes ?

CALISTE.

Celui qui affirme qu'il y en aura 3 dans chaque rangée.... affirme par le fait que l'on plantera en tout... 23 fois 3 arbres, c'est-à-dire 69 arbres. Et il a raison, car 60 étant mis à part, il en reste 9, que l'on peut disposer dans la forme d'un petit quinconce parfaitement régulier.

PROBUS.

Celui qui dit : Il y en aura 3 ou un autre nombre, ne dit-il pas aussi une vérité ?

CALISTE.

Oui, mais une vérité insignifiante. Il est trop clair avant tout calcul que l'on plantera dans chaque rangée ou 3 arbres ou un autre nombre.

PROBUS.

Et c'est donc du premier qu'il faut dire qu'il a résolu le problème?

CALISTE.

Cela est évident, Probus.

PROBUS.

Pas autant qu'il te semble. Mais afin de donner plus d'intérêt à la question, je changerai un peu la supposition. Je supposerai que l'homme qui plantera a parlé devant un enfant qui interroge successivement 5 personnes présentes. La première dit : On plantera 3 arbres dans chaque rangée; la deuxième dit : On en plantera 20; la troisième dit : On en plantera 3 ou 20; la quatrième dit la même chose que la troisième; la cinquième, à laquelle toutes ces réponses sont rapportées, dit : Ni l'une ni l'autre de la première ou de la deuxième personne n'a dit vrai; la troisième, qui a dit 3 ou 20, ignorait la véritable réponse à faire, et la quatrième l'a faite en disant exactement la même chose que la troisième; que penserais-tu de ceci?

CALISTE.

Je ne comprends en aucune façon que la quatrième personne dise vrai quand la troisième qui dit exactement la même chose dit faux.

PROBUS.

Je vais te le faire comprendre aisément.

LA DAME (*bas au vieillard son voisin*).

Oui, par de misérables jeux de mots. Cet étranger m'est insupportable. On ne sait où il veut en venir. Quelle leçon précieuse perdue, pour toutes ces subtilités! Je patiente pourtant en pensant que le maître ne le laisse parler que pour le mieux confondre.

LE VIEILLARD.

Écoutons un peu.

PROBUS.

Celui qui a répondu 3 ne disait pas vrai parce qu'il était possible que l'on plantât 20 arbres; tu vois, en effet, que 23 rangées de 20 arbres font 460, et qu'en en mettant 60 à part, il en reste 400, dont on peut faire un quinconce régulier de 20 arbres sur chaque côté. De même, celui qui répondait 20 disait faux, parce qu'il était possible de ne planter que 3 arbres dans chaque rangée. Quant au troisième, si l'on suppose qu'il ne répondait de la sorte qu'après avoir entendu les deux autres, et que sa confiance se partageait entre tous deux, il disait évidemment faux, entendant que l'un ou l'autre disait vrai. Revenons maintenant à notre première hypothèse : celui qui disait 3 ou un autre nombre.

LE VIEILLARD (*bas à la dame*).

Mais ce ne sont pas là des jeux de mots.

LA DAME.

Mais quoi de plus inutile au monde que toutes ces suppositions et tous ces raisonnements?

LE VIEILLARD.

Songez qu'il parle à un enfant. Moi-même, je crois qu'il m'a éclairé sur quelques points.

LA DAME.

On reconnaît là votre bienveillance et votre indulgence admirables. Un homme tout à fait sans éloquence, qui nous arrive on ne sait d'où! Mais quelle

merveilleuse humilité dans le maître qui semble l'écouter ! Heureusement qu'il va le foudroyer tout à l'heure.

CALISTE.

Je crois que celui qui répondait 3 ou un autre nombre pouvait parler ainsi par ignorance ou par une connaissance très-exacte de la solution du problème, toutefois avec l'intention d'en cacher une partie. Mais celui qui répondait 3 ou 20 disait toute la vérité.

PROBUS.

Ceci ne fait aucun doute. Maintenant, Caliste, si je te demandais lequel des deux nombres 3 ou 20 résout le problème, que me répondrais-tu?

CALISTE.

Peux-tu donc en douter, Probus? Je répondrais que c'est le nombre 3 ou le nombre 20.

PROBUS.

Tu n'entends pas ma pensée, Caliste. Si je te demandais lequel des deux nombres 3 ou 20 résout le problème, que me répondrais-tu?

CALISTE.

En vérité, je ne comprends pas ta question, Probus.

PROBUS.

Supposons que quelqu'un te demande, sachant que tu le sais toi-même, te demande quel est le nombre qui résout ce problème, que répondrais-tu donc?

CALISTE.

Mais je te l'ai dit : je répondrais que c'est le nombre 3 ou le nombre 20. Ta question est vraiment singulière.

PROBUS.

Mais si on insistait en disant : vous ne savez donc pas lequel des deux, puisque vous hésitez entre l'un et l'autre? Que dirais-tu à cela?

CALISTE.

Je répondrais qu'il n'y avait aucune hésitation dans ma réponse, en faisant voir que chacun des deux nombres 3 et 20 résout le problème.

PROBUS.

Mais si après l'explication que tu aurais donnée on venait à te dire : je vois bien que le problème est résolu, soit par le nombre 3, soit par le nombre 20, mais je vous demande par lequel des deux précisément le problème est résolu.

CALISTE.

Il me semble, Probus, que tu te joues de moi. C'est comme si l'on me demandait de ces deux objets qui sont blancs, lequel est blanc. Je ne pourrais jamais que dire : Tous deux sont blancs.

PROBUS.

Tu m'avoueras bientôt que l'on fait quelquefois une question qui n'est pas moins absurde, et que l'on fait à cette question une réponse qui l'est encore davantage.

Mais quant au problème qui nous occupait,

l'homme qui a dessein de planter des arbres dans les conditions que j'ai dites peut donc indifféremment en planter 3 ou 20 dans chaque rangée. Si l'on demandait maintenant : combien en plantera-t-il dans chaque rangée, on ne pourrait donc répondre que ceci : 3 ou 20 en effet ?

CALISTE.

Mais c'est bien différent. Cet homme peut avoir des raisons pour préférer l'un de ces nombres à l'autre, et il est possible que l'on présume quelque chose de ces raisons.

PROBUS.

Et les raisons peuvent être plus ou moins bonnes, et les conjectures qu'on fait sur elles plus ou moins bonnes aussi ; et il peut arriver, dans l'intervalle qui sépare le projet de l'exécution, ou quelque changement dans la volonté de celui qui doit planter, ou des événements qui s'y opposent. Voilà bien des choses possibles, et tu avais raison de considérer comme très-différentes ces deux questions : Combien peut-on planter d'arbres d'après les données du problème, et combien d'arbres seront-ils plantés en effet?

Il nous arrive sans cesse dans nos conjectures de confondre des possibilités réelles avec des possibilités fictives ou apparentes qui, pour des êtres supérieurs à nous en lumières, se résoudraient, selon les cas, soit en possibilités réelles soit en impossibilités réelles. Par exemple, un jeune pâtre est assis sur le sommet d'une montagne. Qu'y aurait-il d'impos-

sible à ce qu'il s'amusât de prendre une roche à côté de lui et d'essayer son adresse en visant quelque objet d'un côté où il ne voit personne exposé à être atteint? Cependant on conçoit que, dans tel cas donné, celui qui connaîtrait ses dispositions d'esprit présentes saurait que ce dont je parle est impossible en fait. Mais que la pierre lancée par ce pâtre vienne à rouler de manière à menacer dans sa chute un homme endormi au pied de la montagne, en vue de quelqu'un qui voit aussi la pierre tomber : celui-ci aurait lieu de craindre que la pierre atteignît l'homme endormi, parce que cet événement lui paraîtrait possible, et, en réalité, cet événement ou serait certain ou serait impossible. Ainsi, selon le cas, l'homme endormi n'aurait couru aucun danger, ou sa mort aurait été assurée dès que le pâtre aurait lancé la pierre.

Je m'arrête à cet exemple. Reportons-nous d'abord au moment où la pierre a été lancée par le pâtre. Quelqu'un la voit rouler du côté de l'homme endormi et craint qu'elle ne l'atteigne. Il ne sait pas ce qui va arriver. Mais nous, nous savons ce qu'il en est. Est-il futur ou non que cet homme soit tué?

CALISTE.

Certainement, Probus, cela est futur, dans l'hypothèse où tu parles.

PROBUS.

Et quand tu dis que cela est futur, entends-tu que cela est futur à la manière des futurs contingents?

CALISTE.

Non pas, Probus.

PROBUS.

Mais celui qui voit la pierre tomber pense autrement que toi, il pense que le malheur dont il s'agit est un futur contingent.

CALISTE.

Oui, Probus, il pense ainsi et il se trompe.

PROBUS.

Il n'est donc pas possible que ce malheur n'arrive pas?

CALISTE.

Cela n'est plus possible.

PROBUS.

Tu dis vrai. Il était possible tout à l'heure que le pâtre se décidât à ne pas lancer la pierre, et ce malheur, à présent futur, ne serait pas futur; mais à présent il n'est plus possible qu'il n'arrive pas.

Reportons-nous maintenant au moment qui a précédé celui où le pâtre s'est décidé à lancer la pierre. Le souvenir d'un homme qu'il a vu passer il y a quelques heures au pied des falaises lui revient; mais il ne voit plus personne; donc personne n'est là; ce jeu va l'amuser, et il ne lui paraît pas qu'il y ait de l'imprudence à faire ce qu'il désire faire. Cependant il hésite, car il sent qu'il a tort. A ce moment, Caliste, le malheur dont nous parlons était-il futur? Prends-y garde, je te demande s'il était simplement futur, ou s'il était futur contingent.

CALISTE.

Il était futur contingent. Il en était alors de l'arrivée de ce malheur comme de la sortie d'une boule déterminée quand la main s'introduit dans l'urne; et après que le pâtre a lancé la pierre le malheur devait arriver, comme la boule que l'on a saisie doit sortir de l'urne.

PROBUS.

Au sens où tu l'entends tu dis vrai. Toutefois il importerait de remarquer que ta comparaison affaiblit plutôt qu'elle ne fortifie cette affirmation que jusque-là ce malheur était un futur contingent.

CALISTE.

Comment cela, Probus?

PROBUS.

C'est qu'il faut remonter jusqu'aux actes libres pour trouver la racine de la contingence. Par exemple, quoique ceci paraisse bien forcé, il se pourrait, au moins dans quelques cas, que, dès que la main entre dans l'urne, le choix, tout aveugle qu'il est, que va faire la main parmi les boules, fût déjà futur, et j'entends simplement futur : en sorte que la possibilité de la sortie de telle ou telle boule, autre que celle qui sortira en effet, ne fût pas réelle; et cependant comme on serait dans l'ignorance à cet égard, cette possibilité fictive équivaudrait pour les gageures à une possibilité réelle.

Mais tu as répondu vrai en disant que le malheur

causé par la chute de la pierre était un futur contingent. Quelque chose te trouble, Caliste?

CALISTE.

En effet, Probus, et mon embarras est grand, d'autant plus grand que je ne sais comment te l'exposer. L'idée des futurs contingents, qui m'avait semblé claire tout à l'heure, est à présent confuse dans mon esprit.

LA DAME (*bas au vieillard*).

Pauvre enfant, c'est un martyr. Pour moi, il y a longtemps que je n'écoute plus.

PROBUS.

Tâche de me dire au moins à quelle occasion s'est produit l'embarras dont tu me parles.

CALISTE.

Si je ne me trompe, Probus, tu viens de dire tout à l'heure quelque chose de semblable à ceci : il se pourrait que la possibilité de la sortie de telle ou telle boule autre que celle qui sortira ne fût pas réelle. Mais j'ai encore un autre sujet d'embarras, que je dirai après.

PROBUS.

« Il se pourrait que la possibilité, » voilà un lourd langage. L'éloquence est une belle chose que je n'ai pas. Je ne suis pas éloquent !

CALISTE.

Oh ! Probus ! je n'étais occupé que du soin de saisir ta pensée.

PROBUS.

Par ces mots « il se pourrait » j'entendais que j'igno-

rais s'il en était comme j'allais dire. Mais je crois voir ce qui t'embarrasse. Je parlais de la sortie possible de l'une quelconque entre plusieurs boules « autres que celle qui sortira. » Comment se fait-il qu'il y ait dès à présent une boule qui sortira, et que telle autre boule puisse sortir? C'est sembler dire : Il est possible qu'il sorte une boule autre que celle qui sortira. N'est-ce pas là ce qui t'a surpris, Caliste?

CALISTE.

Précisément, Probus.

PROBUS.

Je suis content d'avoir l'occasion de te rendre plus claire une notion qu'il est facile de saisir, mais qu'il est difficile, à ce qu'il semble, de condenser dans son intégrité. Suppose deux boules dans l'urne, une blanche et une noire, et suppose que réellement il est possible que ce soit la blanche qui sorte, et non la noire, et qu'il soit possible aussi que ce soit la noire qui sorte, et non la blanche : si je dis : L'une d'elles sortira, ou bien si je dis : Celle qui sortira sera regardée avec curiosité; ces mots « l'une d'elles, » « celle qui, » désignent une boule et une seule; mais pas plutôt l'une que l'autre. Car la propriété de pouvoir sortir convient à toutes les deux. Chacune d'elles à présent peut donc être réellement, à l'exclusion de l'autre, celle qui sortira.

CALISTE.

Il me semble que je comprends maintenant très-bien; et je peux dire ce que je comprends, au lieu

que tout à l'heure je ne pouvais pas dire ce qui m'embarrassait. Excuse-moi, Probus, et redresse-moi si je dis mal.

PROBUS.

. . . .

CALISTE.

Suppose... Moi aussi j'ai recours à une supposition, celle de l'homme qui plantera demain des arbres. Si avant qu'il n'ait pris un parti, je veux dire tant qu'il est véritablement libre de choisir entre les nombres 69 et 460, il parle du nombre des arbres qu'il plantera, ce qu'il en dira doit convenir à ces arbres, soit qu'il en plante 69, soit qu'il en plante 460. Dès qu'il lui arrive de parler *du nombre* d'arbres qu'il plantera, en disant quelque chose qui ne convienne par exemple qu'au nombre 460, c'est qu'il avouera l'hypothèse où il en plantera 460, et non plus l'hypothèse où il est réellement possible qu'il en plante 69, et réellement possible qu'il en plante 460. Mais tant qu'il ne sera pas décidé entre les deux nombres, le nombre d'arbres qu'il plantera, le nombre d'arbres dont il entendra parler en disant : Le nombre d'arbres que je planterai, ce nombre qui est unique est pourtant un double nombre... Aide-moi, Probus, je ne sais plus comment m'expliquer.

PROBUS.

Oui, tu as raison, Caliste, ce nombre est unique, et il est double.

CALISTE.

Je le sens mieux que je ne puis le dire.

PROBUS.

Ce nombre est unique, car il sera l'un de ces deux nombres 69 ou 460; il est double, car indéterminé qu'il est à être 69 ou 460, on peut faire qu'il soit 69 ou qu'il soit 460. Ce sera l'un des deux; mais l'un, c'est l'un ou l'autre, sans que ce mot ne marque aucune ignorance de ma part?

CALISTE.

Et il en est ainsi de la boule qui sortira. C'est une chose unique, et double aussi en même temps; elle est unique parce que ce sera l'une des deux boules, la blanche ou la noire; elle est double, parce qu'en pensant à elle je dois assembler sous ma pensée et l'idée de la blanche et l'idée de la noire à la fois. Et si j'entends dire: La boule qui sortira, on la remettra entre les mains de telle personne, je trouverai ces paroles très-intelligibles, parce que je pourrai appliquer à la boule qui sortira cette qualification de noire ou blanche qui lui appartient. Si au contraire, la boule blanche étant sortie, on vient à dire: c'était la couleur qui *devait sortir*, je verrai par là que la personne qui parle a cru reconnaître après coup qu'il était impossible que la noire sortît, comme si, par exemple, au lieu d'une noire et d'une blanche, il y avait deux boules blanches dans l'urne. Tu vois, Probus, si j'ai compris.

PROBUS.

Mais prends bien garde à ce que je t'ai dit : que personne ne peut savoir d'une manière certaine si la sortie de telle ou telle boule qu'on tire d'une urne n'est déterminée qu'au moment où la main qui a pris la boule sort de l'urne, ou si elle est déterminée auparavant par un concours de dispositions ou de circonstances que nous ignorons en elles-mêmes et encore plus dans leurs effets. En ce cas nous ne dirions que la sortie de chaque boule séparément est possible, qu'à cause de notre ignorance des causes qui rendraient cet événement, par le fait, impossible : tandis que s'il s'agit d'une action libre, nous savons qu'il est réellement possible de ne la pas faire.

Mais tu ne m'as pas dit cet autre sujet d'embarras que je voudrais connaître?

CALISTE.

Je vais te le dire. Tout à l'heure nous disions de celui qui voyait la pierre menacer en tombant l'homme endormi, qu'il croyait contingent l'événement que nous savions être désormais nécessaire et certain; puis, quand tu m'as demandé si, avant que le pâtre se fût décidé à lancer la pierre, l'événement était contingent, j'ai répondu oui sans hésiter : mais une idée singulière m'est venue.

PROBUS.

On dirait que tu hésites à me la dire.

CALISTE.

La voici, Probus. Un instant je me suis demandé

s'il ne se pouvait pas que l'événement fût réellement un futur contingent, mais que pour nous, qui savions ce qui allait arriver, l'événement fût pourtant réellement futur. Tu souris?

PROBUS.

Tu suffiras à te réfuter toi-même.

CALISTE.

J'en conviens, l'excès de mon erreur la rendait ridicule. La vérité est qu'en croyant me reporter au moment où le pâtre hésitait, je ne m'y reportais pas. Je ramenais avec moi, sans m'en apercevoir, le souvenir de l'autre hypothèse. Aussi, rien de plus différent en effet que ces deux hypothèses : dans l'une, le pâtre hésite : peut-être agira-t-il ainsi, peut-être non; dans l'autre, il vient de lancer la pierre, et les conséquences de son action vont avoir leur cours.

PROBUS.

Pour que cette notion de la contingence demeure parfaitement nette dans ton esprit, je veux encore t'en occuper un moment.

Nous pouvons dire de toute chose : Elle a été, ou elle n'a pas été, car il n'est point de moyen terme entre l'affirmation et la négation touchant les choses passées, si ce n'est l'expression d'un doute résultant de l'ignorance de celui qui parle; et de deux hommes qui disent, l'un qu'une chose a été, l'autre que cette chose n'a pas été, il est nécessaire que l'un dise vrai et que l'autre dise faux. Mais, s'il s'agit de futurs

contingents, celui qui dit : A sera, et celui qui dit : A ne sera pas, disent faux l'un et l'autre.

CALISTE.

Oui, Probus. A pouvant être ou n'être pas, puisque c'est un futur contingent, celui qui dit : A sera, dit faux, car il se pourra que A soit, et celui qui dit : A ne sera pas, dit faux pareillement, car il se pourra que A ne soit pas.

PROBUS.

Ce que tu dis est exact, il y a entre les choses contingentes passées et les choses contingentes à venir cette différence que, de deux affirmations contradictoires, touchant les choses contingentes passées, l'une est vraie, l'autre fausse ; et que de deux affirmations contradictoires, touchant les choses contingentes à venir, ni l'une ni l'autre n'est vraie ; toutes deux sont fausses. Ainsi, tel homme a commis telle mauvaise action, ou il ne l'a pas commise ; de ces deux propositions l'une est vraie, l'autre fausse ; et de ces deux propositions : Tel homme commettra telle mauvaise action, quoiqu'il puisse ne la pas commettre, et la proposition contradictoire : Cet homme ne commettra pas cette mauvaise action ; de ces deux propositions ni l'une ni l'autre n'est vraie. Il est bien entendu que nous parlons de la certitude, et non de la probabilité, qui pourrait être extrême et avoisiner la certitude en quelque sorte.

CALISTE.

Si à l'égard des choses contingentes passées l'une

des deux propositions contradictoires est vraie, et que, à l'égard des choses contingentes à venir, ni l'une ni l'autre ne soit vraie, n'est-ce point parce que les choses contingentes passées, en réalité ne sont plus contingentes?

PROBUS.

Évidemment. Toute chose contingente se détermine dans le temps, ou comme nécessaire, ou comme impossible, non pas qu'ayant toujours été au fond l'une ou l'autre elle vienne à se découvrir comme étant l'une ou l'autre...

CALISTE.

Parler ainsi, ce serait détruire la contingence.

PROBUS.

Mais toute chose contingente n'étant en soi ni nécessaire ni impossible, si elle vient à être, il devient nécessaire qu'elle ait été, ou si elle vient à n'être pas, il devient impossible qu'elle soit, quoique une chose semblable puisse être pour l'instant qui suit.

Voilà donc, et tu le comprends, une grande différence entre les choses passées et les choses contingentes futures. Les premieres permettent cette question : cela a-t-il été ou non? Les secondes ne permettent pas cette autre question : Cela sera-t-il ou non?

CALISTE.

En effet, Probus.

PROBUS.

Pourtant, il arrive tous les jours de dire, en par-

lant d'un futur contingent : Cela sera ou cela ne sera pas.

CALISTE.

Il est vrai.

PROBUS.

N'est-ce donc pas comme si l'on disait : De ces deux propositions, A futur contingent sera, ou A ne sera pas, l'une est vraie, l'autre est fausse?

CALISTE.

Il semble.

PROBUS.

Absolument comme si l'on disait : Telle chose a été ou n'a pas été, telle chose est ou n'est pas.

CALISTE.

J'en conviens.

PROBUS.

Mais, d'après ce que nous disions tout à l'heure, cette façon de parler d'un futur contingent : Ou il est vrai que A sera, ou il est vrai que A ne sera pas, ne serait aucunement légitime?

CALISTE.

C'est, en effet, ce que nous disions, Probus.

PROBUS.

C'est-à-dire qu'elle n'aurait point de sens et serait tout aussi inintelligible que celle-ci : Ce qui est n'est pas. Il en coûte de penser qu'une façon de parler si usitée exprime une si énorme absurdité. Que s'il est impossible de le croire, avions-nous donc tort tout à l'heure de dire que ni l'une ni l'autre des deux pro-

positions touchant le futur contingent n'était vraie? Quel parti prendrons-nous, Caliste?

CALISTE.

Me voilà replongé dans mon embarras, Probus.

PROBUS.

Est-ce que tu douterais de la contingence? Prends-y garde : point de contingence, point de liberté.

CALISTE.

Très-certainement ni l'une ni l'autre des deux propositions contradictoires touchant le futur contingent n'est vraie; car la contingence serait dérisoire, et par suite la liberté même.

PROBUS.

Il reste donc à expliquer comment il se fait que l'on puisse dire, et si souvent, une aussi révoltante absurdité que celle-ci : Ou telle chose contingente sera, ou elle ne sera pas; affirmation qui équivaut à dire que l'une ou l'autre de ces propositions : A sera, A ne sera pas, est vraie. Que t'en semble, Caliste?

CALISTE.

Mais tu m'as fait voir tout à l'heure que certaines propositions étaient vraies ou étaient fausses selon les sens différents qu'on leur donnait. N'en serait-il point ici de même?

PROBUS.

Puisque tu as fait la question tu peux faire la réponse. Examine donc attentivement cette proposition : A sera ou A ne sera pas.

CALISTE.

Quant au sens dont nous venons de parler : Ou il est vrai que A sera, ou il est vrai que A ne sera pas : cette proposition est fausse.

PROBUS.

Sans quoi, il n'y aurait point de contingence et point de liberté.

CALISTE.

Elle est donc fausse, prise en ce sens. Mais celui qui dit : A sera ou A ne sera pas, peut vouloir dire autre chose.

PROBUS.

Que peut-il vouloir dire?

CALISTE.

C'est comme s'il disait : A est futur, ou A n'est pas futur.

PROBUS.

A étant un futur contingent, que penses-tu de son affirmation?

CALISTE.

Elle est fausse, appliquée à un futur contingent. Car A étant un futur contingent n'est pas futur dans la plénitude du sens du mot ; et il n'est pas non plus futur que A ne soit pas, mais il est futur que l'un des deux, A ou non A soit.

PROBUS.

Que faudra-t-il conclure de ces réflexions?

CALISTE.

Que si cette affirmation : A est futur ou A n'est

pas futur, c'est-à-dire A sera ou A ne sera pas, concerne une chose que l'on sait avoir été contingente, mais qui ne l'est plus à présent, cette affirmation est vraie; et que si elle concerne une chose dont on ne sait pas si elle est contingente ou non, elle présente encore un sens vrai; car si A est contingent, des deux termes de l'alternative c'est le deuxième qui est vrai, et si A n'est pas contingent, c'est l'un ou l'autre.

PROBUS.

Voici déjà le langage ordinaire justifié dans cette expression. Mais n'y aurait-il point encore d'autres sens où cette proposition : A sera ou ne sera pas, serait vraie appliquée à un événement contingent?

CALISTE.

J'avoue n'en pas voir d'autre, Probus.

PROBUS.

Reviens à considérer le cas de deux boules, l'une blanche, l'autre noire, contenues dans une urne d'où l'on doit tirer l'une d'elles, alors qu'il sera réellement possible et que ce soit la blanche et que ce soit la noire qui sorte.

CALISTE.

Ou la sortie de la boule noire aura lieu, ou elle n'aura pas lieu.

PROBUS.

Deux personnes ne peuvent-elles pas toutes deux affirmer ceci, et l'une d'elles avoir raison pendant que l'autre a tort?

CALISTE.

En effet : l'erreur serait d'affirmer qu'il est déterminé dès à présent que la boule noire sortira ou qu'il est déterminé qu'elle ne sortira pas. Et il serait vrai de dire : j'ignore si c'est la boule noire qui sortira, ou si c'est la blanche.

PROBUS.

Toi-même tu tombes dans l'erreur que tu viens de signaler. Il serait vrai de dire, à ce que tu prétends, j'ignore si c'est la boule noire qui sortira ou si c'est la blanche. Mais ne vois-tu pas que c'est dire la même chose que ceci : j'ignore s'il est vrai dès à présent que la sortie de la boule noire est future, ou s'il est vrai dès à présent que c'est la sortie de la blanche qui est future?

CALISTE.

Je ne puis comprendre que je me sois trompé à ce point.

PROBUS.

Tu t'es trompé, et c'est chose ordinaire à chacun, mais tu le reconnais, et c'est chose rare.

CALISTE.

Cependant lorsqu'on dit : ou la boule noire sortira, ou la boule blanche, certainement on dit là quelque chose d'intelligible dans un sens différent de ceux dont nous avons parlé. Comment se fait-il, que je ne puisse le dire si je l'entends, et comment puis-je l'entendre, quand il m'est impossible de le dire!

PROBUS.

N'as-tu pas distingué, quand je t'ai parlé tout d'abord de l'urne dont on devait tirer une boule, deux cas très-différents? celui où il est réellement possible, au moment où la main entre dans l'urne, qu'il sorte ou telle ou telle boule, et le cas où, sans qu'on le sache, la sortie future de telle ou telle boule est déterminée, par exemple, quand la main est prête à sortir de l'urne? Dans le premier cas, il s'agit de possibles réels; dans le second, de possibles qui n'existent pas, et qui ne nous semblent exister que eu égard à l'ignorance où nous sommes de toutes les réalités? Comme il est indifférent qu'il s'agisse des uns ou des autres, on conçoit qu'il arrive de les confondre et d'employer aussi à l'égard des uns le langage qu'il ne faudrait employer qu'à l'égard des autres.

Ce n'est pas tout. Même dans le cas où il s'agit de réels possibles, ou plutôt de possibles supposés réels, il est naturel de se reporter au moment où la boule noire ou blanche sortira de l'urne, et c'est ce qu'on peut marquer par cette expression : Ou c'est la boule noire qui sortira, ou c'est la boule blanche, quoique, à le prendre à la rigueur, ce langage ne soit pas exact, puisqu'il semble signifier que, dès à présent, soit la sortie de la blanche, soit la sortie de la noire est future. Mais cette façon de parler peut bien n'avoir d'autre sens que d'énumérer les cas possibles : c'est ainsi qu'on dirait : Ou c'est une boule

noire qui sortira, ou c'est une boule blanche; si la boule blanche sort, je gagnerai tant; si la boule noire sort, je perdrai tant. Et dans une autre occasion on pourrait pour signifier les mêmes idées employer des mots différents : Il est possible qu'une boule blanche sorte, il est possible qu'il sorte une boule noire, il est possible qu'il sorte une boule rouge; si c'est la boule blanche qui sort, je gagnerai tant, etc. Mais cette dernière façon de parler serait plus exacte, alors que la sortie de chacune des boules est réellement possible ou paraît l'être. Dans ce dernier cas, cette affirmation : A sera ou ne sera pas, ne signifie point : Ou il est présentement vrai que A sera, ou il est présentement vrai que A ne sera pas; mais elle signifie : Il est présentement vrai que A sera ou ne sera pas, c'est-à-dire il est présentement vrai qu'il arrivera un moment où l'une des propositions : A est, ou A n'est pas, sera vraie : l'une de ces propositions n'étant pas dès à présent déterminée.

CALISTE.

Il me semble, Probus, que je ne me tromperai plus dans cette matière.

PROBUS.

Je le crois. Supposons maintenant, Caliste, que deux hommes soient d'accord sur une chose : qu'un certain événement A est contingent : nécessairement l'événement non A le sera aussi. L'un de ces hommes demande à l'autre : De ces deux événements, A et

non A, qui sont tous les deux contingents, lequel est à présent futur?

CALISTE.

J'entends. Le second pourrait dire au premier : Vous me demandez lequel de ces deux événements dont ni l'un ni l'autre n'est futur est futur? ou de ces deux événements dont l'un et l'autre est imparfaitement futur à présent, lequel est parfaitement futur, d'une futurition qui n'est pas imparfaite, c'est-à-dire simplement futur? Que me demandez-vous là?

PROBUS.

L'homme interrogé ne pourrait donc voir dans la question qui lui est faite qu'une question inintelligible?

CALISTE.

Certainement, Probus.

PROBUS.

Cependant si l'homme qui interroge insistait en disant : Je sais que vous savez beaucoup de choses que j'ignore. Pour moi, j'ignore lequel des deux de ces futurs contingents, A et non A, aura lieu, mais vous qui êtes si savant, dites-le-moi, je vous prie?

CALISTE.

Mais l'homme interrogé devra croire que celui qui fait la question n'entend rien du tout à ce qu'il dit.

PROBUS.

Peut-être que l'homme interrogé supposerait chez l'autre cette pensée : Ces deux choses dont il est

question, A et non A, qui sont contingentes pour moi, ne le sont pas pour vous.

CALISTE.

Tu es sans pitié, Probus, et tu veux étaler à mes yeux l'absurdité de ce que je disais tout à l'heure; mais j'avais reconnu de moi-même combien il serait ridicule à quelqu'un de supposer qu'une chose qui est contingente à ses yeux, alors qu'il la voit telle qu'elle est, fût non contingente aux yeux d'un autre, qui ne se trompe pas non plus sur elle.

PROBUS.

Rien n'est plus juste : deux hommes voyant tous les deux la vérité ne peuvent pas voir la même chose, l'un comme contingente et l'autre comme non contingente.

LA DAME (*bas au vieillard*).

Comprenez-vous qu'on insiste autant pour établir qu'il fait jour en plein midi.

LE VIEILLARD.

La vivacité de votre intelligence vous fait arriver d'un seul bond où plusieurs ne viennent que lentement.

PROBUS.

Ainsi, celui à qui l'autre fait cette question : De ces deux futurs contingents lequel sera, serait donc en droit de lui répondre : Vous me demandez là une chose que, avec toute la science du monde, personne ne pourrait dire.

LA DAME.

Eh! sans doute.

PROBUS.

D'où vient que tu hésites, Caliste?

CALISTE.

Ah! Probus, tu as voulu me prendre au piége. Il est impossible que tu aies dit sérieusement ce que tu viens de dire.

PROBUS.

Explique-toi.

CALISTE.

Si quelqu'un me disait : Répondez oui ou non : Pythagore savait-il lequel des deux de 3 ou de 4 est 7? en répondant oui, je dirais une absurdité, car ce serait admettre qu'en effet l'un des deux nombres 3 ou 4 est 7. Et en répondant non, je répondrais deux absurdités, car premièrement je supposerais vraie une chose impossible, et secondement je dénierais à Pythagore d'avoir connu une chose qu'il aurait connue certainement si c'était une vérité.

PROBUS.

Quelle application fais-tu de ce que tu dis à ce dont il s'agit entre nous?

CALISTE.

L'homme interrogé, en répondant que personne ne pourrait dire laquelle est parfaitement future de ces deux choses imparfaitement futures, dit à la fois les deux absurdités dont je parlais. Premièrement il affirme comme existante une chose impossible, se-

condement il affirme comme impossible une chose qui ne le serait pas, à supposer que la précédente ne le fût pas non plus.

PROBUS.

Que devrait-il donc répondre ?

CALISTE.

La question n'admet aucune réponse, comme tu me l'as fait dire précédemment.

PROBUS.

Caliste, de deux futurs contingents, A et non A, Dieu sait-il lequel sera ?

CALISTE.

Dieu sait tout, Probus.

PROBUS.

C'est donc là ta réponse ?

CALISTE.

Je n'ai pas répondu, et tu sais bien pourquoi. Mais j'ai dit la vérité que tu reconnais toi-même, et certainement sans qu'il t'en puisse coûter.

LE MAITRE (*à Probus*).

Ce que vous venez de dire des propositions touchant les futurs contingents est vrai. C'est la théorie qu'Aristote expose dans le livre des Analytiques. Penser autre chose et croire que de deux propositions contradictoires touchant le futur contingent l'une est vraie, l'autre fausse, ce serait ne rien entendre à la contingence. Tout cela pouvait se dire en quelques mots. Mais en conclure que Dieu ne con-

naît pas les futurs contingents, outre que cette proposition est contre la raison, elle est contre la foi.

LA DAME (*au vieillard*).

Quelle clarté! Quelle précision! Quelle force!

PROBUS.

A Dieu ne plaise qu'il m'arrive jamais de dire que Dieu ne connaît pas les futurs contingents! Mais...

LE MAITRE.

Je vous écoute, j'attends la restriction.

PROBUS.

Aucune restriction n'a place ici. Je veux seulement dire que Dieu connaît les contingents comme contingents.

LE MAITRE.

C'est-à-dire que Dieu ne connaîtrait les contingents qu'à la manière dont nous les connaissons nous-mêmes.

UN DISCIPLE.

Quel coup de massue!

PROBUS.

Dieu les connaît et nous les connaissons, mais avec cette différence que la connaissance que l'homme en a est bornée, obscure et pleine d'erreurs, au lieu que Dieu les connaît parfaitement. La différence est grande. Selon vous, maître, il n'y aurait donc point de contingents pour Dieu? Ou bien, en même temps que Dieu verrait les contingents tels qu'ils sont, c'est-à-dire contingents ou imparfaitement futurs, il verrait en outre certains d'entre eux parfaitement

futurs, c'est-à-dire non-contingents; et il y aurait par rapport à eux deux vérités, une pour Dieu et pour l'homme, et, pour Dieu seul, une autre, contradictoire à la première?

UN DISCIPLE (*bas à un autre*).

L'argument est serré.

LE MAITRE.

Autant qu'il me semble, vous niez donc résolûment que Dieu sache d'avance quel parti prendra l'homme dans un cas donné?

PROBUS.

Je ne nie si peu que ce soit la science de Dieu, qui est manifestement infinie. Mais, souffrez que je le dise, c'est vous, maître, qui ne tenez pas compte d'une réalité que j'affirme, savoir que Dieu sait que tel homme est à présent irrésolu entre deux partis, et que ni l'un ni l'autre n'est futur absolument, mais que chacun des deux est conditionnellement, imparfaitement futur.

LE MAITRE.

Dieu ne sait donc pas quel parti cet homme prendra?

PROBUS.

Dieu sait tout.

LE MAITRE.

Dieu le sait donc?

PROBUS.

Ce parti est donc futur et non pas futur contingent?

LE MAITRE.

Voyons si avec tous vos échappatoires vous échapperez à Dieu. Dieu a parlé par les prophètes, nierez-vous que les choses futures annoncées par eux ne dussent être un effet du libre arbitre en exercice? O Dieu, qui savez toutes choses avant qu'elles n'arrivent! s'écriait Suzanne. Cette parole vous accable. Et si vous prétendiez que ces choses parce qu'elles sont futures ne sont pas contingentes, l'oseriez-vous dire du reniement de Pierre et de la trahison de Judas, prédits si expressément par le Sauveur?

LA DAME (*au vieillard*).

Ne vous semble-t-il pas que le maître l'interroge comme un coupable?

LE VIEILLARD.

Écoutons.

PROBUS.

O maître, quand le Sauveur dit à Pierre : avant que le coq chante tu me renieras trois fois, il voyait dans le cœur de Pierre jusqu'à une profondeur où Pierre lui-même ne voyait pas. Peut-être le Seigneur avait-il vu dans son assurance moins de fidélité que d'orgueil, et pour que Pierre tombât infailliblement dans cette faute prédite, ne suffisait-il pas que Dieu au moment du péril lui refusât son secours? Ce n'est pas vous qui le nierez. Cependant l'action de Pierre n'eût-elle pas été libre, puisqu'il aurait pu faire autrement, avec cette grâce qui ne lui eût pas manqué si lui-même n'eût manqué d'abord à la grâce?

Connaître les choses avant qu'elles ne soient faites, c'est les connaître dans leurs causes; et que les causes soient en partie déterminées, en partie indéterminées, ceci ne saurait rien ôter à la perfection de la connaissance divine qui suppose toujours son objet, mais dont la perfection ne dépend pas de cet objet.

Vous venez de rappeler la terrible parole : Un de vous me trahira. Mais d'abord cette parole prouve que la trahison était consommée dans le cœur de Judas, et si vous aviez trop de répugnance à croire que la volonté, même soutenue par l'enfer, eut assez de force pour s'engager irrévocablement dans la résolution de commettre un si grand crime, écoutez, ô maître, les dernières paroles que je vous demande de prononcer ici. Puissent-elles m'obtenir de vous mon pardon pour des discours où j'aurais été beaucoup plus bref si j'avais été plus habile!

Une sainte a vu et entendu ce que je vais dire. Après le repas pascal dans le cénacle, où ces paroles: Un de vous me trahira, venaient d'avoir été prononcées, Jésus ayant fait apporter de l'eau dans le vestibule, fit prendre à Jean un bassin et à Jacques une outre pleine d'eau : après quoi ils le suivirent dans la salle où le majordome avait placé un autre bassin vide. Les apôtres s'assirent dans le même ordre que celui où ils étaient placés à table. Jésus allait de l'un à l'autre, il versait sur leurs pieds de l'eau du bassin que portait Jean ; il prenait ensuite l'extrémité d'un

linge qu'il avait mis autour de son corps, et il les essuyait. « Lorsqu'il vint à Pierre, celui-ci voulut l'arrêter, et lui dit : Quoi, Seigneur, vous me lavez les pieds ! Le Seigneur lui répondit : Tu ne sais pas maintenant ce que je fais, mais tu le sauras par la suite. Il me sembla qu'il lui disait en particulier : Simon, tu as mérité d'apprendre de mon Père qui je suis, d'où je viens et où je vais : tu l'as seul expressément confessé : c'est pourquoi je bâtirai sur toi mon Église, et les portes de l'Enfer ne prévaudront pas contre elle. Ma force doit rester près de tes successeurs jusqu'à la fin du monde. Jésus le montra aux autres apôtres et leur dit que lorsqu'il ne serait plus sur la terre, Pierre devait remplir sa place auprès d'eux. Pierre lui dit : Vous ne me laverez jamais les pieds. Le Seigneur lui répondit : Si je ne te lave pas, tu n'auras point de part avec moi. Alors Pierre lui dit : Seigneur, lavez-moi non-seulement les pieds mais encore les mains et la tête. Et Jésus lui répondit : Celui qui a déjà été lavé n'a plus besoin que de se laver les pieds, il est pur dans tout le reste. Pour vous aussi vous êtes purs, mais non pas tous. Il désignait Judas par ses paroles. Il avait parlé du lavement des pieds comme d'une purification des fautes journalières, parce que les pieds sans cesse en contact avec la terre s'y salissent incessamment si l'on manque de vigilance. Ce lavement des pieds fut spirituel et comme une espèce d'absolution. Pierre dans son zèle n'y vit qu'un abaissement trop grand de son mai-

tre, il ne savait pas que Jésus pour les sauver s'abaisserait le lendemain jusqu'à la mort ignominieuse de la croix.

Lorsque Jésus lava les pieds à Judas, ce fut de la manière la plus touchante et la plus affectueuse. Il approcha son visage de ses pieds; il lui dit tout bas, qu'il devait rentrer en lui-même, que depuis un an il était traître et infidèle. Judas semblait ne vouloir pas s'en apercevoir et adressait la parole à Jean. Pierre s'en irrita et lui dit : Judas, le maître te parle ! Alors Judas dit à Jésus quelque chose de vague, d'évasif, comme : Seigneur à Dieu ne plaise ! Les autres n'avaient point remarqué que Jésus s'entretînt avec Judas, car il parlait assez bas pour n'être pas entendu d'eux..... D'ailleurs ils étaient occupés à remettre leurs chaussures..... »

LA DAME (*au vieillard*).

Le Seigneur approchant sa tête des pieds de Judas, quelle horrible invention! quelle insolente pensée ! (*A sa mère assise près d'elle:*) Vous pleurez, malheureuse! Il y a de l'hérésie dans vos larmes.

LE MAITRE.

Selon vous, toutes les prophéties ne seraient que conditionnelles ?

PROBUS.

La vérité que j'essaie de défendre n'est nullement contradictoire avec la certitude absolue de certaines prophéties. Dans nos actes, nos intentions seules dépendent de nous, et nous ne serons jugés que sur

elles. Mais les conséquences de nos actes sont entre les mains de celui qui voit tout ce que le présent détermine dans l'avenir et tout ce qu'il n'y détermine pas.

Quand Jonas reçut l'ordre d'annoncer aux Ninivites que dans quarante jours Ninive serait détruite, le saint dont les étonnantes familiarités avec Dieu nous confondent, devina les réserves que faisait la miséricorde : Je savais bien, dit-il à Dieu, je savais bien qu'il en serait ainsi, c'est-à-dire que Dieu pardonnerait, que ce décret n'était pas absolu (Hoc præoccupavi). Ne pourrait-on pas dire que Jonas a dans l'Église une foule d'imitateurs à rebours qui en savent plus sur les décrets de Dieu, à l'exemple de Jonas, que Dieu n'a trouvé bon de leur en faire connaître ? qui prennent, au contraire, pour des prophéties absolues des prophéties peut-être subordonnées à des conditions qu'ils ignorent ? Comment être certain de toute la certitude dont l'homme est capable que l'accomplissement de telle prophétie, absolue en apparence, n'est pas au fond conditionnel.

Mais je ne nie pas pour cela, Dieu m'en préserve ! qu'il y ait des prophéties absolues ; et l'on peut même expliquer, sans sortir du cercle des idées les plus ordinaires, comment ces prophéties absolues peuvent avoir pour objets des événements qui dépendent du libre arbitre.

LE MAITRE.

En vérité ! vous me rendez curieux.

PROBUS.

Si l'on ne connaissait qu'un seul être libre et qu'une seule action libre qu'un homme pourrait faire ou ne pas faire, il serait aussi contradictoire de dire que cette action est capable d'être l'objet d'une prophétie absolue, qu'il est contradictoire de dire que le contingent n'est pas contingent.

Mais si l'on envisage cette suite d'actions libres qui est l'histoire du monde, et où la part de Dieu, quoique inconnue de nous dans ses limites précises, est assurément si grande, il faut reconnaître que chaque homme en usant de sa liberté de telle ou telle manière, c'est-à-dire en faisant être un seul possible, alors qu'il lui appartenait d'en faire être un autre, ou un autre encore, et qui sait entre combien de possibles il choisit celui qu'il fait être? chaque homme introduit dans l'histoire du monde quelque chose qui ne peut plus désormais ne pas en faire partie. L'homme auteur de cet acte l'oublie, et les autres hommes l'ignorent. Mais Dieu l'a vu, Dieu, dis-je, l'a vu prendre sa place dans les réalités, une place qu'il ne perdra jamais. Cette chose est. Désormais il sera éternellement vrai que cette chose est; si cette chose est grande, qu'elle est grande, sinon qu'elle est grande encore par sa durée, puisqu'elle est éternelle. C'est ainsi que le présent projette son ombre sur l'avenir, et il l'occupe en partie de son ombre, ou plutôt de lui-même, car ce présent qui est, en cessant d'être, devient et demeure le passé dans l'avenir. L'avenir

est d'avance dans le présent, mais non pas tout entier; il reste libre dans les directions que le présent lui a ouvertes, ou qu'il ne lui a pas fermées. Que savons-nous de ce qui s'ouvre ou de ce qui se ferme pour nous dans l'avenir à chacun de nos actes, et je dis même des moindres? Pas plus que je ne sais si ce mouvement de ma main transmet un mouvement, et quel mouvement, aux extrémités de l'Asie. Comme notre propre être nous échappe, surtout par où il s'étend davantage!

Or, qu'y a-t-il donc d'étonnant à ce que le regard de celui qui voit tout voie ces effets cachés lointains des actions dont nous sommes à peine capables d'apercevoir quelques effets parmi les plus proches; et dès lors qu'il les aperçoit, quelle difficulté à comprendre qu'il puisse en communiquer la connaissance?

Toutefois, je lis dans vos yeux votre objection; je me suis ôté le droit d'appeler ces effets contingents; il est vrai; mais ils sont contingents dans leurs causes. Par exemple, une mauvaise parole qui m'est échappée a contribué, je suppose, à la mort d'un homme en mettant le comble à ses peines. On me dira que des conjonctures ont porté au delà de toutes les prévisions raisonnables l'effet de cette parole, et que je ne suis pas plus coupable que s'il n'en eût été qu'insignifiant; que ma faute est légère. O maître, pensez-vous ainsi? Ne vous semble-t-il pas plutôt que je dois mieux comprendre la gravité d'une pareille faute

en apprenant les suites qu'elle pouvait avoir? Et pendant que l'on m'assure que je ne suis pas plus coupable que je ne l'eusse été dans l'autre cas, la voix incorruptible qui me parle au fond de l'âme ne me dit-elle pas qu'alors même je ne l'eusse pas été moins que je ne le suis? Aux yeux de l'homme, le fait est tout. Qu'est-il arrivé? dit-il. Il ne fait pas attention que le fait tire son caractère des possibles qui l'ont précédé. Que nos erreurs sont quelquefois grossières! Les choses nous semblent cesser d'être quand nous cessons d'en apercevoir les conséquences, et celles dont les commencements nous échappent nous semblent produites tout à coup. Mais les aveuglements qui nous cachent les liaisons du passé avec le présent et l'avenir les laissent subsister dans toute leur force: et tel homme que nous croyons libre, en agissant maintenant de cette manière honteuse qui nous révolte, ne peut pas en effet agir d'une manière différente, quoiqu'il soit juste néanmoins de lui imputer son avilissement, à lui qui est d'autant plus criminel dans le passé que son horrible innocence est plus entière dans le présent; car il pouvait prendre d'autres voies que celles qui conduisaient à cette pente fatale, et après qu'il les a prises il a pu les quitter.

Notre erreur se corrige donc par une vérité. En un sens très-vrai, cet homme qui, à l'instant où nous croyons qu'il peut agir autrement, en réalité ne le peut pas, est cependant libre dans son acte; car pour considérer cet acte en son entier, il faut ne point s'en

tenir à sa dernière phase, mais remonter jusqu'aux causes qui l'ont déterminé et lui ont imprimé son caractère; or au premier rang de ces causes est la liberté de l'agent, cette liberté qui s'est exercée dans toutes ces actions antérieures dont celle-ci est l'effet, et où par conséquent elle s'exerce encore. Ces causes qui subsistent sont ces multitudes d'actions antérieures dont l'auteur avait pris avec le mal, un à un, librement et avec une connaissance que le remords rendait suffisante, des engagements dont le mal, à l'heure favorable, est venu réclamer en une seule fois l'exécution.

Comment nier, d'une autre part, cette heureuse nécessité de bien faire où conduit l'habitude de bien faire. Tel homme est inaccessible à une tentation dont un autre ne triomphe que par un effort douloureux. Et notre admiration pour le premier doit pourtant l'emporter sur notre admiration pour l'autre. Car celui-là la mérite, non point pour vaincre en ce moment, mais pour avoir acquis cette lente vertu qui le met, en ceci du moins, au-dessus des périls.

Ainsi l'on conçoit clairement comment certaines actions libres peuvent être prévues et prédites. Il suffit de ne pas tomber dans cette erreur qui nous présente les actions comme des points isolés. L'acte considéré sous deux points de vue est contingent et il ne l'est pas.

Mais si l'on dirige sa pensée vers ce souverain domaine que Dieu exerce sur sa création, quelle source

de lumières nouvelles ! Le Tout-Puissant, le divin poëte ne fait point apparaître sur la scène du monde des personnages qui viennent remplir un rôle arrêté d'avance ; ces imitations de la vie sont les jeux du génie humain : qui pourrait se faire de l'œuvre de Dieu une idée si frivole et si basse ! Dieu a fait l'homme libre et capable de lui résister à lui-même. Quand il agit sur nous, il l'a dit, c'est avec un grand respect.

Mais si Dieu a su, sans blesser la liberté de l'homme, le laisser dans l'ignorance sur presque toute la portée de ses actes (bien plus cette ignorance n'est-elle pas nécessaire à la liberté ?), s'il a rendu la liberté compatible avec.....

Instruments de Dieu, instruments libres. . . .
. . . . (1).

(1) Lacunes. Ici se trouvent jetées en marge les notes et les citations suivantes :

Ceila. *Reg* I, 23, v. 12.

Ezéchias. — Vous allez mourir. Audivi orationem tuam. *Reg.*, IV, 20, 5. Isaïe guérit Ezéchias avec des figues.

Raphaël guérit Tobie avec le fiel du poisson.

— Jésus avec de la terre détrempée dans sa salive.

Parole imbécile de Bergier : Continuellement Dieu serait obligé de changer ses décrets et d'en former de tout contraires, parce qu'il se rencontrerait des obstacles qu'il n'aurait pas prévus.

Elisée annonçant que la mesure de farine se donnerait pour un sicle à la porte de Samarie. *Reg.*, IV, 7.

L'ânesse et l'ânon désignés par le Seigneur pour son entrée à Jérusalem. *Matt.*, XXI, 2 et 3 ; *Marc*, XI, 2 et 6 ; *Luc*, XIX, 30 et 34.

L'homme qui porte une cruche d'eau. *Marc*, XIV, 13 ; *Luc*, XXII, 20. Circonstances où Bossuet fait remarquer la conduite merveilleuse de la Providence qui dirige avec certitude à ses fins jusqu'à nos moindres mouvements et les actes mêmes qui nous sont le

LE MAITRE.

L'immutabilité, l'universalité, l'efficacité et conséquemment la divinité de la Providence s'évanouissent ensemble dans cette doctrine.

LE VIEILLARD.

Voilà qui est clair et court.

LA DAME.

Et moi je dirais, mais non pas dans un sens de reproche, que la profondeur l'emporte encore sur la clarté.

LE MAITRE.

Il est aisé d'en montrer le vice. N'étant pas vrai que A sera, n'étant pas vrai non plus que A ne sera

plus indifférents. *Méd. sur l'év.*, sect. de la cène, I[re] partie, 1[er] jour.

Rébecca, *Genèse*, XXIV, 14. Mot de saint Augustin : Profecto et ipsum velle credere Deus operatur in homine, et in omnibus misericordia ejus prævenit nos : Consentire autem vocationi Dei vel ab ea dissentire, sicut dixi, propriæ voluntatis est. *De spiritu et littera*, XXX.

Esther et Mardochée. *Esth.*, IV, 14.

Achab qui s'empare de la vigne de Naboth. Elie. Décret changé. *Reg.*, III, 21, 24.

Jézabel, femme de Joram fils d'Achab, est mangée par les chiens dans le champ de Jezrahel. *Reg.*, III, 21, 23.

Elisée et Joas. Si vous eussiez frappé la terre six ou sept fois, etc. *Reg.*, IV, 13, 19.

Si autem dixero impio : Morte morieris, et egerit pœnitentiam. *Ezech.*, XXIII, 14 et 16.

Quia si in Sodomis factæ fuissent virtutes quæ factæ sunt, *forte* mansissent in hanc diem. *Matth.* XI, 23.

Agam et ego pœnitentiam super malo quod cogitavi ut facerem ei. *Jerem.*, XVIII, 8.

Revertimini ad me et revertar ad vos. *Malach.*, III, 7.

Je prends à témoin le ciel et la terre, disait Moïse, etc. *Deuter.*, XXX, 19.

Malédictions de Jacob changées en bénédictions.

(Note de l'éditeur.)

pas, il est vrai que Dieu sait lequel des deux A ou non A sera; vous trouvez ces deux affirmations contradictoires?

PROBUS.

Oui.

LE MAITRE.

Ah! Probus! Ce sont donc les grands esprits que frappent les plus grands aveuglements!

PROBUS.

J'attends la démonstration que vous m'avez promise : j'avoue que jusqu'à présent je ne l'eusse attendue de personne.

LE MAITRE.

Rien n'est plus aisé pourtant que de montrer que les deux affirmations ne sont nullement contradictoires.

D'abord il faut remarquer que en Dieu la science et la volonté sont la même chose. Or, si je montre que la volonté de Dieu peut sans contradiction et réellement vouloir le oui et le non pour le même instant à l'égard d'une chose, nulle contradiction dès lors à ce que Dieu sache comme vrai tout ensemble le oui et le non à l'égard de la même chose!

Recueillement général. Silence.

PROBUS (*A Caliste*).

Que penses-tu de ceci, Caliste?

CALISTE.

Si Dieu pouvait sans contradiction vouloir les contradictoires, il n'aurait qu'à décréter que deux con-

tradictoires ne sont pas contradictoires; alors la science de Dieu verrait aussi sans contradiction que deux contradictoires ne sont pas contradictoires; en sorte que Dieu verrait comme indéterminé l'effet d'une cause libre, et voilà la liberté de l'homme sauvée : d'une autre part, il verrait comme déterminé l'effet de cette cause libre, et voici la prescience sauvée sans que la liberté soit détruite.

LE MAITRE.

La difficulté vient de ce que « appliquant à Dieu ce qui ne convient qu'à nous, » nous procédons par similitude, alors qu'il y a dissemblance absolue. Mais à la folle argumentation de ceux qui, par similitude de notre volonté et de son acte, ou d'une puissance quelconque et de son acte, concluent quelque chose touchant la volonté de Dieu et son vouloir, je répondrai seulement : il n'y a pas là similitude, mais opposition complète.

Mais « quelques-uns croyant par l'imagination » qu'il en est de Dieu comme de l'homme, ne peu- » vent pas voir, que dis-je, ne verront jamais, à » moins de mettre de côté l'imagination, comment » Dieu, s'il veut que ceci soit de telle ou telle ma- » nière, puisse vouloir que ceci ne soit pas, et cela » sans qu'il y ait d'autre acte de sa volonté : parce » que cet acte de son vouloir qui veut l'existence de » la chose, il ne leur paraît pas qu'il puisse vouloir » la non-existence de cette même chose, parce qu'a- » lors ce serait la même chose de vouloir l'être d'une

» chose et de vouloir son non-être ou ne pas vouloir son être, la même chose par conséquent de vouloir et ne pas vouloir, et ainsi les contradictoires seraient une seule et même chose.
» De même, ils ne saisissent pas comment Dieu, par un même acte de son vouloir, ne veut pas qu'une telle chose soit aujourd'hui mais demain, et veut que cette chose soit demain, et comment cette chose qu'il veut être demain, et non pas avant, il peut vouloir qu'elle soit avant sans un nouveau vouloir. Tels sont quelques-uns qui imaginent le divin vouloir comme semblable au leur : ce sont ceux dont le commentateur dit *Sup. 2 Met.* c. 3. *Comm.* 13 : qu'En eux la vertu imaginative l'emporte sur la vertu intellective ; et par conséquent, comme il dit, nous les voyons se refuser à croire aux démonstrations si l'imagination ne les accompagne... Et il y en a beaucoup ainsi, et ils deviennent d'excellents mathématiciens, mais de détestables métaphysiciens. »

Ainsi, de toute éternité, Dieu prévoit infailliblement l'usage que chaque homme fera de sa liberté, et cette prévision, loin de gêner le moins du monde notre liberté, la confirme plutôt dans toute sa plénitude, puisque Dieu, en voyant que les uns se sauveront et que les autres se perdront, ne voit pas moins aussi que par la liberté des uns et des autres il pourrait en être autrement.

Il ne vous servirait de rien de recourir à l'objec-

tion dont il est facile de voir que dès le début vous vous proposiez de tirer un grand parti, à savoir qu'il y a donc deux vérités, puisque l'événement est à la fois indéterminé aux yeux de Dieu, qui le voit comme contingent, et tout ensemble le voit déterminé, à cause de sa prescience. Une telle objection serait sans force, car si une même chose ne peut pas être et ne pas être en même temps, et sous le même rapport, elle peut être et ne pas être en même temps, sous des rapports différents ; nulle difficulté dès lors à ce qu'un événement futur soit futur indéterminé par rapport à nous, et connu comme tel par Dieu, et soit en même temps futur déterminé par rapport à Dieu, et connu également comme tel par Dieu.

L'événement est donc à la fois déterminé et indéterminé, et cela sans contradiction, car il est véritablement indéterminé, mais seulement par rapport à nous-mêmes, et il est véritablement déterminé, mais par rapport à Dieu.

Et Dieu, sans contradiction, le connaît comme indéterminé sous le premier rapport, et comme déterminé sous le second. Et si cette distinction dans la science de Dieu, à l'égard du même objet, vous embarrasse, je vous dirai que cette distinction dans la science de Dieu n'est à proprement parler que dans l'objet de la science de Dieu, envisagé sous deux rapports, et non point dans la science de Dieu, qui est une, simple, immuable comme Dieu. C'est ainsi que le centre d'un cercle regarde tout entier toutes les

lignes que l'on a tirées du centre à la circonférence ; et ce centre, en tant qu'il regarde une ligne, peut être appelé d'un nom, et, en tant qu'il regarde la même ligne, après un mouvement du cercle, dans d'autres rapports de situation, peut être appelé d'un autre nom ; et pourtant il n'est en lui ni variation ni succession.

Vouloir et ne pas vouloir, qui sont en Dieu la même chose, sont donc des noms qui disent des relations du vouloir divin à divers effets ; en sorte que cette relation est réelle dans la créature, mais cette relation n'est en Dieu que selon la raison et notre mode de concevoir.

Passons maintenant au savoir de Dieu, qui est la même chose que son vouloir.

Un certain événement qui dépendra de la liberté de l'homme est aux yeux de Dieu un futur indéterminé : voici le libre arbitre contemplé et affermi par le regard de Dieu qui le voit. Toutefois, pendant que cet événement est un futur indéterminé aux yeux de Dieu, ce même événement n'est pas un futur indéterminé aux yeux de Dieu. Y a-t-il ici quelque contradiction ? Il semble. Mais rejetant l'imagination qui nous ferait transporter jusqu'en Dieu ce qui ne convient qu'à l'homme, nous apercevons que la contradiction ne se rencontre pas dans le cas présent : car il s'agit de Dieu. En l'homme il y aurait contradiction. Cela est évident.

Or, de ce que Dieu ne voit pas cet événement

comme un futur indéterminé, nous concevons très-clairement, qu'il puisse le voir comme un futur déterminé : ici, pas l'ombre de contradiction.

Dieu voit donc cet événement comme un futur déterminé, et voilà la prescience de Dieu sauvée. D'ailleurs, précédemment le libre arbitre était sauvé ; donc voilà la prescience sauvée avec le libre arbitre.

TROISIÈME PARTIE.

LE PRÉDESTINÉ, LE RÉPROUVÉ, L'ADVERSAIRE.

LE PRÉDESTINÉ.

Reconnaissez donc la vérité de ce que vous avez dit vous-même.

LE RÉPROUVÉ.

De ce que j'ai dit!

LE PRÉDESTINÉ.

Enfin de ce que vous direz : au point où vous en êtes, la nuance échappe. Reconnaissez donc que, dans votre situation déplorable, du moins vous êtes libre, que Dieu veut votre salut, Dieu qui veut le salut de tous les hommes, et spécialement le vôtre; que, si vous le voulez aussi, vous serez à coup sûr

sauvé ; que cette noire pensée : Je serai infailliblement réprouvé, a pour correctrice obligée, ou du moins pour explicative, cette pensée consolante : Il est vrai que je le serai, mais seulement dans le sens composé et par une simple nécessité de conséquence. Armez-vous aussi de cette autre pensée : S'il est vrai que je serai ce que je voudrais ne pas être, cela n'est vrai que pour Dieu, et non point du tout pour moi. Quelle source d'une joie pure! Considérez donc, mon ami, car je n'hésite point à vous donner ce nom puisque vous allez être longtemps encore un véritable enfant de Dieu, un saint, un modèle pour moi, considérez quelle est la bonté de ce Dieu qui, certain de votre perte, consent à ce que vous n'en soyez pas certain vous-même en quelque sorte, alors qu'il vous la montre dans une vue dérobée de son essence. Vous voyez ce décret immuable qui fixe votre sort futur, votre sort éternel, éternel vraiment comme Dieu même, puisque la volonté de Dieu qui n'a pas écrit votre nom dans le livre de vie n'est pas moins éternelle que la substance même de Dieu ; et cependant vous n'êtes point certain, vous ne devez pas l'être : tout cela sans contradiction.

LE RÉPROUVÉ.

Tenez, je crois que vous êtes un monstre parmi les monstres.

LE PRÉDESTINÉ.

C'est ainsi que vous répondez aux consolations que je vous prodigue! Voilà la récompense de mes

efforts! Je détourne de moi jusqu'à la pensée du bonheur qui m'est assuré; j'essaie de vous chanter, comme la mère près du berceau de son enfant malade, ces chants qui endorment vos douleurs, et vous m'interrompez par un cri de haine. Mais c'est moi qui ai tort. Je vous le dis : j'ai tort. Je comprends .

. . . .

LE RÉPROUVÉ.

L'horrible vision se resserre autour de moi, comme la marée montante qui submerge une île. Elle gagne jusqu'à cet asile du moment présent, où il me semblait, par une erreur bizarre, que je m'appartenais à moi-même, et que je pouvais tourner à mon gré, en me tordant les bras de désespoir en vue de mon supplice inévitable.

LE PRÉDESTINÉ.

Inévitable! Prenez garde.

LE RÉPROUVÉ.

En vue de ce supplice affreux que je n'éviterai pas.

LE PRÉDESTINÉ.

Bien.

LE RÉPROUVÉ.

En vue de ma perte éternelle, certaine d'une infaillible certitude.

LE PRÉDESTINÉ.

Très-bien.

LE RÉPROUVÉ.

Certaine comme l'existence de Dieu.

LE PRÉDESTINÉ.

Soit : quoique la comparaison ne laisse pas que d'être un peu irrévérencieuse.

LE RÉPROUVÉ.

Certaine comme la connaissance que Dieu en a, laquelle connaissance est aussi certaine que l'existence de Dieu.

LE PRÉDESTINÉ.

Parfait d'exactitude, mais pensez à autre chose. Quelle situation !

LE RÉPROUVÉ.

Tout ce que j'ai fait, tout ce que vous avez fait, tout ce que je ferai, tout ce que vous ferez, tout cela devait être comme il a été, comme il sera.

LE PRÉDESTINÉ.

Devait être ! C'est-à-dire était futur. Devait être ! le mot est choquant, surtout pour la partie des choses mauvaises.

LE RÉPROUVÉ.

Quelle va être mon erreur, à la venue du jour, quand cessera cette vision ! Je ne me souviendrai plus que j'ai vu ce décret immuable qui fixe mon sort éternel, éternel vraiment comme Dieu même, puisque la volonté de Dieu qui ne m'a pas écrit dans le livre de vie n'est pas moins éternelle que la substance même de Dieu ; je n'en aurai aucun souvenir, et je prierai Dieu avec plus de confiance que jamais ! Je croirai l'entendre me parler, et en effet il se fera entendre à mon cœur. Il me dira : Per-

sévère! en ajoutant secrètement, toi qui ne persévéreras pas. De quel œil je vois maintenant mon inutile vertu, et vos vices qui....

LE PRÉDESTINÉ.

Ce sont des vices odieux. Soulagez-vous. Dites que je suis un monstre. Je mérite toutes les injures.

LE RÉPROUVÉ.

Que vous avez pris promptement le langage de votre état !

LE PRÉDESTINÉ.

Et vous celui du vôtre ! Je ne vous connaissais pas cette amertume, ce fonds d'irritation, vous si doux, si patient, si humble!

LE RÉPROUVÉ.

Je voudrais vous voir à ma place!

LE PRÉDESTINÉ.

Que n'êtes-vous plutôt à la mienne! L'ordre des choses vous apparaîtrait dans toute sa sérénité.

. . . .

. . . .

. . . .

LE RÉPROUVÉ.

Vous deviez parler comme vous avez fait : je devais dire ce que j'ai dit. Où cette vision a commencé, elle devait commencer, où elle va finir elle devait finir. Tout pouvait se passer autrement, mais il était futur que tout se passerait ainsi. Je comprends : nous avons le choix entre des pensées et des actions différentes; mais notre choix, tel que nous le faisons à

chaque instant, notre choix tel qu'il est, était futur. L'esprit de l'homme qui hésite entre deux partis est semblable à la feuille que le vent pousse à droite et à gauche, et qui devait tomber où elle tombe, s'arrêter où elle s'arrête. Toutefois, le choix est libre de s'arrêter ici ou là, à condition pourtant qu'il s'arrête où il devait s'arrêter. Les choses véritablement futures se reconnaissent à ce signe certain, qu'un jour, à un moment, elles sont : mais il y a aussi des choses faussement futures, et c'est (ingénieuse merveille !) c'est par le moyen de ces choses faussement futures qu'il est vrai que nous sommes libres. Cet homme a menti, volé, assassiné; il était futur que cet homme mentirait, volerait, assassinerait ; cela était futur infailliblement, mais cet homme est coupable en ce que ce qui était faussement futur n'est pas arrivé. Il aurait dû arriver ce qui ne devait pas arriver, alors cet homme eût été innocent. Parmi les choses vraiment futures, il en est de deux sortes, les unes libres, les autres nécessaires. Les choses nécessaires ne peuvent pas ne pas arriver, et elles ne sont pas imputables ; les choses libres ont exclusivement la qualité d'être telles, qu'elles peuvent ne pas arriver, mais cette qualité ne les empêche nullement d'arriver, en sorte qu'étant imputables parce qu'elles peuvent ne pas arriver, ce qui est bien juste, elles arriveront néanmoins tout aussi certainement que s'il était impossible qu'elles n'arrivassent pas; ce qui fait que les unes et les autres sont également futures. Il

semble que l'on soit en droit d'en conclure que le libre arbitre est équivalent à une pure chimère, mais en tirant cette conséquence on oublierait cette qualité que possèdent les unes : cette qualité éminente, singulière d'être telles, qu'elles peuvent ne pas arriver, bien qu'il soit certain qu'elles arriveront. Il est vrai que cette qualité qui semblerait la devoir tout entière suspendre entre l'être et le non-être, ne fait rien à la chose : c'est une qualité essentielle seulement pour rendre la chose imputable, mais qui laisse la chose absolument telle qu'elle serait sans cette qualité, sauf que, sans cette qualité, elle ne serait pas imputable. Or si elle n'était pas imputable, la justice de Dieu serait en défaut. Cette qualité est donc fort essentielle.

Dieu est semblable à un bon père qui aurait dit à son fils : Choisis librement de tous ces livres, celui qui te plaira : seulement, je te couperai la main droite si tu prends celui-ci : mais tu le peux prendre si tu veux. L'enfant conserverait toute sa liberté, et il ne prendrait pas le livre. Or, très-certainement, Dieu tout-puissant a des moyens cachés et non moins efficaces (peut-il y en avoir qui le soient davantage?) d'accorder notre liberté avec la parfaite certitude de l'usage qne nous en ferons.

Dieu est encore semblable à un bon père qui aurait appris que son fils est résolu de faire une action criminelle, exécrable, digne de toute sa colère. Mais ce bon père aurait promis de n'en point paraître ins-

truit pendant quelque temps; et il porterait le soin scrupuleux de tenir sa promesse jusqu'à conserver pour ce fils les mêmes sentiments d'estime et de confiance qu'il avait pour lui auparavant. Quel empire sur soi ne supposerait pas, chez ce bon père, une pareille fidélité à remplir son engagement! Ainsi et d'une manière infiniment plus étonnante, Dieu semble avoir fait un pacte avec lui-même pour traiter comme un prédestiné, celui-là qu'il sait de science certaine devoir mériter un jour l'enfer. Et ce n'est point une apparence, il le traite réellement comme un prédestiné : il l'exhorte à lui rester fidèle, il lui commande d'espérer un bonheur sans bornes, et sa main droite ignore ce que sa main gauche lui réserve.

Dieu est encore semblable à un roi sage, qui pour faire ressortir l'une par l'autre son équité et sa clémence envers un sujet prévaricateur, ordonne que de deux nouveaux-nés, enfants jumeaux de ce coupable, l'un soit réservé au dernier supplice pour l'époque où il atteindra l'âge de raison, et l'autre soit élevé avec de grands soins pour devenir son favori. C'est ainsi qu'il est écrit : J'ai aimé Jacob et haï Esaü, aimé l'un, haï l'autre avant qu'ils fussent nés et avant qu'ils eussent fait aucun bien et aucun mal.

Mais la lugubre vision touche à sa fin. Je vais reprendre dans les conditions ordinaires de la vie ce rôle qui m'a été donné et que je ne manquerai pas

de jouer avec une ponctuelle exactitude. Je ne l'eusse pas choisi. Je vais retrouver la prière et l'espérance, et me mettre en marche avec elles vers le but assuré. D'abord je continuerai d'être le fils adoptif de Dieu, une image vivante du Fils unique, un autre Christ. Que Satan serait fier d'apprendre qu'une vie si sainte n'est que le prélude de celle qui doit lui donner tant de joie! Mais ceci connu par avance, en l'entraînant à se relâcher de son zèle, pourrait tout compromettre. Folle supposition! Un instant j'oubliais que tout ce qui sera, sera. Tout est si bien coordonné dans cette trame des choses futures, que la supposition du moindre changement n'est qu'une grossière contradiction.

Comme le soleil se lève à l'instant précis, comme le flot atteint le grain de sable qu'il ne franchira pas, comme le javelot lancé d'une main sûre se fixe en tremblant au joint de la cuirasse, comme la pierre roulante va où elle peut, comme toutes ces choses inertes et obéissantes j'irai au terme de ma voie. Et encore plus sûrement; mais librement : car je peux n'y pas aller; je peux aller au ciel, j'ai ce magnifique privilége de pouvoir y aller. Mais ce ne serait là qu'un privilége honorifique si, par un art de Dieu qu'on n'admirera jamais assez, il n'eût servi à justifier dans l'éternité ma condamnation elle-même. Car je l'entendrai avant ma naissance, je veux dire dans l'éternité, l'arrêt terrible. Ce malheureux homme que je vois d'avance, le front couvert d'une sueur froide,

détourner ses yeux du crucifix, pendant que la mort fait en lui son travail et que le glas funèbre sonne, ce malheureux c'est moi. Déjà l'étang de feu m'attend, m'envoie dans la nuit un reflet de ses flammes, et j'en sens la brûlure.

Recommençons maintenant le songe de la vie humaine.

UN RELIGIEUX (*entrant dans la cellule du moine qui s'éveille et fait le signe de la croix*).

Debout ! Je vous ai cru malade en vous voyant manquer à matines pour la première fois. Vous aurez passé la nuit à la fenêtre de votre cellule. En prières sans doute !

LE PREMIER RELIGIEUX (*celui qui vient de s'éveiller. — La main sur son front comme un homme qui cherche au fond de sa mémoire*).

J'ai fait un songe affreux. Impossible, impossible de ressaisir aucun souvenir. Rien. Un vide ténébreux qui m'effraie je ne sais pourquoi.

LE SECOND RELIGIEUX.

Moi aussi j'ai fait un songe, mais un songe joyeux. J'en oublie le commencement, mais il se terminait par une musique céleste entremêlée à ce refrain : Où le péché abonde, la grâce surabonde.

LE PREMIER RELIGIEUX.

D'où vient donc que je souffre autant ? Ce n'est pas dans le corps mais dans l'âme.

LE SECOND RELIGIEUX.

Quelque peccadille peut-être sur la conscience de ce saint qui nous édifie tous?

LE PREMIER RELIGIEUX.

Vous ne plaisanteriez pas de la sorte si vous saviez combien je souffre.

LE SECOND RELIGIEUX.

Pauvre ami! Vraiment!

LE PREMIER RELIGIEUX.

Chose étrange! Tenez, il me semble que vous m'avez déjà dit cette parole, avec le même accent, avec le même visage...

LE SECOND RELIGIEUX.

Et pourquoi pas? Que vous êtes singulier!

LE PREMIER RELIGIEUX.

Mais ce qui m'étonne, c'est que c'était maintenant. Je veux dire que la même scène qui se passe entre nous, j'ai comme un sentiment obscur qu'elle s'est déjà passée entre nous dans les mêmes circonstances de temps et de lieu. En vérité, la force du sentiment que j'en ai est incompréhensible.

LE SECOND RELIGIEUX.

Voulez-vous que je vous dise? vous vous perdrez avec toutes vos rêveries. Outre que vous êtes d'un entêtement! Hier ne vouliez-vous pas nous persuader...

LE PREMIER RELIGIEUX.

Reprenez-moi, vous avez raison. Pardonnez-moi si j'y ai apporté de l'obstination... Dieu n'a pas mis

l'homme sur la terre pour résoudre ces questions, mais pour...

SATAN.

Je m'y perds. Ce n'étaient pas des songes ordinaires que ceux qu'ils ont eus tous les deux. Je croirais de celui-ci qu'il était en extase, si le voyage qu'il a fait ne l'eût laissé si triste. Le chagrin de revenir sur la terre irait-il jusque-là? J'en doute. Quant à l'autre, dont l'orgueil stupide donne tête baissée dans tous les piéges que je lui tends, et dont l'envie ronge le cœur si dur, l'extase n'est pas son fait. Mais gardons-nous de m'attarder dans ces inutiles réflexions! Travaillons, et peut-être que l'un et l'autre me récompenseront de mes peines.

INDICATIONS

DE

L'IDÉE DU LIBRE ARBITRE.

SECONDE INDICATION.

ABEL ET ABEL,

ESAU ET JACOB :

RÉCIT BIBLIQUE.

A L'ENFANT.

Suppose que, un peu après la venue du Messie, un habitant de la Judée, un vieillard majestueux de la race d'Abraham, ayant dit à son petit-fils que Dieu préféra Jacob à Esaü avant qu'ils fussent nés, et avant qu'ils eussent fait aucun bien ou aucun mal, avait observé non sans plaisir sur le visage de l'enfant un étonnement mêlé de tristesse, et qu'il avait écrit pour lui la légende d'Abel et Abel dans le rhythme varié du verset des Hébreux, semblable, a-t-on dit à une guirlande bien tressée de mots et de sons, ou à

deux rangs de perles disposés suivant une juste proportion. Et pense que ce Poëme, cette Légende hébraïque, ou si tu veux cette Parabole, dont des copies successives et de plus en plus infidèles ont seulement conservé le sens, arrive sous tes yeux dans cette traduction qui, tout en gardant quelque chose de la noble simplicité du récit, n'a pas su reproduire le distique tour à tour élégant et magnifique.

Enfant, que durant ta lecture ta jeune imagination fasse apparaître devant toi les horizons de cette contrée pleine de la mémoire d'Abraham; ces nuées d'où le Seigneur parlait; ces montagnes où les patriarches sacrifiaient des taureaux et des béliers; et cependant écoute les vents courir dans les cimes résonnantes des cèdres, et pousser vers les rivages de la Palestine les flots de ces mers qui portaient les vaisseaux de Tyr et de Sidon, ou remplir de bruits mélodieux les roseaux du Jourdain, et agiter le lac sur les eaux duquel marcha Jésus.

PROLOGUE.

Mon petit-fils bien-aimé, sans doute tu aimeras les Abels, et leur souvenir demeurera dans ton cœur. Mais j'aurais voulu que, quand tu entendras une prière sortir de leurs bouches, déjà ils te fussent chers, comme si tu savais toute leur vie, depuis le jour de leur naissance jusqu'à celui de leur première tristesse.

Que tout à l'heure Abel et Abel, à l'âge de quatorze ans te rappellent donc cet enfant bénit, que l'on se représente sous une image si touchante s'avançant à côté de son père vers la montagne de Moria. Vois Abel et Abel beaux, gracieux, innocents, aimables comme ce jeune Isaac, le fils unique d'Abraham et de Sara.

« Dieu tenta Abraham, et lui dit : Abraham, Abraham ! Abraham répondit : Me voici.

Et Dieu lui dit : Prends ton fils unique que tu chéris, Isaac, et va dans la terre de vision, et là tu l'offriras en holocauste sur une des montagnes que je te montrerai.

Abraham, se levant pendant la nuit, prépara son âne, et conduisit avec lui deux serviteurs et Isaac son fils ; et lorsqu'il eut coupé le bois de l'holocauste, il s'achemina vers le lieu où Dieu lui avait ordonné d'aller.

Mais le troisième jour, levant les yeux, il vit de loin la montagne ;

Et il dit à ses serviteurs : Attendez ici avec l'âne ; moi et l'enfant nous irons jusque-là, et après que nous aurons adoré, nous reviendrons à vous.

Il prit le bois de l'holocauste, et le mit sur son fils Isaac ; et il portait dans ses mains le feu et le glaive. Tandis qu'ils s'avançaient tous deux ensemble,

Isaac dit à son père : Mon père. Et celui-ci répondit : Que veux-tu, mon fils ? Voilà, dit-il, le feu et le bois : où est la victime pour l'holocauste ?

Et Abraham dit : Dieu nous présentera la victime de l'holocauste, mon fils. Ils s'avançaient donc ensemble,

Et ils vinrent au lieu que Dieu avait montré, et là Abraham éleva un autel et y plaça le bois, et après qu'il eut attaché son fils Isaac, il le mit sur le bois disposé sur l'autel.

Et il étendit la main, et il saisit le glaive pour immoler son fils.

Et voilà qu'un ange du Seigneur cria du haut du ciel, disant : Abraham, Abraham, lequel répondit : Me voici.

Et l'ange dit : N'étends pas ta main sur l'enfant, et ne lui fais aucun mal, car je sais maintenant que tu crains Dieu, puisque tu n'as pas épargné ton fils unique, à cause de moi.

Abraham leva les yeux et vit derrière lui un bélier embarrassé avec ses cornes dans un buisson, et il le prit et l'offrit en holocauste pour son fils.

Et il appela ce lieu d'un nom qui signifie : le Seigneur Voit. C'est pourquoi l'on dit encore aujourd'hui : Le Seigneur verra sur la montagne.

L'ange du Seigneur appela une seconde fois Abraham du haut du ciel, disant :

J'ai juré par moi-même, dit le Seigneur : parce que tu as fait cette chose, et que tu n'as pas épargné ton fils unique, à cause de moi ;

Je te bénirai, et je multiplierai ta semence comme les étoiles du ciel, et comme le sable qui est sur le rivage de la mer : ta postérité possédera les portes de ses ennemis.

Et toutes les nations de la terre seront bénies en celui qui sortira de toi, parce que tu as obéi à ma parole.

Et Abraham retourna vers ses serviteurs, et ils s'en allèrent à Bersabée, et il y habita (1). »

(1) Genèse, chap. XXII.

Les saintes Écritures ont des silences extraordinaires. Peut-être qu'elles parlent encore par ces silences à qui s'applique à en chercher le sens, dans la simplicité de son cœur, à l'aide de la foi et de l'amour.

C'est ainsi que Moïse ne nous dit rien d'Isaac au moment qu'il fut attaché et posé sur l'autel pour y être offert en holocauste au Dieu jaloux.

Or Abraham pouvait l'attacher et l'immoler : il avait cette force parce qu'il avait la volonté d'obéir au Seigneur. Mais quel père eût pu parler?

Tout se fit donc sans paroles.

Et le sacrifice commença subitement, dans le transport de la sainte fureur d'une foi résolue à vaincre toute pitié. Puisqu'il fallait cette victime au Seigneur, Abraham, loin d'essayer, par une imprudence effroyable, d'obtenir de l'enfant un consentement que Dieu ne demandait pas de lui, ne devait chercher qu'à le surprendre, pour qu'il fût stupéfait de son supplice, et qu'au moins sa résistance (s'il allait résister!) ne fût que la révolte aveugle de la chair et du sang.

Car il est écrit : Dieu tenta Abraham, et non point : Dieu tenta Abraham et Isaac.

Regarde : le voilà qui s'élève, cet autel que le fils construit avec le père, dans l'attente de la victime que Dieu leur enverra. Tout est prêt.

Et voici ces mains rapides qui attachent l'enfant : Je serai comme une lionne contre lui (1) : moi, moi

(1) Ego quasi leæna Ephraïm, et quasi catulus leonis domui Juda. Ego, ego capiam, et vadam; tollam, et non est qui eruat. (Osée, v, 14.)

je vais le saisir et me redresser : je l'enlèverai comme des dépouilles. Rien ne m'arrachera ma proie.

O étonnement! O liens inouïs! O nouveauté prodigieuse! Isaac! Lui! Le fils de la promesse! Abraham! Abraham qui verserait le sang d'Isaac sur un autel à la place de celui des béliers et des colombes! Pourquoi faire semblant de le tuer? Pour savoir donc s'il croirait au plus inconcevable de tous les crimes? S'il aurait peur?

Et il est enlevé par ces bras généreux, et il est posé sur l'autel. O renversement de toutes les choses humaines et divines!

Dans la confusion de ses pensées, où l'effroi n'eut point de part, sous cette brusque menace du glaive que sa confiance sans bornes en l'amour de son père lui fit prendre pour la plus étrange et pour la plus vaine des épreuves, ne devines-tu pas de quelle manière dut éclater sur le visage d'Isaac le triomphe joyeux d'une sécurité qui n'allait cesser qu'au coup mortel?

Oui, mon fils, il rit un rire capable d'attendrir les rochers; il rit sous le couteau, dans sa confiance invincible; IL RIT cet incrédule que Dieu, lorsqu'il promit un fils né de Sara à Abraham riant de surprise et de joie, avait nommé de ce nom : *Ris*, comme si c'eût été alors que le Seigneur, en ses conseils, eût appelé le fils et le père à lui offrir un jour sur la montagne le spectacle de cette fleur de grâce épanouie en face de la suprême douleur, mais en face de la

foi dans toute la majesté de son triomphe. Ce nom d'Isaac en effet signifie : *Ris,* de même que le nom d'Abraham signifie : *Sublime entre les pères.*

Si Moïse garde ici le silence, sans doute pour ne pas rapporter une telle chose dans la langue des hommes, vois combien il met de soin à répéter, avant de le taire, le mot de cette Enigme, car le moindre effort d'attention en découvre une au fond de son silence.

Sept fois et coup sur coup, Moïse en rapportant les circonstances de la promesse d'Isaac, écrit dans la Genèse ce mot *rire*, qu'il n'y a point écrit jusqu'alors, qu'il n'y a point écrit depuis, non plus qu'en aucun livre du Pentateuque, et qui désormais demeure absent des saintes Écritures (1). Sept fois : mais il faut les distinguer : une première fois qui devrait nous suffire, et deux autres fois ; une fois encore, et c'est à côté du nom trois fois saint ; après cela une fois, et une autre fois à côté du nom adorable ; enfin au milieu des noms entrelacés de Dieu, d'Abraham et de Sara, une dernière et double fois, répété comme un cri de joie de la mère heureuse qui nous convie tous, nous, sa postérité, « tous ceux qui apprendront ceci, » dit-elle, à lui faire (à l'exemple de Dieu peut-être par le visage du nouveau-né, ô merveille qu'il est doux de croire !) un rire de joie pour la fêter de sa délivrance.

(1) Dans le très-petit nombre de passages où l'on l'y retrouve il est pris dans un sens figuré.

Quand le Seigneur eut dit à Abraham qu'il aurait un fils de Sara,

« Abraham tomba sur sa face, et il *rit* disant dans son cœur : Pensez-vous qu'un fils naisse à un homme de cent ans, et que Sara à quatre-vingt-dix ans enfante.

Et il dit au Seigneur : Qu'il vous plaise qu'Ismaël vive devant vous.

Et Dieu (reprenant son discours répéta sa promesse et) dit à Abraham : Sara ta femme t'enfantera un fils, et tu l'appelleras Isaac; et j'établirai mon alliance avec lui comme une alliance éternelle, et avec sa postérité après lui.

Et je t'ai aussi exaucé pour Ismaël; voilà que je le bénirai et le ferai croître et multiplier : douze chefs sortiront de lui, et je le ferai père d'un grand peuple.

Mais je confirmerai mon alliance avec Isaac que Sara t'enfantera l'année qui va venir en cette saison.

Et lorsque le Seigneur eut achevé de lui parler, il disparut devant Abraham (1)... ».

« Or, le Seigneur apparut en la vallée de Mambré à Abraham assis à l'entrée de sa tente en la chaleur du jour.

Et comme il levait les yeux, trois hommes lui apparurent debout près de lui : dès qu'il les eut aperçus

(1) Genèse, ch. XVII.

il courut au-devant d'eux dès l'entrée de sa tente, et il adora, s'inclinant vers la terre.

Et il dit : Seigneur, si j'ai trouvé grâce à vos yeux, ne passez point au delà de votre serviteur.

Mais j'apporterai un peu d'eau, et lavez vos pieds et vous reposez sous cet arbre.

Et j'apporterai un peu de pain, et fortifiez votre cœur, puis vous irez plus loin : car c'est pour cela que vous êtes venu chez votre serviteur. Et ils dirent : Fais comme tu as dit.

Et Abraham se hâta d'aller en sa tente vers Sara, et il lui dit : Mêle trois mesures de fleur de farine, et place des pains sous la cendre.

Et lui-même courut au troupeau, et prit un veau tendre et excellent, et il le donna à un serviteur qui le fit cuire aussitôt.

Et il prit du beurre et du lait, et le veau qu'il avait fait cuire, et il le mit devant eux ; et lui-même se tenait debout près d'eux sous l'arbre.

Et quand ils eurent mangé, ils lui dirent : Où est Sara, ta femme ? Et il répondit : la voilà dans la tente.

Un d'eux dit : Je reviendrai vers toi en ce temps-ci de l'année, et tu vivras, et Sara aura un fils. Ce que Sara ayant entendu, elle *rit* derrière la porte de sa tente.

Car ils étaient tous deux vieux et fort avancés en âge, et Sara avait passé l'âge de la maternité.

Et elle *rit* secrètement (1)... »

(1) Genèse, ch. XVIII.

Sara douta.

« Et le Seigneur dit à Abraham : Pourquoi Sara a-t-elle *ri*, disant : Est-il vrai qu'étant vieille je puisse enfanter?

Y a-t-il quelque chose de difficile à Dieu? Je reviendrai vers toi selon ma parole en cette saison ; et tu vivras, et Sara aura un fils.

Sara dit : Je n'ai point *ri*; car elle était effrayée. Et le Seigneur lui dit : Il n'en est point ainsi, mais vous avez *ri*.

Après que ces hommes se furent levés, ils tournèrent les yeux vers Sodome, et Abraham allait avec eux, les conduisant (1)... »

« Or le Seigneur visita Sara comme il avait promis, et il accomplit ce qu'il avait dit.

Et elle conçut et enfanta un fils en sa vieillesse, au temps que Dieu lui avait prédit.

Et Abraham appela son fils, que lui avait enfanté Sara, Isaac ;

Et il le circoncit le huitième jour comme Dieu lui avait commandé.

Or Abraham était en l'âge de cent ans quand Isaac son fils naquit.

Et Sara lui dit : Voici un *rire* de Dieu, tous ceux qui apprendront ceci me feront aussi un *rire* de joie.

Et elle dit encore : Qui eût cru qu'Abraham en-

(1) Genèse, chap. XVIII.

tendrait jamais dire que Sara allaiterait un fils enfanté en sa vieillesse (1)? »

Rappelle-toi maintenant, mon fils, cette parole de Dieu à Abraham :

Prends ton fils unique bien-aimé, ISAAC, et va dans la terre de vision, et là tu l'offriras en holocauste sur une des montagnes que je te montrerai.

Si Abraham, après un premier mouvement d'épouvante, eût ri, disant : Seigneur, inventez quelque autre épreuve, car j'ai deviné celle-ci, qu'eût-il fait autre chose que montrer envers Dieu une confiance égale à celle que montrait envers lui-même Isaac riant sur le bûcher? Mais en eût-il été plus grand? On serait bien hardi de l'affirmer. L'obéissance aveugle de l'amour n'était-elle pas ici quelque chose de plus beau que n'eût pu être toute la pénétration de l'amour? Dieu ordonnait : Abraham devait obéir, et non pas réfléchir sur l'ordre de Dieu. Et d'ailleurs, s'il appartenait à l'enfant magnanime de conserver sa tranquillité d'âme devant la menace de mort, comment Abraham aurait-il fait pour être sans trouble, sans peur alors qu'il s'agissait de la vie d'Isaac? La foi est une victoire : pour une grande victoire il faut un grand combat.

(1) Genèse, ch. XXI.

RÉCIT.

CHAPITRE PREMIER.

LES ESCLAVES.

Dans les temps anciens, quand les fils d'Ismaël formaient déjà un peuple, et qu'une multitude de familles étaient sorties et d'Ésaü et de Jacob,

Un homme juste et craignant Dieu, nommé Aram, puissant et de grandes richesses, habitait sous les tentes.

Or, par une bénédiction du Seigneur, Aram était devenu, dans sa vieillesse, père de deux fils jumeaux.

Et lorsque ses deux enfants avaient été déposés sur ses genoux à leur naissance, Aram avait dénoué le ruban d'écarlate que l'on avait mis au bras de l'aîné, et il leur avait donné le même nom selon un ordre du Seigneur.

Tous les deux portèrent ce nom : Abel (1).

(1) Le nom hébreu Abel signifie Affliction.

L'un et l'autre avait eu en partage une âme bonne; et pas plus qu'on ne voyait aucune différence en leurs visages, on ne voyait rien en eux qui pût être à un père bon et juste un motif de préférence.

Et comme leur père était bon, il aimait tendrement ses deux enfants, et, comme il était juste, il les aimait tous deux également.

Voilà qu'ils croissaient en âge et en force : Dieu répandait sa grâce sur leurs fronts et leurs lèvres;

Et tous les serviteurs d'Aram, ainsi que les étrangers qui recevaient son hospitalité, admirant la ressemblance des deux frères comme on admire une merveille,

Pensaient que Dieu se complaisait dans la merveille de ces jumeaux.

Or, après que leur mère les avait eu nourris de son lait, Dieu l'avait appelée à lui, en sorte qu'elle n'avait pu voir leur jeunesse.

Et ils pensaient souvent à cette mère qu'ils n'avaient point connue. Mais leur père leur tenait lieu aussi de mère.

Le jour qu'ils eurent quatorze ans, Éliézer, le serviteur le plus ancien de la maison d'Aram, et celui qu'il avait établi pour présider sur tout ce qu'il possédait,

Amena devant lui deux esclaves, deux frères, pour un larcin qu'ils avaient fait de complicité.

Et Aram condamna les deux complices à une même peine: toutefois, à cause de la joie qu'il ressentait en

ce jour anniversaire de la naissance des Abels, et aussi à cause de la confusion des coupables, il adoucit la peine.

Mais les deux jumeaux, touchés de pitié, et se sachant bien-aimés de leur père, le prièrent avec instance de remettre aux coupables la peine qu'il leur avait justement infligée.

Car, disaient-ils, voyez, mon père : ils sont frères aussi, à peu près du même âge et tous deux repentants. Ne repoussez pas la prière que nous vous faisons, accordez-nous cette chose.

Et comme Aram s'informait de l'intendant de sa maison si celui-ci n'avait point reçu dans le passé quelque plainte contre ces esclaves, Éliézer répondant dit :

Seigneur, je n'en ai point reçu ;

Et il semble que leur péché n'est pas sans quelque excuse : car leur mère est âgée et infirme, et malade, et ils n'ont dérobé que pour la soulager sur son lit de mort.

Entendant cela, les deux jumeaux recommencèrent à prier leur père, disant : Mon père, mon père, si nous avons trouvé grâce devant vous, pardonnez-leur à cause du jour où notre mère vous a donné deux fils.

Aram se tourna vers les esclaves : il les considéra quelque temps, puis il leur dit :

Si vous aviez demandé à Éliézer ce que vous m'avez pris, Éliézer vous l'aurait donné en mon nom ;

et si vous me l'aviez demandé à moi-même, je vous en aurais donné le double.

Vous méritez tous les deux le châtiment auquel je vous ai condamnés. Mais à cause du jour des Abels, je ferai remise de sa peine à l'un de vous.

Et s'adressant à l'un des esclaves : Va, dit-il. Et à l'autre : Pour toi tu subiras ta peine.

Et ce fut à ce moment-là que les deux Abels sentirent leur première tristesse.

Or, à la fin du jour, ils se tenaient par la main, assis sous un platane, pensifs à côté l'un de l'autre.

Ils avaient regardé, sans les voir, les pompes tranquilles du couchant : une seule pensée les occupait.

Et leurs mains se quittèrent ensemble, et ils continuèrent à penser.

Et à mesure que l'ombre s'épaississait peu à peu sur la terre, le commencement d'une autre nuit se faisait dans leur âme.

Ils gardaient le silence : ils étaient pleins du même souvenir. Ils se souvenaient des deux esclaves également coupables : l'un puni, l'autre pardonné.

Mon fils, l'ennemi des hommes a des ruses d'une malice profonde, et il rôde sans cesse autour des cœurs.

Et voilà que toujours pensant, ils en vinrent à se souvenir aussi de ce jeune chasseur aimé de son père, et privé néanmoins de la bénédiction qui lui appar-

tenait, parce que son frère la lui avait ravie par fraude.

Ils contemplaient le désespoir de celui qui avait perdu la bénédiction précieuse; ils voyaient ses pleurs, ils entendaient ses cris, et leur cœur se serrait.

Pourtant, se dirent-ils, Isaac était juste : certainement Isaac avait été juste en ceci. Et notre père aussi est juste.

Puis, dans l'obscurité, leurs fronts qu'ils cachaient dans leurs mains rougirent à la fois. Chacun d'eux ayant eu les mêmes pensées eut la même épouvante : d'avoir été au moment de porter un jugement sur son père,

Et leurs mains se cherchèrent ensemble pour se replacer l'une dans l'autre, et ils s'embrassèrent d'un même mouvement.

Voilà : comme ils revenaient, le bras de l'un autour du cou de l'autre, vers la tente d'Aram où leur père devait leur donner des présents,

Ils rencontrèrent Éliézer qui marcha quelque temps à leurs côtés.

Éliézer dit : Que le Très-Haut, le Seigneur du ciel et de la terre protége la sainte innocence des Abels ! Que les Abels rendent leur père heureux !

Car leur père est un juste devant le Seigneur.

Et il a jugé justement les deux méchants esclaves ; puis il s'est montré à la fois juste et bon, punissant l'un, pardonnant à l'autre.

Le seigneur Aram savait ce que je ne savais pas :

Et pendant que les deux esclaves étaient prosternés devant lui,

Il a reconnu l'un pour avoir entraîné ses compagnons au mal, avant d'avoir été coupable une seconde fois avec son frère.

Éliézer se tut. Abel et Abel, dans leur joie, ne répondirent aucune parole : mais ils se serrèrent l'un contre l'autre, et ils s'embrassèrent de nouveau.

Arrivés à la porte de la tente d'Aram, Éliézer les quitta ; et ils se rendirent près de leur père.

CHAPITRE II.

L'ARCHE DE CÈDRE.

Or, les Abels ayant été conduits par leur père en un lieu retiré de sa tente, Aram s'approcha d'une table faite en forme d'autel;

Puis il souleva un tissu de lin qui couvrait un coffre de cèdre : et le chef-d'œuvre se montra dans sa magnificence aux yeux éblouis des Abels.

Aux angles de cette arche reposant sur un socle d'ivoire, la main d'ouvriers inconnus avait sculpté des ceps de vigne, dont les rameaux aux vertes feuilles finement découpées dans l'émeraude

S'enroulaient avec leurs grappes d'escarboucle et d'or autour de gerbes d'or;

Et des clous d'or, beaux comme les étoiles, fixés dans le couvercle arrondi en dôme, brillaient sur un

firmament de pierres précieuses d'un riche azur, pur comme l'azur des cieux.

Au milieu de la face en évidence, on voyait exécutée en or vierge la figure d'un agneau égorgé couché sur une espèce de glaive.

Et la lumière des lampes tombant sur l'or et les pierreries se réfléchissait de tous côtés en feux étincelants.

Les Abels se tenant par la main admiraient. Et leur père considérait, tout pâle, leur joie ingénue.

Aram prit au pied de l'arche de cèdre deux bracelets d'une rare magnificence, non moins parfaitement semblables que l'étaient eux-mêmes les Abels, et il les attacha de sa main aux bras des jumeaux.

Ils admirèrent aussi ces bracelets, présent de leur père. Or ils voyaient qu'en les attachant sa main était toute tremblante.

Chaque bracelet portait un ornement pareil à cette espèce de glaive sur lequel l'Agneau était couché,

Et cet ornement était rouge, comme le sang fraîchement versé des victimes.

Aram, en faisant cela, exécutait les ordres de Dieu qui lui avait parlé;

Car autrefois, mon fils, le Seigneur s'est montré sur la terre, et a conversé avec les hommes.

Mais pour se cacher à nos yeux le Seigneur ne nous a point abandonnés : il est au haut des cœurs et partout autour de nous dans ce monde visible,

Où il nous parle par une multitude de symboles et d'emblèmes, et d'où il nous envoie incessamment de secrets avertissements,

Comme un père que quelque grand motif aurait contraint à priver ses enfants de sa vue et qui serait revenu sous un déguisement aux environs de leur demeure, afin de veiller toujours sur eux.

Aram s'étant prosterné pour prier se releva et dit aux Abels :

Cette arche restera fermée,

Jusqu'à ce que quelqu'un ayant mis la clef dans la serrure, cette clef tournera sous la main de celui de vous deux à qui Dieu donnera le don de Dieu pour ouvrir le livre de Dieu.

Un jour vous ne porterez plus le Nom d'Abel : vos Noms nouveaux sont dans ce livre.

Je prie dans mon cœur le Très-Haut afin qu'il lui plaise que vous viviez tous les deux devant lui :

Non pas cependant que la même faveur puisse être accordée à tous les deux : car il faut qu'il y ait une faveur,

Et qu'elle soit refusée à l'un en même temps qu'accordée à l'autre, pour que la faveur en soit plus grande. Telle est la volonté de Dieu.

Aram s'arrêta et dit à demi-voix et comme se parlant à lui-même :

Abel ! c'était un doux nom que j'aimais.

Abel et Abel n'étaient qu'un : sur leurs têtes pareilles une colombe étendait ses ailes, une colombe

bénie de Dieu, sans tache comme celles qui lui plaisent et qu'on réserve pour l'autel.

Seigneur! vous aviez attaché ces deux cœurs innocents d'un nœud plus fort que celui dont vous serriez les étoiles en faisant les membres d'Orion.

Aram tint longtemps les yeux élevés vers le ciel, et il priait remuant les lèvres en silence (1).

Puis il dit : un seul ouvrira l'arche qui contient le livre de Dieu, où Dieu même a écrit de sa main,

Ineffaçablement, sur la pierre indestructible (2), les Noms qu'il réserve à chacun de vous : deux Noms nouveaux, deux Noms égaux :

Les mêmes pour l'un et pour l'autre; les mêmes à vos yeux qui les liront;

Les mêmes aussi aux yeux de Dieu, du Dieu de Justice et de Vérité;

Et quand vous aurez lu ces deux Noms, ou ce seul Nom, car il n'y a guère qu'un Nom d'écrit, de même qu'il n'y eut qu'un Nom de donné à chacun de vous à votre naissance;

Quand vous aurez lu ces deux Noms, vous vous direz tous deux :

Véritablement mon Nom et le Nom de mon frère sont deux Noms dignes de la Puissance, de la Sagesse, de la Magnificence et de la Justice de Dieu.

(1) Labiorum motu in silentio. *Judith*.

(2) C'est ce que veut dire en hébreu le nom que l'on donne à la sardoine.

Ne vous étonnez pas si vous n'entendez pas, car ceci est une énigme :

Vos deux Noms sont écrits en un, et tous les deux sont désirables, mais il en est un d'incomparable.

Leur sens est exact et profond : il signifie la destinée qu'il a plu à Dieu de vous donner ici-bas, sur cette terre où l'homme ne demeure qu'un jour,

Et qui s'achèvera par delà le tombeau dans les collines éternelles.

Mais vous savez que nous sommes les fils du Très-Haut : Celui qui nous a faits, nous a faits dans sa toute-puissance, capables dans notre faiblesse de le seconder ou de le contrarier dans ses desseins :

Secondez donc les desseins de Dieu,

Afin que vos deux Noms ineffaçablement écrits dès aujourd'hui sur la pierre indestructible soient un jour les deux Noms de deux enfants de Dieu.

Les Abels écoutaient immobiles et pâles l'annonce de cette menaçante faveur, comme ils eussent écouté la sentence de leur séparation;

Et leurs têtes penchées l'une sur l'autre, on eût dit qu'ils cherchaient à se soutenir contre une même atteinte mortelle.

Et ce fut leur seconde tristesse.

Mais de même que celui dont les yeux n'auraient connu que la faible clarté qui se mêle aux ténèbres quand l'aurore soulève sa paupière, avouerait en voyant les splendeurs du grand jour qu'il ne les eût point devinées,

Ainsi leur première tristesse n'avait été que le

crépuscule de cette nuit lugubre qui venait de les recevoir dans son sein.

Ils auraient voulu parler : ils essayèrent et ne purent. Mais leurs regards parlaient.

Ils auraient voulu demander s'il était donc irrévocable l'arrêt de Dieu?

Aram leur dit : Vous avez entendu la volonté de Dieu : or, Dieu n'est pas comme les hommes, Dieu ne change pas.

Abel et Abel s'agenouillèrent aux côtés de leur père, et ils l'entendirent adorer à voix haute Adonaï grand et beau dans sa puissance, le Dieu du Ciel et de la Terre, le Seigneur que nul ne peut vaincre, qui, avant que le monde fût, a réglé tout l'ordre du monde par d'immuables décrets éternellement victorieux des résistances qu'ils tolèrent;

Et qui dispense ses biens comme il lui plaît, sans que personne ait le droit de lui demander compte de ses préférences dans la répartition de dons qu'il ne doit à personne.

Invoquant trois fois le nom de Jéhovah, Aram se releva encore, et il donna aux deux jumeaux la bénédiction solennelle : « Que Jéhovah vous bénisse et vous conserve; que Jéhovah vous découvre son visage et ait pitié de vous; que Jéhovah tourne vers vous son visage et vous donne la paix. »

Et les Abels se retirèrent.

Cette nuit le sommeil ne visita point les yeux d'Aram : car il s'entretenait avec le Seigneur.

La couche commune où Abel et Abel s'endormaient

chaque soir les bras entrelacés, leur parut comme un tombeau.

Longtemps ils mêlèrent leurs soupirs aux plaintes que le vent élevait dans le feuillage des palmiers;

Et quand ils eurent passé de leur accablement à ce morne sommeil qui ressemble à la mémoire confuse des grandes douleurs,

Chacun d'eux sentit ses pleurs et les pleurs de son frère continuer à couler sur leurs joues.

CHAPITRE III.

LE SONGE.

Avant le lever du soleil les deux Abels s'éveillèrent en sursaut : chacun d'eux tout à coup avait serré la main de l'autre d'une étreinte extraordinaire :

Un cri formé de deux cris sortis ensemble de leurs poitrines avait retenti dans le silence.

Ils se regardèrent pleins d'effroi aux premières lueurs de l'aube; et riant et pleurant tout ensemble, chacun d'eux pressa l'autre dans ses bras.

Ils avaient eu ce songe : Aram était absent; ils étaient tristes, et ils se tenaient par la main errants dans la plaine.

Or, ils entendirent une voix qui disait avec force : Vous serez séparés; séparez-vous ici.

Tel avait été le commencement de leur songe : Abel continua le récit.

La voix nous disait donc : Séparez-vous, séparez-vous : et, frappés de terreur, nous restions immobiles.

Cependant vers moi s'avança une Main qui m'attirait pour nous séparer l'un de l'autre.

La voix me dit : Viens : il faut que tu viennes : car un serment a été fait au haut des Cieux. Hâte-toi ; tu ne seras plus Abel, tu seras comme un ange de lumière.

J'entendais comme n'entendant pas : un mur de feu se dressa entre nous, qui allait d'un bout à l'autre de l'horizon, et montait jusqu'au ciel.

Mais je ne lâchai pas ta main.

Malheur, disait la voix, malheur à l'insensé qui doute dans son cœur de la justice de Dieu, et qui prétend changer les décrets éternels !

Et voilà que la terre s'entr'ouvrait profondément le long du mur de feu, et l'ouverture s'élargissait de plus en plus laissant voir les abîmes.

Or, la douleur de te quitter m'ôtant jusqu'à la peur de t'entraîner dans le précipice,

Je serrais toujours tout éperdu ta main que j'avais dans la mienne.

Mais tout à coup la vision n'était plus, et, comme le flot recouvre le flot sur le rivage, une autre vision... O terreur ! Je ne puis achever.

Abel avait laissé tomber sa tête sur l'épaule d'Abel qui s'écria : Mon frère, ce que tu n'oses dire, je puis l'oser dire à présent.

Béni soit le Seigneur de ce que nous devions ici nous rassurer chacun par l'épouvante de l'autre. Tu m'as dit le commencement de mon songe : écoute la fin du tien.

Tout à coup, comme dans la roue qui tourne avec vitesse le rayon suit le rayon,

A la vision qui venait de fuir sans laisser de trace dans ma mémoire, succéda une autre vision semblable et différente.

Dans le même lieu, la même voix fit entendre les mêmes paroles;

Une main s'avança encore, mais ce n'était pas moi, c'était toi qu'elle cherchait, c'était toi que la voix inconnue appelait disant : Viens : tu seras un ange de lumière.

La muraille de feu nous sépara encore; et à travers le feu dévorant j'approchais mon bras de ton cou pour un adieu suprême,

Quand la terre s'entr'ouvrit, comme si elle se fût refusée à nous porter un instant de plus l'un près de l'autre; ou comme si elle eût craint que l'embrassement de la séparation ne nous rendît inséparables.

J'approchais donc le bras... Mais je me sentis repoussé violemment; et comme ainsi repoussé, je ne m'étais retenu qu'à grand'peine d'une main au bord du précipice, et que je m'écriais avant d'y tomber : Abel!

Je te voyais (Pas toi, à Dieu ne plaise! Non! C'était

un spectre menteur qui n'avait de nous que le visage),

Je le voyais sur l'autre bord, debout qui regardait : ils sont encore devant mes yeux, ces traits rigides, et ce front tout brillant d'une sorte de splendeur effrayante.

Et celui-là dont le visage était pareil au nôtre me répondit ces mots terribles à entendre : Je ne suis plus Abel. Je porte un nom que tu n'as pas su me ravir, et que je tiens de la préférence de mon père.

O Abel! J'entendis ces paroles! Je crus sentir en un moment une douleur éternelle.

Et subitement encore, comme l'air que la flèche divise se réunit dès qu'elle a passé,

Un souvenir unique rassembla dans mon âme les deux visions.

Ainsi l'un et l'autre des jumeaux avait eu le même songe, et l'un et l'autre, dans ce songe, avait été d'abord celui qui ne voulait pas quitter son frère, ensuite celui qui, préféré, avait voulu lui faire ce tendre et douloureux adieu.

Ils se levèrent, et ils adorèrent le Très-Haut ; puis ils sortirent pour respirer l'air rafraîchissant du matin.

Et c'était comme dans leur songe : ils étaient tristes, et ils se tenaient par la main, errants dans la plaine.

Et ils ne savaient s'ils devaient parler de ceci à leur père : car ils avaient une sorte de honte de ce songe, à cause de la seconde vision.

Tout à coup ils s'étonnèrent que le cri qu'ils avaient poussé n'eût point été entendu de leur père, car ils dormaient non loin de lui.

Ensuite ils pensèrent qu'ils n'avaient crié qu'en songe.

Mais leur trouble augmentait, et ils retournèrent en hâte du côté de la tente d'Aram, afin de le voir, afin de tout lui dire,

Non qu'ils se crussent capables de douter jamais de la justice de Dieu, comme la voix inconnue, dans la première vision, avait semblé les accuser de l'être;

Non qu'ils pussent donner quelque créance à cette autre vision affreuse qui se contredisait,

Car elle montrait à chacun d'eux son frère le repoussant de la même manière, et menaçait ainsi leur amitié d'un péril qui déjà impossible pour l'un ou pour l'autre l'était si manifestement pour tous les deux ensemble :

Mais poussés cependant par un vague effroi, par un effroi sans cause, tel que celui qui reste à une mère d'un danger passé pour son fils.

Or, en approchant de la tente d'Aram, ils virent un grand nombre de serviteurs, les uns tenant des chameaux par la bride, les autres qui les chargeaient ou qui apportaient de nouveaux fardeaux; et d'autres courant çà et là.

Et ils entrèrent dans la tente, troublés tous les deux de ce trouble que le malheur envoie au-devant de lui.

Aram était debout, en habits de voyage.

Il leur dit : Ne vous inquiétez point du lieu où je vais ni quand je reviendrai : mais sachez respecter le secret de votre père.

Je vous laisse à la garde d'Éliézer.

Pendant que vous dormiez, je suis allé vers lui

Et je lui ai donné en présence de mes principaux serviteurs l'anneau que je portais au doigt, afin qu'il commandât ici en l'absence d'Aram.

Ayant ainsi parlé, Aram bénit les Abels, en croisant plusieurs fois les mains sur leurs têtes, et il les tint longtemps pressés sur sa poitrine où ils pleuraient tous deux.

Enfin il se sépara des jumeaux. Et ils n'osaient l'interroger.

Et ils le virent s'éloigner, l'accompagnant des yeux, et regardant encore, longtemps après qu'ils ne pouvaient plus l'apercevoir.

Et leurs sanglots redoublèrent au souvenir de leur songe qui semblait commencer à s'accomplir ; il n'était maintenant que trop vrai : Aram était absent.

Abel et Abel tombèrent à genoux, et prièrent ensemble avec des soupirs et des cris le Dieu de leur père, le Tout-Puissant, de les protéger contre les menaces de cette nuit si triste suivie d'un si triste matin.

CHAPITRE IV.

ABSENCE D'ARAM.

Les jours passèrent, et les jours encore, et une grande multitude de jours : Aram n'était pas revenu.

Cependant Abel et Abel croissaient comme deux jeunes cèdres qui entremêlent leurs rameaux : la même grâce était sur leurs visages toujours semblables comme leurs âmes,

Mais la même tristesse y avait laissé son empreinte, et depuis le départ d'Aram ils n'avaient pas souri du sourire qui réjouissait son cœur.

Et les deux jumeaux avaient gardé le secret de leur songe qu'ils n'avaient pu dire à leur père.

Mais ayant demandé à Éliézer, peu après le départ d'Aram : Ce que ce pouvait être que les songes?

Éliézer avait répondu : Les songes sont comme les

pensées. Or, il y a des pensées du Seigneur, et des pensées qui ne sont pas du Seigneur.

Voici ce que sont les visions vaines : devant la figure d'un homme sa figure répétée dans un miroir.

Mais quelquefois durant les songes et les visions de la nuit, pendant que le sommeil accable les hommes et qu'ils dorment dans leurs lits, le Seigneur leur parle à l'oreille et les instruit en secret.

Et il arrive aussi que la voix du Seigneur menace, afin que l'on se mette en garde contre des malheurs; et d'autres fois elle avertit pour que l'on se prépare à les supporter.

Mais il ne faut craindre qu'un seul malheur : Celui de n'avoir pas fait la volonté de Dieu.

Éliézer avait ajouté : Mes enfants, tout ce qui nous environne : l'arbre qui se couvre de bourgeons, de fleurs, de fruits ;

Ces épis où la séve travaille à devenir d'abord une espèce de lait, ensuite une chair savoureuse ;

Les lis qui portent sur leur tige auguste, avec une grâce virginale les splendides calices d'où s'exhale un parfum si suave : ornements des vallées,

Et dont nous aimons à entourer comme d'une ceinture de gloire, l'amas de pur froment prêt à donner le pain aux hommes ;

L'oiseau qui chante au milieu des rameaux verdoyants ; la fourmi prudente ; l'industrieuse abeille ; le poulain qui se réjouit dans les pâturages, et bondit, et revient toujours à sa mère ;

Tout ce qui s'agite sur la terre et vit sans le savoir, tout ce qui peuple l'air et les eaux,

Et cette armée du Ciel dans sa marche silencieuse,

Tout fait la parole de Dieu.

Le ruisseau, dans son doux tumulte, qui s'en va courant à petit bruit, et la mer qui s'entend de loin comme les clameurs d'une grande foule, s'élevant par intervalles, répétées d'échos en échos;

La pluie aux gouttes pressées qu'on dirait tombant d'un crible; et la neige aux légers flocons qui forment bientôt à la terre un souple manteau de laine;

Jusqu'à ces frimas mêmes qui détruisent quelquefois dans ses langes empourprés le raisin naissant à peine,

Et les nuages voyageurs, et l'esprit des tempêtes,

Toutes ces choses chacune à sa sorte bénissent le nom du Seigneur en faisant la parole de Dieu :

Mais il n'appartient qu'à l'homme de faire la volonté de Dieu et de sanctifier le nom du Seigneur.

Or, aucun songe sinistre n'était revenu troubler les jumeaux.

Mais il leur était arrivé une nuit, au plus profond de leur sommeil, d'avoir un autre songe qu'ils avaient dit à Éliézer :

Un vieillard, tout semblable à leur père, de taille, de port, et aussi, croyaient-ils, de visage : majestueux comme lui; mais portant une tunique de ber-

ger, et enveloppé d'un manteau dont il ramenait les plis autour de sa tête,

S'était incliné sur leur chevet, et les avait longtemps regardés dormir, à la lueur d'une lampe qu'Éliézer soutenait d'une main pendant que de l'autre il interceptait à demi la lumière.

Et le vieillard se baissant avait touché doucement leur visage de ses lèvres.

Eux, cependant, à travers leurs paupières fermées (Qu'un songe est étrange quelquefois!), s'appliquaient à regarder sous les plis du manteau avec un espoir plein d'inquiétude.

Et voilà : quand le plaisir d'avoir reçu la caresse du vieillard, et le désir de la rendre à leur père les avaient éveillés,

La vision s'était évanouie.

Éliézer avait souri, et il leur avait dit : Si c'était l'ange de votre père, à qui Dieu permit de vous donner la joie de sa visite?

Et cette parole leur plut. Or, comme ils redoutaient de perdre une joie si grande, car Éliézer les avait prévenus qu'ils eussent à craindre de la perdre pour la vouloir dans une mesure où Dieu ne la leur accordait pas,

Ils se résolurent à la recevoir désormais dans la paix, laissant faire à Dieu et s'abandonnant tout entiers à ce sommeil béni qui les consolait quelques moments de l'absence de leur père. Puis le jour ramenait sa tristesse.

Le temps s'était donc écoulé dans la prière, les soins et les occupations de la vie pastorale, les exercices de chasse et les longs entretiens avec le sage Éliézer : Aram toujours absent, Aram toujours devant les yeux des Abels.

Souvent, dans une même illusion, et ne voulant pas voir qu'Éliézer secouait tristement la tête, ils avaient couru ensemble au-devant d'un voyageur qui n'était pas Aram.

Or, l'étranger amené sous ces tentes en emportait toujours, avec une sorte de respect pour le miracle presque effrayant d'une fraternité si belle qu'elle semblait surhumaine,

Un certain trouble au fond du cœur : comme s'il eût senti que sur ce lieu, tout rempli qu'il était de la bénédiction du Seigneur, pesait une menace mystérieuse.

Et le soleil avait fait plusieurs fois le tour de ses demeures dans le ciel : Abel et Abel étaient maintenant deux jeunes hommes forts et vaillants,

Habiles à tirer de l'arc, très-beaux, très-bons et qui n'avaient point dévié des sentiers du Seigneur.

Peu à peu Éliézer les avait accoutumés à examiner avec lui les principales mesures qu'il était à propos de prendre, soit pour l'administration de ces grands biens confiés à sa garde, soit dans l'intérêt des familles réunies sous la domination d'Aram ;

Recevant avec empressement leurs conseils et les recherchant : et trouvant moyen quelquefois de les

obliger à lui donner des ordres qu'il exécutait avec joie, comme les ordres d'Aram auparavant.

Et tout resserrait les liens de ces deux jeunes âmes jumelles, heureuses avant tout de se plaire.

L'union d'Abel et d'Abel faisait les délices des anges : la colombe sans tache était demeurée sur eux.

Leurs souvenirs parfois s'échangeaient, dans leur légère diversité, ou plutôt se redoublaient, car chacun d'eux incessamment se sentait dans son image, et croyait faire au même instant deux choses presque semblables.

La seule pensée qu'ils se fussent jamais cachée, l'un et l'autre aurait voulu se la dérober à lui-même : que n'eussent-ils pu oublier que cette faveur de Dieu annoncée par leur père les viendrait enfin séparer!

Mais il leur semblait qu'à force de s'aimer et de prier Dieu, ils le fléchiraient peut-être, et ils avaient fini par confondre le souvenir de l'arche et celui de leur songe en celui d'un seul songe funeste,

Dont ils subissaient la tristesse sans la distinguer du chagrin que leur causait l'absence d'Aram.

La fidélité de l'un à l'autre paraissait en toutes choses : suite naturelle d'une concorde qu'elle continuait toujours. Elle était le souffle commun de cette unique vie que vivaient ensemble les jumeaux,

Et dans la possession d'un bien aussi doux que cette concorde inaltérable, rien n'égalait la grâce de leur sécurité.

Une fois pourtant ils apprirent que tout trésor a besoin d'être gardé.

Voici ce qui eut lieu : ils étaient assis sur un coteau dans la chaleur du jour, quand Éliézer, debout à quelques pas, leur fit remarquer un milan qui planait dans le voisinage.

Ayant saisi ensemble un arc, le seul qui fût à portée d'eux, chacun retira ensuite sa main pour le laisser prendre à son frère, et tourna les yeux vers l'oiseau de proie contre lequel il s'attendait qu'une flèche allait être lancée.

Or, le milan se perdit dans la nue.

Mon fils, ainsi fait l'ennemi des hommes : il s'éloigne mais pour revenir, et il ne surprend jamais mieux qu'après avoir rassuré sur le péril.

Le milan hors de vue, les deux Abels remirent ensemble en souriant la main sur l'arc, et, s'invitant à le retenir, ils se firent un jeu d'essayer si l'un pourrait le prendre à l'autre.

Puis s'étant animés à ce jeu, ils jetèrent l'arc, et ils se levèrent pour lutter.

Et comme la vigueur et la souplesse étaient égales des deux parts, celui-ci, celui-là paraissait tour à tour remporter l'avantage, sans qu'il y eût de victorieux.

Ils jouissaient orgueilleusement de se retrouver toujours égaux dans ce sentiment croissant de leurs forces.

Bientôt l'effort de chacun d'eux l'absorba tout en-

tier : chacun d'eux fut bientôt enivré du désir de terrasser son adversaire;

Mais le courroux simulé dont il cherchait à s'exciter par une ruse instinctive avait ses défaillances aussi bien que ses transports : aux rires répondaient les rires, aux cris les cris.

Joue contre joue, poitrine contre poitrine, Abel et Abel ne formaient dans leur mutuelle étreinte qu'un corps à doubles membres qui se balançait comme le jeune arbre jouet de la tempête.

Plus d'une fois, tour à tour, l'un et l'autre entraîna son frère prêt à le renverser, et tous les deux tombaient, tous les deux roulaient sur l'herbe, se relevaient ensemble, ensemble étaient debout : nul n'avait pu poser le genou sur la poitrine de l'autre.

Ils se lassèrent donc en vain, se renvoyant de leurs deux bouches un souffle brûlant, au milieu de mouvements multipliés, si gracieux qu'ils ressemblaient à des caresses violentes.

Ils luttèrent longtemps, sans relâche. Et ils reprirent souvent des forces dans le dépit qu'ils éprouvaient de leur fatigue.

Et leur sang commençait à s'irriter.

Et voilà que, tous deux haletants et immobiles un instant sous l'effort réciproque, chacun vit dans les yeux de l'autre, au lieu de cette menace joyeuse qui avait ouvert le combat, un éclair, qu'il sentit aussi dans ses yeux :

Un regard : un regard nouveau qui lui rappela

confusément des yeux qu'il avait déjà vus en songe.

Chacun détourna les siens pour les reporter sur Éliézer, et tous deux se sentirent émus de sa gravité sombre.

Mais pendant qu'ils restaient frémissants et indécis, le bras de l'un sur l'épaule de l'autre et le défi au front ;

Quand la colère courait dans leurs membres et tournait autour de leurs cœurs :

Éliézer fit un geste brusque; et ils le virent qui montrait et suivait du doigt le milan battant des ailes avec une colombe dans ses serres.

Et les jumeaux, de leurs yeux attristés, suivirent aussi le ravisseur. Le bras de chacun d'eux s'avança de lui-même pour entourer le cou de l'autre; et quand ils eurent perdu de vue l'oiseau lâche et cruel, Éliézer les vit échanger un regard de tendre pitié pour l'innocente proie.

Éliézer leur dit : c'est une victime. Cette colombe est au Seigneur.

Le regret de sa perte, où vos cœurs se sont accordés, vient d'en retenir à l'instant même une autre prête à s'enfuir :

Qu'elle demeure sur vos têtes jusqu'au redoutable moment, plaise au Très-Haut qu'elle y demeure, cette autre colombe bénie de Dieu, sans tache comme celles qui lui plaisent et qu'on réserve pour l'autel!

Abel et Abel tressaillirent comme si le doigt d'Éliézer leur montrait à l'un et à l'autre l'un et l'autre

tels qu'ils étaient quand il les contemplait tout à l'heure avec un visage sombre.

Et ils avaient peine à se reconnaître dans ces deux Abels presque semblables à celui qui avait pris leurs traits dans leur songe; et ils demeuraient saisis d'un même étonnement douloureux.

Ils s'éloignèrent avec Éliézer, les yeux pleins de larmes, laissant là cet arc, qu'ils ne voulaient plus revoir.

CHAPITRE V.

LE SACRIFICE SUR LA MONTAGNE.

Éliézer conduisit les deux Abels sur une montagne où leur père, avant son départ, avait divisé les hosties de l'alliance.

Ils immolèrent au Seigneur sept jeunes taureaux et sept brebis blanches comme la neige.

Ils offrirent aussi une oblation de fleur de farine pétrie avec l'huile et cuite sous la pierre brûlante.

Et ils joignirent les prémices des moissons : des épis encore verts qu'ils firent rôtir au feu, et dont ils broyèrent les grains. Et ils répandirent l'encens.

Quand ils eurent prié et qu'ils furent prêts à descendre de la montagne, les deux jumeaux, en soupirant, firent d'un dernier regard le tour de l'horizon,

Comme si dans leur espérance toujours déçue et

toujours renaissante, ils se fussent attendus encore à voir briller dans le lointain les colliers et les croissants qui paraient le cou du chameau favori d'Aram.

Éliézer leur dit : Ni aujourd'hui, ni demain, ni les jours qui suivront, celui dont vous désirez l'arrivée ne commandera là :

Et, appuyé sur son bâton, il montra d'un air de regret, au bas de la montagne, s'étendant à partir d'une chaîne de collines jusqu'aux extrémités de la plaine, les vastes possessions d'Aram :

Ces bois d'oliviers, ces vignes, ces champs et ces prairies, et ces troupeaux gardés par tout un peuple de pasteurs.

Et ils descendirent de la montagne.

Et les deux Abels, chemin faisant, se disaient en eux-mêmes : Que peuvent signifier ces paroles d'Éliézer ? Ne reverrons-nous plus notre père? Et leur tristesse paraissait grande.

Or, Éliézer ayant désiré de se reposer en chemin à cause de son grand âge, il leur dit, après qu'ils se furent arrêtés :

Vous avez été marqués du même signe, et il désigna leurs bracelets.

Et comme tout émus de l'accent dur de sa voix, et de l'expression austère de son visage, ils contemplaient silencieusement ces bracelets qui portaient chacun, incrusté, un ornement rouge figurant un glaive avec sa poignée, qu'on aurait trempé dans le sang,

Il dit : Ecoutez-moi. Ce que vous voyez sur ces bracelets que votre père a pris au pied de l'arche pour les attacher à vos bras, ce sont les Yeux de Dieu.

Ils le regardaient, étonnés : il reprit : Je vous dis que ce que vous portez chacun au bras est l'Œil de Dieu; l'Œil qui veut voir et qui voit.

Rappelez-vous ce que fit par l'ordre de Dieu, ce grand homme, ce grand serviteur de Dieu à qui Dieu parlait comme un ami parle à son ami, et qui, un jour, reçut la visite de Dieu.

Trois hommes lui apparurent debout près de lui, à l'entrée de sa tente : trois hommes en lesquels Abraham reconnut et adora Dieu, le Dieu unique, Créateur du Ciel et de la terre :

Celui-là même qui lui avait apparu auparavant et qui lui avait dit : Je suis le Seigneur Tout-Puissant. Marche devant moi et sois parfait.

Et le Seigneur, en ce jour-là qu'il se reposa sous le chêne de Mambré, et qu'il mangea les mets qu'Abraham venait de lui faire préparer, renouvela une promesse qu'il avait faite à son serviteur ;

Et l'an suivant, Abraham vivait et Sara avait enfanté un fils.

Et, ce fils qu'Abraham chérissait, cet Isaac de qui devait sortir un peuple grand et fort, et en qui devaient être bénies toutes les nations de la terre, Dieu n'ordonna-t-il pas à Abraham de le lui offrir en holocauste?

Or, quand le père et le fils se furent rendus ensemble en la terre de vision, après trois jours de marche, et qu'ils eurent monté sur la montagne désignée pour le sacrifice, le fils portant le bois sur lequel il allait être attaché, et le père portant le feu et le glaive :

Quelle fut la victime vraiment immolée, et vraiment agréable à Dieu, sinon le sacrificateur lui-même?

Dieu, pendant qu'Abraham levait le glaive sur Isaac, sur l'enfant prédestiné qui avait été nommé de ce nom : Ris,

Dieu ne plongeait-il pas un glaive au fond du cœur du père? Et ce glaive altéré de sang avec lequel Dieu fouillait jusqu'aux dernières fibres le cœur d'Abraham, afin d'y voir ce qu'il voulait y voir, n'était-ce donc pas l'Œil de Dieu qui regardait?

Dieu vit en effet par ce glaive qu'en effet Abraham l'aimait et qu'il n'avait point épargné son fils unique, à cause de Dieu.

Dieu vit cela sur la montagne. Aussi dit-on parmi les Hébreux : le Seigneur verra sur la montagne;

Parce que ce lieu où Abraham avait levé le glaive sur son fils fut appelé par lui d'un nom qui signifie : *Le Seigneur Voit*,

Après que le Seigneur eut dit au père des croyants (Écoutez les paroles mêmes du Seigneur) : Maintenant je sais que tu crains Dieu, et que tu n'as point épargné ton fils unique, à cause de moi.

Béni soit le père qui fut obéissant à la voix de Dieu! Béni soit le fils qui fut confiant dans l'amour de son père! Heureux ceux-là que le Seigneur appelle sur la montagne pour les tenter comme Abraham, s'ils la gravissent jusqu'au sommet, et si au moment d'exécuter les ordres du Seigneur, ils ne sentent point de défaillance.

Éliézer se leva, et ils reprirent leur route en silence.

Et quand, près d'arriver, ils furent en vue d'un platane, Éliézer l'indiqua de son bâton, et dit : J'étais avec votre père, quand il vous a vus, sous cet arbre, assis l'un et l'autre tout pensifs,

La veille du jour que le seigneur Aram confia ses deux fils à ma garde.

Puissé-je avoir rempli selon ses souhaits la mission qu'il avait donnée à son serviteur!

Ils s'arrêtèrent encore un peu sous le platane.

Puis, au moment d'entrer sous une allée d'amandiers, Éliézer rappela aux Abels que dans cette allée d'amandiers, il leur avait appris pourquoi son seigneur, leur père, n'avait point fait grâce à l'un des esclaves coupables.

Enfant, c'est ainsi que l'homme, dans les jours de son pèlerinage, accomplit souvent des cercles qui le ramènent aux mêmes lieux;

Et pendant qu'il sourit, ou pendant qu'il baisse la tête, l'essaim des anciennes pensées revient bourdonner autour de lui.

Les deux Abels, conduits par Éliézer, suivaient, le cœur troublé, le chemin qui menait à la tente d'Aram.

Mais quand ils approchèrent, quand ils entendirent Éliézer qui disait : Entrons ici; quand ils le virent ouvrir la porte, une multitude de souvenirs dont quelques-uns longtemps refoulés d'un effort opiniâtre rompaient les digues, les envahirent tout à coup :

Arrivant et se précipitant les uns sur les autres comme les flots de la mer qui s'enflent et se surmontent.

Et les paroles d'Aram devant l'arche retentirent à leur oreille avec le bruit croissant d'un tonnerre qui s'approche, ou le fracas d'un char roulant sur une pente rapide.

Ils sentirent que l'heure était venue.

CHAPITRE VI.

L'ÉCRIT D'ARAM.

Abel et Abel se retrouvèrent avec Éliézer dans ce même lieu retiré de la tente où ils avaient été déjà introduits par leur père.

Ils virent sur la table faite en forme d'autel l'Arche recouverte de son voile ; au pied de l'arche et autour de l'autel des objets précieux et magnifiques :

Un arc et un arc, un carquois et un carquois, un glaive et un glaive ; une armure complète et une armure complète ; et de riches vêtements de pourpre et d'hyacinthe.

Et ces choses diverses étaient deux par deux, l'une parfaitement pareille à l'autre dans chaque couple.

Abel et Abel étaient pâles comme à cette heure qu'ils avaient entendu les paroles d'Aram devant

l'arche : Éliézer était pâle comme l'avait été Aram en attachant les bracelets aux bras des jumeaux.

Éliézer dit : Voici l'heure.

Il faut que j'exécute l'ordre de votre père. Il est temps pour moi de redevenir ce que j'ai été : le serviteur de mon seigneur : la surveillance de ces grands biens étant une charge lourde à un vieillard tel que je suis, car le fardeau de beaucoup d'années est sur ma tête.

Et le fils d'Aram, avec ses hommes armés, défendra mieux que moi ses possessions, quand ceux qui volent et pillent s'abattront comme la tempête sur les troupeaux de cette contrée.

J'exécuterai donc l'ordre de mon seigneur, puisque l'heure est venue.

Obéissez à votre père, comme j'obéis à mon seigneur.

Cet ordre est le dernier que vous recevrez de moi; car désormais j'obéirai, au lieu de commander.

Et découvrant l'arche de cèdre, où le soleil couchant qui dardait ses rayons à travers le treillis, faisait resplendir la figure de l'Agneau égorgé,

Il mit la clef dans la serrure.

En ce moment un vent s'éleva qui fit frissonner toute la plaine et qui commença de gémir dans le feuillage des palmiers.

Éliézer déroula devant les Abels un Écrit, disant :

Votre père a mis cet Écrit dans mes mains, le

jour qu'il a divisé sur la montagne les hosties de l'alliance.

Écoutez votre père qui parle.

Et il lut cet Écrit, et les Abels entendirent ceci :

ÉCRIT D'ARAM.

Au jour que j'aurai dit, et devant l'arche où est déposé le livre de Dieu,

Éliézer lira cet écrit aux deux fils que Dieu m'a donnés dans ma vieillesse.

Dieu veut qu'il y ait une faveur accordée à l'un, et en même temps refusée à l'autre, pour que la faveur en soit plus grande.

Un seul ouvrira l'arche qui contient le livre de Dieu,

Où Dieu même a écrit de sa main, ineffaçablement, sur la pierre indestructible, les noms nouveaux qu'il réserve à chacun d'eux.

Ces deux noms sont écrits en un seul Nom qui signifie des bénédictions différentes pour l'un et pour l'autre de mes fils.

Et ces deux noms sont désirables, mais il en est un d'incomparable.

Telle est la volonté de Dieu.

Et voici l'ordre d'Aram :

Éliézer donnera mon anneau à l'Élu du Seigneur, et l'Abel préféré, en recevant cet anneau signe de la principauté, deviendra l'héritier de mes biens.

Et l'autre lui sera soumis, à moins que ne trou-

vant dur de subir désormais le joug d'un frère dont il a été l'égal jusqu'à présent,

Il ne préfère d'établir sa demeure dans une autre contrée.

Si telle est sa fierté, Éliézer fera trois parts de tous mes biens, en serviteurs, en troupeaux, or et argent et vases précieux.

Mais l'arche n'entrera pas dans ce partage, car elle restera dans ma tente.

Et mon héritier ayant choisi deux parts pour les conserver dans ce pays, qui sera désormais sa possession,

L'autre s'éloignera avec la troisième part, suffisante pour le rendre riche et puissant.

Or, la faveur faite à l'un de vous ne nuisant pas à l'autre, comment celui-ci pourrait-il voir un mal pour soi dans ce qui ne le prive de rien, et qui est un bien pour son frère?

Dieu ne m'avait donné ces grandes richesses qu'afin de les partager de la sorte entre vous. Mais c'est la première fois sans doute qu'il vous arrive de penser aux richesses.

Quant à ces richesses vraiment précieuses qui sont des dons meilleurs de Dieu, et qui sont éternelles, le Seigneur ne peut-il les donner à son gré, dans son indépendance, ces biens qu'il donne sans mesure?

Dieu sera-t-il injuste, quand après avoir satisfait aux exigences de sa justice, qui est la perfection de la justice,

Après avoir payé à chacun plus que le prix de ses œuvres, car Dieu ne reçoit rien de personne sans lui avoir donné tout d'abord avec abondance, pour le récompenser ensuite abondamment,

Dieu sera-t-il injuste d'avoir par delà les trésors de sa justice des trésors de bonté?

Et ne lui sera-t-il pas permis de puiser à pleines mains dans ces autres trésors, pour les plaisirs de sa magnificence qui va où il lui plaît?

Or, s'il est vrai que la justice en comptant ce qui est dû s'arrête toujours au point qu'il faut, ou elle ne serait plus la justice,

Il est vrai aussi que la magnificence ne consulte pas la justice dans ses démarches, ou elle ne serait plus la magnificence.

Mais qui pourrait comprendre et la justice et la magnificence du Seigneur Dieu, très-juste tout d'abord, très-magnifique ensuite, après avoir été magnifique avant tout?

Qui connaît les voies où s'avancent ensemble et sa magnificence qui ne saurait attendre sa justice, et sa justice qui ne reste point en arrière de sa magnificence; la magnificence surpassant toujours la justice, la justice couronnant toujours la magnificence?

Seigneur! Un temps viendra que la lumière découvrira dans toute sa suite, votre œuvre opérée dans la lumière; et vous serez justifié dans toute votre œuvre; et toutes les générations seront témoins de votre victoire!

Éliézer, donne-lui mon anneau. Mon fils, c'est la volonté du Seigneur. Mon fils, mon fils, ne t'afflige pas.

Éliézer avait lu : Abel et Abel n'entendaient plus que la voix gémissante du vent dans le feuillage des palmiers.

CHAPITRE SEPTIÈME ET DERNIER.

Enfant, à qui s'adresse ce récit, je vais te dire trois choses :

Et quand je t'aurai dit la première, tu t'efforceras de l'oublier, mais il faut que tu l'aies entendue.

Après, je te dirai la seconde, que pour un instant tu oublieras aussi, afin d'entendre la troisième.

Et c'est quand tu auras présentes ensemble à ton esprit les deux dernières choses, de même qu'à la fin de ce songe terrible, Abel et Abel eurent présentes ensemble à leur esprit les deux visions, que je te dirai ce qui était écrit dans le livre de Dieu.

Écoute la première chose.

Il était enfin venu le moment désiré par cet ancien Chérubin que son orgueil renversa du haut des cieux, et qui ne pouvant plus aspirer qu'aux basses jouissances de l'envie, n'a désormais pour espérances que nos périls.

Mon fils, tant que les deux jumeaux avaient été dans l'ignorance du choix de Dieu, l'un et l'autre avaient pu voir des mêmes yeux cette faveur suprême réservée à l'un ou à l'autre.

Abel et Abel jusqu'à présent avaient pu n'être qu'un : voici qu'ils allaient être deux.

Tout à coup quelle différence dans leurs destinées, après quelle similitude! Et quel changement peut-être dans leurs pensées!

O insensé, celui qui se dit dans sa confiance superbe : Quoi qu'il arrive, je resterai tel que je suis.

Mon fils, l'avenir ne suffit pas aux illusions de l'homme. Le passé en est plein, comme le présent : souvent l'on a changé au fond du cœur, longtemps avant qu'on ait pensé seulement à s'en apercevoir ; longtemps on amuse son erreur avec les signes de ce qui n'est plus.

Éliézer ôta de son doigt l'anneau d'Aram, et s'étant prosterné devant l'Élu de Dieu, il le lui présenta, disant :

Sans doute il doit vous en coûter d'accepter cet anneau : vous en seriez plus grand et plus aimé de Dieu.

Une peine si belle ne saurait que lui plaire ; mais il ne faut pas qu'elle ressemble au mépris de ses dons : qui sait jusqu'où peut aller la colère du Seigneur offensé?

Éliézer dit ensuite, mais pour n'être entendu que

d'un seul, il baissa tellement la voix que ses paroles ne semblaient presque plus qu'un souffle.

Près de se confondre par intervalles avec les plaintes que le vent faisait entendre autour de la tente :

Abel ! O mon enfant ! O vous le fils d'un juste ! Vous, l'un de ces deux jumeaux que le Seigneur aimait ! Qui sait jusqu'où va sa bonté ? Ayez confiance en lui ! Aidez-le à vous unir d'un nœud plus fort que celui qu'il dénoue !

Puissiez-vous me comprendre ! Une grande joie vous est offerte ! Ne la repoussez pas !

Le Ciel et l'Enfer étaient attentifs.

Et d'une main tremblante, encore plus tremblante que n'avait été celle de leur père en attachant les bracelets aux bras des jumeaux,

Éliézer mit l'anneau d'Aram au doigt de l'Abel préféré.

Cependant celui-ci se disait dans son trouble : En effet, le Seigneur n'est-il pas le maître de ses dons ? Pourquoi mon frère se plaindrait-il ?

Malheur à moi, et peut-être malheur à nous deux, si j'osais juger celui qui juge toute la terre, lui demander compte de son choix, et prétendre follement changer les décrets éternels !

Et l'héritier d'Aram, les yeux fixés sur l'arche aux colonnes brillantes formées de ces gerbes qu'entourait le rameau de la vigne, et que surmontaient leurs épis d'or courbés comme les cornes de l'autel,

Semblait enfoncer ses regards plus vifs que les feux des émeraudes jusque dans la nuit de cette arche où le livre de Dieu renfermait le mystère du Nom incomparable.

Et ce Nom était son Nom qu'il allait donc connaître ; il allait donc apprendre, par sa propre grandeur, comment Dieu tient ses promesses.

L'Enfant de Dieu était devenu un fils de Lucifer : le soleil de l'Orgueil se levait dans cette âme, et il se hâtait vers son midi.

L'autre, ce frère, ce fils qu'Aram en son écrit avait appelé l'autre, et à qui le choix était laissé entre l'esclavage et l'exil,

S'était écrié au dedans de lui : Mon Dieu !

Mais ce n'était pas une prière; et il n'avait pas ajouté : Sauvez-moi, Seigneur, sans vous je vais périr.

Les yeux cloués en terre, il se souvint de ce songe, leur commune épouvante pendant longtemps;

Hélas ! Que ne s'en souvenait-il pour redevenir ce qu'il avait été dans ce songe même !

Il revit le gouffre entr'ouvert, et cette muraille de feu qui montait jusqu'aux cieux comme une barrière éternelle entre son frère et lui.

Je ne serai jamais son égal ! se dit-il.

Il s'épouvanta de lui-même. O mémoire des jours innocents ! O passé maintenant si lointain ! O avenir inconnu dont il avait franchi la frontière !

Une nouvelle pâleur, pareille à celle d'un lis flétri, couvrit son front, à lui qui autrefois ne pâlissait jamais qu'à l'aspect d'un danger couru par son frère.

Son égal ! Malheureux que je suis ! C'est l'abîme qui est mon partage !

Et vraiment il devait l'être, puisque moi, à la place d'Abel, je sens que je l'aurais préféré aux cieux mêmes, en bravant la colère de Dieu pour échapper à sa faveur.

Au moins l'ingrat n'entendra pas le gémissement de mon amour trahi.

Et celui que l'odieux chagrin venait d'empoisonner de sa morsure,

(Ce chagrin la bouche de l'homme n'en a jamais avoué dans les ténèbres les ravages à l'oreille de l'homme. Il se prétend issu de la justice outragée. Il voudrait se cacher à lui-même.)

Celui-là entendit une voix lui crier dans le cœur un conseil aussi doux pour lui à recevoir, qu'est douce à la terre desséchée la pluie d'orage tombant tout à coup : T'enfuir :

Mais contenir ton impatience : attendre sa première insulte, que tu vas épier ;

Quitter pour jamais ces demeures ;

Abandonner dédaigneusement au favori de Dieu et d'Aram, pour l'enrichir encore, l'aumône de ton père, dont tu n'as pas besoin :

Il n'a besoin de rien celui qui aimait et qui vient d'apprendre qu'il n'est point aimé ;

Il n'a besoin que du désert, qui lui ouvre toutes ses portes.

Et le disgracié, avec une sombre joie, se vit, dans quelques instants, dès que la nuit aurait amené les noires ombres, sauter sur un cheval qu'il mettrait en fureur,

Et franchir, dans son désespoir, la plaine, les monts, la plaine encore, plus vite que le nuage poussé par la tempête :

Emportant des regrets pour tout trésor, et, dans son trésor, une perle incomparable aussi :

Le regret d'avoir appris qu'il y avait une tromperie dans ces caresses de leur père, si également partagées autrefois entre tous deux.

Or, un autre œil qui voyait de plus loin, un œil ami des crimes, l'apercevait, dans l'avenir, se rappelant, parmi les horreurs de la solitude, la vengeance qu'assouvit le premier meurtrier, la trouvant juste, et s'écriant, comme s'il était à ses côtés : Frappe, Caïn, frappe, tu fais bien :

Et, derrière les fils d'Aram, Satan qui se promettait deux Caïns de ces deux Abels, riait.

Soudain, pour s'arracher et pour se cacher l'un à l'autre les secrets de leurs âmes, les deux jumeaux se regardèrent : essayant de changer par un affreux mensonge l'expression de leurs visages :

Mais la tristesse reconnut la joie, la joie reconnut

la tristesse, et chacune des deux, dans sa honte, se crut justifiée par l'autre.

Les anges s'étaient voilés la face : l'Enfer était content.

Mon fils! que l'ennemi des hommes est perfide!

Il a des ressources contraires :

Tantôt il sait donner à une lâche pensée l'apparence dérisoire d'un effort de vertu : n'aurait-on pas dit tout à l'heure que l'héritier d'Aram se faisait violence pour céder à sa convoitise?

Tantôt, par un artifice exécrable, quand notre perte n'est qu'imminente, il nous la montre consommée,

Et nous achevons de nous perdre, en nous croyant perdus.

Tel on a vu, spectacle étrange! l'oiseau, libre habitant des airs, s'il se laisse éblouir par ce double rayon que lancent les deux yeux du serpent,

S'abattre sur la cime d'un arbre. Bientôt il n'emploie plus qu'à tomber de branche en branche ses ailes alourdies que le regard fascinateur a chargées des effluves d'un venin subtil et funeste;

Il est à terre : le voici qui se traîne à l'aide de ses membres tremblants; il approche, il arrive, il est sous la dent du serpent.

Ou plutôt, c'est ainsi que sur le bord d'un haut rocher taillé à pic, l'homme se sent quelquefois saisi d'un trouble

Capable de faire en un moment tournoyer à ses

pieds et les champs, et les eaux, et les arbres lointains peu à peu se formant en une masse confuse;

Et dès que son regard s'est pris dans ces cercles rapides dont le mouvement étourdissant si puissamment l'attire,

Il se voit dans l'abîme : l'abîme l'engloutit.

J'ai dit la première chose. Maintenant, mon fils, oublie-la.

Dieu n'a point fait le mal, ni la mort. Dieu ne veut pas que l'homme se perde : mais Dieu veut que l'homme puisse se perdre pour qu'il puisse aussi ne se perdre pas, et qu'il trouve en Dieu son salut.

Le salut de l'homme est de voir Dieu : de voir Dieu face à face, étant devenu semblable à Dieu.

Voici la seconde chose :

L'anneau allait être donné...

Mon fils, sois attentif à mes paroles, ou tu n'entendras pas ce qui était écrit dans le Livre de Dieu.

Et d'abord, as-tu oublié la première chose? Oublie-la. Repousse, mon fils, repousse le souvenir de cette première chose que j'ai dite,

Comme on repousse le souvenir d'un soupçon injuste qui peu à peu s'était glissé dans l'âme, dont on rougit soudain, et que secrètement on cherche à expier par un redoublement de respect pour ceux que dans son cœur on avait offensés.

Mon fils, que devant tes yeux soient encore, dans toute l'innocence et dans toute la grâce de leur tristesse, Abel et Abel devant Éliézer qui vient de lire l'Écrit d'Aram.

Écoute à présent la seconde chose :

Éliézer se prosterna devant l'Élu de Dieu, et avança la main pour lui mettre au doigt l'anneau.

Mais, se suspendant au cou d'Abel, Abel recula tout à coup ; puis élevant sa main qu'agitait un grand tremblement, et plein d'un sentiment qui lui rendait insupportable de recevoir l'anneau,

Il s'écria : Éliézer, Éliézer, je ne peux pas.

Et aux reproches de son frère, épouvanté pour lui, il n'opposa que des mots sans suite, des appels suppliants à la justice de Dieu pour le sauver de la faveur de Dieu.

Et il couvrait de ses gémissements la voix d'Éliézer qui disait : Comment espérez-vous de fléchir Dieu, si vous ne craignez pas de désobéir à votre père ?

Non, Éliézer, non, non : ce n'est pas là désobéir : c'est que je ne peux pas, en vérité je ne peux pas.

Je serais plus lâche que ce milan qu'il aurait fallu tuer sur le coteau, car il avait faim l'horrible oiseau, qui se nourrit du sang des colombes, et il est fait ainsi ;

Mais Dieu n'a pas fait ceux qui sont des milans parmi les hommes ; et s'il veut en holocauste cette colombe qu'il a bénie et qui n'a nulle tache,

Ne peut-il prendre notre vie ? Que volontiers nous

la donnerons! Nous n'en avons qu'une à nous deux, et elle appartient au Seigneur.

Conduis-nous sur la Montagne, et tu verras si les Abels hésitent à se frapper ensemble.

Mais Dieu ne peut pas vouloir, non, Éliézer, Dieu ne veut pas que ce soit moi qui lui apporte sa victime dans ma proie.

O mon père! mon père! pourquoi nous avez-vous quittés?

Pourquoi? Je le vois à présent : cet ordre que je viens d'entendre vous n'auriez pu le maintenir en face de mon désespoir.

Ne rougis-tu donc pas d'être mon tentateur, Abel, toi dont j'aurais retenu la main prête à prendre l'anneau? Mais jamais tu n'aurais consenti à le prendre.

Eh quoi! si je cédais à ta prière; si je prenais l'anneau, si je m'avançais vers l'arche,

Regarde : quand j'aurais levé mon bras pour tourner la clef dans la serrure,

Verrais-je, sans me prendre en horreur, verrais-je à mon bras même, au-dessus de l'image de l'agneau égorgé, celle du glaive sanglant dont je t'aurais percé le cœur?

Va, Éliézer, c'est là aussi un avertissement de mon père, une parole écrite de sa main que nul ne peut lire comme moi.

C'est un signe qu'il me fait de loin, dans un danger suprême, du fond de sa retraite inconnue. Ne

pouvant me crier : Arrête! il m'adjure de le comprendre.

Comme ses mains tremblaient, Éliézer, quand il attacha ces bracelets au bras des Abels!..

Pareils furent ses derniers dons! Pareilles ses dernières caresses, autant que nous-mêmes étions pareils, et nos cœurs envers lui!

Tu dis que c'est à moi que tu dois remettre l'anneau : mais mon frère est semblable à moi, et je suis semblable à mon frère.

Quelle marque, quelle tache de mon corps, ignorée de mes yeux m'a désigné pour cette faveur?

S'il faut qu'un de nous ne l'ait pas, ai-je perdu mon droit à être celui-là? L'aurais-je vendu sans le savoir?

O Éliézer! Ce berger!... Ces songes d'Abel et d'Abel endormis côte à côte.... Songes heureux, si différents d'un autre que tu ne connais pas!... Était-ce mon père qui nous visitait?

Aurait-il démêlé, dans ces paroles du sommeil dont on ne peut plus se souvenir, que de nous deux ce serait mon frère qui supporterait sans murmure la disgrâce de Dieu?

L'a-t-il reconnu assez grand pour jouir encore de mon bonheur, quand moi je n'aurais su peut-être que souffrir à la vue du sien?

Parle et dis-moi le Nom de mon âme, son vrai Nom, son Nom secret que m'épargne la faveur de Dieu;

Et s'il n'est pas écrit avec ma honte sur mon visage, comment as-tu fait pour me reconnaître?

Prouve-moi d'abord que c'est moi qu'a désigné mon père. Cette preuve, Éliézer, tu me la dois. Elle ne saurait déshonorer ta bouche vénérable.

J'essaierai ensuite de croire qu'en t'ordonnant de me donner l'anneau, mon père m'ordonne de le prendre.

Tu ne réponds rien! Tu détournes la tête!...

Et toujours suspendu au cou de son frère dont il serrait la main dans la sienne, le généreux enfant attendait, maintenant sans crainte, la réponse du vieillard.

Sans crainte, car à l'éclair d'une espérance digne de la bonté de Dieu, il avait vu les anges sourire au pied du trône d'Adonaï, le Roi de Justice et de Bonté.

Et le glorieux fils d'Aram, celui qui en combattant contre Éliézer, contre son père et contre son frère bien-aimé, s'était fait un bouclier si fort de cette parole : Je ne peux pas ; le justement Élu, ce Fidèle, cet Invincible s'écria, dans un transport de joie :

Ne comprends-tu pas, ô mon frère? Le Seigneur a voulu voir dans les cœurs des Abels, et il n'avait besoin que de regarder dans l'un des deux. Le Seigneur a vu devant l'Arche.

Il était pâle, mais il pâlit encore à cette pensée qui traversa son âme : Qu'eussé-je ressenti à la place de mon frère? Sans mon refus, quelle n'eût pas pu être sa tristesse?

Et il murmura d'une voix tremblante : Les jeux du Seigneur sont terribles!

Voici la troisième chose :

Éliézer venait de lire l'écrit d'Aram. L'anneau allait être donné....

Tu vois que mon récit est comme un fleuve qui trouverait en approchant de son embouchure trois lits creusés pour le recevoir.

Mais, à la différence des fleuves de la terre, qui se partagent, le fleuve dont tu suis le cours ne peut pas avoir plusieurs bras.

Aussi le fais-je rebrousser à diverses reprises jusqu'au même point, d'où il recommence à s'avancer chaque fois dans une direction nouvelle.

Et il fallait que mon récit se poursuivît par toutes ces allées et venues : parce que tu n'aurais pas compris ce qui était écrit dans le livre de Dieu, et que je te vais dire tout à l'heure,

Si je n'eusse réussi à concentrer successivement ton attention sur ceci, sur cela, et sur cela encore qui pouvait se passer quand les Abels se trouvèrent du même coup, après des destins si conformes, dans des situations si différentes,

Et si je t'avais dit d'abord : Voilà les choses qui pouvaient être, et voici la chose qui a été, tu n'aurais pas suffisamment remarqué celles-là, dont la pleine intelligence était nécessaire cependant pour la pleine intelligence de celle-ci.

Car tout ce qui se fait dans nos âmes à un certain instant, toutes les œuvres de l'homme, les bonnes et les mauvaises, les meilleures et les pires,

N'ont aux yeux du Juge Souverain tel degré précis de mérite ou d'indignité, qu'à cause de ce qui ne s'est pas fait et qui pouvait se faire à cet instant.

Voici donc la troisième chose : elle va, j'en suis sûr, s'emparer si entièrement de ta pensée que quand tu l'auras entendue, tu auras de la peine à te rappeler comme il faudrait ce que j'ai dit précédemment.

La voici :

Après qu'Éliézer eut achevé de lire l'Écrit d'Aram, il se prosterna devant l'Élu de Dieu, et avançant la main, il lui mit au doigt l'anneau.

Le vent retint ses plaintes : le silence accrut de sa tristesse la solennité de ce moment. Désormais l'anneau était au doigt de l'Abel préféré.

L'autre se sentit tout à coup seul. Deux larmes retenues avec effort tremblaient au bord de ses paupières.

(Un instant le souffle de Satan chercha à se glisser dans la blessure de son cœur) (1) ;

Mais dans son cœur si pur (qui se tourna vers Dieu, dans son cœur confiant et soumis), où le Seigneur se complaisait à regarder,

(1) Ce qui est entre parenthèses est ajouté au crayon par l'auteur en marge d'une copie. (Note de l'éditeur.)

Il se forma un sentiment céleste qui rendit la force à son âme et répandit sur son visage une grâce au-dessus de toute grâce.

Il leva ses yeux humides sur celui qui, croyait-il, venait de recevoir le don de Dieu, et l'attirant d'un mouvement presque maternel sur sa mâle et généreuse poitrine, il lui dit :

Mon frère, ne t'afflige pas, car je ne suis pas affligé.

Et comme les larmes qui l'aveuglaient et qu'il n'essayait plus de retenir coulaient à présent sur ses joues, il dit encore à l'Abel préféré :

Les pleurs que tu vois ont une douceur que tu ne connais pas.

Écoute : j'ai eu d'abord de la tristesse. Ensuite, je ne sais pas pourquoi, j'ai senti ma tristesse qui s'en allait, et qui faisait place à une joie que je ne peux pas comprendre, et qui doit ressembler à l'approche du Dieu Invisible.

Je ne dirais pas bien ce qui s'est passé en moi, mais ces paroles de notre père : Mon fils, Mon fils, ne t'afflige pas,

Que j'avais tout d'abord entendues comme en dormant, je les ai derechef entendues comme éveillé.

Et j'y ai deviné un regret tendre que notre père avait de voir que cette grande faveur qui t'était réservée dans le séjour de Dieu, n'eût pas pu m'être donnée aussi.

Et ce regret si tendre me consolait.

Et cette consolation était comme une caresse nou-

velle pour moi qui me faisait mon père, à moi seul, à mon tour, et je me souvenais, dans ma joie, d'avoir remarqué bien des fois ce que je sens mieux à présent : que l'on aime encore plus ceux que l'on vient de consoler.

Il s'arrêta, et il reprit sans qu'aucune ombre vînt troubler la sérénité de son visage :

Mais c'est à toi, mon frère, que notre père adressait ces douces paroles : il savait que son cher Abel se serait affligé d'avoir au ciel, un jour, des joies que je n'aurais pas eues moi-même.

Et moi, Abel, que je m'étonne de ma tristesse d'un instant ! Comment n'ai-je pas compris plus tôt que quand tu seras si heureux, je le serai, me semble-t-il, au moins autant que toi : car je serai heureux en toi ; et puis je te verrai, je t'admirerai dans ta gloire.

Quelle faute nous faisions, Abel, quand nous réfléchissions ensemble, il y a longtemps, assis sous le platane, essayant de nous expliquer la conduite de notre père ! Que Dieu est bon de l'avoir oublié !

Que Dieu est bon ! Que Dieu est grand ! Dieu fait avec ce qu'il refuse des dons plus riches qu'il n'en fait avec ce qu'il donne.

Ne t'afflige donc pas, de peur de l'offenser, et de sembler ne pas me croire.

Et le Consolateur se consolait, et ne consolait pas.

L'Abel préféré dit en pleurant : Se peut-il, Abel, que telle soit la volonté de Dieu ?

L'autre lui répondit : Mon frère, il y a longtemps que la clef est dans la serrure : Ne faisons pas attendre Dieu : Viens : je soutiendrai ta main.

Le Ciel et l'Enfer étaient attentifs : les Anges pleuraient et l'Enfer se souvint du Ciel.

Mais celui qui s'était consolé trouva pour consoler son frère des paroles plus tendres que celles qui se forment sur la bouche d'une mère, quand elle embrasse son enfant pleurant sur ses genoux.

Et il avait au front la majesté d'Aram, quand Aram autrefois leur expliquait de la grandeur de Dieu ce que leur âge les rendait capables d'en entendre.

Il disait à son frère, à voix basse, et avec un sourire divin, pendant qu'il le portait presque dans ses bras et l'entraînait vers l'arche :

O mon Abel! Si beau dans ta tristesse! Ecoute : il est doux d'être aimé, d'être aimé autant que l'on aime : je ne l'avais jamais compris comme je l'ai compris tout à l'heure.

Mais il est bien plus doux d'aimer. On peut être aimé sans plaisir, quoique ce soit sans doute une faute; mais on ne peut pas, même en souffrant beaucoup, on ne peut pas aimer sans une grande joie.

Et regarde mon bonheur : c'est toi qui sera le plus aimable. Et comme dans les hauteurs du Ciel, tout se fait par Justice ou par Magnificence, tu ne consentiras jamais à m'aimer moins que je ne t'aimerai

moi-même; mais parce que ce sera mon droit d'aimer le plus des deux,

Je voudrai reprendre mon avantage, et tu ne voudras pas me le laisser, et ce sera un combat sans fin, où sans que tu sois jamais vaincu, je serai toujours Victorieux.

Et il disait son nom : il était le Victorieux.

L'amour, mon cher enfant, a les yeux plus perçants que l'aigle : il voit ce qui est invisible.

Et ce qui est visible, visible devant tous, il le voit quelquefois tout autrement qu'il n'est visible,

Car il le voit à contre-sens, au bout de perspectives qu'il s'ouvre, et qui sont en arrière : c'est-à-dire qu'il le voit véritablement par la face.

Voilà pourquoi l'amour a des affirmations si fortes et si tranquilles, et qu'il dit souvent : Telle chose est, avec une assurance qui étonne.

L'amour est interprétateur. L'amour devine. L'amour peut dire : Je n'ai point mon pareil pour la science d'augurer.

Quelquefois aussi l'amour ne s'arrête pas à deviner : mais il fait comme s'il devinait; et ce qu'il fait en est plus beau.

Cependant il peut arriver que l'amour ne voie pas, avec sa vue perçante :

C'est qu'alors il veut se cacher ce que dès longtemps il a vu.

Il l'a vu en baissant la tête, avec accablement. Mais ses accablements ne sont que des sommeils durant lesquels il aime toujours, et dont il s'éveille plus fort.

Et s'éveillant avec l'empressement de celui qui a beaucoup à faire, il applique toute sa puissance d'abord à se tromper, puis à oublier qu'il s'est trompé.

Il fait ensuite aux espérances qui se sont envolées des piéges qu'il diversifie avec un art incompréhensible.

Car il a besoin d'une espérance : toutefois qui sait s'il ne se passerait pas même de l'espérance?

Mais il ne peut pas désespérer, parce qu'il est trop puissant.

Il espère contre tout et par-dessus tout.

Et premièrement il est un espoir qu'il ne peut jamais perdre :

L'espoir qu'il a mis en Celui qui étant la justice même fera rendre un jour à chacun ce qui lui est dû.

Il sait donc que tôt ou tard infailliblement il aura le trésor auquel il a droit.

Mais sa hâte est extrême de posséder son cher trésor : la seconde moitié de ce trésor dont il a en lui la plus grande :

Car ces deux biens si grands : aimer et être aimé ne sont qu'un seul trésor qu'il lui faut à tout prix dans son intégrité.

Sa ressource pour obtenir, sa ressource est de donner : de donner tout ce qu'il a : pour en venir

ainsi à la longue à se trouver riche tout à coup de biens qui passent toutes richesses.

Il donne, il donne. Il est insatiable de donner. Sa vie est de donner. Il donne sans s'arrêter, car il mourrait en s'arrêtant, lui qui ne veut pas mourir; et ne voulant pas mourir, il faut donc bien qu'il donne, il faut bien qu'il respire.

Nul ne dira ce qu'est l'amour.

Il est comme un arbre dont la séve guérit celui qui s'est blessé en le frappant avec le fer : généreux arbre qui pousse une nouvelle branche par chaque blessure que la cognée lui fait.

Mais le sang coule à ruisseaux des blessures que reçoit l'amour; et l'amour a des soifs qu'il ne peut étancher que dans ce vin fumant.

Ses regrets l'attachent à ce qu'il aime par des liens plus forts que des câbles d'airain.

Rien ne le lasse; et il se plaît jusque dans ses tourments.

Ses tourments sont encore une espèce de plaisir. Et ses plaisirs donc, que sont-ils? Ses plaisirs sont des extases.

L'amour a des appels qui sont comme des échos de la voix du Seigneur; des silences qui sont des tonnerres.

Si l'amour s'éloigne, il s'arrête : et revient plus rapide qu'un taureau irrité; mais il n'a pour toutes menaces que des gémissements inénarrables.

Sa seule vengeance est sa douleur.

Si l'amour se détourne, c'est qu'il va méditer sur les moyens à prendre, après s'être dit : Comment cela se fera-t-il? Car cela est impossible.

Or, à force de désirs il conçoit des espérances ; à force d'espérer, il croit; et à force de croire, il a fait être tout ce qu'il voulait.

Car il s'y est pris de la sorte : son espérance, qui à bon droit révoltait comme injustifiable, il l'a justifiée par un miracle.

L'amour n'a jamais dit en vain : Je veux.

Que l'orgueil de l'amour est différent de cet orgueil qui se redresse dans sa joie farouche et solitaire! Au lieu que l'amour cherche de tous côtés des issues à cette solitude que lui fait sa grandeur.

L'orgueil de l'amour, c'est ce magnanime défi de son inviolable fidélité; son respect pour sa douleur, son recueillement très-saint dans sa joie. C'est la pudeur de sa beauté qu'il n'ose ni montrer ni regarder lui-même.

Il est si beau qu'il en fait peur, dans son ambition éternelle que nulle jouissance ne contente, et à qui le repos semble la mort.

L'amour répandant la lumière se fait un chemin de lumière.

Et cette clarté qui sort de lui, ce n'est pas une clarté froide qui dissipe seulement les ténèbres et découvre les choses cachées : de celle-ci le désespoir, le désespoir même s'éclaire;

La lumière qui vient de l'amour est une chaleur féconde qui s'est enflammée en lumière, et qui a passé dans la lumière, et qui la rend vivifiante.

L'amour a les timidités des vierges, avec les audaces des héros ; des raisonnements d'enfant, et les conceptions d'un Dieu.

L'amour vole comme la flèche, qui va droit à son but : mais il sait prendre quand il faut de longs circuits, par une prudence consommée.

La patience de l'amour est inébranlable comme le rocher, immobile comme la montagne.

Lui qui devine tout, il a deviné que le meilleur est la réparation du pire.

Son pardon survient sur toute faute, comme entre les vagues de la mer cette dernière venue qui surpasse toujours toutes les autres ;

Mais, comme il est pour ce qu'il aime d'une fierté souveraine, son pardon élève : il invente en pardonnant un genre inconnu de magnificence : il ne pardonne pas, il s'accuse ou il admire : tantôt se reprochant d'avoir fait si peu qu'il ne méritait que l'ingratitude, et tantôt ne voyant dans la faute qui l'afflige que ce qu'il fallait pour donner lieu

A cette réparation glorieuse qui non-seulement la rachètera, mais l'aura rendue un jour presque digne d'être bénie.

Et il voudrait, dans son courage, il voudrait bien prendre pour lui toutes les peines de l'expiation, sans en garder la gloire.

Ce lion de l'amour a des abaissements sublimes où, de son front prosterné que la tristesse abat, sortent, par on ne sait quelle merveille, les rayonnements d'une joie auguste,

Telle qu'elle n'a jamais brillé sur les fronts triomphants.

L'amour est fort comme la mort, obstiné comme l'enfer (1) : les flambeaux de l'amour sont des torrents de feu et de flammes dévorantes;

Les grandes eaux n'ont pu l'éteindre, les fleuves n'ont pu l'étouffer. L'homme donnera tout ce qu'il possède pour l'amour, et il croira n'avoir rien donné.

Mon enfant, il arrive quelquefois à un vieillard de s'interrompre dans ses récits et d'oublier ceux qui l'écoutent, pour laisser parler sur ses lèvres une voix qui soudain s'élève dans son âme.

Plus tard tu te rappelleras, et tu comprendras mieux ces paroles que tu viens d'entendre, et dont quelques-unes, peut-être, sont aujourd'hui pareilles pour toi au bruit du vent dans les rameaux desséchés d'un vieux chêne.

Ma tâche touchait à la fin. Il ne me restait plus qu'à te dire ce qui était écrit dans le livre de Dieu.

Le livre de Dieu, mon fils, était une pierre qui

(1) Cantique des cantiques, VIII, 6.

portait gravés deux noms et une foule de noms en un seul nom écrit ainsi :

TON NOM EST :

CE QUE TU AS ÉTÉ DANS L'ÉPREUVE.

Et le mot de l'Énigme était ce mot ÉPREUVE. J'ai tout dit.

Ou plutôt, j'aurais tout dit, si c'était à un homme que je parlais, mais tu n'es encore qu'un enfant.

Souviens-toi de ces deux belles choses dont l'une ou l'autre pouvait être, quand la main d'Éliézer s'avança pour donner l'anneau.

Regarde là cet Invincible, et à côté, son tentateur, son Émule en tendresse et en fierté; ici ce Désolé dans les bras de ce Victorieux.

Chacune des deux choses que tu as présentes à la pensée, chacune d'elles, mon fils, ne donnait-elle pas aux deux Abels, au sortir de l'Épreuve, deux beaux Noms, deux Noms désirables dont l'un était Incomparable?

Si l'Abel préféré, par un mouvement irrésistible de générosité se sentait entraîné à refuser l'anneau : si dans l'angoisse que lui causait la crainte d'offenser Dieu par ce refus sublime,

Son âme s'élevait à force de douleur jusqu'à la joie de deviner la pensée du Seigneur :

Que sa gloire l'emportait sur celle qui s'était offerte à son frère, soutenu dès le premier instant par la vue d'un tel exemple,

Et ce surcroît de gloire, loin de séparer l'un de l'autre, avait achevé leur union, désormais éternelle.

Mais dans le mutuel embrassement, c'était l'un qui embrassait l'autre des bras les plus puissants.

Il est vrai que l'Épreuve subie, celui-ci devait croire qu'il aurait fait le même refus : toutefois il n'avait pas la joie de le savoir.

Mon fils, entre cette parole : J'aurais fait cela, et cette autre parole : J'ai fait cette chose, même différence qu'entre terrasser son ennemi en songe, et le tenir sous ses pieds dans la mêlée.

Si, au contraire, le Préféré, dans l'accablement de sa tristesse se laissait mettre au doigt l'anneau, c'était une céleste tristesse, mais c'était un divin honneur que de le consoler, peut-être alors que sa tristesse avait été tardive.

Réfléchis sur toutes les couronnes que le Seigneur offrait au choix des Jumeaux : diverses et innombrables comme les différents degrés de vertu où ils pouvaient atteindre ;

Tu verras que la plus belle appartenait sans contredit à celui qui, d'une Lance Victorieuse arrachée de sa blessure même, s'était ouvert le Ciel des Cieux ;

A ce consolateur dont la grandeur d'âme sans égale faisait pleurer aux anges des pleurs d'admiration ;

A ce supplantateur, ignorant de son avantage, qui allait, l'instant d'après en lisant le livre de Dieu, se

trouver tout déconcerté devant la grandeur de son triomphe.

Couronne désirable entre toutes !

Mais il est manifeste qu'elle ne pouvait être obtenue sans que l'anneau fût accepté.

Et tu reconnaîtras que quand Éliézer l'eut présenté, d'après l'ordre d'Aram, à Celui des Abels qu'il avait à sa droite en lisant l'Ecrit de leur Père,

La couronne beaucoup moins belle, mais bien belle aussi cependant que donnait le refus magnanime,

Devenait, par le fait, incomparable elle-même : car toutes celles qui restaient à prendre étaient de beaucoup au-dessous d'elle, et la seule qui fût au-dessus ne pouvait plus être à personne,

La gloire de l'Invincible empêchant celle du Victorieux.

Les paroles du Seigneur sont des paroles chastes, un argent éprouvé par le feu, purifié jusqu'à sept fois (1) :

Selon la promesse du Très-Haut, il y avait donc une faveur suprême qui n'était que pour un seul ;

L'un était convié à une gloire où l'autre à coup sûr n'atteindrait pas : un Nom Incomparable était réservé à l'un des deux.

Mais telle était cette faveur, unique et double tout

(1) Psaumes, XI, 7.

ensemble, que repoussée par l'un, s'il acceptait l'anneau,

Sur-le-champ elle se retournait toute nouvelle et plus magnifique,

Et elle passait à l'autre.

Et l'Élection divine, dans sa double vertu, dans son effet unique, éclatait en l'un ou en l'autre,

SI l'un ou SI l'autre le voulait.

Mon fils, quand les grains de blé ont été enfouis dans le sillon, il en naît des germes que la terre fortifie de ses sucs nourriciers.

Puis une herbe aussi fine que le duvet du petit oiseau sortant de l'œuf pousse et se montre peu à peu : avide de lumière et de rosée.

Et des tiges s'élancent et grandissent, qui balancent au vent leur tête où mûrit l'espoir de l'été; elles ont soif des ondées, elles ont faim du soleil.

Et voilà que les forces de la terre, les rayons du soleil, les eaux du ciel et le souffle de l'air ont travaillé, comme des ouvriers qui s'entendent, à ces épis

Que Dieu a faits : car il a fait ces choses aveugles dont chacune a fait ce qu'elle avait à faire, et le germe, aveugle aussi, qui s'était éveillé dans le sillon,

Avec la vertu inconnue de se féconder dans ces travaux.

Mais le Divin Ouvrier qui a fait du haut des Cieux

ces germes divins que nous sommes, a fait en sorte que les tiges capables de donner les fruits du Ciel peuvent, selon qu'il leur plaît,

Se refuser ou consentir à porter ces fruits de beauté. Dieu est Tout-Puissant, mon fils.

Cherche à présent lequel des deux Abels, au moment de l'épreuve, avait l'avantage sur l'autre : tu ne trouveras pas; mais il est utile de chercher.

Tu ne trouveras jamais. Car, pour n'envisager qu'une partie d'une face de la chose,

Considère, mais considère avec toute l'attention de ton âme, de quelle manière diverse les deux plus belles couronnes en effet très-inégales étaient offertes aux jumeaux par la Sagesse du Seigneur :

L'une, réellement Incomparable dès lors qu'elle était prise, était cette couronne offerte à l'un qui pouvait refuser l'anneau : ceci dépendant de lui seul.

Or, c'était seulement s'il ne la prenait pas, que cette autre couronne venait s'offrir à l'autre,

Si belle, en vérité, qu'elle eût été trop belle, sans cette sorte de compensation, que d'abord elle courait inévitablement le risque de ne pas s'offrir;

Belle, celle-ci comme le devait être une revanche que le Seigneur s'était ménagée; et sur le front d'Abel, quand Abel, un autre lui-même, n'avait pas su prendre celle-là : spectacle inespéré aux anges : ô victoire de l'amour! ô gloire! ô splendeur pure, dont

la vue seule a quelque chose des douceurs de l'extase, et qu'on dirait formée d'un regard de joie du Seigneur Consolé !

Mais le refus de l'anneau, fait par l'un, en même temps qu'il préservait l'autre de la plus terrible des tentations, ôtait à ce dernier l'occasion unique du plus grand des triomphes.

Je veux te faire une question. S'il te fallait choisir (supposons qu'il en fût ainsi), lequel voudrais-tu être, je ne dis pas de celui qui fit sourire de joie les anges ou de celui qui les fit pleurer d'admiration, je saurais d'avance ta réponse :

Mais de ces deux jumeaux dont les cœurs devant Dieu étaient encore pareils, après que le vieillard eut achevé de lire l'écrit d'Aram.

Représente-les-toi, au moment de l'épreuve, debout devant Éliézer, à sa droite Abel, et Abel à sa gauche:

L'un qui dans un instant refusera l'anneau, ou qui le recevra comme la Victime reçoit le coup du Sacrificateur,

L'autre qui suppliera son frère d'obéir, ou qui le consolera d'être le préféré;

Le premier qui ne peut pas (et c'est là sa disgrâce), qui ne peut pas prétendre à la couronne du Victorieux, mais qui a tout près de lui (c'est ici la faveur) cette couronne de l'Invincible, qu'il va prendre pour peu qu'il le veuille ;

Le second qui ne peut atteindre qu'autant que le premier lui aura fait place sans le savoir, cette cou-

ronne venue par une voie détournée, mais d'une beauté dont rien n'approche : digne, il faut l'avouer, de briller sur le front d'un Dieu :

Lequel voudrais-tu être? Celui-ci? Mais si l'anneau est refusé?...

Tu vois bien à ton embarras qu'il n'est pas facile de dire à qui d'avance l'avantage était donné, chacun ayant son privilége,

Et l'exercice du plus grand de ces deux priviléges étant subordonné à l'abandon du moindre.

Comment le dire, mon fils? Il faudrait pour cela compter des Nombres,

Des Nombres d'une espèce à part, que Dieu seul peut compter;

Il faudrait discerner ce que les mouvements du cœur de l'un, trahis par les signes les plus légers, étaient capables de produire ou d'étouffer dans celui de l'autre; sonder, comparer les périls; connaître les secours.

Mais il me semble que je te vois toujours regarder d'un œil d'envie la plus belle des deux plus belles couronnes : n'oublie pas qu'elle pouvait ne pas s'offrir.

Lequel donc avait l'avantage au moment de l'Épreuve? Problème impossible à résoudre. Impossible, mon fils.

C'est ici le secret de Celui Qui Sait Tout.

A moins que Celui Qui Sait Tout ne sache qu'il avait disposé tout pour qu'il n'y eût pas d'avantage, avant qu'il n'en fût mérité.

O mon enfant! Qu'ils doivent être beaux les secrets de la Justice de Dieu!

Et qu'elle a des coups redoutables, cette Justice Éternelle, souvent cachée, présente toujours! Et quelquefois inattendue :

Comme l'arrivée d'Aram (immobile derrière un rideau), quand il allait soudain paraître devant l'enfant d'Orgueil dont la honteuse joie aurait insulté au Seigneur,

Et l'accabler d'un dernier regard en l'abandonnant à ses richesses.

Enfant, tu voudrais me faire une question à ton tour.

Sans doute tu ne crains pas qu'Abel et Abel aient succombé dans cette épreuve : (Tu ne le crains pas assez; prends-y garde : une grande gloire s'obtient-elle sans de grands périls? Et que seraient des périls où l'on ne pourrait pas succomber?)

Mais tu voudrais savoir laquelle a été, de ces deux choses dont la moins belle était déjà si belle.

Enfant! ce qui se passa, l'esprit de la parabole est de le taire.

Car il y a dans la vue des faits accomplis une espèce de magie, capable de faire apparaître après coup ce qui, avant d'avoir été, à la fois pouvait être et pouvait ne pas être, comme ayant dû être en effet.

Cette magie est si forte sur les yeux des hommes qu'elle a trompé même des sages, et leur a fait ac-

croire que l'avenir, sous le nuage qui nous le dérobe, est non moins immuable que le passé.

Qu'importe ce qui eut lieu, à cette haute leçon que j'avais dessein de te donner?

Garde toute seule, pour l'avoir tout entière, l'idée de l'Épreuve des Abels.

Toute épreuve a deux portes, l'une obscure, l'autre lumineuse.

Aussi la parabole d'Abel et Abel t'a-t-elle présenté premièrement un mystère de tristesse :

Dieu, le Dieu Souverainement Sage et Juste, appelant, sans aucun motif de préférence, Abel plutôt qu'Abel à une faveur suprême,

Qui, entre ces deux destinées si parfaitement pareilles qu'elles formaient ensemble une beauté singulière, établissait une inégalité si subite et si grande qu'elle semblait monstrueuse.

Ensuite, au delà de ces ombres, tu as vu la Main du Seigneur, tu as vu, mon fils, la main du Dieu Tentateur d'Abraham,

Venant dénouer pour un moment les deux destinées fraternelles, mais les entrelaçant à ce moment-là même pour un Nœud tellement préparé,

Que le magnifique privilége, la gloire exorbitante tout d'abord offerte à l'un de serrer s'il voulait, presque à lui seul, le nœud éternel par le refus de l'anneau, par ce grand témoignage d'amour,

N'était pour lui, en quelque sorte, qu'un juste dédommagement pour ne pouvoir prétendre à cette

gloire sans nom, à cette félicité presque incompréhensible que la magnificence allait offrir à l'autre, si le premier la laissait faire;

Et la justice restait inviolable, menacée de tous côtés et de tous côtés protégée par la Magnificence.

Le Seigneur nous appelle tous, chacun par notre voie, sur la Montagne de Vision. C'est par là qu'il faut passer pour aller dans le sein d'Abraham.

Mon fils, de cet abîme d'obscurité au fond duquel je t'avais égaré d'abord, à ces Sublimes Lueurs que jette à présent devant toi le Feu du Sacrifice sur la Montagne,

Regarde l'intervalle.

Quel ne doit donc pas être cet autre intervalle qui sépare les terrestres pensées de l'homme durant son épreuve ici-bas, et les conceptions du Très-Haut! Quels torrents de clarté ne descendront-ils pas sur nous au jour du triomphe de Dieu!

ÉPILOGUE.

Ton aïeul a écrit pour toi ce livre d'Abel et Abel en mémoire d'une tristesse que tu as éprouvée un jour. Nous étions assis sous la vigne : je venais de te dire par quelle fraude Jacob avait ravi à Ésaü la bénédiction d'Isaac. Tu regardais en silence le soleil prêt à disparaître derrière la montagne, et ta main se jouait avec les filets des pampres, ces filets aux pousses jumelles quelquefois stériles toutes deux, mais jamais toutes deux fécondes. Ce n'était pas à cela que tu pensais : je t'aurais dit toutes tes pensées, comme si la clarté de la lune qui se répandit bientôt sur ton front m'eût fait voir au fond de ton âme.

Ta tristesse, mon fils, n'offensait pas le Dieu très-Saint : elle lui plaisait plutôt, car elle était comme une adoration fidèle qui s'efforçait de suivre les traces perdues de l'éternelle justice, et qui ne savait comment s'y prendre.

O mon cher enfant bien-aimé ! Que le mystère qui t'oppressait en ce moment m'a oppressé longtemps moi-même ! Que de fois j'ai interrogé à ce sujet dans nos synagogues, nos rabbins et nos plus sages vieillards ! Que de fois, après une nuit passée dans la méditation des saintes Écritures, s'imprima sur mon visage la blancheur de l'aube qui m'avait surpris dans ma recherche infatigable et vaine !

Et je revenais toujours, avec une tristesse qui s'accroissait toujours, à ce récit dicté par l'Esprit de Vérité lui-même :

« Or Isaac devint vieux, et ses yeux s'obscurcirent tellement qu'il ne pouvait plus voir. Et il appela Ésaü son fils aîné et lui dit : Mon fils. Et celui-ci répondit : Me voici.

Et son père : Tu vois, dit-il, que je suis devenu vieux, et que j'ignore le jour de ma mort.

Prends tes armes, ton carquois et ton arc, et va dans les champs ; et quand tu auras pris quelque chose à la chasse,

Prépare-moi à manger comme tu sais que j'aime, puis apporte-le-moi, et que je le mange, afin que mon âme te bénisse avant que je meure.

Ce que Rébecca ayant entendu, et Ésaü étant sorti dans les champs pour remplir les ordres de son père,

Elle dit à Jacob son fils : J'ai ouï ton père parlant à Esaü ton frère, disant :

Apporte-moi de ta chasse, et m'apprête quelque

nourriture, afin que je mange et que je te bénisse en la présence du Seigneur avant de mourir.

Maintenant donc, mon fils, entre dans mon projet,

Et va vers le troupeau, et apporte-moi les deux meilleurs chevreaux, afin que je prépare à ton père un mets qu'il aime;

Et quand tu l'auras présenté à ton père, et qu'il en aura mangé, il te bénira avant sa mort.

Jacob répondit à Rébecca sa mère : Vous savez qu'Ésaü mon frère est velu, et moi je n'ai pas de poil;

Si mon père vient à me toucher, je crains qu'il ne croie que j'ai voulu me jouer de lui, et que je n'attire sur moi sa malédiction au lieu de sa bénédiction.

Et sa mère lui dit : Mon fils, que cette malédiction soit sur moi : seulement, écoute ma voix, et va, et apprête ce que je t'ai dit.

Il s'en alla donc et prit deux chevreaux, et les apporta à sa mère; et sa mère les apprêta comme elle savait qu'Isaac les aimait.

Puis elle revêtit Jacob des plus précieux vêtements d'Ésaü, qu'elle avait en la maison.

Et elle enveloppa de peau de chevreau ses mains et en recouvrit son cou.

Puis elle donna à Jacob son fils la viande et le pain qu'elle avait apprêtés.

Et Jacob vint et dit : Mon père, lequel répondit : Je t'entends; qui es-tu, mon fils?

Et Jacob dit : Je suis Ésaü votre premier-né :

j'ai fait ainsi que vous m'avez commandé : levez-vous, et mangez de ma chasse, afin que votre âme me bénisse.

Isaac dit encore à son fils : Comment as-tu pu en trouver sitôt, mon fils? Et il répondit : La volonté de Dieu a fait que ce que je cherchais est venu au-devant de moi.

Isaac dit encore : Mon fils, approche-toi, afin que je te touche, et que je sache si tu es mon fils Ésaü ou non.

Jacob approcha donc de son père; et Isaac le toucha et dit : Cette voix est la voix de Jacob : mais les mains sont les mains d'Ésaü,

Et il ne le connut point; car ses mains étaient velues comme les mains de son frère. C'est pourquoi il le bénit,

Disant : Es-tu mon fils Ésaü? Et Jacob répondit : Je le suis.

Et Isaac ajouta : Apporte-moi les viandes de ta chasse, mon fils, afin que mon âme te bénisse. Et Jacob les lui présenta, et Isaac mangea. Et il lui apporta du vin, et il le but.

Après, Isaac dit : Approche-toi et baise-moi, mon fils.

Et il s'approcha et le baisa. Et dès qu'Isaac sentit le parfum qu'exhalaient ses vêtements, il le bénit disant : Voilà que l'odeur qu'exhalent les vêtements de mon fils est comme l'odeur d'un champ plein de fleurs que le Seigneur a béni.

Dieu te donne la rosée du Ciel, et la graisse de la terre; le blé et le vin en abondance;

Et que les peuples te servent, et que les tribus t'adorent; que tu sois le seigneur de tes frères, et que les fils de ta mère s'abaissent devant toi; que celui qui te maudira soit maudit; et que celui qui te bénira soit rempli de la bénédiction du Seigneur.

Et à peine Isaac avait achevé de parler, et à peine Jacob était sorti, que son frère Ésaü revint,

Et présenta à son père les viandes qu'il avait apprêtées de sa chasse, disant : Mon père, levez-vous, mangez de la chasse de votre fils, afin que votre âme me bénisse.

Et Isaac lui dit : Qui es-tu? Et il répondit : Je suis Ésaü votre premier-né.

Et Isaac fut frappé d'une grande stupeur, et surpris au delà de ce que l'on peut penser, il dit : Qui est donc celui qui m'a apporté de la chasse dont j'ai mangé avant ton retour? Et je l'ai béni, et il sera béni.

Quand Ésaü eut entendu les paroles de son père, il poussa un grand cri, et consterné, il dit : Bénissez-moi aussi, mon père.

Isaac répondit : Ton frère est venu par fraude, et t'a enlevé ta bénédiction.

C'est à bon droit, dit Ésaü, qu'il a été appelé Jacob : car voici la seconde fois qu'il m'a déçu : il m'a auparavant pris mon droit d'aînesse, et maintenant voici qu'il a usurpé ma bénédiction. Puis il dit

à son père : Ne m'avez-vous point réservé de bénédiction ?

Isaac répondit : Je l'ai établi ton Seigneur, et je lui ai donné tous ses frères pour serviteurs ; et je lui ai promis le blé et le vin : que ferai-je après cela pour toi, mon fils ?

Et Ésaü lui dit : N'avez-vous qu'une bénédiction, mon père ? Bénissez-moi aussi, mon père. Et comme il pleurait en poussant de grands cris,

Isaac ému lui dit : Ta bénédiction sera en la graisse de la terre, et en la rosée du ciel.

Tu vivras par le glaive, et tu serviras ton frère, et le temps viendra que tu rejetteras et secoueras son joug de ton cou (1). »

Tel est le récit attristant.

Qui suis-je, ô mon enfant, pour juger le Saint du Seigneur ? Si le Seigneur Dieu s'est plu à se faire appeler pour l'éternité le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob : d'Abraham son bien-aimé, d'Isaac son serviteur, de Jacob son saint, comment oser reprendre dans le juste ce que le divin livre ne blâme pas ? Mais je t'expose ici mes anciennes pensées et le trouble que je n'ai plus.

J'étais donc attristé de ce récit et je cherchais, mais je ne la trouvais pas, la justification de Jacob, dans le marché ou indignement sérieux, ou indigne-

(1) Genèse, chap. XXVII.

ment dérisoire que les jumeaux longtemps auparavant avaient conclu ensemble :

« Devenus grands, Ésaü était habile à la chasse et toujours dans les champs, et Jacob, simple et doux, habitait sous la tente.

Isaac aimait Ésaü, car il se nourrissait de sa chasse, et Rébecca aimait Jacob.

Or, comme Jacob faisait cuire des lentilles, Ésaü revint des champs très-fatigué,

Et il dit à Jacob : Donne-moi à manger de ce mets roux, car je suis bien las. C'est pourquoi on l'appela du nom d'Édom.

Jacob lui dit : Vends-moi donc ton droit d'aînesse.

Et Ésaü répondit : Voilà que je meurs : à quoi me servira mon droit d'aînesse?

Et Jacob dit : Jure-moi donc. Et il jura, et vendit son droit d'aînesse?

Et ayant pris du pain et ce plat de lentilles, il mangea, et but et s'en alla, s'inquiétant peu d'avoir vendu son droit d'aînesse (1). »

Mais qui ne s'étonnerait de Jacob s'inquiétant peu lui-même d'avoir excité à le lui vendre son frère qui n'en avait pas la pensée? Que l'on reconnaît bien ici le supplantateur qui se baisse pour renverser! Et qu'il est triste de trouver, dans le court dialogue de celui qui tente et de celui qui succombe, une sorte d'imitation du pacte entre l'ennemi des hommes et

(1) Genèse, chap. xxv.

sa dupe, pacte où se consomme si vite un échange si dommageable, un engagement si fort qui causera tant de regrets!

Il est vrai qu'Ésaü, au mépris de la loi de Dieu, avait épousé deux filles de Heth, qui toutes deux avaient offensé le cœur d'Isaac et de Rébecca ; il est vrai aussi que Dieu avait dit à Rébecca, après qu'elle eut conçu :

« Deux nations sont en ton sein et deux peuples sortiront de tes entrailles ; et un des peuples triomphera de l'autre, et l'aîné sera assujetti au plus jeûne (1). »

Mais alors même que la prédiction eût porté sur les deux frères et non sur leur postérité, appartenait-il à Rébecca de faire venir la fraude en aide à la disgrâce du coupable et à l'accomplissement des desseins du Seigneur? Le Tout-Puissant n'a pas besoin d'un semblable secours. La main d'Isaac prête à s'étendre sur la tête d'Ésaü pour le bénir pouvait être, s'il le fallait, arrêtée tout à coup ; et c'est ce que prouvèrent dans la suite les mains de Jacob lui-même, se croisant sur les têtes de Manassé et d'Ephraïm malgré la prière de Joseph. Si Rébecca eût agi par une inspiration divine, pourquoi l'eût-elle cachée? Pourquoi, alors que Jacob craignait de paraître se moquer de son père, et d'attirer sur lui sa malédiction au lieu de sa bénédiction, pourquoi Rébecca, si elle eût obéi à Dieu, eût-elle dit à Jacob : Mon fils, que cette

(1) Genèse, chap. xxv.

malédiction soit sur moi? Et cette parole effrayante avait rassuré le fils, qui, fort de cette parole, et possesseur à présent plus certain d'un droit payé de ce nouveau prix, avait pu en effet, en voyant Isaac s'étonner d'un retour si prompt, lui faire croire ce qui n'était pas et lui dire ce qui était : ne cherchait-il pas dès longtemps cette bénédiction venue à sa rencontre? Mais quel droit que celui qui n'osait s'exercer qu'en se cachant sous un mensonge presque aussi solennel qu'un serment quand il se répéta : « Je suis Ésaü votre premier-né. Je le suis! »

Jacob avait dit cela, et il avait été béni. Isaac avait dit : Ton frère est venu par fraude et t'a enlevé ta bénédiction. Quoi donc! En était-il de ce bien divin comme de ces biens terrestres, argent, champs ou troupeaux qui passent sans résistance, et en demeurant tout ce qu'ils sont, à celui-ci, à celui-là selon que la violence ou la ruse en décide?

Je sentais, il est vrai, dans le cours du récit, comme je ne sais quelle ombre de la présence de Dieu à côté d'Isaac, et que le saint vieillard qui avait été trompé, et qui ne revenait point sur son erreur, devait être averti intérieurement qu'en en maintenant les effets, il coopérait à l'exécution d'un profond conseil de Dieu; mais je souffrais à voir béni, sinon le mensonge, au moins celui qui venait de le faire.

J'avançais dans le saint Livre, et je voyais éclater sur Jacob la faveur de Dieu, dans cette vision de l'Échelle mystérieuse :

« Jacob parti de Bersabée poursuivait son chemin vers Haran. Et arrivé en un lieu où il voulait se reposer, après le coucher du soleil, il prit des pierres qui étaient là et les mit sous sa tête, et dormit en ce même lieu.

Et il vit en songe une échelle posée sur la terre et dont le sommet touchait le ciel, et des anges de Dieu qui montaient et descendaient par elle,

Et le Seigneur appuyé sur l'échelle, lui disant : Je suis le Seigneur Dieu d'Abraham ton père, et le Dieu d'Isaac. Je te donnerai la terre sur laquelle tu dors, à toi et à ta postérité.

Et ta postérité sera comme la poussière de la terre et sera multipliée en Occident et en Orient, au Septentrion et au Midi ; et toutes les nations de la terre seront bénies en toi et en ta postérité.

Et je te garderai partout où tu iras, et je te ramènerai en cette terre, et je ne te délaisserai point que je n'aie accompli tout ce que je t'ai dit.

Quand Jacob fut éveillé de son sommeil, il dit : Véritablement le Seigneur est en ce lieu-ci, et je ne le savais pas.

Et plein d'effroi, il dit : Que ce lieu est terrible ! C'est ici la maison de Dieu et la porte du ciel.

Et Jacob se levant le matin prit la pierre qu'il avait mise sous sa tête, et l'éleva comme un monument et y répandit de l'huile.

Et il appela Béthel la ville qui avait auparavant le nom de Luza.

Et Jacob fit un vœu, disant : Si le Seigneur Dieu est avec moi, et me préserve en cette voie dans laquelle je marche, et me donne du pain pour me nourrir et des vêtements pour me couvrir,

Et que je retourne en paix à la maison de mon père, le Seigneur sera toujours mon Dieu :

Et cette pierre que j'ai élevée comme un monument sera appelée la maison de Dieu, et de toutes les choses que vous m'aurez données, Seigneur, je vous offrirai la dîme (1). »

Ainsi monta au ciel le vœu de Jacob, et les bienfaits de Dieu se préparèrent à descendre sur lui. Mais quelque chose en moi rendait témoignage que jamais la bouche d'Abraham ne se serait ouverte pour prononcer ces mots, en quelque façon qu'on les entende : Si le Seigneur Dieu est avec moi, le Seigneur sera toujours mon Dieu. O bonté du Seigneur qui condescendait jusqu'à tolérer dans le serment de fidélité qu'il acceptait de son serviteur une certaine apparence de conditions, et qui l'avait presque invité à demander ce qu'il lui plairait, en lui montrant ces anges qui descendaient du ciel quand d'autres y avaient monté !

Or, je comparais involontairement à la promesse de Jacob et à sa demande, dont quelques paroles sont, il est vrai, si touchantes, la seule demande qu'Abraham eût faite pour lui-même au Seigneur,

(1) Genèse, chap. XXVIII.

si toutefois l'on peut dire que ce fût une demande. C'était après qu'Abram avait été béni par Melchisédech, et après qu'il avait répondu à ce roi qui lui offrait les dépouilles des ennemis défaits par Abram :

« Je lève mes mains vers le Seigneur Dieu Très-Haut, possesseur du ciel et de la terre,

Que depuis le tissu le plus précieux jusqu'à la courroie d'une chaussure, je ne recevrai rien de tout ce qui est à toi, afin que tu ne dises pas : j'ai enrichi Abram (1). »

« Après cela, le Seigneur parla à Abram en vision, disant : Abram, ne crains point : je suis pour toi un protecteur, et ta récompense sera grande.

Et Abram dit : Seigneur mon Dieu, que me donnerez-vous? Je mourrai sans enfants, et Damasc est le fils d'Éliézer l'intendant de ma maison. »

Abram s'arrêta ici : la parole qui suit semble du moins l'indiquer :

« Et Abram ajouta : Puisque vous ne m'avez point donné de postérité, voilà que le serviteur né dans ma maison sera mon héritier.

Et aussitôt le Seigneur lui parla, disant : Celui-là n'aura point ton héritage, mais celui qui sortira de toi sera ton héritier.

Et il le fit sortir de sa tente, et lui dit : Regarde le ciel et compte les étoiles, si tu peux ; il en sera de même de ta postérité.

(1) Genèse, chap. XIV.

Abram crut à Dieu, et cela lui fut imputé à justice (2). »

Mais en cette journée où Dieu vint le visiter dans sa demeure et lui annoncer que dans un an il aurait un fils de Sara, quand le Seigneur en s'en allant lui fait connaître le châtiment réservé à la ville coupable, qu'il est beau de voir le grand cœur d'Abraham tout entier à la joie et à la reconnaissance se remplir de pitié! Comme il implore! Comme il se laisse à présent sans scrupule emporter à son désir! Comme il est pressant et avide, et avec quelle persistance il ose (en tremblant de son audace!) se faire de chaque grâce accordée un degré pour en ravir une autre, une fois que dans sa simplicité magnanime, il s'est institué, sans y penser, le conseiller de Dieu, dont il a eu la gloire de recevoir les confidences!

Écoute Abraham prier.

« ....Abraham allait avec eux, les conduisant.

Et le Seigneur dit : Puis-je cacher à Abraham ce que je vais faire,

Lorsque de lui doit sortir un peuple grand et fort, et qu'en lui seront bénies toutes les nations de la terre ?

Car je sais qu'il ordonnera à ses enfants, et à sa maison après lui, de marcher dans la voie du Seigneur, et de garder la justice et l'équité, afin que le

(1) Genèse, chap. xv.

Seigneur accomplisse en faveur d'Abraham tout ce qu'il lui a promis.

Le Seigneur donc lui dit : Le cri de Sodome et de Gomorrhe s'est multiplié, et leur péché s'est aggravé devant moi.

Je descendrai, et je verrai s'ils ont accompli en leurs œuvres la clameur venue jusqu'à moi, ou s'il n'en est point ainsi, pour que je le sache.

Et ils partirent de là et s'en allèrent vers Sodome, et Abraham était encore vers le Seigneur.

Et s'approchant du Seigneur, il dit : Perdrez-vous l'innocent avec le coupable ?

S'il y avait cinquante justes dans la ville, les exterminerez-vous avec les autres ? Ne pardonnerez-vous pas plutôt à toute la ville en faveur de cinquante justes qui s'y trouveraient ?

Il est loin de vous de perdre le juste avec l'impie et de traiter l'innocent comme le coupable ; cela n'est point à vous : Celui qui juge toute la terre pourrait-il ne pas rendre justice ?

Le Seigneur dit : Si je trouve en Sodome cinquante justes, je pardonnerai à toute la ville à cause d'eux.

Abraham répondit, disant : Puisque j'ai commencé je parlerai encore à mon Seigneur, bien que je ne sois que cendre et poussière.

S'il s'en fallait de cinq qu'il y eût cinquante justes, feriez-vous périr toute la ville, parce qu'il y en aurait cinq de moins ! Et le Seigneur lui répondit : Je ne la détruirai point si j'en trouve là quarante-cinq.

Abraham de nouveau lui parla, disant : Et s'il s'en trouve là quarante, que ferez-vous? Et il répondit : Je ne la détruirai point, à cause des quarante.

Je vous prie, Seigneur, de ne vous point fâcher si je parle encore. Peut-être il n'y en aura que trente. Le Seigneur dit : Je ne le ferai point si j'en trouve là trente.

Puisque j'ai commencé, dit encore Abraham, je parlerai à mon Seigneur : S'il ne s'en trouvait que vingt? Le Seigneur dit : Je ne la détruirai point, à cause de ces vingt.

Abraham dit : Je vous supplie, Seigneur, de ne vous point fâcher, si je parle encore cette fois : peut-être n'y en aura-t-il que dix. Le Seigneur dit : Je ne la détruirai point, à cause de ces dix.

Et le Seigneur disparut quand il eut cessé de parler à Abraham, et Abraham retourna en sa demeure (1). »

Telle fut la victoire de la prière d'Abraham sur la justice de Dieu. Auprès de ce combat sublime, qu'était-ce que la lutte de Jacob avec l'Ange?

« Il demeura seul, et voilà qu'un homme lutta avec lui jusqu'au matin.

Et quand cet homme vit qu'il ne pouvait le vaincre, il toucha le nerf de sa cuisse, qui aussitôt se sécha.

Et il lui dit : Laisse-moi, car voici l'aube du jour.

(1) Genèse, chap. XVIII.

Il répondit : Je ne te laisserai point, si tu ne me bénis.

Et il lui dit : Quel est ton nom? Et il répondit : Jacob.

Mais il lui dit : Ton nom ne sera plus Jacob, mais Israël, et si tu as été fort contre Dieu, combien plus seras-tu fort contre les hommes ?

Jacob demanda quel était son nom ; et il répondit : Pourquoi demandes-tu mon nom ? Et il le bénit au même lieu.

Et Jacob appela ce lieu du nom de Phanuel, disant : J'ai vu le Seigneur face à face, et mon âme a été délivrée.

Et le soleil se leva aussitôt après qu'il eut passé Phanuel, et il boitait (1). »

Chaque fois que relisant le saint Livre, j'avais devant les yeux cette scène incompréhensible, où se déploie toutefois avec une sorte de solennité sombre je ne sais quelle accablante grandeur, comme dans les ruines colossales d'un temple qui n'indiqueraient rien de sa structure, ou dans un songe qui n'aurait laissé au sortir d'un sommeil surhumain que d'obscures réminiscences, la curiosité de mon âme était d'abord comme terrassée par le mystère de cette nuit sacrée. Puis, lorsque revenu de ma première surprise, je m'appliquais derechef à pénétrer le sens caché de la lutte prodigieuse, toute cette grandeur

(1) Genèse, chap. xxxi.

s'évanouissait : et, de même qu'aux lieux occupés par les gigantesques fantômes fils de l'effroi et des ténèbres le jour commençant à poindre ne nous montre que des objets familiers à nos yeux, ainsi mon étonnement de cette chose monstrueuse et inexplicable : Jacob fort contre Dieu, Jacob invincible à Dieu même, faisait place à l'étonnement de voir le Tout-Puissant se plaire à prendre pour jouet sa faible créature, presque à la manière d'un héros qui s'amuserait à feindre qu'il ne peut triompher de la résistance d'un enfant. Car, au fond, c'était à cette pensée, dont j'aurais eu horreur comme d'un sacrilége si elle se fût montrée à moi dans tout son jour, que venaient aboutir inévitablement mes longues et inutiles méditations. Insensé que de prétendre à soulever les voiles qui me cachaient les grandeurs de Jacob, moi, l'un de ses fils dégénérés qui suis resté longtemps debout et quasi insensible devant la croix où Jésus mourait pour le salut des hommes!

Mais la première fois que j'ai eu reporté sur ce passage étrange de la Genèse mes yeux désormais remplis pour toujours de la vue du sang adorable, j'ai lu, comme si entre les lignes du livre eussent flamboyé des lignes nouvelles formées du sang même de Celui qui a dit : Je suis la lumière du monde; j'ai vu, j'ai suivi dans toutes ses phases, du crépuscule jusqu'à l'aube, la lutte où Jacob fort contre Dieu mérita le nom d'Israël.

Que si ce que je vais te dire n'était pas cependant

ce qui véritablement s'est passé entre Dieu et Jacob au bord du torrent (Quel autre qu'un prophète oserait parler avec assurance en ajoutant au récit de Moïse ?), au moins je t'aurai montré quelque chose de ce qui a pu être, et je t'aurai fait pressentir la grandeur et la profondeur de ce que l'Écriture peut enfermer quelquefois dans les intervalles de ses paroles.

Jacob revenant de Mésopotamie et se rendant vers Isaac son père dans la terre de Chanaan,

« ... Les anges du Seigneur vinrent à sa rencontre.

Et quand Jacob les vit, il dit : Ce sont ici les camps de Dieu. Et il appela ce lieu du nom de Mahanaïm, c'est-à-dire, Camps.

Et Jacob envoya des messagers devant lui à Ésaü en la terre de Seïr, en la contrée d'Édom,

Et leur donna des ordres, disant : Vous parlerez ainsi à mon seigneur Ésaü : Voici ce que dit ton frère Jacob : J'ai été comme étranger chez Laban, et j'y ai été jusqu'à ce jour.

J'ai des bœufs, des ânes et des brebis, et des serviteurs et des servantes ; et j'envoie maintenant des messagers à mon seigneur, afin de trouver grâce en sa présence.

Et les messagers retournèrent à Jacob, disant : Nous sommes arrivés vers ton frère Ésaü, et voilà qu'il vient au-devant de toi avec quatre cents hommes.

Jacob eut une grande frayeur ; et tout troublé, il

divisa le peuple qui était avec lui, les troupeaux et les brebis, et les bœufs, et les chameaux en deux bandes,

Disant : Si Ésaü vient à l'une et la frappe, celle qui demeurera sera sauvée.

Et Jacob dit : Dieu de mon père Abraham, Dieu de mon père Isaac, Seigneur qui m'avez dit : Retourne en la terre et au lieu de ta naissance, et je te bénirai,

Je suis au-dessous de toutes les miséricordes et des promesses que vous avez faites à votre serviteur. J'ai passé le Jourdain un bâton à la main, et maintenant je reviens avec deux bandes d'hommes et de troupeaux.

Délivrez-moi de mon frère Ésaü ; car je crains fort que peut-être il ne vienne frapper la mère avec les enfants.

Vous avez dit que vous me béniriez, et que vous multiplieriez ma postérité comme les sables de la mer, qu'on ne peut nombrer à cause de leur multitude.

Et lorsqu'il eut dormi là cette nuit, il mit à part de ce qu'il avait amené des présents pour Ésaü son frère :

Deux cents chèvres, vingt boucs, deux cents brebis et vingt béliers.

Trente chameaux allaitant leurs petits, quarante vaches, vingt taureaux, vingt ânesses allaitant dix petits.

Et il les envoya par ses serviteurs chacun avec son

troupeau à part, et il dit à ses serviteurs : Passez devant moi, et qu'il y ait de la distance entre un troupeau et l'autre.

Et il commanda au premier, disant : Si Ésaü mon frère te rencontre et te demande : A qui es-tu ? et, où vas-tu ? à qui sont ces choses que tu conduis devant toi ?

Tu répondras : A ton serviteur Jacob, lequel envoie ces présents à mon seigneur Ésaü ; et lui-même vient après nous.

Et il commanda la même chose au second et au troisième, et à tous ceux qui suivaient les troupeaux, disant : Vous parlerez selon cette parole à Ésaü, quand vous l'aurez trouvé.

Et vous ajouterez : Voici ton serviteur Jacob derrière nous. Car il se disait : Je le calmerai par les présents qui me précèderont, et après je le verrai, et peut-être sera-t-il apaisé.

C'est pourquoi les présents allèrent devant lui, et il demeura cette nuit-là en ses tentes.

Et s'étant levé de grand matin, il prit ses deux femmes, et ses deux servantes, et ses onze enfants, et franchit le passage de Jaboc.

Et ayant fait passer tout ce qu'il possédait,

Il demeura seul.... (1), »

En face de cette pensée qu'il allait bientôt voir paraître le nouveau Caïn.

(1) Genèse, chap. XXXII.

Mais qui l'avait armé ?

Il y avait vingt ans que Rébecca sa mère avait dit à Jacob : « Voilà que ton frère Ésaü menace de te tuer,

Lève-toi et t'enfuis en Haran, vers Laban mon frère,

Et demeure là quelques jours, jusqu'à ce que la colère de ton frère s'apaise,

Et que son indignation cesse, et qu'il ait oublié ce que tu as fait : j'enverrai alors, et te ramènerai ici (1). »

Et il partit de Bersabée, et il ne devait plus jamais revoir sa mère si impatiente de rappeler son fils bien-aimé. O mère malheureuse, qui sur le front de son premier-né, avait vu devant elle jusqu'à sa mort, comme un fidèle compagnon de ses propres souvenirs, l'espoir d'un meurtre que ne lassait pas la longueur de l'exil ! O malheureuse mère qui, après vingt années de ce supplice, n'avait pu à ses derniers moments, alors que la prière a tant de force, obtenir de celui qui avait été frustré qu'il renonçât à sa vengeance !

Leur père Isaac était-il donc mort aussi, qu'arrivait menaçant à sa rencontre Ésaü qui avait dit : « Les jours du deuil de mon père viendront, et alors je tuerai Jacob mon frère (2). »

Et ces paroles de Jacob retentissaient aux oreilles

(1) Genèse, chap. XXVII.
(2) Genèse, chap. XXVII.

de Jacob : Mon père, j'ai fait ainsi que vous m'avez commandé. Je suis Ésaü votre premier-né. Je le suis.

Si la colère d'Ésaü était criminelle, était-ce être innocent que d'en avoir été la cause?

Lequel des deux, d'Ésaü ou de Jacob, allait se souiller du sang de l'autre?

Jacob le supplantateur allait-il, en défendant le nouveau fruit du sein de Rachel, ôter la vie à ce frère auquel il avait déjà ravi par fraude la part la plus précieuse de son héritage?

Cependant Dieu avait voulu que malgré cette fraude il reçût, il gardât la bénédiction d'Isaac.

Le Seigneur lui avait dit :

Je suis le Seigneur Dieu d'Abraham ton père, je te garderai partout où tu iras, et je te ramènerai en cette terre, et je ne te délaisserai point que je n'aie accompli tout ce que j'ai dit.

Jacob avait répondu au Seigneur par le vœu de Béthel, et Dieu l'avait comblé de biens et de joies. Quand Jacob, qui avait trompé son père Isaac en lui faisant accroire qu'il bénissait son fils aîné, trompé d'une manière semblable par Laban avait reçu de lui l'aînée au lieu de la plus jeune, sept jours après il obtenait l'épouse désirée. Quand Jacob, pasteur des troupeaux de Laban, avait opposé la ruse à la déloyauté de son beau-père, le Seigneur avait châtié l'injustice de Laban, et multiplié les richesses de Jacob en le faisant réussir dans ses desseins : l'ange de Dieu lui avait dit en songe : Moi, je suis le Dieu

de Béthel où tu as répandu de l'huile sur la terre et fait un vœu. Quand Jacob, revenant de Syrie en fugitif, comme il avait quitté en fugitif la maison de son père, était poursuivi par Laban dont il emportait les dieux sans le savoir, Laban vit durant son sommeil le Dieu de Jacob qui lui disait : Garde-toi de parler à Jacob avec rudesse. Dieu, par la bouche même de Laban justement irrité, se déclarait le protecteur de Jacob, et une dernière grâce lui épargnait la honte de voir Rachel reconnue coupable d'un larcin dont il se défendait avec une telle indignation qu'il vouait à la mort quiconque des siens l'avait exposé à ces reproches.

Jacob repassait en son esprit toutes ces choses, et l'opiniâtreté des bienfaits du Seigneur le remplit d'épouvante.

Voilà qu'un homme parut devant lui, dans l'ombre, et lui dit :

Le Dieu de Béthel a tenu ses promesses, et tu as béni le nom du Seigneur.

Mais si le Seigneur te frappe, béniras-tu le nom du Seigneur?

Jacob répondit : Si le Seigneur me frappe, je bénirai le nom du Seigneur.

Or, celui qui avait paru tout à coup, passa autour des reins de Jacob son bras gauche courbé comme un arc de bronze, non pour le renverser, mais pour le soutenir, s'il le fallait, dans ses défaillances. Et il couvrit de sa main droite les yeux de Jacob.

Et Jacob fut enveloppé des ténèbres d'une sainte horreur, ainsi que l'avait été Abram, quand par l'ordre de Dieu il divisa les hosties de l'alliance, afin d'apprendre comment il entrerait en possession de la terre de Chanaan.

Et Jacob vit en vision une jeune fille, une enfant qui pleurait, penchant la tête, pareille à un lis brisé. O Dina, hier si pure, et aujourd'hui si triste! Jacob sentit son cœur percé d'une épée, mais d'une épée qui en le perçant lui aurait ôté son courage. Puis comme la main de l'ange se retirait, tout souvenir s'effaça, et il ne resta que la douleur.

Et Jacob entendit une voix qui disait : Voici le premier coup de Dieu. Jacob dit : Que le nom du Seigneur soit béni !

Une autre vision s'appelait : Siméon et Lévi. Jacob au bruit des gémissements et des malédictions fuyait la cité de Sichem dévastée et toute ruisselante du sang qui avait vengé Dina. Puis les ténèbres se firent dans son âme saisie d'horreur. Et Jacob bénit encore le nom du Seigneur tout-puissant.

Une autre vision s'appelait : Ruben. Un crime plus exécrable que le crime de Cham. Un outrage sans nom. La main de Jacob s'étendit comme pour saisir la massue de Caïn. Puis il baissa la tête, et il se repentit de sa paternité. Seigneur, s'écriait-il, Seigneur, votre bras frappe des coups terribles! Mais que votre nom soit béni !

Une autre vision s'appelait : Rachel mourante. Peu

après que Jacob avait enseveli Débora sous le chêne des pleurs, Rachel, Rachel mourait en donnant le jour à Benjamin l'enfant de sa douleur. Rachel expirait aux yeux de Jacob, pendant qu'un sourd tonnerre répétait ces mots mystérieux :

Un grand bruit a été entendu dans Rama : Rachel pleurant ses enfants ; et elle n'a point voulu se consoler, parce qu'ils ne sont plus.

Jacob les yeux ouverts sur les temps futurs frissonna, et ses cheveux se dressèrent d'épouvante : mais Jacob ne fut pas vaincu, et il bénit le nom du Seigneur.

Une autre vision s'appelait : Joseph. La tunique de l'enfant plongée dans le sang d'un chevreau était apportée à celui qui avait trompé son père en se couvrant de la peau d'un chevreau ; et Jacob s'écriait : Joseph est mort ! Une bête féroce a dévoré Joseph ! Mais à la vue du sang de Joseph, du fils premier-né de Rachel, Jacob ramassa toutes ses forces et il bénit le nom du Seigneur.

Une autre vision s'appelait : Les derniers jours. Jacob se vit au terme de son pèlerinage, seul comme s'il eût été sans enfants. Il n'attendait plus pour mourir qu'une nouvelle douleur, dont le pressentiment mettait le comble à sa tristesse. L'ange lui dit : Tu fléchis ? Demande au Dieu de Béthel qu'il tourne vers toi son visage. Mais Jacob : Seigneur, Seigneur, si vous frappez encore, faites du moins que je ne cesse pas de vous bénir ?

Enfin il y eut une vision qui s'appelait : Le Délaissement. Jacob vît cloué à une croix par les mains et par les pieds un homme mourant de douleur. Une merveille inconnue, qui devait être le secret de la fureur de la vengeance de Dieu, rendait l'âme de cet homme capable d'une douleur dont l'âme de l'homme n'est pas capable en soi. Il était la Perfection de la souffrance, un chef-d'œuvre effrayant que la force infinie aidée de tous les efforts de l'Enfer s'était épuisée à produire. Jacob se tournant vers l'ange comme pour lui demander quel crime inouï (et peut-être impossible à dire?) la toute-puissante vengeance de Dieu vengeait dans ce supplice, l'ange dit : Celui-ci est le Juste; l'homme qui n'a jamais péché. Et le supplicié fit entendre cette plainte étonnante, cette lamentation épouvantable. Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'avez-vous abandonné?

L'ange soutint Jacob confondu et muet : Mais de ses lèvres frémissantes, Jacob, tenté de blasphème, arracha ce cri d'adoration. Que le nom du Seigneur soit béni!

L'ange voyant qu'il ne pouvait le vaincre essaya de retirer son bras. Jacob lui dit : Donne-moi un gage de cette nuit.

L'ange toucha le nerf de sa cuisse, qui aussitôt se sécha.

Et le supplantateur, qui était sorti du sein de sa mère tenant dans sa main le pied de son frère, fut condamné à traîner désormais son pied infirme.

L'ange lui dit : Laisse-moi, car voici l'aube du jour. Il répondit : Je ne te laisserai point si tu ne me bénis.

Et il lui dit : Quel est ton nom? Et il répondit : Jacob :

Mais il lui dit : Tu ne t'appelleras plus désormais le supplantateur, mais Israël, et si tu as été fort contre Dieu, combien seras-tu plus fort contre les hommes?

Jacob demanda quel était son nom. Et il répondit : Pourquoi demandes-tu mon nom? Et il le bénit au même lieu.

Or, une lumière plus vive que celle du jour naissant étant sortie de son visage, Jacob reconnut celui que tout à l'heure il avait vu attaché à une croix.

Et Jacob appela ce lieu du nom de Phanuel, disant : J'ai vu le Seigneur face à face : face à face mon Libérateur.

Et le soleil se leva aussitôt après qu'il eut passé Phanuel, et il boitait.

Après cette lutte, les anges des deux camps de Dieu s'entretinrent ensemble, et, pendant qu'il dormait, Ésaü entendit ces paroles : Cours à lui qui ne peut plus courir.

« Jacob levant les yeux vit Ésaü qui s'avançait avec quatre cents hommes, et il partagea les enfants de Lia, de Rachel et des deux servantes.

Il mit à la tête les deux servantes avec leurs en-

fants : Lia et ses enfants au second rang, Rachel et Joseph au dernier.

Et lui s'avançant adora Ésaü, et se prosterna sept fois en terre jusqu'à ce que son frère fût proche de lui.

Mais Ésaü courut au-devant de son frère, et il l'embrassa ; et serrant le bras autour de son cou, il pleura.

FRAGMENT [1]

Je l'ai vu portant le bois sur lequel il allait être immolé, le nouvel Isaac ; je l'ai vu portant sur son épaule le signe de sa domination ; et je n'ai pas fléchi le genou devant lui en m'écriant : Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu ! Aveugle je n'ai pas reconnu le Fils de Dieu à l'amour et à la haine immenses qui se partageaient les cœurs autour de lui : deux choses plus qu'humaines, deux merveilles, les deux plus grandes de l'univers après celle qu'il était lui-même. J'ai vu dans Jérusalem deux Jérusalem : une, pareille à la bête féroce affamée qui se jette sur sa proie du fond de l'ombre; et une autre Jérusalem qui élevait humblement vers la victime ses yeux noyés de pleurs d'adoration et de pitié ; elle buvait à la coupe des tristesses de Dieu, elle s'enivrait de sa douleur,

(1) Ce fragment appartient à l'avant-dernière partie du *Récit biblique*, laquelle devait porter ce titre : *Adieux à l'enfant*.

(Note de l'éditeur.)

et cherchant à souffrir ce qu'il souffrait, elle ne pouvait assez se repaître de la vue de Jésus : ses lèvres auraient voulu recueillir comme une rosée du ciel chaque goutte de sang tombée du front du Sauveur sur ses joues. Pour moi, portant de groupe en groupe mon cœur en quête de ses sentiments, je me protégeais çà et là d'une armure de ténèbres ; et stupide je demeurais comme indécis entre les deux banquets.

Il venait de passer couvert du dérisoire manteau d'écarlate, la couronne d'épines sur la tête, la croix sur son épaule, pâle et faisant effort pour obéir à l'ordre de marcher que la populace répétait, pendant que les archers le pressaient et le frappaient ; accablé, mais dans la grandeur de sa patience, dans sa sérénité auguste, encore tout éclairé du crépuscule que laissait après soi l'éternelle splendeur volontairement éclipsée. Je le vis, et ne m'écriai pas : C'est ici celui dont Abraham baiserait les pieds en pleurant ; c'est ici le Dieu expiateur, le seul capable de consoler le Dieu « qui s'est repenti un jour d'avoir fait l'homme, » et qui « atteint par la douleur, » « par une douleur de cœur, » « par une douleur de cœur intérieurement, » s'est dit : « Je me repens d'avoir fait l'homme. » Voila l'homme véritablement, voilà celui pour lequel tout a été fait et qui est la beauté du monde.

Je vis donc le grand inconnu, et je ne le vis pas. Troublé plus que je ne peux dire, je me tournai vers une jeune femme qui était à ma droite : Elle avait

dans ses bras un enfant qu'elle allaitait : un autre enfant au visage grave et effrayé tenait les yeux baissés et serrait dans sa petite main un pli de la robe de sa mère. J'adressai, je ne sais pourquoi, la parole à cette jeune femme : peut-être seulement pour lui parler et pour échapper un moment à ma solitude. Ne se disait-il pas le Fils de Dieu, balbutiai-je? Elle ne répondit rien, elle me regarda seulement, en pressant contre la poitrine son nouveau-né, comme si elle cherchait à rassembler toutes les puissances de son cœur. Elle me regarda, te dis-je. Quel regard! Quel reproche plaintif! Quel éclair de foi navrée et triomphante! Quel défi à ma conscience d'être complice de ma bouche incrédule!

Je suivis de loin le cortége. Je regardais toujours cette croix sous laquelle succomba plusieurs fois celui qui la portait et qui portait aussi les péchés des hommes avec le poids si lourd de leur ingratitude. Mes yeux ne quittaient pas cette croix. Elle m'entrait dans le cœur comme un glaive. Je me rappelai qu'autrefois j'étais demeuré souvent pensif devant un signe semblable tracé de mon doigt d'enfant sur le sable, depuis que j'avais vu un saint vieillard montrer successivement l'Orient, l'Occident, le Nord et le Midi en répétant ces paroles d'Isaïe : « J'appellerai mes fils de l'Orient, je les ramènerai de l'Occident ; je dirai au Nord : Donne, au midi : Rends-les-moi. »

Le cortége s'arrêta. Jésus fut entouré par une foule pressée. Il se fit un travail ardent, tumultueux,

comme de gens gouvernés, dans l'ivresse d'une haine infernale, par des puissances invisibles qui les contraignaient à reprendre leur œuvre, jusqu'à ce qu'elle fût ce qu'il fallait. J'entendis le bruit des marteaux qui enfonçaient les clous dans la chair et dans le bois. Puis l'arbre de mort planté de main d'homme parut dans les airs avec son fruit : le fruit de la nouvelle fécondité du Père, le pain de vie, la Vie éternelle elle-même descendue du ciel pour se donner à nous, et nous faire tous enfants de Dieu. O mon Dieu! O Dieu mourant! O Dieu crucifié dont le corps se tordait comme un ver et dont les membres se roidissaient dans le supplice de cette souveraine agonie! Et je le regardais avec des yeux mouillés des larmes d'une vulgaire compassion! Mais ce fut ma dernière insulte. Je vous reconnus tout à coup, ô serpent d'airain du désert, vous le Divin Maudit, je vous reconnus à cette parole : « Mon Dieu, Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné! » Mon Dieu, disait-il, il disait, Mon Dieu; le Fils ne disait pas, mon Père, mais il disait, mon Dieu ; le Verbe demandait: Pourquoi ceci? Celui qui était la lumière opprimé par les ténèbres; la Sagesse qui ne savait plus; l'engloutissement du rédempteur au fond d'un abîme de souffrances où, dans l'extase de la douleur, il perdait jusqu'à la mémoire de ce qu'il était venu y chercher, toutefois sans lâcher son trésor; ce fils unique, avide de frères, qui les conquérait au travers de la mort et de toutes les ignominies, et jusque dans l'horreur de

ce formidable abandon, sorte d'autre mort ineffable! L'Infinie bonté s'emportant jusqu'à la folie de la croix! Le comble de la grandeur, de la force et de la miséricorde de Dieu apparaissant ici par ce prodige des prodiges : Un Dieu incarné et immolé dont les bourreaux pourront entrer au ciel au nom de ses blessures, s'ils se sont nourris de la victime! Le firmament moins troublé que mon cœur en face du plus terrible et du plus attendrissant des mystères! Ces bras ouverts! Ces noces du Fils de l'homme! Ces soupirs, ces appels à la Bien-Aimée, à l'Épouse divine, l'os de ses os, la chair de sa chair, qu'il a fait naître de son sang et qui désormais s'en abreuvera dans les délices d'un embrassement sans fin! Ce lit nuptial! Ce lit de mort! Cet autel! Ce gibet! Cette arme de la suprême victoire! Ce futur étendard des nations! Cette fête selon le cœur du Très-Haut! Cet holocauste dont la flamme était l'amour même, car notre Dieu est un feu dévorant.... Je reconnus Dieu, je compris tout, je ressuscitai : mes yeux s'ouvrirent, mes yeux de juif rebelle à la lumière. Je tombai à genoux vaincu et vainqueur tout ensemble : je me frappai la poitrine au pied du trône de l'agneau égorgé, et je sentis en l'adorant que j'adorais le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

CANTIQUE A LA CONSCIENCE (*).

Comment chanter à la Conscience un cantique digne d'elle? Le seul hymne digne d'elle est le silence des actes, le bien que l'on fait en silence.

Sainte Vierge des vierges, qui renfermez au fond d'un trésor d'amertume un trésor de douceur, vous êtes véritablement la Mère d'un Dieu ; vous enfantez un Christ, le Nouvel Homme, l'Innocent, le Juste couronné d'épines qui souffre pour l'ancien coupable (1). Sancta Virgo virginum! Sancta Dei Genitrix!

(*) Fragment et fin de la dernière partie du *Récit biblique*, intitulée DERNIERS ADIEUX A L'ENFANT. (Note de l'éditeur.)

(1) La Vierge et la Conscience, c'est-à-dire la conscience pure ou l'idéal de la conscience, la conscience avant la chute, ou encore la conscience guérie de sa blessure originelle par le sacrifice de l'Homme-Dieu, et réparée par la Grâce, se symbolisent mutuellement l'une l'autre. De même que l'Acte (*Qui facit voluntatem ejus cognoscet de doctrina utrum ex Deo sit an ego a me ipso loquar*) qui enferme et rend vivante en l'homme la plus haute, la plus pure

Notre Père qui est dans les Cieux veut que nous soyons parfaits : Vous, notre Mère, vous mesurez vos exigences sur notre force et sur notre faiblesse, et vous n'inspirez à présent que ce qu'à présent on peut faire. Mère aimable! qui nous conviez au bien par l'attrait du beau! Mère admirable! qui entre des

lumière, naît de la conscience, de même le Christ qui est le Verbe incarné (et le Verbe est la lumière) naît de la Vierge.

Encore pourrait-on dire que la conscience n'a point de blessure originelle; qu'elle reste pure, qu'elle est essentiellement sans tache comme n'étant nullement de l'homme.

Ce n'est pas qu'il n'y ait une conscience fausse, ou faussée, qui commande le mal, qui interdit le bien : mais cette conscience fausse l'est doublement, en ce que ni elle ne parle comme la véritable, ni elle n'est la véritable.

Et c'est de la conscience vraie, de la conscience pure qu'il est question dans les pages suivantes.

Il y a certainement tout autre chose qu'un hasard dans la possibilité d'appliquer à la conscience les invocations qui composent ce poëme merveilleux, ce cantique magnifique : les litanies de la sainte Vierge. Il faut voir ici dans le dogme une fécondité de rapports qui apparaît dans des concordances de prime abord inattendues. Qui s'en étonnerait? S'étonne-t-on que l'auteur d'un théorème de géométrie n'en ait pas aperçu toutes les liaisons avec les autres vérités mathématiques? Ou que dans l'œuvre d'un grand artiste l'analyse découvre des beautés qu'il n'a pas même entrevues dans sa propre création? Non, sans doute, car l'esprit supérieur dont la portée dépasse les conceptions communes est lui-même dépassé par la portée de ses conceptions, et il subit, non pas plus qu'un autre, mais plus visiblement qu'un autre la loi générale : Que nul excepté Dieu n'embrasse par la pensée toute la réalité de ce qui est lui ou de ce qui procède de lui.

Quoi de plus simple après tout que ces concordances de l'ordre surnaturel avec l'ordre moral, quand l'ordre moral en présente de si frappantes avec l'ordre physique même :

devoirs contraires, dans le trouble du doute, nous faites reconnaître le véritable à son austérité.

Mère très-pure de la divine Grâce! Très-sainte! Très-chaste! Immaculée! Mater Inviolata! Mater Intemerata!

Vous êtes la prudence même. Vous veillez sur les commencements, comme s'ils contenaient la fin. Vous n'indiquez qu'un pas à faire, mais il est dirigé dans la voie droite, dans la voie sûre. Virgo prudentissima!

Tout ce qui dans l'histoire du monde, ineffaçablement écrite en la mémoire de Dieu, mérite d'avoir le ciel pour témoin a procédé de vous. Virgo Veneranda! Virgo Prædicanda!

Vierge puissante! terrible comme une armée rangée en bataille! Rien ne prévaut contre la force dont vous armez les cœurs.

La Mort toujours pressée, la Mort qui vient comme un voleur, déjà était à l'œuvre. Mais il faut au moribond un répit pour un grand devoir, un devoir sou-

instaurare omnia in Christo, est une parole vaste, car elle n'excepte rien.

On se rappellera aussi, à propos de ces concordances, que dans la Bible, dans le Livre des livres, plusieurs passages, peut-être tous les passages, comportent des interprétations différentes, qui se soutiennent loin de s'exclure. C'est ainsi que l'on distingue le sens littéral, le sens allégorique, le sens anagogique ou mystique. Il est beau d'entendre la parole de Dieu se répéter dans des échos qui sont eux-mêmes des vérités, et des vérités profondes. (Note de l'auteur.)

verain. Vous dites à la Mort : Attends, et la Mort obéit.

Vous allumez dans le regard une flamme dont le Menteur sent la brûlure jusque dans la moelle des os. Le menteur ne peut plus parler pour mentir ; et il s'est tû afin de faire mentir le silence. Il est devenu une prison d'où la vérité ne s'échappera pas. Sa bouche est une serrure. Mais vous lui faites entendre tout à coup un tonnerre intérieur ; il ne sait plus ce qu'il a dit : la vérité vient d'en sortir.

Malheur à l'homme qui réfléchit quand vous avez parlé. Le serpent de la pensée lui rapporte sur sa langue fourchue le double avant-goût du bien et du mal. Compare, lui dit-il, connais pour choisir. O Vierge ! écrasez de votre pied la tête du Serpent.

Vous nous inspirez deux paroles dont l'une fait les invincibles, et dont l'autre fait les victorieux. Voici la première parole : Je ne peux pas, je ne ferai pas cette chose. Voici l'autre parole : Cela sera, au nom du Seigneur ! Virgo Potens !

Que vos voies sont belles ! Que vos enseignements sont magnifiques ! Vous nous apprenez qu'il faut être bon pour être juste ; qu'il est possible d'élever le pardon à une hauteur où il devient un bienfait qui s'ignore ; que si chez les âmes sans grandeur la pitié n'est guère qu'une espèce de mépris, chez les grandes âmes au contraire le mépris même est toujours mêlé de quelque pitié. Mais dans les âmes divines il ne reste que la pitié pure : un amour attristé. Virgo Clemens !

Vous faites la garde jour et nuit autour de l'innocence. Si l'ombre seulement du Tentateur vient à s'approcher d'elle, comme vous l'avertissez! Vous avez une plainte, ô Vierge! un cri! plus douloureux que le gémissement de la colombe blessée!

Vous nous rendez un témoignage que nous opposerions sans crainte au monde entier.

Le frère abandonne le frère et trahit son secret en riant; l'homme qui aimait à faire le bien avec des richesses qu'il n'a plus, dans cette foule d'ingrats s'est étonné d'un seul; et il s'est dit, les larmes aux yeux : Je n'aurais pas cru cela de lui; la fiancée, un jour, ne reconnaît plus celui qu'elle aimait; nous naissons condamnés au deuil : le père, la mère que nos embrassements s'efforcent de retenir descendent malgré nous dans le tombeau; Dieu même quelquefois nous délaisse; Jésus près d'expirer s'écria : Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'avez-vous abandonné? Vous, vous êtes la compagne fidèle, celle qui n'abandonne jamais!

Il avait aperçu un but sublime, par une route qu'on pouvait s'ouvrir. Jeune homme, te sens-tu le cœur d'un héros? En marche, se dit-il. Il part : ses confidents se vantent déjà de sa gloire. Il marche, il marche, il trébuche, il se traîne. Lassé, enfin, d'une fatigue surhumaine, incertain s'il suffirait à un effort suprême (qui peut-être ne suffirait pas!) il s'arrête au bruit lointain des rires qui succèdent aux applaudissements du départ. S'était-il donc trompé?

Dans son accablement, il jette les yeux autour de lui : Vous êtes à ses côtés, montrant le but qu'il faut atteindre. Virgo Fidelis!

Vous êtes le miroir de justice, formé d'un indestructible airain : Miroir sans tache, où brille une image sans défaut.

Une certaine sagesse ressemble à la sagesse comme un brin d'herbe ressemble à un cèdre. En vous réside la sagesse, l'esprit d'intelligence. Vous résolvez en un moment les problèmes les plus difficiles. Vous parlez par la bouche du simple, et l'orgueil lui-même admire.

L'allégresse que vous inspirez sous l'humble toit de la pauvreté résignée a quelque chose d'attendrissant : c'est presque une fête religieuse. L'hôte d'un moment, amené par la Providence, sent la présence invisible des anges qui vont et qui viennent. Il lui semble qu'il va entendre le doux Alleluia (1). Ici, aux jours heureux, le père de famille distribue à ses enfants, en le partageant quelquefois avec un plus pauvre, le pain qu'il a gagné à la sueur de son front. Ici, après le travail quotidien, muette et longue prière qui s'achève dans les effusions de la prière du soir, on dort chaque nuit le même sommeil : cepen-

(1) Bingham (t. V, l. XIII, c. II, 4) rapporte ces mots de saint Jérôme (*Ep.* XVII *ad Marcellam*) : Quocumque verteris arator stivam retinens Allehuia decantat. — Saint Jérôme dit ailleurs que l'Alleluia était chanté aussi dans les cérémonies funéraires : Sonabant psalmi, aurata tecta templorum roboans in sublime quatiebat alleluia (*Ep.* XXX.) (Note de l'auteur.)

dant que les somptueuses demeures de l'oisiveté fatiguée de plaisirs se remplissent d'un ennui pareil à l'attente du remords.

Vous supportez tout, vous relevez tout, vous osez tout, vous triomphez de tout. C'est par vous que l'espérance jette son ancre dans les cieux (1).

Vous donnez aux hommes de bonne volonté la paix, la joie, la joie des enfants de Dieu qui répand sur le visage une splendeur adoucie par je ne sais quelle grâce pudique. Joie pure! Incomparable! Rien de ce qui nous enchante ici-bas : l'apparition subite de l'ami longtemps attendu; la mémoire vénérée des aïeux que l'on entend bénir par l'étranger; les bégaiements du premier-né assis sur nos genoux paternels; ces soupirs mêmes de l'épouse pressant entre ses bras, accablée de bonheur, l'époux revenu des périls : nulle des félicités terrestres, ni leur plus enivrant mélange ne vaut ce contentement que vous donnez, cette joie silencieuse (2), la joie d'avoir fait son devoir. Causa nostræ lætitiæ!

Vous êtes le vase d'honneur, le vase aux parfums exquis, doux comme les souvenirs du juste!

Rose mystique, où s'est enfermée la lumière, c'est de vous que sort la lumière.

(1) Vita, dulcedo et spes nostra (Salve Regina).
(Note de l'auteur.)

(2) Le silence est pris dans l'Ecriture pour signifier la paix et le repos. Ex. : *Isaïe*, xxx, 15; xxxii, 15-17; *Esther*, xiv, 7; *II Thessal.*, iii, 11 et 12. (Note de l'auteur.)

Vous êtes la fleur sanglante que font éclore dans le cœur ces généreux efforts par lesquels il se déchire lui-même. Une rosée céleste tombe sur elle : les pleurs qu'on cache à tous les yeux.

Vous portez le fruit de vie, ô fleur, dont le regard craint d'offenser la beauté sainte ! Rosa Mystica !

Vous êtes la tour de David, la citadelle inexpugnable où s'arrête la colère de Dieu ; la Tour d'Ivoire où sont amassées les richesses de l'infinie miséricorde. L'innocence recouvrée a comme un titre de plus aux munificences du Seigneur : le fils de l'homme était le fils du Repenti. Turris Davidica ! Turris eburnea !

Vous êtes la Maison bâtie d'un Or pur éprouvé au feu, l'Arche d'alliance où le Très-Haut déposa de ses mains les tables de la loi, les tables de la loi éternelle ! Domus aurea ! Fœderis Arca !

Vous êtes la porte du ciel.

Vous êtes le soleil de cette nuit pleine d'embûches qu'on appelle la vie ; l'étoile qui brille devant l'âme prête à partir, quand l'aube du jour sans fin commence à paraître : Stella matutina !

Vous revêtez les faibles d'une force qui découvre la faiblesse des forts.

Comme l'abîme appelle l'abîme, le désespoir appelle le pécheur. Vous lui ouvrez, ô Vierge, ces bras terribles et sauveurs dont l'étreinte mortelle régénère. Refugium peccatorum !

Vous ménagez, dans les épreuves, des consolations

qui parfois surpassent les peines, et qui les rendraient désirables. Consolatrix afflictorum!

A l'heure du péril, dans le combat de la vie, vous conduisez la main du chrétien de son front à sa poitrine, de sa poitrine à ses épaules : et le voilà, sous cette armure, prêt à vaincre l'enfer. Auxilium christianorum!

Vous êtes la souveraine aux Cieux et sur la terre à tous les âges du Monde, Reine des Anges, des Patriarches et des Prophètes! Reine des Apôtres, des Martyrs, des Confesseurs! Reine de tous les Saints!

Reine des Vierges, conscience invisible! Vous avez été faite visible aux yeux de la chair en une personne sacrée : en votre personne, ô la plus humble et la plus auguste des créatures! Fille de Dieu le Père, la Sagesse créée, créée pour être Mère de l'incréée Sagesse, son Honneur (1), son Honneur sans tache, sa Victoire (2)! Nouvelle Ève, non point formée des os ni du sang d'un autre Adam, mais amenée au milieu de nous sur le flot des générations par un secret travail du Seigneur; conçue aussi pure que la prière quand elle demande à Dieu des forces pour le sacrifice; à la fois l'Innocence et la Vertu, les

(1) Le monde est destiné à être la gloire extérieure de Dieu, c'est son Honneur en quelque manière. Et comme le Fils est la Splendeur de la gloire du Père, la Fille est la Pudeur de son Honneur. (Note de l'auteur.)

(2) Oraison du *Salve Regina*. — La victoire du Créateur en effet est dans le triomphe de l'innocence. (Note de l'auteur.)

deux beautés suprêmes dans une beauté unique, et destinée à porter comme la couronne de la Pudeur, ce nom nouveau : La Vierge ; saluée un jour, par un ange, d'une salutation inouïe : on eût dit les parfums de sa modestie revenus tout à coup sur elle :

« Je vous salue, ô Pleine de grâce ! Le Seigneur est avec vous. Vous êtes bénie entre les femmes ; »

D'abord toute troublée à ce discours, puis saintement confiante en la Vertu du Très-Haut prête à la couvrir de son ombre ; digne en effet que son corps si chaste devînt pour le Verbe de Dieu, pour le Verbe créateur des mondes, le seuil de cette vie mortelle où il lui a plu descendre, abîmant ses clartés dans nos ténèbres pour illuminer nos ténèbres de ses clartés ; aurore du Soleil de Justice, Épouse de l'Amour, Marie, qui porta dans ses entrailles l'Adam Rédempteur ; qui nourrissait de son lait virginal le doux Emmanuel, et, de ses lèvres ingénues sans cesse caressées du souffle de l'Époux, enseignait la langue des Hébreux à la Parole éternelle ; la femme dont un glaive transperça l'âme, et que Jésus-Christ du haut de la Croix donna pour Mère au genre humain.

AMEN.

TABLE DES MATIÈRES.

LE PROBLÈME DE LA SCIENCE.

(COMMENT TROUVER, COMMENT CHERCHER UNE PREMIÈRE VÉRITÉ?)

INDICATIONS DE L'IDÉE DU LIBRE ARBITRE :

PREMIÈRE INDICATION. PROBUS OU LE PRINCIPE DE LA SCIENCE : DIALOGUE.

INDICATIONS DE L'IDÉE DU LIBRE ARBITRE :

SECONDE INDICATION : ABEL ET ABEL, ÉSAU ET JACOB : RÉCIT BIBLIQUE.

ERRATA.

Page 113, ligne 8 : ou; *lisez :* oui.
Page 217, ligne 19 : temps; *lisez* : un temps.

SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE DE Mme Ve BELIN.

